MICHEL VERNEUIL

TROISIÈME PARTIE (1).

IX.

Le roulement sourd des roues, les clameurs des cochers et les piaffemens des chevaux emplissaient de leur tapage la rue Barbet-de-Jouy, où se trouvait le petit hôtel habité par les La Guérinière. On était en février 1874, et une belle nuit de gelée augmentait encore la sonorité du pavé. Depuis un mois, Mme de La Guérinière avait repris ses mercredis. La grande porte de la cour, ouverte à deux battans et hospitalièrement illuminée par deux candélabres dont le gaz tremblotait au vent, donnait accès aux voitures qui déposaient sous la marquise des couples emmitouflés de fourrures, tandis que des invités plus modestes, profitant économiquement de ce que la gelée avait durci la boue, arrivaient à pied, rasant les murs, le col de leur pardessus relevé jusqu'aux oreilles et les mains à demi gantées.

L'appartement de réception occupait tout le rez-de-chaussée. — D'abord une sorte de *hall*, lambrissé de vieux chêne, tendu de ver-

(1) Voyez la *Revue* du 15 février et du 1er mars.

dures, meublé de bahuts et de sièges dénichés dans une vieille abbaye tourangelle; puis un premier salon ouvrant à droite sur un fumoir, à gauche sur une serre dont la rotonde vitrée empiétait sur le jardin de l'hôtel; enfin, au fond, un second salon plus vaste, où une profusion de lumières flambait au-dessus d'une profusion de fleurs. Toutes les ouvertures formaient de larges baies fermées à demi seulement par d'amples portières d'étoffes des Indes. Le fumoir était décoré dans le goût japonais, avec des divans bas, des murs peints à fresque, représentant un treillis où s'enlaçaient des pivoines et des fleurs de pêcher, tandis que sur la frise laquée des danseuses de Tokio détachaient en relief leurs robes multicolores, leurs figures glabres et leurs chevelures noires épinglées. Dans la serre, les plantes vertes, entre-croisant confusément leurs feuilles palmées ou lancéolées, tamisaient avec douceur la lueur des lampes dissimulées dans des fouillis de verdure; au milieu des fougères et des mousses, un jet d'eau égrenait ses notes fraîches et cristallines dans le bourdonnement des conversations.

Il était près de minuit, et le timbre annonçait encore de temps à autre quelques retardataires. La soirée battait son plein. Dans le grand salon, les dames s'étaient entassées pour entendre un monologue débité par une actrice que son rire étincelant et ses dents blanches avaient mise à la mode. Quelques hommes seuls s'étaient faufilés dans cet auditoire féminin; leurs habits noirs faisaient tache au milieu des épaules nues et des étoffes claires. Les autres avaient reflué dans les pièces voisines, où ils causaient debout, en groupes, s'éventant avec leur claque ou s'épongeant le front avec leur mouchoir; car la multiplicité des lumières et la cohue des invités avaient surchauffé l'atmosphère, imprégnée de l'odeur des fleurs mêlée à des senteurs d'iris et d'opoponax, et légèrement embrumée en outre par la fine buée des cigarettes du fumoir.

Dans cette dernière pièce, la voix de l'actrice débitant ses vers n'arrivait que par bribes inintelligibles et on se croyait dispensé d'écouter. Les fumeurs étaient presque tous des artistes ou des gens de lettres; cela se reconnaissait à leurs physionomies mobiles, à leurs regards à la fois fatigués et brillans, à leurs gestes excessifs, à leur façon de discourir en complétant leur parole par une pantomime expressive. Là, le ton de la causerie était très monté; on effleurait tous les sujets, sans suite, sans gêne, avec une prestesse et une fantaisie semblables au sautillement nerveux d'un écureuil.

— Que faites-vous pour le Salon?

— Rien... une grande machine allégorique que l'état m'a commandée et que personne ne regardera : « la Cour de cassation réformant un arrêt; » vous voyez ça d'ici!

— Étiez-vous à la première du Gymnase?

— Oui... quel four, hein?.. C'était crevant.

— Tiens, n'est-ce pas la femme de l'ex-ministre de l'agriculture, là-bas, avec des cerises dans les cheveux?

— Emblème de son ministère perdu... Elle a vieilli de dix ans depuis la chute du dernier cabinet.

— Vous êtes difficile... Elle a des yeux magnifiques, et je sais des gens qui la trouvent encore très verte.

— L'absinthe aussi est verte; cela ne l'empêche pas d'être amère!.. La dame porte sur sa figure verjus toute l'aigreur des insuccès de son mari...

— Bonsoir, Gagnière! tu viens donc ici?

— C'est la première fois... J'ai été amené par un ami, et toi?

— Moi, j'étais déjà des mercredis de l'an dernier.

— Alors, tu dois connaître la maison... Qu'est-ce que c'est que les La Guérinière?

— Mon cher, côté des femmes, superbe... Côté des hommes, assommant... Voilà.

— Ils n'habitent Paris que depuis 1871?

— Oui, ils sont venus avec le gouvernement de M. Thiers. Tours, pendant la guerre, Mme de La Guérinière avait un salon où elle recevait les hommes politiques échoués en Touraine... Ça l'a mise en goût, et elle s'est installée à Paris pour continuer la petite fête.

— Ils sont riches?

— Cent cinquante mille francs de rentes, à ce qu'on dit.

— Achètent-ils de la peinture?

— Peuh! au fond, ce sont des bourgeois, mais des bourgeois qui rougissent de leur état et qui veulent avoir l'air d'être dans le grand courant... Ils se jettent dans l'excentricité par peur d'être pris pour des philistins... Ils sont *impressionnistes* en peinture, wagnériens en musique, naturalistes en littérature, mais tout cela par genre... Le cœur n'y est pour rien... Le bonhomme La Guérinière pleure des larmes de sang quand il achète un Manet à l'hôtel des ventes. Il s'endort comme un plomb dans son fauteuil, quand on chante chez lui *Tristan et Yseult*, et à cette heure il doit être assoupi derrière quelque paravent... En revanche, les deux femmes sont d'enragées mondaines... Mme de La Guérinière est passée maîtresse dans l'art de *faire* son salon. On la voit à toutes les premières, à la chambre, aux réceptions de l'Académie, au *vernissage*, partout où il est de bon ton de se montrer avec le dessus du panier... Dès que quelqu'un tient la corde, artiste, homme politique ou écrivain, elle se met à ses trousses, elle le tanne pour qu'il vienne chez elle... S'il accepte une invitation à dîner, crac! ça y est... Il est pris dans la souricière. C'est

comme cela que je suis venu ici, moi... Du reste, je ne m'en plains pas; les dîners sont exquis; Mme de La Guérinière et sa fille sont charmantes, et elles donnent chaque mercredi à leurs invités la primeur de l'acteur à succès ou du virtuose à la mode... Tiens, ce soir nous aurons Garido, le fameux chanteur espagnol, avec ses séguedilles et ses complaintes gitanas.

Celui qui parlait fut interrompu par une exclamation admirative de son ami, dont les yeux curieux, sans cesse en mouvement, étudiaient le personnel de ce salon nouveau pour lui. — Mazette! s'écriait Gagnière, vois donc la jolie femme!

En même temps il montrait du coin de l'œil à son voisin une jeune femme qui sortait de la serre et se frayait un chemin au milieu du troupeau serré des habits noirs. — De taille moyenne, svelte, remarquablement bien faite, elle était vêtue d'une robe de satin blanc, dont le corsage réduit à sa plus simple expression, c'est-à-dire sans manches, largement échancré dans le dos et sur la poitrine, montrait hardiment des épaules et une gorge de Diane chasseresse, ainsi que des bras d'un modelé très pur. Ses cheveux châtains, relevés au-dessus de la nuque, frisaient en boucles abondantes sur le front et faisaient ressortir l'éclat de deux grands yeux d'un bleu foncé. Dédaigneuse, les narines dilatées et les lèvres souriantes, elle passait tranquillement au milieu des groupes masculins, sans paraître embarrassée des regards de convoitise que lui attirait la demi-nudité de son buste. Elle s'arrêta un moment dans le fumoir et tendit le bout des doigts à l'artiste qui causait avec Gagnière :

— Bonsoir! lui dit-elle; n'avez-vous pas vu M. Perrusson?

Et, sur une réponse négative, elle rentra dans le grand salon.

— Tu la connais? demanda Gagnière à son ami.

— Parbleu! c'est la fille de la maîtresse du logis, la belle Mme Verneuil.

— Une ravissante créature!.. Et elle est mariée?

— Elle a épousé à Tours une espèce de grand homme de province, un normalien qui faisait florès là-bas, et pour lequel Mme de La Guérinière a obtenu une suppléance à la Sorbonne.

— Verneuil! attends donc, j'ai entendu parler de lui... N'a-t-il pas été chargé de remplacer ce pauvre X... dans sa chaire d'éloquence française à la faculté?

— Précisément. X... est très malade, il ne se rétablira pas et on espère que Verneuil lui succédera; mais j'ai idée qu'il faudra en rabattre... Le suppléant n'a pas fait oublier le maître, au contraire!.. A sa leçon d'ouverture, il a remporté la plus belle veste qu'on puisse rêver... On n'est pas ennuyeux comme ça!

— Tu y étais?

— Hélas! Mme de La Guérinière m'y avait traîné avec tous ses amis. On avait fait beaucoup de tam-tam autour du débutant. On l'annonçait comme un esprit hardi, un critique doublé d'un poète... Toutes les belles dames qui avaient l'habitude de savourer l'éloquence fondante de X... étaient venues pour juger son successeur. Le grand amphithéâtre était plein à crouler. Enfin, le suppléant paraît et sa belle tête barbue gagne d'abord les cœurs. Très ému, il débute péniblement, d'une voix sourde que la moitié de la salle n'entend pas... Ajoute à cela une éloquence sentant la province, toute plaquée d'images violentes et parfois emphatiques... Ce qu'il débitait ne manquait pas d'originalité, mais c'était trop lourd pour des estomacs parisiens, trop farouche pour des oreilles féminines. Avec cela, un tas de maladresses et de gaucheries. La déception était visible, on bâillait, il s'en est aperçu et a perdu la tête. Bref, un désastre. Du coup, il a été classé parmi les parleurs ennuyeux. Ses leçons ne sont pas suivies; il circule au quartier Latin une charge qui le représente discourant devant un seul auditeur, assoupi au milieu des bancs déserts, avec cette légende : « Le cours de Verneuil, un jour qu'il y avait plus de monde qu'à l'ordinaire. » — Ça vous tue un homme, et il ne s'en relèvera pas.

— Et sa femme?

— Elle l'aime beaucoup, dit-on... Il n'avait pas de fortune et ç'a été un mariage d'inclination... C'est égal, à la place de Verneuil, je ne serais pas tranquille.

— S'il n'est pas un niais, il faut qu'il soit crânement fort pour laisser une aussi jolie personne courir le monde dans un costume aussi élémentaire.

Un brusque mouvement, en arrière des deux causeurs, leur fit tourner la tête et ils aperçurent Michel Verneuil qui s'éloignait, les sourcils froncés.

— Bigre! murmura l'ami de la maison, c'est le mari... Il se trouvait derrière nous et il nous aura entendus... Regarde-moi cette mine de sauvage dépaysé... Il a l'air de s'ennuyer ici comme s'il assistait à son cours!

Michel Verneuil avait en effet saisi au vol la dernière réflexion de Gagnière, et son premier mouvement avait été de secouer rudement les épaules de l'inconnu qui se permettait cette remarque impertinente. Il fut retenu par la crainte de faire un esclandre dans ce salon où il avait déjà commis tant d'impairs. A la fois furieux de ce qu'il avait entendu et honteux d'être surpris aux écoutes, il battit en retraite et s'enfonça dans la cohue des habits noirs qui emplissaient le premier salon.

En passant devant une glace, il fut effrayé de l'altération de ses

traits et de la pâleur de son teint. Il se réfugia dans la serre, s'assit sur un divan dissimulé par un massif de rhododendrons, renversa sa tête en arrière dans la verdure, et, les bras croisés, les regards perdus dans le vide, il sentit une gorgée d'amertume lui remonter jusqu'aux lèvres.

Non, malgré ce mariage inespéré qui faisait pleurer d'aise là-bas, à Véel, le père Verneuil, et qui avait valu au bonhomme une pension viagère assez ronde; malgré la beauté de sa femme; malgré le luxe de l'hôtel La Guérinière, dont il habitait le second étage, Michel n'était pas heureux. La fortune lui faisait payer cher les faveurs dont elle l'avait d'abord accablé. Au début, les moindres détails de son programme avaient été exécutés à point, et comme par miracle. A Tours, il avait tenu le premier rang parmi les gens notables de la ville et son orgueil avait été agréablement chatouillé. Pendant la guerre, il n'avait pas hésité à s'engager dans un bataillon de mobilisés et il s'était bravement conduit. A la paix, enfin, il était rentré à Paris dans les meilleures conditions et avait obtenu presque d'emblée cette suppléance à la Sorbonne. A trente-trois ans, il avait pu réaliser les rêves qu'il formait alors qu'il usait encore ses semelles d'étudiant sur les pavés de la rue Saint-Jacques. Puis, brusquement, le vent avait tourné. — La destinée lui avait fourni libéralement tous les élémens d'une victoire, mais il n'avait pas su déployer l'habileté nécessaire pour en tirer parti. Il manquait de savoir-faire. Dans ce milieu parisien, où tant de gens d'esprit se disputent les premières places, l'ambitieux qui a déjà réussi à s'élever au-dessus de la foule est comme un danseur en équilibre sur une corde raide; au moindre faux pas, il est perdu. Michel était resté trop provincial; ébloui par la rapidité merveilleuse de ses succès à Tours, il s'était imaginé naïvement qu'il n'avait plus d'efforts à faire et que Paris se contenterait des mêmes tours d'esprit qui charmaient les Tourangeaux. Sur le sol glissant de la capitale, son pied s'était posé avec trop de lourdeur. Dans ce monde raffiné, blasé, gouailleur, il s'était senti tout à coup désorienté. Il ignorait l'art des nuances, des sous-entendus et des ménagemens. Il apportait dans ses relations une raideur désagréable, et ses coups de boutoir blessaient les gens les mieux disposés à le servir. Il disait tout à trac son opinion sur les œuvres et les hommes, ou bien, quand il essayait de déguiser sa pensée, comme il était mauvais complimenteur, ses efforts pour être aimable le poussaient à de grosses maladresses, pires encore que les éclats de sa sauvage franchise. Aussi il s'était fait peu d'amis et beaucoup d'ennemis. Il l'avait bien vu après son début malheureux à la Sorbonne. Ce jour-là, il avait coulé à fond sans que personne lui tendît la perche.

Maintenant, il était pris d'une rage sourde en constatant qu'il

se trouvait rejeté dans l'obscurité, tandis que d'autres, ayant moins de talent, mais plus de souplesse que lui, arrivaient à la célébrité. Parmi ses anciens camarades de l'école ou de la conférence, plusieurs avaient déjà pris leur place au soleil : celui-ci était au conseil d'état, cet autre à la tête d'un journal influent. De son coin, dans la serre, il apercevait Adrien Perrusson causant avec Mme Verneuil et saluant d'un sourire protecteur des gens enchantés de recevoir son salut. Perrusson, lui aussi, avait fait sa trouée. Élu député dans le Loir-et-Cher, il louvoyait adroitement entre les centres et la gauche; il était le chef d'un groupe dont l'appoint pouvait déplacer la majorité, et dans les commissions, sa parole commençait à avoir de l'autorité. Il s'était fait une tête d'homme politique, à la fois grave et souriante, sérieuse sans raideur, aimable et prudente. Habile et insinuant, il passait, à droite, pour un doctrinaire libéral; à gauche, pour un républicain teinté d'opportunisme. Sa faconde était spirituelle, diserte, enveloppante, avec une petite pointe de solennité académique. Il disait « le parlement » quand il faisait allusion à l'assemblée, et « le verdict de la nation » quand il s'agissait des élections. Il était resté garçon, ayant pour principe qu'un homme politique ne doit se marier que lorsqu'il est sous-secrétaire d'état ou ministre; mais il avait de brillans succès près des belles dames qui fleurissaient les tribunes de Versailles; il était très mondain, et dans les couloirs de la chambre il avait la réputation d'un homme à bonnes fortunes.

Avec un dépit mal contenu, Michel le regardait coqueter auprès de Jeanne. De ce côté-là aussi il se sentait gravement atteint. Son insuccès de la Sorbonne lui avait fait perdre aux yeux de sa belle-mère et de sa femme une bonne partie de son prestige. — Quand une jeune fille s'est mariée avec la conviction qu'elle épouse un grand homme, elle ne pardonne pas facilement à son mari ses désillusions. Les femmes ne croient guère qu'au succès effectif, immédiat; elles n'ont pas la patience d'attendre, et quand leur tendresse est fondée tout entière sur l'espérance d'une gloire qui ne vient pas, cette tendresse perd bien vite de sa chaleur. Mme Verneuil avait secrètement et vivement souffert d'un échec qui remettait tout en question; elle commençait à douter de son mari. Michel lisait dans les yeux de la jeune femme cet affaiblissement progressif de l'enthousiasme d'autrefois, et il en était cruellement humilié. Il se rendait compte de la diminution qu'il subissait dans l'esprit de Jeanne, et son énergie, son aplomb, son ardeur au travail diminuaient quant et quant. Sa seule excuse en contractant ce mariage riche avait été d'apporter, avec son talent et ses espérances d'avenir, l'équivalent de la fortune qu'on lui offrait. Maintenant cet apport était bien entamé, la balance n'était plus égale. Michel devenait l'obligé de sa femme, et cette

situation inférieure, outre qu'elle le mortifiait, lui enlevait autorité nécessaire pour parler en maître dans son ménage. Les rôles étaient renversés; à cette heure, il n'était aux yeux du monde que le mari obscur d'une femme riche et jolie, dont on vantait partout l'élégance et la spirituelle originalité. Jeanne brillait en pleine lumière; lui, restait dans la pénombre. Cet amoindrissement moral le torturait et le paralysait.

Il aurait voulu se relever en publiant un grand ouvrage qu'il méditait depuis longtemps : l'*Histoire des paysans de France*; mais pour cela il fallait mettre en œuvre des matériaux nombreux, lentement amassés, et, avec l'éparpillement de la vie mondaine, tout travail lui était impossible. Sa femme le traînait au théâtre ou au bal. Dès sept heures, il endossait son habit noir, assistait à des dîners assommans, se montrait chaque nuit dans deux ou trois soirées, et rentrait à trois heures du matin, fourbu, écœuré par la banalité des plaisirs parisiens. Ses belles et fécondes matinées de travail d'autrefois, il ne pouvait plus les retrouver. Au milieu de cette dissipation bruyante et creuse, il n'avait plus la tranquillité d'esprit nécessaire pour coordonner ses idées et s'adonner avec suite au terrible labeur de l'exécution. Le temps passait, Michel restait obscur, se rongeant les ongles avec rage et constatant chaque jour la stérilité de sa vie. Il en était venu à regretter amèrement les lointaines années, où, pendant les froides nuits de janvier, dans l'étable paternelle, il se jetait, à l'*Angelus*, hors de son lit de planches, et étudiait ses leçons à la lueur d'une lanterne fumeuse, en réchauffant ses pieds entre les flancs des vaches accroupies...

Des accords plaqués résonnèrent sur le piano du grand salon. Les groupes épars s'étaient rapprochés et massés auprès des portières; les causeurs du fumoir avaient baissé le diapason de leur conversation, et, dans le silence presque général, une voix déjà un peu fatiguée, mais merveilleusement conduite, s'élevait tout à coup. C'était le chanteur Garido qui commençait une complainte *gitana*. Il chantait avec beaucoup de naturel et de sentiment, comme s'il eût été au milieu de la campagne. Sa chanson espagnole avait l'ampleur et la mélancolie des grandes étendues de landes solitaires. Elle donnait la sensation du plein air, et, dans ces salons où l'on étouffait, elle ouvrait comme une large fenêtre sur la nature et les vastes horizons où l'on respire librement. Toutes les musiques populaires se ressemblent. Elles ont les mêmes beautés, les mêmes tristesses, les mêmes accens de passion spontanée et vraiment humaine. Michel surpris et très ému prêtait l'oreille; il lui semblait reconnaître les mélopées rustiques qu'il avait entendu chanter, tout enfant, aux pâtres de la plaine de Véel. Le monde factice

où il vivait maintenant avait disparu. Il fermait les yeux et se revoyait seul parmi les friches de son pays natal, à la tombée du jour, quand les ombres s'allongent et que des fumées planent au-dessus des villages. Il croyait respirer l'odeur des feuilles mortes dans les bois en automne, et le parfum des serpolets foulés aux pieds par son troupeau. La verte sève de ses jeunes années lui remontait au cœur et il reprenait courage. — Non, se disait-il, toute énergie n'est pas encore éteinte; secoue-toi, tu es encore maître de ta destinée! — Le paysan s'était réveillé en lui, son sang battait avec plus de force dans ses artères et ses joues s'étaient colorées. Quand le chanteur eut fini, Michel se leva, ragaillardi et réconforté. Son aplomb lui revenait, il était honteux de son rôle passif; il voulait à son tour se mêler aux gens qui brillaient dans le salon de sa belle-mère et qui, après tout, valaient moins que lui.

Il avisa un groupe d'hommes mûrs qui conversaient dans l'embrasure d'une porte, et parmi lesquels se trouvait Perrusson. Il s'approcha. On causait politique et on discutait les derniers votes de l'assemblée.

— Le pays, déclarait un monsieur décoré à la mine solennelle et à la parole sentencieuse, le pays n'a pas encore retrouvé son équilibre moral, mais nous espérons que le septennat le lui rendra.

— Le septennat, objectait Perrusson, n'est pas un gouvernement défini, il ne saura ce qu'il est que lorsque les lois constitutionnelles le lui auront dit... Avant tout, le parlement doit voter une constitution, et cette constitution doit être libérale sans arrière-pensée... Ah! si les classes dirigeantes étaient clairvoyantes et sages...

— Les classes dirigeantes! interrompit un troisième, si vous croyez encore à leur influence, vous êtes joliment naïf!.. Elles ne dirigeront rien, parce qu'il leur manque la foi et l'énergie. Elles voudraient bien résister, mais elles ont peur de sortir de la légalité et elles lâchent pied tout doucement devant le flot démocratique qui monte. Aujourd'hui elles acceptent le septennat, demain elles se résigneront à la république athénienne; après demain, à la république de Danton qui les dépouillera de leurs places, puis à la république de Blanqui qui leur enlèvera leur argent, et quand nous en serons là, messieurs, nous pourrons dire : *Finis Galliæ.* La France est perdue, bien le bonsoir!

— Je vous demande pardon, s'écria Michel, le pays ne périra pas, car alors il y aura quelqu'un qui le défendra et le sauvera.

— Et qui donc? demanda le monsieur à la rosette, en relevant avec hauteur sa tête doctorale et gourmée.

— Le paysan.

— Le paysan! répéta l'autre avec un sourire dédaigneux.

— Oui, le paysan! affirma Michel avec plus de force, le paysan

qui possède la terre en partie et qui la possédera bientôt en entier, parce que, vous autres, vous ne voulez plus et vous ne savez plus la cultiver; le paysan qui fait encore des enfans et dont les enfans qui emplissent vos écoles deviendront vos maîtres, parce qu'à un corps robuste ils joignent une intelligence saine et forte; le paysan qui, étant le nombre, sera l'âme et la sauvegarde de la démocratie nouvelle. Il saura défendre la terre qu'il aime et dont il connaît le prix, contre les ennemis du dedans et du dehors. L'avenir est aux gens des campagnes, parce qu'ils forment une race jeune, économe et résistante. Quant à la société actuelle, émasculée par le luxe et l'oisiveté, qui ne sait plus obéir, qui n'ose plus vouloir et qui regarde avec des yeux épeurés le pouvoir tomber de ses mains malades, elle sera submergée par le flot montant des travailleurs de la terre, et elle disparaîtra...

Cette farouche prophétie, qui sonnait dans la bouche de Verneuil comme le glas de l'ancien état social, avait jeté un froid. Les auditeurs examinaient le gendre de Mme de La Guérinière avec stupéfaction et gardaient le silence. Le groupe s'émietta avec des chuchotemens et des haussemens d'épaules, et peu à peu Michel, grisé par sa propre éloquence, resta seul dans l'embrasure de la porte.

Le monsieur décoré avait pris son chapeau d'un air digne et se dirigeait vers le hall, quand il rencontra Mme de La Guérinière.

— Quoi! déjà? s'écria celle-ci.

— Il le faut, chère madame; je dois être demain matin à Versailles... A propos, je ne croyais pas votre gendre aussi éloquent; il nous a donné tout à l'heure la chair de poule. Seulement, ses doctrines sont dangereuses, subversives même. Je ne l'engage pas à les émettre à la Sorbonne, car je me verrais forcé de proposer au ministre de lui donner un remplaçant... Mes complimens, madame, votre soirée était charmante.

Il salua froidement et prit congé de la belle Juliette, qui se dirigea vivement vers Michel.

— Mon cher, commença-t-elle de sa voix la plus tranchante, quels discours avez-vous donc débités au personnage qui me quitte?

— Quel personnage?

— Ce monsieur à favoris que vous voyez là bas près de la porte.

— Mais je lui ai simplement exposé des idées que je crois justes.

— Elles sont renversantes, à ce qu'il paraît, vos idées! Saviez-vous au moins à qui vous parliez?

— Non. Quel est ce monsieur si prompt à se scandaliser?

— C'est le nouveau sous-secrétaire d'état à l'instruction publique.

— Diable! murmura Michel un peu interloqué.

— Mon pauvre ami, poursuivit Juliette de La Guérinière en lui dardant le plus dur regard de ses yeux gris, vous n'arriverez jamais

à rien! Enfin, c'est votre affaire, gâchez votre avenir si cela vous plaît; mais quand vous serez *chez moi*, ayez la bonté de mettre une sourdine à votre éloquence, et tâchez de ne pas effaroucher les gens qui viennent me voir. C'est le moins que vous puissiez faire et je ne suis pas trop exigeante, vous en conviendrez.

X.

— Qu'est-ce encore? s'écria avec impatience Jeanne Verneuil, debout devant une haute glace psyché, tandis que la femme de chambre lui enlevait sa robe, au retour de la soirée de Mme de La Guérinière.

— Ne te dérange pas, c'est moi, répondit Michel qui entrait, encore vêtu de son habit noir.

— Ne pouviez-vous frapper? Vous savez bien que je n'aime pas qu'on entre ainsi chez moi, comme un coup de vent... Défaites-vous donc de ces façons cavalières et par trop sans gêne.

Elle lui parlait le dos tourné et d'un ton de mauvaise humeur. Sa robe était tombée à ses pieds, ses cheveux dénoués roulaient en moutonnant sur ses épaules. La grande glace reflétait deux yeux bleus à demi noyés dans l'ombre, une bouche aux lèvres rouges et boudeuses, la rondeur laiteuse des bras nus et de la poitrine encore serrée dans le corset bordé de dentelle. La chambre, tendue de satin bleu et vieil or, offrait ce désordre élégant que met autour d'elle une jolie femme en abandonnant sa toilette de soirée : — gants et bouquets de fleurs épars sur un guéridon, l'éventail entr'ouvert à côté des porte-bonheur jetés en tas sur la peluche du dessus de cheminée, une écharpe de gaze et une sortie de bal oubliées sur un fauteuil. — Du cabinet de toilette éclairé et entrebâillé, une fine odeur de verveine s'exhalait dans l'atmosphère tiède, échauffée par un clair feu de bûches pétillantes. Le large lit Louis XIII à colonnes s'avançait jusqu'au milieu de la pièce, étalant à l'ombre du baldaquin bleu, à dents frangées de mèches vieil or, la blancheur des couvertures déjà défaites. — En voyant Michel Verneuil, la femme de chambre avait jugé à propos de laisser les deux époux en tête-à-tête et s'était retirée discrètement.

— Je me suis permis d'entrer, reprit brièvement Michel, parce que j'avais deux mots à te dire.

— Dites-les vite, c'est impatientant! Je déteste qu'on soit sur mon dos quand je me déshabille.

En même temps Jeanne avait jeté un fichu de dentelle sur ses épaules nues. Ce mouvement n'échappa point à Michel, qui reprit avec ironie, en abandonnant son tutoiement familier :

— Vous avez pour moi, ma chère, une pruderie que vous n'avez pas pour les étrangers; car ce soir, chez votre mère, vous étiez décolletée plus que de raison.

— Cela vous scandalise?.. Il me semble pourtant que mes épaules sont bonnes à montrer...

— Je suis le premier à les admirer, mais je désirerais que cette admiration ne fût point partagée par tout Paris... Je n'aime pas ces exhibitions en public.

— C'est petite ville comme tout ce que vous dites là... Mon cher ami, vous avez gardé un fond de provincialisme qui me désespère.

— C'est possible, répliqua Michel, mais dans ce cas il y avait autour de moi beaucoup de provinciaux, si j'en juge par les réflexions qu'on faisait et que j'entendais.

— Vraiment!.. Des réflexions de femmes maigres! Rassurez-vous, j'ai la conscience tranquille et je ne crois pas commettre un gros péché en montrant un peu de peau... Et puis, vous savez, le qu'en dira-t-on a toujours été le moindre de mes soucis.

— Nous n'avons pas là-dessus la même manière de voir; il m'est désagréable d'être exposé à entendre des réflexions désobligeantes, et si vous avez de l'affection pour moi, vous allongerez un peu le corsage de vos robes...

— Ceci, mon cher Michel, est une question qui ne regarde que ma couturière, et je vous prie de me laisser la discuter avec elle... Je ne me mêle pas de la façon dont vous faites vos cours, moi!

Michel fronça les sourcils. Cette réponse jetée à l'étourdie lui sembla une allusion intentionnellement méchante à son peu de succès à la Sorbonne. — Quand nous souffrons d'une blessure secrète, nous devenons sensibles à l'excès et le moindre frôlement de la partie endolorie nous fait crier. — Le professeur se promena nerveusement à travers la chambre, puis revenant vers sa femme et la regardant droit dans les yeux :

— Jeanne, reprit-il, vous ne m'aimez plus!

Elle haussa les épaules et dissimula un bâillement.

— Il est bien tard, murmura-t-elle en riant, si nous remettions cette discussion à demain...

— Pas de faux fuyans! poursuivit-il avec amertume, vous avez toujours eu une qualité que je prise au-dessus de toutes les autres: — la franchise... Eh bien! répondez-moi franchement, Jeanne, vous ne m'aimez plus,.. pourquoi?

— Vous qui philosophez sur toutes choses, vous devriez savoir que ce n'est pas une question à laquelle on puisse répondre... On aime ou on n'aime plus, fatalement... Quant à expliquer pourquoi, si franche qu'on soit, c'est impossible... Enfin, puisque vous faites appel à ma sincérité, eh bien! oui, je reconnais qu'entre nous il n'y

a plus ce je ne sais quoi de velouté et de tendre qui existait autrefois... A qui la faute?.. A moi sans doute, qui n'ai pas le don de vous rendre aimable.

— Cela signifie en bon français que je ne sais plus me faire aimer.

— Cherchez... Il y a quelque chose comme cela.

Il se remit à arpenter silencieusement la pièce, la tête penchée et les regards assombris.

— J'avoue, continua-t-il, que je ne m'attendais pas à une aussi attristante révélation.

— Vous m'avez demandé d'être franche, je le suis, dit-elle, en s'asseyant dans une chauffeuse et en tisonnant le feu avec impatience.

— Jeanne, s'écria-t-il avec dépit, en se rapprochant d'elle, vous souvenez-vous d'une conversation que nous avons eue dans les prés de l'Indre, quelques semaines avant notre mariage?.. Dans ce temps-là, vous me voyiez avec des yeux peut-être trop épris et vous exagériez ma valeur intellectuelle... Rappelez-vous ce que je vous ai dit au sujet des obstacles que je pouvais rencontrer et des échecs que je pouvais subir ; je craignais pour vous les désillusions, parce que je savais que toutes les femmes ne voient la marque du talent que dans le succès... Les événemens m'ont donné raison et vous ne m'aimez moins que parce que je n'ai pas réussi...

Il avait touché juste, et dans son for intérieur Jeanne était obligée de se confesser à elle-même que là était le pourquoi de l'évanouissement de son amour. Seulement, comme beaucoup de femmes, elle ne consentait pas à avoir tort, et elle jugea à propos de se rebiffer contre cette vérité qu'on lui jetait trop crûment au nez.

— Vraiment, dit-elle avec humeur, vous avez une haute idée de mon caractère et vous me faites jouer un joli personnage!.. Je ne comprends pas que vous teniez à être aimé d'une femme aussi sotte que moi.

— Je ne vous accuse pas, répondit Michel ; je constate seulement un fait qui est très triste, — l'amoindrissement de votre affection, au moment où j'aurais le plus besoin d'être aimé, soutenu, encouragé... Je suis navré, dans le combat que je livre contre la mauvaise chance, de ne pas vous sentir à côté de moi comme une alliée tendre et vaillante.

Ces derniers mots avaient remué Jeanne, son cœur se serra et une buée humide scintilla au fond de ses paupières. Elle eut un bon mouvement et se leva en tendant la main à son mari.

— Vous me jugez mal, murmura-t-elle, vous aurez toujours en moi une amie dévouée et prête à vous soutenir.

Cette protestation amicale, et surtout l'expression plus com-

patissante que tendre qu'il crut surprendre dans les yeux mouillés de Jeanne, ne suffirent pas à satisfaire l'orgueil blessé du professeur.

— Merci! fit-il avec hauteur, ce n'est pas de la commisération que je vous demande, mais un sentiment plus intime et plus chaud que je regrette de ne pas trouver... Je n'ai pas besoin de pitié; je ne suis pas encore aussi fini qu'on veut bien le répéter dans l'entourage de votre mère... Je sens en moi une force qui persiste, j'ai la volonté d'arriver et j'arriverai.

— Personne ne le souhaite plus que moi, répliqua froidement Jeanne, en retirant brusquement sa main et en se pelotonnant de nouveau dans sa chauffeuse.

— Seulement, ajouta-t-il en comprenant qu'il avait été trop rude, seulement il m'eût été doux et glorieux de vous associer étroitement à mes efforts... Nous aurions été ensemble à la peine et au succès... Ah! Jeanne, les jours heureux de La Chambrerie!.. Les joyeux châteaux en Espagne bâtis sous les arbres de Judée de la tonnelle, vous les rappelez-vous encore?

— Parfaitement, répondit-elle du bout des lèvres.

— Vous souvenez-vous de cette soirée de février où vous êtes venue me féliciter si cordialement chez moi, au lendemain de la conférence?

— Et où vous m'avez accueillie avec vos coups de boutoir, comme, du reste, vous avez reçu à l'instant ma main, que je vous tendais de bonne amitié.

— J'ai toujours été un sauvage, vous le savez, reprit-il un peu honteux et en essayant de lui reprendre la main; mais le dedans vaut mieux que l'écorce.

L'évocation de ces souvenirs tourangeaux, de cette prime-saison des fiançailles venait de remuer dans le cœur de Michel un fond de tendresse voluptueuse. Il s'en dégageait un parfum de jeunesse qui lui montait à la tête; c'était comme l'odeur d'un regain encore vert, soudain retourné, et dont l'émanation aromatique vous grise. Il regardait avec des yeux pleins de convoitise le séduisant négligé de sa femme, les bras nus marqués d'une fossette au coude, la poitrine mal couverte par le fichu de dentelle, la chevelure déroulée encadrant délicieusement une figure spirituelle et boudeuse. La tiédeur parfumée de la chambre, le pétillement des bûches, la blancheur invitante du lit défait réveillaient sa sensualité endormie, et des désirs amoureux enfonçaient dans sa chair leurs fines aiguilles. Il s'était agenouillé près du fauteuil où Jeanne restait renfrognée, et il s'efforçait de dénouer les bras nus qu'elle avait croisés sur sa poitrine.

— Si tu voulais, murmurait-il avec des notes attendries dans la

voix, nous retrouverions ces bonnes heures d'autrefois et nous serions de nouveau unis de corps et d'âme, comme au temps où nous étions à Tours...

Mais plus il devenait tendre, plus elle se sentait glacée; elle opposait à ses caresses une résistance passive et serrait plus obstinément ses bras contre son corps, en hochant dédaigneusement la tête.

— Je vous en prie, dit-elle d'un air ennuyé, laissez-moi me coucher; il est tard, je tombe de sommeil.

— Si tu me gardais près de toi? insistait-il d'un ton câlin; si, comme autrefois, je te servais moi-même de femme de chambre?..

— Grand merci! mais je préfère être seule... Bonsoir!

— Et si je voulais rester? s'écria-t-il impétueusement en la prenant brusquement par la taille; si je voulais user de mes droits?..

— Ceci passe la plaisanterie! répondit-elle en se levant tout d'une pièce et en se dégageant de l'étreinte de son mari... Je ne suis pas encore habituée à ces façons-là.

Elle se pencha vers la cheminée, poussa rageusement du doigt le bouton d'une sonnette, et, presque immédiatement après, on entendit heurter discrètement à la porte.

— Entrez! cria-t-elle d'une voix vibrante.

La tête ensommeillée de la femme de chambre apparut derrière la portière soulevée.

— Rosine, continua Jeanne sans tourner le dos, éclairez monsieur jusqu'à sa chambre.

Et continuant d'enlever les épingles restées dans sa coiffure, elle ajouta d'un ton indifférent : — Bonsoir!.. tandis que Michel, les poings serrés et les sourcils froncés, disparaissait à la suite de la soubrette.

Et ainsi, à partir de cette nuit, la mince cloison de glace qui séparait déjà les deux époux, s'était épaissie et allait devenir un mur impénétrable.

XI.

— Non, vous n'êtes pas sérieusement des conservateurs! Ce que vous êtes, je vais vous le dire : Vous êtes restés les hommes de la politique de combat. Eh bien! sachez-le, ce n'est pas sur la politique de combat qu'on fonde des institutions... On peut exaspérer les passions mauvaises et soulever des tempêtes, mais on ne fonde rien!.. rien!

Adrien Perrusson, les deux mains sur le rebord de la tribune, avait renversé en arrière sa tête élégante et fine, aux joues scru-

puleusement rasées et dont le profil rappelait celui de Saint-Just. L'œil étincelant, les narines gonflées, il se tournait d'un air de défi vers le banc des ministres, et il jetait ces phrases véhémentes au milieu de l'assemblée houleuse. Les applaudissemens de la gauche éclataient comme une clameur d'orage dans l'ancien théâtre du palais de Versailles.

Il continua d'une voix métallique et plus menaçante encore :

— Et si un jour l'histoire daigne s'occuper de votre passage aux affaires, je vous prédis, — et ce sera votre châtiment, — qu'elle caractérisera votre gouvernement par ces mots : Impuissance, contradiction et duplicité!

Il descendit calme et grave les degrés, tandis que les applaudissemens redoublaient plus formidables encore, et qu'un frémissement approbateur courait dans les galeries. De nombreux amis quittaient leurs bancs et arrivaient les mains tendues pour le féliciter. La droite, murmurante, regardait avec inquiétude le groupe indécis et chuchotant des ministres. L'interpellation de Perrusson les avait sérieusement atteints, cela se voyait à l'allongement de leurs figures.

Le président fit tinter sa sonnette et donna, au milieu du tumulte, la parole au vice-président du conseil.

Le silence se rétablit, tandis que le ministre montait à la tribune avec une mauvaise humeur et un embarras visibles :

— Messieurs, commença-t-il, il est tard, et le gouvernement prie l'assemblée de vouloir bien remettre la suite de la discussion à demain, pour lui permettre de répondre aux accusations passionnées que vous venez d'entendre.

Rumeurs et déception mal dissimulée du côté de la droite, bravos ironiques à gauche. — Le gouvernement se sentait désarçonné; il ne savait que répondre... Au milieu du bruit, le président cria de nouveau :

— Il n'y a pas d'opposition? La suite de la discussion est renvoyée à demain.

Et la foule des députés s'écoula bruyamment dans la galerie des tombeaux transformée en Salle des pas perdus, tandis que les tribunes se vidaient. Il était à peine quatre heures et demie. En arrivant sous le vestibule de la cour de la chapelle, Adrien vit devant lui Jeanne Verneuil, qui avait assisté à la séance et qui, enveloppée dans ses fourrures, avait l'air d'attendre quelqu'un. Il s'avança pour la saluer. Dès qu'elle l'eut aperçu, elle se précipita vers lui avec sa pétulance ordinaire et lui serra chaleureusement la main.

— Tous mes complimens, lui dit-elle avec enthousiasme; vous avez eu pour vos débuts un magnifique succès!.. J'en suis encore toute remuée.

Il s'inclina en souriant.

— Mon plus beau succès sera de vous avoir émue, dit-il de sa voix la plus insinuante. Rentrez-vous à Paris?

— Non, pas immédiatement; j'avais cru que la séance finirait tard, et j'avais commandé ma voiture pour six heures seulement... Voulez-vous que nous fassions un tour de parc? On étouffait dans la salle, et je ne serais pas fâchée de respirer un peu au grand air...

— Je suis trop heureux de passer quelques momens avec vous... Cela vaut mieux que les plus brillantes victoires parlementaires.

Il lui offrit le bras, et, silencieusement, ils longèrent le parterre du nord, puis contournèrent les deux bassins jumeaux situés en contre-bas de la terrasse. La bise de mars, qui avait soufflé pendant tout le jour, venait de tomber après avoir séché les allées détrempées par les giboulées de la veille. Le ciel gris, marbré de déchirures bleues, avait encore conservé la froideur des colorations hivernales; mais l'air s'était adouci, et l'humus mouillé, sous les feuilles sèches de l'automne précédent, avait déjà un parfum printanier. Parmi les arbres les merles sifflaient, et çà et là, dans les parterres, des fleurs précoces mettaient comme un sourire de renouveau sur la terre nue des plates-bandes. Les charmilles régulièrement taillées et les hauts bouquets touffus de marronniers et d'ormes encadraient sévèrement de leurs massifs d'un violet sombre la longue pelouse du tapis vert, puis le bassin d'Apollon, jusqu'au grand canal, où l'eau dormait avec des miroitemens argentés dans la majestueuse perspective des futaies, terminées au loin par des files de peupliers sveltes et une grise étendue de plaine. Malgré sa solitude et sa majesté, le vieux parc, ce soir-là, paraissait rajeuni. Les faibles rougeurs du ciel à l'ouest, les bourgeons des marronniers gonflés et prêts à s'ouvrir, les roucoulemens des ramiers posés sur le marbre gris des statues, tous ces détails du paysage semblaient des avant-coureurs de la saison nouvelle, et l'atmosphère était imprégnée d'une langueur amollissante.

Jeanne Verneuil, enveloppée dans ses fourrures qui fleuraient le vétiver, éprouvait l'effet de ces effluves printaniers, et Adrien Perrusson, malgré ses préoccupations ambitieuses, cédait lui-même à ce charme alanguissant des premiers beaux jours. La jeune femme appuyait avec moins de réserve son bras sur celui du député et leurs pas sonnaient gaîment sur le sable durci des allées. La fraîcheur du dehors avait mis une teinte rose sur les joues de Jeanne, ses yeux bleus brillaient, et elle parlait avec une espiègle animation, comme si la chanson des merles et l'odeur des violettes

avaient encore accru l'excitation nerveuse due aux émotions de la séance parlementaire.

— Le ministère ne s'en relèvera pas, affirmait-elle de son ton tranchant; demain il sera à terre... Et vous entrerez certainement dans la nouvelle combinaison... Vous voilà devenu une puissance.

Perrusson secouait la tête et plissait dédaigneusement les lèvres, de l'air d'un homme absolument désillusionné et détaché des vanités humaines.

— De grâce, murmura-t-il avec une légère mélancolie, ne parlons pas politique!.. Si vous saviez comme cette cuisine des affaires me donne des nausées!.. En face de ce beau parc où le printemps s'éveille, parlons de choses plus poétiques et plus charmantes... Parlons de vous.

Il y avait longtemps qu'Adrien Perrusson rêvait de supplanter son ami Michel dans le cœur de Jeanne. En retrouvant à Paris « la spirituelle Mme Verneuil, » comme l'appelaient les reporters mondains de certains journaux; en constatant qu'elle était devenue une des beautés à la mode, dont on détaillait les toilettes dans les comptes-rendus des *premières* et des séances de la chambre, il s'était dit que la conquête de cette étoile servirait au rayonnement de sa notoriété commençante. A la vérité, cette conquête présentait des difficultés, car Jeanne avait épousé Verneuil par amour, et rien ne prouvait encore qu'elle eût cessé d'aimer son mari. Néanmoins, avec la nature étourdie et prime-sautière de Mlle du Coudray, on pouvait s'attendre à tout. Perrusson se rappelait l'imprudente visite de la jeune fille, rue de la Grandière, au lendemain de la conférence; chez une personne aussi impressionnable et mobile, ce qu'un enthousiasme avait produit, une désillusion pouvait le détruire avec la même rapidité. Or il était évident qu'en ce moment l'astre de Michel Verneuil déclinait, tandis que celui de Perrusson montait au-dessus de l'horizon. Adrien bénissait le hasard qui lui avait permis de rencontrer Jeanne, le jour même de son premier succès de tribune, et il était décidé à profiter de cette occasion pour s'établir définitivement dans un cœur qu'il sentait depuis quelque temps déjà plus disposé à s'ouvrir.

— Parlons de vous, reprit-il, puisque j'ai ce soir la bonne fortune de vous tenir à mon bras dans cette solitude, laissez-moi vous dire à quel point vous occupez ma pensée, et avec quel bonheur je reporte à vous tout ce qui peut m'arriver de flatteur et d'heureux.

— Eh quoi! répondit-elle en dissimulant sous un enjouement moqueur l'émotion que lui causaient les paroles du député, eh quoi! oseriez-vous soutenir que vous pensiez à moi quand vous discutiez tantôt les circulaires du ministre de l'intérieur?

— Oui, certes, s'écria-t-il, je songeais que vous étiez là, et votre présence m'encourageait à tenir bon devant la violence des interruptions... Je me disais comme dans Corneille :

Sors vainqueur d'un combat dont Chimène est le prix...

Jeanne sentit la rougeur lui monter aux joues, et un éclair demi-joyeux, demi-courroucé passa dans ses yeux.

— Savez-vous, monsieur le député, répliqua-t-elle avec vivacité, que ce que vous me dites est assez impertinent?

— Ce serait impertinent si je vous le débitais comme une galanterie banale, mais c'est l'expression sincère et longtemps contenue d'un sentiment profond... Je vous le dis, parce que je vous aime passionnément.

Ils étaient arrivés dans une longue allée déserte, encore semée de feuilles sèches qui craquaient sous leurs pieds. Au loin, devant eux, au centre d'un rond-point déjà brumeux, une statue blanche et vaporeuse rompait seule la solitude de ce chemin, que les branches entre-croisées des futaies plongeaient dans une demi-obscurité.

En entendant cette déclaration formulée d'un ton à la fois ému et décidé, Jeanne tressaillit. Elle pensait bien que les choses en viendraient là un jour ou l'autre. Depuis le commencement de l'hiver, Perrusson lui faisait une cour assidue; toutefois, elle espérait qu'il s'en tiendrait longtemps aux escarmouches légères d'une galanterie plus spirituelle que dangereuse. L'heure où il faudrait songer à une défense sérieuse semblait être encore dans un lointain vague, comme cette statue aux formes indécises qu'elle apercevait là-bas dans la perspective fuyante de l'allée... Et voilà que tout à coup elle se trouvait mise en demeure de répondre catégoriquement... Néanmoins, cette situation nouvelle n'était pas de nature à l'intimider; elle allait à son caractère franc, hardi et ennemi de l'équivoque. — Elle s'arrêta, respira longuement, et posant sa main un peu tremblante sur le bras de son compagnon :

— Ce que vous me dites, murmura-t-elle, je l'avais déjà deviné... Elle s'interrompit. — C'était plus embarrassant qu'elle ne se l'était imaginé, et au fond d'elle-même elle s'indignait de ne pas trouver des paroles plus sévères :

— Ah! madame! s'exclama Perrusson, dont la figure s'épanouit.

— Attendez, s'écria-t-elle, laissez-moi m'expliquer avant de prendre cette mine triomphante!.. Je suis... touchée des sentimens que vous m'exprimez, mais c'est tout...

— Vous êtes cruelle! soupira-t-il.

— Et vous, vous êtes léger ;.. vous oubliez que j'ai un mari...

— Vous aimez Verneuil? demanda Perrusson en la regardant bien en face.

— Ceci, c'est mon affaire... En tout cas, je suis sa femme, et j'ai trop horreur du mensonge pour le tromper, surtout...

— Surtout?

— Surtout quand je me rappelle combien il m'aimait quand il m'a épousée.

— Oh! fit le député avec un sourire incrédule.

— Certainement! affirma-t-elle avec impétuosité; quels motifs avez-vous d'en douter?

— Moi? aucun! répliqua-t-il en accentuant encore l'ironie de son sourire.

— Oui, il m'a passionnément aimée et il m'aime toujours, j'en ai la conviction; et je dois au passé, je me dois à moi-même de me conduire loyalement... Vous le voyez, je vous dis nettement les choses.

— Nettement et impitoyablement, protesta-t-il, mais vous ne m'empêcherez pas de vous aimer.

— Eh bien! soyez pour moi un ami dévoué... et désintéressé, reprit-elle doucement attendrie, cela vaudra mieux.

Elle lui tendit la main, il la saisit avec un geste hypocritement et câlinement résigné.

Après tout, on devinait à sa façon de parler qu'elle n'aimait plus ce mari qui l'avait déçue et qu'elle considérait déjà comme un fruit sec; d'un autre côté, elle n'avait pas dit catégoriquement qu'elle n'aimait pas Perrusson. — Il s'inclina respectueusement vers cette main tendue et y mit tendrement ses lèvres, à la place où la peau blanche se montrait entre le chevreau noir et la fourrure parfumée de la manche:

— Enfin, murmura-t-il, tandis qu'elle lui retirait son bras, laissez-moi espérer qu'un jour,.. quand vous saurez combien je vous suis attaché...

— Jamais! interrompit-elle en baissant les yeux et en marchant à côté de lui.

Adrien, avec son sourire sceptique aux lèvres, regardait en-dessous la jolie figure de Jeanne. Dans les branches noires des marronniers de l'allée obscure, les merles continuaient de siffler gaîment leur chanson du soir. Tout en écoutant ces sifflets ironiques, le jeune député songeait que les résolutions humaines sont le jouet des événemens, et qu'il n'y a pas plus de *jamais* irrévocables que de convictions inébranlables...

XII.

— Madame de La Guérinière prie monsieur de vouloir bien passer chez elle le plus tôt possible.

Rosine, la femme de chambre, se tenait debout sur le seuil du cabinet de travail, attendant d'un air maussade que Michel Verneuil, occupé à écrire, daignât tourner la tête pour lui donner une réponse.

— C'est bien, répondit-il enfin en posant sa plume ; dites à Mme de La Guérinière que je vais descendre.

Il passa une redingote, brossa hâtivement son chapeau, et, après cette toilette sommaire, il gagna le rez-de-chaussée de l'hôtel.

Dans le hall, un groom en livrée bâillait sur *le Petit Journal*. A la vue de Michel, il se leva nonchalamment et le conduisit à travers l'enfilade des salons jusqu'à la chambre à coucher de Mme Juliette.

Au milieu d'un coquet ameublement Louis XVI, où les tentures de vieilles cretonnes avaient été soigneusement assorties aux meubles qui étaient tous « du temps, » Mme de La Guérinière écrivait devant un bureau de bois de violette à ornemens de cuivre doré. Au bruit de la porte, elle se retourna, et enveloppa d'un regard dédaigneux le professeur, dont la redingote inélégamment boutonnée et les cheveux en désordre dénotaient l'insoucieuse indifférence de l'homme d'étude, interrompu en plein travail. Le coup d'œil fut rapide, pas assez cependant pour que Michel n'eût le temps d'y lire une intention hostile.

Mme de La Guérinière ne pardonnait pas à son gendre de l'avoir déçue. Elle poussait l'acrimonie jusqu'à rendre Michel responsable des fautes qu'elle avait commises elle-même : — ainsi la légèreté avec laquelle elle avait encouragé la passion naissante du professeur, afin de forcer la main à M. de La Guérinière ; la hâte égoïste qu'elle avait mise ensuite à marier sa fille pour se débarrasser d'un amoureux gênant ; toutes ces lourdes et coupables bévues, qui lui étaient personnelles, servaient à grossir sa rancune contre le gendre malencontreux dont elle s'était affublée et qui n'avait pas eu seulement l'esprit de racheter ses méfaits en devenant un grand homme. Un autre motif de haine l'excitait encore : elle n'ignorait pas que Verneuil était maintenant fixé sur son compte, qu'il la tenait pour une fieffée coquette et qu'il la méprisait. Le voisinage de cet homme qu'elle avait dupé la gênait. Il la gênait dans son passé, et il la gênait plus encore dans ses velléités d'indépendance et de dissipation, maintenant qu'elle portait le nom de M. de La Guérinière. Entre le gendre et la belle-mère il y avait une sourde et profonde aversion qui ne pouvait

manquer d'éclater un jour, au grand détriment de la sécurité intérieure du ménage de cette dernière.

— Ah! c'est vous? dit Mme Juliette de sa voix hautaine, en faisant décrire à sa chaise un demi-tour; eh bien! vous savez ce qui arrive?

— Non; qu'arrive-t-il? demanda flegmatiquement Michel.

— X.., de plus en plus souffrant, a demandé sa mise à la retraite. Je l'ai appris hier à la réception du ministre. Devinez qui on présente pour son successeur?

— Mais, murmura Michel en s'efforçant de paraître calme, tandis qu'une vive émotion le secouait en dedans, je suppose...

— Vous supposez que c'est vous?.. Détrompez-vous, mon cher, on présente un de vos cadets, Thévenot, le maître des conférences à l'École normale, et c'est lui qu'on choisira.

— Vous en êtes sûre?

— Très sûre... Le sous-secrétaire d'état me l'a avoué, et la nomination sera signée aujourd'hui... Voilà le résultat de vos intempérances de langage.

— Mes intempérances de langage, comme il vous plaît de les appeler, sont l'expression sincère d'une conviction arrêtée, et je ne regrette plus cette chaire, du moment qu'il fallait l'acheter au prix de ma dignité.

— C'est votre opinion personnelle, ce n'est pas la mienne ni celle de votre femme. Vous pouviez, il me semble, vous préoccuper un peu plus de nos propres convenances... C'eût été une juste compensation...

— Une compensation à quoi, s'il vous plaît? répondit-il avec emportement.

— Je n'insiste pas; récriminer ne nous avancerait à rien... Toujours est-il que votre suppléance est à vau-l'eau, car Thévenot sera d'une exactitude rare... Maintenant que comptez-vous faire?

— Ce que je faisais avant d'avoir cette suppléance... Je continuerai mon *Histoire des paysans*.

— Toujours, alors! s'écria Mme Juliette avec une grimace dédaigneuse; vous êtes monotone, mon cher. Vous n'avez qu'une note; elle est originale, mais on s'en lasse à la longue; vous devriez la changer. Vos paysans et encore vos paysans! Où ça vous mènera-t-il?.. Pas à l'Institut, bien sûr!

Rien ne pouvait irriter davantage Verneuil que le ton de dénigrement avec lequel Mme Juliette parlait de son travail de prédilection. Elle le savait et semblait prendre plaisir à le blesser aux endroits les plus sensibles. En l'écoutant, Michel frémissait et devenait ombrageux comme un étalon piqué par des mouches, un jour d'orage.

— Enfin, poursuivit Juliette, heureusement les autres entendent mieux que vous vos propres intérêts... J'ai plaidé votre cause auprès du ministre et je l'ai supplié de vous donner un dédommagement.

— Ah! interrompit-il avec une ironie sourde, vous avez daigné vous occuper de moi?

— Oui, et, grâce à mes démarches, votre dignité sera sauve... J'ai obtenu qu'on vous chargerait d'une mission littéraire à l'étranger.

— Une mission?..

— Très honorable et très convenablement payée... Il s'agit d'aller recueillir en Serbie et en Bulgarie les chants populaires des Slaves de la vallée du Danube. J'ai pris sur moi de déclarer au ministre que vous accepteriez avec reconnaissance, et vous recevrez demain la notification officielle.

— Vous avez eu tort de m'engager sans m'avoir consulté, répliqua Michel stupéfait, je me sens impropre à remplir cette mission: d'abord je ne connais pas les langues slaves, et ensuite je ne suis pas musicien.

— Bah! vous prendrez avec vous un manœuvre qui vous notera les airs et vous traduira les paroles... Ce sera l'affaire d'un an, et à votre retour on vous décorera.

— Grand merci!.. Un an d'exil pendant lequel ma femme restera à Paris, je suppose?

— Naturellement... Vous n'avez pas la prétention d'emmener Jeanne avec vous dans ce pays de sauvages?

— J'ai la prétention de n'y pas aller moi-même, et je regrette que vous vous soyez mêlée de cette affaire.

— Voilà les remercîmens dont vous me comblez! s'écria aigrement Mme de La Guérinière. Je devais m'y attendre!.. Quels motifs, je vous prie, donnerez-vous au ministre pour rejeter une proposition que tant d'autres accepteraient avec joie?

— Je refuserai simplement de me charger d'un travail que je ne suis pas apte à exécuter.

— Et si pour toute réponse on vous met en disponibilité, croyez-vous que ce sera agréable pour nous? s'exclama Juliette en lui lançant un regard méprisant.

Michel lut dans ce regard tous les reproches blessans que sa belle-mère n'osait encore articuler; il y vit le regret injurieux d'un mariage disproportionné, où sa fille avait apporté la fortune et où, lui, n'apportait rien que des déconvenues; il sentit que Mme Juliette était sur le point de lui jeter au visage quelque insinuation plus méchante encore. Le rouge lui monta aux joues et il repartit rudement:

— Rassurez-vous, madame, je m'arrangerai pour n'être à charge à personne... J'écrirai dans les journaux.

Elle haussa les épaules :

— C'est-à-dire que vous vous compromettrez encore un peu plus... Ah! monsieur, vous avez indignement trompé mes espérances!

— En ce cas, riposta-t-il en prenant son chapeau, nous nous sommes trompés mutuellement.

— Ainsi, demanda-t-elle d'une voix altérée, c'est votre dernier mot?.. Vous refusez?

— Je refuse.

— Vous avez tort! lui cria-t-elle, tandis qu'il ouvrait la porte pour sortir, vous vous en repentirez!

— C'est possible... Bonjour, madame!

Quand il fut parti, Mme de La Guérinière fut prise d'une rage froide. Elle s'était bercée de l'espoir que, par découragement ou par amour-propre, il accepterait cette mission, et elle s'était félicitée d'avance de cet expédient honorable qui la débarrasserait de la présence de Michel, au moins pour un certain temps. — Plus tard, lorsque cette séparation aurait reçu un commencement d'exécution, on se serait arrangé pour la prolonger en douceur et pour la rendre définitive. — Et voilà que ce gendre gêneur et mal élevé s'obstinait à rester dans sa maison, à revendiquer ses droits de mari et à lui tenir tête, c'était trop d'outrecuidance! Un espèce de rustaud qui sans elle serait encore obscur professeur en province!.. Mais il n'aurait pas le dernier, cela, elle se le jurait: elle lui montrerait qu'il ne faisait pas bon de s'attaquer à elle...

Les lèvres serrées, ses yeux gris chargés de menaces, ses belles mains croisées sur sa poitrine orageusement soulevée, elle allait et venait, cherchant un moyen de mater l'insolent qui la bravait; quand Jeanne, soulevant brusquement la portière, fit invasion dans la chambre et apparut, toute pimpante et triomphante, dans la printanière fraîcheur d'une neuve toilette d'avril : chapeau bleu turquoise orné d'une touffe de primevères jaunes; polonaise de faille du même bleu, dans le corsage de laquelle était planté, comme un rappel de couleur, un bouquet de fleurs pareilles à celles du chapeau; jupon de velours noir à longue traîne, laissant voir sous le volant bleu de la balayeuse de minces bottines mordorées.

— Mère, s'écria-t-elle impétueusement, nous allons à l'exposition des Mirlitons avec M. Perrusson et avec Zimmer, qui nous fera les honneurs de sa *Nymphe couchée*... Nous accompagnes-tu?.. Ce sera charmant.

— Merci, je ne suis pas d'humeur à m'amuser, répondit Mme Juliette de sa voix la plus âpre.

Jeanne examina sa mère un moment et fut frappée de l'expression menaçante de ses traits.

— Que se passe-t-il? reprit-elle; tu as l'air furibond.

— Je n'en ai pas que l'air, je suis hors de moi... C'est ce qui arrive du reste chaque fois que j'ai affaire avec ton mari.

— Vous vous êtes encore querellés? A propos de quoi?

— Ton mari est un vaniteux et un esprit faux... Il a une haute opinion de son mérite et ne fait que des sottises... Après son échec à la Sorbonne, il a commis maladresses sur maladresses et, naturellement, on a donné sa chaire à un autre... Pour sauver les apparences, j'avais à grand'peine obtenu du ministre qu'on le chargerait d'une mission en Serbie... C'était une occasion unique pour lui de se relever et de montrer qu'il a une valeur quelconque... Croirais-tu qu'il refuse?.. Monsieur ne sait pas le slave! Monsieur ne veut pas s'expatrier!

— Dame! écoute donc, petite mère, ce sont des raisons, cela!

— Tu l'approuves alors, toi? répliqua Mme de La Guérinière en regardant Jeanne d'un air étonné; à ton aise!.. Tu n'es cependant pas payée pour cela, ma pauvre fille!.. Quant à moi, je suis à bout de patience, et puisque ce monsieur ne veut pas comprendre à demi-mot, je me propose de lui dire tout net qu'un homme qui n'a apporté à sa femme ni les avantages de la fortune, ni le prestige d'une situation brillante, devrait rougir de paresser en vivant à nos dépens.

— Maman! ne fais jamais cela! s'écria Jeanne alarmée... Je t'en prie, sois indulgente avec Michel; il est déjà assez malheureux...

— A qui la faute?.. Il était tout au moins de son devoir de racheter cette inégalité en se montrant plus docile... Il avait fait un assez beau rêve en t'épousant!

— Tu es injuste, petite mère, tu as toujours l'air de supposer que Michel m'a épousée pour mon argent.

— Dame! murmura méchamment Mme de La Guérinière.

— Tu sais bien le contraire, tu sais bien qu'il s'est marié uniquement parce qu'il m'aimait.

— Il te l'a dit, du moins! repartit Juliette en regardant sa fille avec une singulière expression de pitié sarcastique.

Ce regard équivoque troubla Jeanne. Il lui rappelait les hochemens de tête et les sourires incrédules par lesquels Perrusson, dans le parc de Versailles, lui avait répondu quand elle avait protesté de l'amour désintéressé de Michel. Elle tressaillit, et tout à coup, avec son impétuosité ordinaire, elle s'écria en se rapprochant de sa mère :

— Où veux-tu en venir avec tes réticences ironiques?.. Tu n'es pas la première qui ait fait allusion à de prétendus calculs intéres-

sés... Je n'en ai rien cru, mais, puisque tu répètes les mêmes insinuations que les autres, je tiens à ce que tu t'expliques nettement.

Mme de La Guérinière haussa les épaules.

— Tu es naïve, si tu crois qu'il t'a épousée pour tes beaux yeux.

— Oui, je le crois. Michel m'aimait et il m'aime encore... Je ne vois pas quelles raisons j'aurais d'en douter.

En même temps elle redressait la tête avec toute l'ostentation d'une jolie femme qui se sait jeune et séduisante. Il y avait dans son regard et dans son attitude quelque chose de si triomphant et de si naïvement provocant, que Mme Juliette y vit comme un défi jeté à sa beauté déjà mûre et fut piquée au cœur d'une pointe de jalousie. La mère disparut; Jeanne n'eut plus devant elle qu'une femme froissée dans son amour-propre et poussée par un désir pervers de rabattre cet orgueil de vingt-quatre ans.

— Ma chère, dit Mme de La Guérinière, tu as été la dupe d'un ambitieux... — Et sans réfléchir à l'odieux d'une pareille révélation, elle ajouta : — Trois semaines avant de t'épouser, il faisait la cour à une personne de ma connaissance, et gaillardement, je t'en réponds.

— C'est impossible! murmura Jeanne en pâlissant.

— Dis donc tout de suite que j'ai menti! riposta Mme Juliette avec aigreur.

— Vous avez pu vous tromper ou vous laisser tromper... Je ne veux pas croire qu'un honnête homme ait pu se parjurer d'une façon aussi misérable... Ce sont là des calomnies de quelque femme jalouse, mais il me faut des preuves : en avez-vous?

— Ah! il te faut des preuves! s'exclama Mme de La Guérinière, à qui la contradiction et le désir de se venger faisaient perdre toute mesure... Tu es comme saint Thomas!

Elle marcha vivement vers un secrétaire ventru, placé dans une encoignure, fit jouer le cylindre, fouilla dans un tiroir et revint vers sa fille :

— Tu connais l'écriture de ton mari? Eh bien! lis ce billet et ne sois plus incrédule...

En même temps, elle lui tendait, dépliée, la lettre que Michel lui avait adressée au lendemain même du fameux soir où elle lui avait signifié son *ultimatum*.

Jeanne avait saisi le papier et elle parcourait ce triste billet où trois lignes de la rude écriture de Michel ne laissaient plus de doute sur sa culpabilité : « Oui, je veux essayer d'en aimer une autre que vous, et bien qu'il m'en coûte, je reviendrai à la Chambrerie aux conditions que vous y avez mises vous-même. »

Blanche comme un linge, les lèvres froides, la gorge sèche, la jeune femme froissa la lettre avec rage.

— C'était toi! balbutia-t-elle atterrée.

— C'était moi.

— Les conditions, reprit Jeanne avec un rire sec, c'était que M. Verneuil daignerait s'occuper de moi... n'est-ce pas?

— Évidemment.

— Et, s'écria-t-elle en regardant Mme Juliette droit dans les yeux, c'est vous, ma mère, qui avez prêté les mains à cette ignoble comédie?.. Ah! je ne vous le pardonnerai jamais!

Elle sortit, blême de colère, en faisant claquer la porte.

Une fois dehors, elle s'arrêta un moment pour respirer et se composer une contenance, car Perrusson et Zimmer l'attendaient dans le hall, et il était inutile de leur laisser voir quelles tempêtes s'agitaient tumultueusement en elle. En passant devant une glace, elle eut peine à se reconnaître dans cette figure tragique aux yeux étincelans, aux lèvres décolorées, dont elle voyait le pâle reflet se détacher sur le fond sombre du miroir. Elle courut à la salle à manger, demanda un verre d'eau, l'avala d'un trait, puis faisant un puissant effort sur elle-même, elle eut l'énergie de retrouver un sourire quand elle rejoignit ses deux compagnons.

Chez les natures expansives et nerveuses il se produit un singulier phénomène. Incapables de se contenir lorsqu'elles éprouvent une émotion légère, elles ressentent si fortement les grandes douleurs ou les grandes joies, qu'elles en sont comme paralysées et peuvent garder longtemps à l'état latent les passions violentes qui fermentent en elles. Jeanne était ainsi organisée : alors qu'elle trahissait par des cris et des gestes exubérans le moindre mouvement de contrariété ou de plaisir, elle devenait de marbre sous le coup d'une émotion profonde. C'était seulement après de longues heures d'insensibilité apparente que la crispation intérieure perdait de son énergie et que, par suite d'une brusque détente nerveuse, les sentimens comprimés se répandaient au dehors avec l'impétuosité d'une rivière qui rompt son écluse. — Pendant le trajet qu'on fit en voiture, elle se mêla peu à la conversation. Elle laissait le peintre et le député causer beaux-arts et expositions, et, repliée sur elle-même, elle écoutait gronder sa colère. — Ainsi, pour Michel Verneuil, elle n'avait été qu'un pis-aller; il était venu vers elle, la bouche encore pleine des protestations d'amour qu'il avait adressées à Mme Juliette; il n'avait obéi qu'à un vil calcul d'intérêt, et tandis qu'avec ingénuité elle lui avait ouvert son cœur enthousiaste et débordant de tendresse, il n'avait pas eu honte de jouer pour elle une humiliante comédie. Les amoureuses causeries sous la tonnelle de La Chambrerie n'étaient que des mensonges. — Mensonge, la déclaration faite dans les prés de l'Indre; mensonges, les assurances d'amour unique et exclusif répétées solennellement. — Elle avait été jouée indignement, et indi-

gnement livrée à un ambitieux qui ne la prenait que pour son argent. — Et c'était pour ce faux grand homme qu'elle avait refusé d'écouter Adrien Perrusson, pour ce parjure qu'elle avait eu des ménagemens et des délicatesses d'un autre âge!.. Allons donc! elle était lasse de ce rôle ridicule... Il ne fallait pas pousser la duperie jusqu'à la bêtise!

— Mais, madame, s'écria tout à coup Zimmer avec sa pointe d'accent alsacien, prenez garde, vous cassez votre ombrelle.

Jeanne inconsciemment brisait dans ses doigts crispés le frêle manche d'ivoire.

— Tiens, c'est vrai! dit-elle avec un éclat de rire strident, et en même temps elle jeta par la portière les débris de l'en-tout-cas, tandis que les deux hommes la regardaient en ouvrant de grands yeux.

A partir de ce moment, elle se mit à causer et à rire avec une surexcitation fiévreuse.

— Elle est charmante! dit le peintre à Perrusson, quand ils furent sous le porche du cercle des Mirlitons, mais un peu excentrique.

Dans la salle des fêtes du cercle, il y avait foule. La fine fleur des mondaines, des oisifs et des célébrités du jour circulait avec peine devant les toiles accrochées aux murs. Les belles dames se soulevaient sur la pointe des pieds et se bousculaient pour mieux voir; elles avaient des mines pâmées pour le moindre tableautin. A tout instant les mots : « Délicieux! adorable! exquis! » s'échappaient de ces lèvres féminines qui, à force d'abuser des épithètes laudatives, n'en connaissaient plus la valeur. On s'entassait en face du tableau de Zimmer : — une nymphe étendue sur l'herbe, dans sa nudité ambrée, près d'une source bleue et calme, au fond d'une solitude boisée dont les feuillées, brunies par le crépuscule, laissaient entrevoir des coins d'azur pâli. — Jeanne, grisée par sa colère, par le va-et-vient de la foule, par la vue de cette belle chose, parlait avec animation et prodiguait au peintre ses éloges les plus enthousiastes. Zimmer, les yeux baissés, les lèvres souriantes, recevait d'un air bonhomme cette douche de complimens, et se bornait à répondre avec son laconisme alsacien :

— Je vois la poésie *tes* choses et j'essaie de la rendre avec *tes* couleurs... Voilà tout.

On les suivait du regard et on se les montrait d'un léger coup de coude. Jeanne saisissait à la volée des chuchotemens échangés derrière son dos : « C'est Zimmer. » — Et cet autre? « C'est Perrusson; vous savez, le député qui a si bien *tombé* le ministère! »

Elle était fière d'être vue au bras du *leader* du centre gauche; elle l'entraînait au plus épais de la foule; elle affectait de rire plus fort et d'élever la voix pour qu'on se retournât sur leur passage.

Quand ils furent las de piétiner et d'être coudoyés, ils remontèrent dans le landau, et Mme Verneuil ordonna au cocher d'aller au bois.

C'était l'heure mondaine et parisienne entre toutes. Cinq heures. Les équipages se suivaient en doubles et triples lignes bruissantes, entre les taillis où pointaient de fines pousses vertes, que dorait un soleil oblique. Dans le roulement des roues, le piaffement des chevaux, le grincement du gravier, les conversations se brouillaient et se perdaient. Bleu et argenté par places, le lac étendait à l'abri des sapins ses eaux moirées, où des cygnes tournoyaient lentement, et que parfois traversait une barque dont les rames humides scintillaient en pleine lumière.

Depuis qu'on avait quitté les Mirlitons, l'excitation fiévreuse de Jeanne s'était encore accrue. Le brouhaha des voitures, l'air des bois, la vue des lilas qui fleurissaient, lui donnaient un redoublement de verve. Ses yeux brillans semblaient s'être agrandis, ses joues s'étaient allumées, et elle riait plus fort, d'un rire un peu forcé mais infatigable. Elle fit arrêter le landau devant le chalet qui se trouve au coin de la route du lac et de l'allée de Neuilly, et, sous prétexte de marcher un peu, elle entraîna ses deux compagnons dans une allée latérale. On eût dit qu'elle prenait plaisir à se montrer aux yeux de tous dans la société de Perrusson et de Zimmer.. Ils s'attardèrent à converser ainsi, sans façon, sous la jeune verdure des marronniers et des cytises, tandis que les voitures filaient devant eux à travers les arbres, et que les eaux du lac se teignaient d'un rose de plus en plus foncé aux lueurs du soleil couchant. Vers sept heures, Zimmer, qui devait prendre sa part d'un dîner d'artistes au pavillon d'Armenonville, quitta la jeune femme et le député, qui remontèrent seuls en voiture.

A peine le landau se remit-il à rouler dans les allées déjà voilées par les premières vapeurs crépusculaires, que Jeanne devint subitement silencieuse. La verve pétillante et tapageuse qui l'animait semblait tomber avec les dernières clartés du jour. Après cette violente tension du système nerveux, la réaction se produisait fatalement. Enfoncée dans son coin, les bras croisés, les yeux tournés vaguement vers l'ouverture de la glace baissée, Jeanne ne répondait plus que distraitement et par monosyllabes aux remarques d'Adrien. La conversation, réduite à un monologue, languissait et parfois était remplacée par un silence gênant. Le député observait avec un curieux intérêt l'attitude étrangement absorbée de sa voisine. Quelque chose lui disait que l'heure était venue où il allait recueillir les fruits de ses assiduités patientes et respectueuses. Il regardait avec un battement de cœur voluptueux la nuit descendre sur l'avenue, et les premiers becs de gaz s'allumer le long des trottoirs. Jeanne était devenue tout à fait muette. Elle fit un mouvement pour se renfoncer plus profondément dans son encoignure, et Perrusson vit tout à coup

aux lueurs d'un candélabre, les yeux de la jeune femme scintiller de cet éclat humide qu'y mettent les larmes.

— Vous pleurez, demanda-t-il d'une voix tendrement inquiète, en se penchant vers elle et en lui prenant les mains; qu'avez-vous?

— Ce n'est rien, dit elle, c'est nerveux. — Puis tout à coup, l'irritation longtemps contenue faisant explosion : — Ah! s'écria-t-elle, quelle misérable chose que la vie!

Le moment psychologique était venu. Adrien releva doucement la glace de la portière contre laquelle Jeanne était assise, puis, avec un redoublement de tendresse respectueuse, il reprit :

— Vous souffrez!.. Je vous en prie, confiez-moi vos peines... comme à un ami dévoué, qui vous aime et vous aimera toujours quoi qu'il arrive!

Elle se retourna impétueusement vers lui et d'une voix âpre:

— Pourquoi aurais-je confiance en vous?... répliqua-t-elle. Qui me dit que vous ne mentirez pas et que vous ne me tromperez pas comme les autres, vous!.. Ah! que j'ai du chagrin!.. que j'ai du chagrin!

Des sanglots soulevèrent sa poitrine et elle se mit à fondre en larmes.

— Jeanne! répéta Perrusson, chère enfant, qu'avez-vous? — Un heurt violent d'une roue du landau contre la bordure d'un refuge jeta brusquement la jeune femme tout près de celui qui chuchotait des paroles consolantes à son oreille, de sorte que le député n'eut qu'à étendre le bras pour la serrer contre sa poitrine. Elle y resta, toujours muette et toujours en larmes. Adrien l'entourait plus étroitement de ses bras et elle le laissait faire.

— Ayez confiance en moi, continuait-il tout bas et avec un accent amoureux qui doucement allait au cœur de Jeanne, mettez-moi à l'épreuve, je jure de ne plus vivre que pour vous servir et vous adorer... Mon existence est liée à la vôtre, — vous n'aurez qu'à ordonner et j'obéirai... Acceptez-moi comme votre chose, comme votre esclave fidèle jusqu'à la mort... Voulez-vous?

Elle ne répondait rien, mais dans la pénombre de la voiture emportée à travers les rues plus noires et plus silencieuses Perrusson voyait ses prunelles humides et brillantes lever vers lui un regard qui n'avait plus rien d'irrité, — et, comme l'obscurité augmentait, le député enhardi posa lentement ses lèvres sur ces grands yeux mouillés qui palpitèrent sous son baiser.

XIII.

Débouchant du boulevard Montmartre par groupes de deux ou trois, les convives de *la Soupe maigre* montaient gaîment

l'escalier d'un restaurateur du faubourg Poissonnière. — La *Soupe maigre*, comme beaucoup de dîners parisiens du même genre, était une institution destinée à réunir une fois par mois autour de la même table des gens de lettres, des artistes et des hommes politiques qui avaient mangé ensemble la vache enragée au quartier Latin, avaient fait partie de la même conférence et s'étaient ensuite lancés en pleine mer, comme des Argonautes à la recherche de la Toison d'or.

C'était le dernier dîner de la saison. On entrait en juin, le Salon allait être clos, la chambre allait se proroger; l'été amenait forcément la dispersion des convives; aussi chacun avait-il tenu à se rendre à la convocation du secrétaire. Vers sept heures un quart, il y avait près de cinquante dîneurs dans le grand salon du premier, et parmi eux Michel Verneuil. Depuis quelque temps, le professeur saisissait avidement toutes les occasions de s'absenter de chez lui. Bien que Jeanne ne lui eût point parlé des révélations de Mme de La Guérinière, la froideur marquée de la jeune femme, l'hostilité agressive de Mme Juliette, lui avaient rendu la vie d'intérieur insupportable. Il se sentait de plus en plus mal à l'aise dans cet hôtel, où les domestiques eux-mêmes le traitaient en étranger. Avec le flair particulier à la valetaille, ils avaient rapidement jugé la situation, et le cocher l'avait résumée en faisant remarquer que « la femme allait à *hue* et le mari à *dia.* » Les gens de service en concluaient que le jeune ménage Verneuil se disloquait, et, comme ils étaient de l'avis de Sosie, ils prenaient carrément le parti de « l'amphitryon où l'on dîne, » servant le professeur avec ce sans-gêne impertinent dont ils ont l'habitude d'user envers les fâcheux et les parasites. Michel avait pris le logis en haine. Il cherchait dans le va-et-vient du boulevard à la tombée du jour, dans le brouhaha des foules entassées au théâtre, dans les réunions bruyantes d'anciens compagnons de jeunesse, à oublier les tristesses de son ménage et les déboires de sa carrière manquée.

Il était arrivé l'un des premiers au dîner de *la Soupe maigre* et causait distraitement avec un vieux copain de l'école, tout en regardant les nouveaux venus entrer et circuler autour de la longue table, où quelques-uns marquaient d'avance leur place.

Presque tous les convives avaient déjà une notoriété sérieuse: sculpteurs ou peintres médaillés aux derniers Salons, chroniqueurs ou critiques attachés à des journaux très lus, romanciers en vogue, députés influens. — Les camarades restés obscurs étaient en minorité; on les reconnaissait à leur taciturnité mélancolique ou à leur empressement obséquieux près des gens devenus célèbres. — A droite et à gauche, les poignées de main se donnaient avec une effusion exagérée, les félicitations s'échangeaient bruyamment, les

plaisanteries éclataient en fusées au milieu d'un groupe et allumaient l'hilarité d'un groupe voisin. Les conversations à voix haute se croisaient et s'enchevêtraient. Des lambeaux de phrases, ponctués d'éclats de rire, parvenaient de temps en temps à Michel, tandis qu'il discutait dans son coin avec le compagnon qu'il avait retrouvé.

— Dis donc, criait un grand garçon à la barbe blonde épanouie en s'adressant à un petit peintre nerveux et agité, mes complimens! J'ai vu ton tableau au Salon, ça y est, c'est enlevé! Tu dois être content?

— Oui, assez; seulement je suis mal placé.

— Tu es sur la cimaise, de quoi te plains-tu?

— On a mis trop de paysages autour du mien. C'est une promiscuité écœurante. Le jury n'est pas assez sévère. Tu devrais bien dire cela dans ton journal.

— Tu sais, moi je suis pour que le gouvernement se désintéresse absolument du Salon.

— Parfait! les artistes maîtres chez eux. Il y a assez longtemps que nous le demandons.

— Oui, l'initiative privée; plus de médailles, plus d'encouragemens, plus de budget des beaux-arts...

— Ah! mais non! un instant!.. Un gros budget, au contraire, avec la liberté pour les artistes d'en disposer à leur gré.

— Vous voulez être libres et être encore grassement payés? Jolie, votre liberté!

— J'ai mon idée là-dessus, et quand Perrusson sera ministre... Où est-il, Perrusson?

— On demande Perrusson!

— Perrusson? il ne vient plus.

— Il nous dédaigne, messieurs. La question d'Orient l'absorbe.

— Tu appelles ça la question d'Orient? Je la connais, sa question; elle a des yeux bleus, des cheveux châtains et une robe couleur de temps. Perrusson est amoureux.

— Ah! bah!

— Mais oui, amoureux fou! D'où sors-tu? C'est le secret de Polichinelle. Tu n'as donc pas vu *le Corsaire* de ce matin?

— Non, tu l'as sur toi?

— Voici... écoutez ça,.. c'est très joli:

« Extrait des *Nuits athéniennes :* — Le jeune orateur Hadrianos avait lutté brillamment à la tribune du Pnyx contre l'archonte éponyme Eucratès, à propos des lettres adressées aux magistrats inférieurs. Cette victoire lui en valut une plus douce et plus éclatante encore: il conquit le cœur jusque-là imprenable de la jolie Simœtha, femme du rhéteur Eudamippos, qui enseignait sans succès l'éloquence, non loin du lycée de Périclès-le-Grand, ἐν τῇ Σορβονίᾳ.

Ce miracle se fit un jour où Simœtha et Hadrianos se rencontrèrent devant le nouveau tableau du peintre Kimmérios. Erôs choisit cette occasion pour décocher à l'insensible sa flèche la plus acérée. Paf! dans l'œil!.. La flèche fit tchitt! et la farouche Simœtha fut consumée. On la vit s'enfuir dans son char avec l'heureux Hadrianos, vers le bois sacré qui longe le Céphise, et le même soir... »

Un violent coup de coude et une œillade significative avertirent l'imprudent qu'il commettait une maladresse.

— Animal, tais-toi donc! lui souffla un voisin; Verneuil est ici.

Brusquement le lecteur du *Corsaire* remit son journal en poche, et, dans le groupe un peu décontenancé, un silence embarrassant succéda aux éclats de rire tapageurs. Précaution inutile; du coin où il était enveloppé d'ombre, Michel avait tout entendu. Dans le brouhaha et le decousu des conversations, le nom de Perrusson, l'allusion au rhéteur Eudamippos avaient frappé l'oreille du professeur. Il avait parfaitement saisi le sens de l'historiette du *Corsaire*. Du reste, s'il eût conservé quelque doute, le silence subit et contraint des rieurs en l'apercevant eût suffi pour l'éclairer et lui démontrer qu'il s'agissait bien de sa femme.

Il lui sembla qu'il venait de recevoir un coup brutal en pleine poitrine. Un moment la respiration lui manqua, mais il ne sourcilla pas. On servait le potage, il se mit à table à côté du camarade avec lequel il causait, et tout d'abord il se fit violence pour continuer l'entretien. Peu à peu cependant il répondit plus distraitement, et l'ami, voyant que la conservation languissait, se retourna du côté de son autre voisin, de sorte que Michel put s'absorber à son aise dans sa cruelle méditation.

Mangeant machinalement, jetant dans son gosier desséché de pleines verrées de vin, le regard fixe et les oreilles comme tamponnées par un bouchon d'ouate, il regardait les convives gesticulant autour de la table, sans plus les entendre que s'il les eût contemplés du fond d'un puits. La pensée dominante qui le torturait s'agitait trop bruyamment dans son cerveau pour lui permettre de percevoir distinctement les sons.

— Ainsi, c'est fait, pensait-il en s'apostrophant sarcastiquement, c'est fini!.. Non-seulement elle ne t'aime pas, mais elle te trompe avec ton ami le plus intime... C'était écrit! « Tu l'as voulu, George Dandin! » Tu as souhaité du bien-être, du luxe, de la gloriole; tu as dédaigné de monter un à un les échelons, comme les camarades; tu les as escaladés quatre à quatre pour arriver plus vite. Tu t'es cassé le cou, et, avec ça, tu es profondément ridicule... Ramasse-toi maintenant!

— Filet Périgueux!.. Saint-Julien! disaient les garçons en se penchant au-dessus de son épaule.

Il tressaillait comme réveillé en sursaut, dressait la tête et écoutait d'un air ahuri le bourdonnement continu des voitures, dont il apercevait les lanternes fuyantes par les fenêtres entr'ouvertes du salon.

— Triple niais! reprenait-il intérieurement, voilà peut-être des mois que cela dure, tout le monde le savait et en faisait des gorges chaudes; toi seul, comme toujours, tu ignorais ton sort,.. toi seul, mari aveugle et berné!.. Et, à cette heure, tandis que tu t'oublies à cette table de cabaret, ta femme, — qui sait que tu rentreras tard, — profite de ton absence pour ouvrir sa porte à son amoureux... Il est évident qu'il est avec elle, sans quoi il serait venu ici faire la roue et prononcer des discours... Oh! il est temps que je me lève et que j'aille les écraser!

Il reculait déjà sa chaise pour partir, mais il hésita en jetant un regard effaré sur l'ovale de la longue table. Il s'imaginait que tous les yeux allaient se fixer sur lui. — Sans doute, son aventure défrayait déjà les conversations et servait de thème aux remarques plaisantes, échangées de convive à convive. On épiait ses moindres mouvemens, on étudiait sa contenance. En le voyant quitter la table, on ne manquerait pas de commenter ce brusque départ; il lui semblait déjà surprendre des sourires gouailleurs aux coins des lèvres...

Il se renfonça sur sa chaise. Tout en s'efforçant d'être calme, il pensait à l'insolent article du *Corsaire*. Il se transportait en imagination dans le petit salon de l'hôtel La Guérinière, où, sans doute, en ce moment Jeanne recevait Perrusson. Il revoyait avec une douloureuse netteté les moindres détails de l'ameublement : les jardinières pleines de fleurs, les sièges bas et moelleux, les portières épaisses étouffant le bruit des paroles... Il souffrait le martyre, tandis qu'autour de la nappe blanche et scintillante de cristaux, des têtes chauves ou chevelues aux yeux brillans, aux joues allumées, s'agitaient, secouées par des éclats de rire ou par l'entraînement de la discussion. Les assiettes de dessert circulaient, les bouchons des bouteilles de champagne partaient avec de rapides détonations. Un des convives se levait et, balançant sa coupe pleine, portait un toast en l'honneur d'un camarade décoré tout récemment. On applaudissait avec fracas, puis le nouveau chevalier, l'air ému, la bouche en cœur, arrondissant ses périodes, répondait à son tour en remerciant verbeusement « ses excellens amis de la *Soupe maigre*. » Et les bravos, les poignées de main, les chocs de verres recommençaient de plus belle. Michel se sentait devenir fou. Enfin il profita

du moment où on servait le café pour payer sa cotisation et s'esquiver.

Il descendit précipitamment l'escalier, appela un cocher qui passait et se jeta dans la voiture, en donnant l'adresse de l'hôtel La Guérinière...

Rue Barbet-de-Jouy, au second, Jeanne Verneuil et Adrien Perrusson se trouvaient effectivement réunis. Une seule lampe, posée au milieu des fleurs, éclairait de sa lueur assourdie le petit salon où ils causaient. La fenêtre ouverte laissait voir un coin de ciel étoilé, et la masse sombre des arbres du jardin remués par une légère brise. Jeanne, vêtue d'un élégant déshabillé de cachemire, s'était enfoncée dans un large fauteuil; Adrien, agenouillé à ses pieds, lui tenait les mains. Une profonde tranquillité emplissait l'appartement, et les voix s'élevaient à peine, comme un murmure, dans la pièce rendue moins sonore par l'épaisseur du tapis, l'encombrement des meubles et l'ampleur des tentures drapées.

— Nous serons tout à fait *chez nous*, ce soir, disait la jeune femme en riant; ma mère et mon beau-père sont sortis, et j'ai donné congé à ma femme de chambre.

— Et... lui?

— Il est allé à je ne sais quel dîner de corps, et il ne reviendra pas de si tôt... D'ailleurs il a pris l'habitude de rentrer chez lui sans s'occuper de moi... Je fais de même, et nous nous en trouvons très bien.

— Pourtant, supposez qu'il soit tombé ce matin sur *le Corsaire?*

— Il ne le lit jamais... par principe... Quel sot article! Qu'avons-nous fait à ces journalistes pour qu'ils s'acharnent ainsi après nous?

— C'est moi surtout qu'on a visé... Mes légers succès à la chambre m'ont créé des ennemis dans le parti réactionnaire... Malheureusement, en voulant me frapper, c'est vous qu'on a blessée, chère Jeanne, et je vous en demande humblement pardon.

— Ne vous en désolez pas; le mieux est de dédaigner de pareilles attaques, qui seront oubliées dans quelques jours.... D'ailleurs, ajouta-t-elle étourdiment, nous avons notre conscience pour nous.

— Oui, soupira Perrusson, Dieu sait à quel point nous sommes innocens!

— Vous le regrettez! s'écria Jeanne en fronçant le sourcil.

— Je regrette de n'avoir pas le droit de vous défendre ouvertement, comme je pourrais le faire si vous m'apparteniez en réalité, si vous étiez à moi aussi complètement que je suis à vous.

— Ne suis-je pas vôtre du fond du cœur? repartit Jeanne en lui serrant les mains.

Perrusson ne répondit qu'en posant ses lèvres sur les bras nus de la jeune femme; mais si Jeanne avait pu voir la figure du député en ce moment penché sur ses genoux, elle aurait lu dans les yeux de celui qu'elle aimait une expression de satisfaction médiocre. Adrien n'était pas homme à se contenter de cette possession purement idéale. Jusqu'alors les relations des deux amoureux s'étaient bornées à un échange de paroles tendres, et à ces menues caresses que nos pères appelaient *la petite oie;* mais plus cette intimité devenait familière, et plus augmentait le péril de la situation. Le tête-à-tête avec une femme jeune, spirituelle, imprudente, qui avouait naïvement son amour, éperonnait singulièrement les désirs d'Adrien Perrusson. De plus, il croyait avoir joué assez longtemps le rôle d'adorateur platonique, et, l'amour-propre s'en mêlant, il voulait mettre un terme à cette situation mal définie où l'excès de l'abnégation chevaleresque risquait de le rendre ridicule aux yeux même de la femme aimée. Il avait présent à la mémoire le distique d'Ovide :

Oscula qui sumpsit, si non et cætera sumpsit,
Hæc quoque quæ data sunt perdere dignus erat.

« Celui qui a pris un baiser, s'il n'a pas su prendre le reste, mérite de perdre tout ce qu'il a déjà obtenu. »

Il releva lentement la tête, ne garda qu'un genou en terre et, en se haussant, passa son bras autour de la taille souple de Jeanne, de façon à l'attirer à lui.

— Oui, reprit-il avec un regard plein de caresses, oui, vous m'aimez, je le sais; mais vous n'êtes pas autant à moi qu'on le prétend, et je crains toujours de vous perdre.

Il s'était levé et l'attirait plus vivement vers lui. Jeanne, à son tour, se sentait gagnée par le charme de plus en plus fort de ces caresses enhardies. Ils se trouvaient maintenant debout, poitrine contre poitrine. La pression plus étroite de ce bras viril et câlin alanguissait la jeune femme, et lui faisait courir à fleur de chair un frisson délicieux. En même temps, elle repensait à cet impertinent article de journal, où on l'accusait de fautes qu'elle n'avait pas commises. Des velléités de révolte et de bravade lui montaient à la tête. Du moment où le monde la considérait comme s'étant donnée à Perrusson, pourquoi ne serait-elle pas réellement à lui, puisqu'elle l'aimait?

— Qui sait? murmura-t-elle en plongeant ses regards brillans dans ceux d'Adrien, vous m'appartiendriez peut-être bien moins, si ce qu'on dit était vrai?

— Moi! s'écria-t-il en lui baisant les cheveux, je suis votre

chose, et, quoi qu'il arrive, je me considère comme lié à vous pour la vie.

Elle lui mit ses deux mains sur les épaules, et, le regardant toujours fixement :

— Bien vrai? demanda-t-elle, vous m'aimerez toujours?

— Toujours.

— Passionnément et exclusivement?

— Passionnément et exclusivement!

Ses yeux étincelèrent, puis se baissèrent; elle jeta résolument ses bras autour du cou de Perrusson :

— Eh bien! dit-elle, prenez-moi, je suis à vous.

— O Jeanne!

Il avait saisi la tête de la jeune femme dans ses mains, et il couvrait de baisers brûlans les yeux, les lèvres, le front, avec une telle véhémence que le peigne s'était détaché et que les beaux cheveux abondans et soyeux roulaient épars sur le dos de Jeanne. Celle-ci, la tête renversée en arrière, à demi grisée, laissait les caresses courir sur son visage et fermait déjà ses paupières alourdies, quand brusquement elle s'arracha des bras de Perrusson, en poussant un cri rauque. En face d'elle, la portière s'était soulevée et Michel Verneuil venait d'apparaître sur le seuil de la chambre...

— Misérables!..

Les mots s'étranglaient dans la gorge du professeur. En même temps il s'élançait, les poings serrés, sur le député.

Mais Jeanne, plus prompte encore, s'était jetée entre Perrusson et son mari. Les narines frémissantes, les yeux fulgurans, les lèvres entr'ouvertes, elle se dressait devant Verneuil comme une Némésis.

— Je vous défends de le toucher, disait-elle d'une voix sourde et menaçante. Oui, je l'aime! entendez-vous; je l'aime!.. Je prends la responsabilité de tout, et nous allons nous en expliquer tous les deux.

Michel, qui ne s'attendait pas à ce qu'on lui tiendrait tête aussi audacieusement, restait stupéfait. Pendant ce temps, Perrusson qui retrouvait facilement son sang-froid, avait réfléchi qu'il devait avant tout maintenir son prestige d'homme fort et qu'il ne pouvait avoir l'air d'être protégé par une femme.

— Monsieur, commença-t-il d'un ton calme, vous avez un homme devant vous, et c'est à lui seul que vous avez affaire, ne l'oubliez pas!.. Sortons!.. Je ne suppose pas que vous désiriez mettre les gens de l'hôtel au courant de ce qui se passe ici... Je suis à votre disposition, ce soir ou demain, quand vous voudrez.

— Non! s'écria Jeanne impétueusement, en maintenant toujours Michel à distance et en montrant la porte à Perrusson, partez seul!..

J'ai à causer avec monsieur; quand il m'aura entendue, il agira avec moi et avec vous comme bon lui semblera.

— Mais!..

— Partez! répéta-t-elle en frappant du pied, je le veux!

— Je vous obéis, murmura-t-il en s'inclinant, — puis, s'adressant à Verneuil, il ajouta : — Souvenez-vous que je suis à vos ordres.

— Sauve-toi donc, lâche! criait Michel exaspéré. — En même temps il s'élançait de nouveau vers Perrusson, mais il trouvait encore Jeanne entre lui et son ennemi. Furibond, il leva la main sur la jeune femme, puis il s'arrêta brusquement.

La porte s'était refermée sur le député, et Jeanne, regardant son mari en face, lui demandait hardiment :

— De quoi m'accusez-vous?

Michel, révolté de tant d'audace, eut un geste terrible.

— Tonnerre de Dieu! jura-t-il en lui montrant le poing, vous me bravez, prenez garde!

Pour toute réponse, Jeanne, toujours maîtresse d'elle-même, était allée fermer la fenêtre. En revenant, elle heurta du pied son peigne tombé sur le tapis, le ramassa et le planta tranquillement dans ses cheveux, qu'elle avait rapidement relevés.

— Vous osez m'interroger? reprit Verneuil, hors de lui, je vous trouve dans les bras de votre amant et vous me demandez de quoi je me plains? Je vous accuse de m'avoir trompé indignement,.. de vous être conduite comme une fille!..

— Pas de grossièretés! interrompit-elle dédaigneusement, c'est inutile... Expliquons-nous avec calme... Oui, j'ai un amant et je comptais vous en instruire dès demain, car je ne sais pas mentir... Oui, je vous ai trompé, mais vous me trompiez depuis bien plus longtemps, vous, et je n'ai fait que vous suivre sur ce chemin-là.

— Moi! je... balbutia-t-il abasourdi.

— Vous! affirma-t-elle avec véhémence. Souvenez-vous de cette matinée dans la vallée de l'Indre, où je vous ai supplié de me dire si vous n'aviez pas été amoureux de ma mère, et où, à trois reprises, vous m'avez juré que vous n'aimiez que moi... Je vous ai cru, je vous ai épousé, et cependant vous mentiez!

— Qu'en savez-vous?

— Je le sais!.. s'écria-t-elle en relevant la tête avec colère. J'ai lu le billet par lequel vous acceptiez l'odieux tripotage où on me livrait, moi, avec mon enthousiasme et ma crédulité, à l'amoureux de ma mère... Vous m'avez prise par ambition, pour ma fortune, et vous osez me reprocher de n'avoir pas tenu mes sermens!.. Comment donc avez-vous tenu les vôtres, vous?.. Vous m'avez trom-

pée en m'épousant, je vous trompe après vous avoir épousé : nous sommes quittes, et il vous reste encore comme consolation l'argent du marché...

— Votre argent, essayait-il de répliquer, je le paie cher! — Il rougissait, il pâlissait, et, songeant avec rage que d'accusateur il devenait accusé, il ne trouvait plus rien à dire. Un horrible désespoir s'emparait de lui, tandis qu'un flot de honte lui remontait du cœur jusqu'aux lèvres... Ah! son ambition, comme il l'exécrait à cette heure! C'était son ambition qui le condamnait à rester un mari bafoué et ridicule, quand il aurait dû venger d'une façon sanglante son honneur outragé... Se raidissant violemment contre l'ébranlement nerveux qui le secouait, il allait et venait comme un fou à travers la chambre, tandis que, les bras croisés, impassible, Jeanne attendait.

— Vous avez raison, grommela-t-il enfin avec une irritation contenue, nous sommes quittes!.. Nous nous sommes assez fait de mal pour ne pas désirer nous en faire davantage... A partir de ce soir, il y a un abîme entre nous... Quant à l'argent du marché, comme vous dites, s'exclama-t-il en relevant la tête, il est à vous, et j'aimerais mieux mourir au coin d'une borne que d'en emporter une parcelle!.. Je sortirai d'ici tout à l'heure, et vous ne me reverrez plus. Je n'exige qu'une chose, mais celle-là je l'exige impérieusement, c'est que vous cesserez de porter mon nom dès demain, comme je cesserai de porter le poids humiliant de votre fortune... Est-ce entendu?

— C'est entendu, répondit-elle, énervée et avec un geste d'impatience.

— Souvenez-vous de votre promesse, et ne me forcez pas à vous la rappeler!.. Il faut que désormais nous soyons morts l'un pour l'autre... Maintenant tout est dit...

Il parlait, les dents serrées et les lèvres pâlies par une colère froide. Il mit la main sur le bouton de la porte et ajouta :

— Demain, je ferai enlever d'ici ce qui est à moi.

Il sortit là-dessus, sans la regarder. Il descendit lentement le large escalier de pierre, hêla le concierge, puis, quand la lourde porte de la cour fut retombée sur lui, il s'éloigna à grands pas de l'hôtel La Guérinière et disparut dans l'ombre des rues désertes.

André Theuriet.

(La quatrième partie au prochain n°.)

A TRAVERS

L'APULIE ET LA LUCANIE

NOTES DE VOYAGE.

II [1].

L'INTÉRIEUR DE LA POUILLE. — MELFI ET VENOSA.

I.

D'ici à trois ans au plus, on se rendra en chemin de fer de Foggia à Melfi. Actuellement on ne peut faire ainsi qu'une partie du trajet, environ 40 kilomètres. La ligne se termine provisoirement à la station de Candela, dénommée d'après un bourg situé à quelque distance. En temps ordinaire, on ne trouve à louer à la station que des chevaux de selle qui vous portent aux localités voisines, mais nous y étions attendus par une voiture qu'on avait eu l'obligeance de nous envoyer de Melfi. Le cocher nous demanda tout d'abord si nous voulions aller par la grande route ou par la traverse. Le premier trajet était double du second ; nous voulions gagner du temps

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

et arriver encore de bonne heure à l'ancienne capitale des comtes de la Pouille ; nous optâmes donc pour la traverse et bientôt, après avoir fait charger nos bagages sur la voiture, nous nous mîmes en route à travers champs, ou du moins par un sentier de terre, fait uniquement pour le passage des chars à bœufs à roues pleines, et creusé de profondes ornières où l'on doit rester embourbé sans pouvoir en sortir dès qu'il fait deux ou trois jours de pluie. Le chemin devenait surtout horrible quand, de distance en distance, y reparaissaient les restes de l'empierrement d'une vieille route du moyen âge, qui devait être celle qui, du temps des Normands, faisait communiquer Ascoli et Melfi. Encore maintenant, je ne puis comprendre comment la voiture ne s'est pas cent fois rompue en passant sur ces grosses pierres disjointes qui laissent entre elles des trous profonds. Je me rappelais en y passant combien de fois j'avais maudit en Grèce les restes, arrivés au même état, des anciennes chaussées pavées de l'époque vénitienne et des premiers temps de la domination turque, où le voyageur voit à chaque pas le moment où il va couronner son cheval et se rompre le cou en tombant.

Ainsi cahotés de la manière la plus violente, nous gagnons une chaîne de collines aussi nues, aussi dépourvues d'arbres que la plaine voisine, et quand elles sont gravies nous avons à nos pieds le cours de l'Ofanto, l'Aufidus des anciens. Presque à sec au moment où nous le voyons, ce n'est qu'un filet d'eau jaunâtre qui court au fond d'une vallée étroite dont l'autre flanc se relève rapidement en pentes boisées. Son lit est d'une grande largeur, encombré de galets et de quartiers de roches arrachés aux montagnes d'où il descend, dans la saison où les pluies d'hiver et la fonte des neiges en font le *sonans Aufidus* dont parle Horace. Ici l'Ofanto est un torrent impétueux qui renverse tout sur son passage ; combien différent de l'état stagnant auquel il arrive en approchant de la mer, tel que je l'ai vu il y a quelques années devant Canosa et Cannes, traînant paresseusement ses eaux dans la plaine sur un terrain qui n'a presque plus de pente et les épandant en marécages remplis de roseaux. Nous descendons une côte presque à pic et nous voici dans le fond de la vallée, sur la berge du fleuve. Mais ici la construction du remblai destiné à porter le futur chemin de fer a supprimé le chemin qui longeait la rive gauche et il n'y en a aucun parmi les taillis serrés de la rive droite. Le cocher pousse bravement ses chevaux en bas de la berge ; nous guéons le courant, puis, au lieu de remonter de l'autre côté, nous tournons à droite et nous voilà cheminant dans le lit même de l'Ofanto, que nous remontons pendant près de deux kilomètres, Dieu sait au prix de quelles secousses pour nous et de quelle peine pour notre pauvre attelage, coupant et

recoupant les méandres sinueux de la rivière presque à sec, arrêtés à chaque instant par des morceaux de rochers ou des troncs d'arbres qu'elle a entraînés dans ses eaux lors de son plein. A la fin, nous voyons devant nous un pont de pierres et de briques, un des trois qui existent sur tout le cours de l'antique Aufidus. La base de ses piles est de construction romaine ; il est facile de voir que depuis l'âge des empereurs le pont a été plusieurs fois refait et plusieurs fois emporté par la violence des crues d'hiver. On l'appelle Ponte di Santa-Venere. C'est ici que la voie de Bénévent à Venusia (Venosa), par Equus Tuticus et le pied des montagnes, appelée *Via Herculia* d'après Maximien Hercule, franchissait l'Aufidus. Ce pont donne aujourd'hui passage à la grande route de Foggia à Melfi, que nous rejoignons enfin. Pour la prendre, nous remontons sur la berge de la rive gauche, nous franchissons ensuite le pont et nous gravissons une longue côte au milieu des bois. Arrivés au bout, nous sommes au sommet d'une sorte de promontoire d'une hauteur considérable, que contourne l'Ofanto ; de quelque part qu'on regarde, la vue est immense et magnifique.

Quand nous nous tournons du côté d'où nous sommes venus, nous voyons à nos pieds la vallée s'ouvrir presque immédiatement dans la plaine grise et dénudée où serpente le bas Ofanto, plaine qui, droit devant nous, s'étend sans ondulations jusqu'aux lagunes du Pantano et de Salpi et jusqu'à la mer, en montrant au milieu de ses champs dépourvus d'arbres, sur un mamelon à peine accentué, les maisons blanches de la grosse ville commerçante de Cerignola, où le duc de Nemours perdit en 1503, contre Gonsalve de Cordoue, la bataille qui décida de la possession du royaume de Naples. A l'extrémité gauche de l'horizon, le Gargano, qu'on n'aperçoit qu'en partie, ferme la plaine. Sur la droite, au-delà de l'Ofanto, le terrain se relève un peu ; c'est d'abord un premier plateau sur le bord duquel est bâti Lavello, qui vit mourir Conrad IV en 1252, puis plus loin, dans la direction de la mer, les collines qui portent Canosa, si riche en monumens comme en souvenirs de l'antiquité et du moyen âge, enfin, plus sur la droite, le commencement de la chaîne pierreuse des Murgie di Minervino. En nous tournant dans la direction opposée, notre regard plonge dans la vallée, toujours de plus en plus étroite et profonde, de l'Ofanto supérieur, qui descend des hautes et âpres montagnes de la Basilicate, du côté de Pescopagano, montagnes dont l'aspect a quelque chose de farouche et de presque sinistre qui convient aux repaires d'un peuple d'héroïques brigands, tels qu'étaient les anciens Lucaniens. Les pentes des deux côtés de la vallée, dans la partie la plus voisine de nous, sont couvertes de bois et de champs parsemés de bouquets d'arbres isolés. Au fond, nous aper-

cevons un pont antique à trois arches, le Ponte dell' Olio, l'ancienne station de *Pons Aufidi* des Itinéraires romains, où la voie Appienne, dans son tracé primitif, traversait le fleuve en allant de Bénévent à Venusia. A une courte distance à vol d'oiseau, de l'autre côté de la vallée, le bourg de Monteverde est pittoresquement situé sur un sommet escarpé, qui forme comme l'avant-poste des montagnes dans lesquelles se cache l'ancienne Aquilonia, l'une des cités du petit peuple des Hirpins.

Nous poursuivons notre route pendant quelque temps encore au travers de beaux bois de chênes jusqu'à ce qu'enfin nous découvrions le Vulture. Cette montagne, chantée par Horace, qui était né dans son voisinage, formait la frontière des trois contrées de l'Apulie, de la Lucanie et du Samnium. C'est un volcan contemporain de ceux de notre Auvergne et éteint dès avant l'aurore des temps historiques, dont la base a 60 kilomètres de circonférence et qui s'élève à une altitude de près de 1,600 mètres. Les flancs en sont couverts de forêts où abondent les sangliers, les chevreuils et les loups. Le sommet est occupé par un large cratère qui s'ouvre en face de Carbonara, sur la vallée de l'Ofanto, et de tous les autres côtés entouré d'un cirque de roches à la crête découpée, pareil à la Somma du Vésuve. Une épaisse forêt de chênes et de hêtres séculaires, ombrageant deux lacs, petits mais profonds, remplit l'intérieur de ce cratère. De toute la plaine de la Capitanate on aperçoit à l'extrémité sud-est de l'horizon le cône sombre du Vulture se dresser hardiment en avant de l'arête plus lointaine des Apennins de la Basilicate. Mais on le perd de vue en entrant au milieu des hauteurs mouvementées qui se rattachent à ses dernières pentes et ont été produites en même temps que lui, dans les terrains calcaires environnans, par la poussée souterraine qui lui donnait naissance. Il faut alors en arriver tout près pour le voir de nouveau se développant de la base à la cime dans son imposante majesté.

Nous descendons dans un étroit vallon qui longe le pied de la montagne. Un ruisseau d'eau vive y court en murmurant et développe dans le sol, composé de cendres volcaniques, une fécondité égale, si ce n'est supérieure, à celle des campagnes qui environnent le Vésuve. Ce ne sont dans ce vallon que vignes portant des grappes dignes de la terre promise, vergers entourés de haies de cactus et entrecoupés de cannes gigantesques, où le pommier se mêle aux figuiers et aux orangers, clos d'oliviers, plantations luxuriantes de toute nature. Mais voici à la gauche du ravin une ville qui, sur une esplanade naturelle au-dessus des collines voisines, s'étage en gradins surmontés par la masse sévère d'un château féodal, en face du Vulture qui lui offre une perspective à transporter d'enthousiasme

tous les paysagistes. Au bas est une fontaine abondante où des femmes en costume pittoresque lavent leur linge ou puisent de l'eau dans de grandes amphores vernissées, qu'elles portent ensuite sur leur tête en marchant d'un pas cadencé avec la fierté d'allure et l'eurythmie d'hydrophores antiques. Nous gravissons la rue en pente rapide d'un faubourg assez misérable et notre véhicule s'arrête sur une place carrée, toute environnée de maisons neuves. Nous sommes à Melfi, et à notre descente M. le chanoine Araneo, fils de l'auteur d'une bonne histoire de la ville, lui-même homme érudit et d'un vrai mérite, nous reçoit pour nous servir de guide et nous offrir une de ces hospitalités qui ne s'oublient pas.

En l'an 1041, ce lieu fut témoin d'un des plus importans événemens de l'histoire du moyen âge.

Depuis un quart de siècle, les Normands avaient pris l'habitude d'aller chercher des aventures dans le midi de l'Italie, en se mettant à la solde des princes lombards de Salerne et de Capoue, des ducs de Naples ou de l'abbé du Mont-Cassin. Ils y trouvaient à la fois gloire et profit, surtout un aliment à ce besoin d'activité qui les dévorait et qui ne trouvait plus suffisamment à s'exercer depuis qu'ils étaient paisiblement établis dans une province de France. Déjà Rainulfe, l'un d'eux, avait fondé la forteresse d'Aversa dans la Campanie, dont le prince de Salerne lui avait donné l'investiture féodale avec le titre de comte. Mais dans la Pouille, où ils avaient été d'abord appelés par Melo, ils ne s'étaient plus risqués, depuis leur désastre de Cannes en 1019, à reparaître autrement qu'en pèlerins de Saint-Michel du Gargano. Il y avait alors, à quelques lieues de Coutances, dans la Basse-Normandie, un vieux chevalier banneret du nom de Tancrède, renommé par ses exploits dans les guerres de Robert le Magnifique, père de Guillaume le Conquérant. Il vivait retiré dans son château de Hauteville avec une nombreuse famille, cinq fils d'un premier lit, sept d'un second et plusieurs filles en bas âge. Trop pauvre pour laisser à chacun de ses enfans un patrimoine digne de leur naissance, Tancrède encouragea ses trois fils aînés, Guillaume surnommé Bras-de-Fer, Drogon et Humfroi, à quitter le manoir paternel pour aller tenter la fortune au-delà des Alpes. De ceux de ses fils qui avaient âge d'homme, il ne garda près de lui que le quatrième et le cinquième, Geoffroi et Serlon : ce dernier fut celui qui perpétua la famille en Normandie. Ayant rassemblé parmi leurs compatriotes assez de compagnons d'armes aussi pauvres qu'eux pour en former une petite compagnie, les trois aventuriers partirent du pays de Coutances la besace sur l'épaule et le bourdon à la main. Guaimar, prince de Salerne, les prit à sa solde ; mais bientôt l'espoir du butin les fit passer sous les

drapeaux de l'empereur grec, alors souverain des Pouilles, de la Basilicate et des Calabres.

Le catapan Georgios Maniakis préparait une expédition contre les Arabes de Sicile. Déjà les Byzantins avaient plusieurs fois loué les services de capitaines de la Normandie, et dans l'Italie méridionale ils avaient éprouvé à leurs dépens ce que valait le bras de ces guerriers que Boyoannis n'avait pu vraincre qu'en leur opposant sur le champ de bataille de Cannes d'autres Northmans, des Varanges ou Varègues venus directement de la Scandinavie. Maniakis engagea dans son armée une partie de ceux qui étaient à la solde du prince de Salerne, et les fils de Tancrède de Hauteville furent du nombre Avant d'entrer en campagne, ils demeurèrent quelque temps cantonnés dans la Pouille. Là non seulement ils virent de près la mauvaise organisation des troupes impériales, ramas confus de mercenaires de toute origine sur la fidélité desquels il n'y avait à faire aucun fond, mais ils furent frappés du degré d'imprévoyance avec lequel le général grec, qui lui-même méditait une révolte contre son souverain, dégarnissait une province remplie de mécontens. Dès lors le projet de se rendre maîtres de cette belle et fertile contrée germa dans leur esprit.

Pendant toute la guerre de Sicile, le poste le plus périlleux fut réservé aux aventuriers normands. Les Grecs leur durent leurs principaux avantages et les traitèrent avec de grands égards tant qu'ils eurent besoin de leurs services. Mais après la prise de Messine et celle de Syracuse, où Guillaume Bras-de-Fer tua de sa main le principal caïd des Arabes, lorsque l'armée impériale eut conquis une grande partie de l'île et que la guerre parut finie, les chevaliers de Normandie réclamèrent vainement leur part du butin. Un Lombard de Milan, nommé Ardoin, leur interprète, fut, par ordre du catapan, dépouillé de ses habits, rasé, puis battu de verges autour des tentes. La vengeance suivit de près l'injure. Dès la nuit suivante, les Normands traversèrent le détroit de Messine sur des barques de pêcheurs et abordèrent en Italie. On était au cœur de l'hiver; la neige couvrait toutes les hautes montagnes de la Calabre et de la Basilicate, et les torrens gonflés par les pluies inondaient les vallées. Cependant, comme le moindre retard pouvait tout compromettre, les chevaliers traversèrent le pays en dépit de tous les obstacles et résolurent, malgré la saison, d'attaquer immédiatement la Pouille, où Ardoin se faisait fort de provoquer un soulevement à leur apparition. Ils en firent leur général, et celui-ci, s'arrêtant quelques jours à Aversa, y appela près de lui les aventuriers normands qui étaient restés à Salerne, ceux au service de l'abbaye du Mont-Cassin, et tous les Lombards disposés à partager ses périls et fortune. Rainulfe leur

donna trois cents hommes d'armes, et quand les troupes furent réunies, elles élurent douze comtes pour les commander sous l'autorité supérieure d'Ardoin. Guillaume, Drogon et Humfroi furent parmi ces comtes.

On marcha au travers des montagnes droit sur Melfi; Ardoin en avait été gouverneur pour les Grecs; il y avait de nombreuses intelligences. La ville avait été depuis une vingtaine d'années agrandie et fortifiée par Boyoannis; elle passait alors pour la place la plus considérable et la plus forte de la Pouille après Bari, dont les Grecs avaient fait le centre de leur domination en Italie. Quatre ans auparavant, en 1037, Nicolas, archevêque de Canosa, y avait érigé un évêché, démembrement de l'ancien diocèse de la ville ruinée de Cisterna. Il n'y avait pas de garnison impériale. Mais les Normands, arrivés de nuit dans le faubourg, trouvèrent les habitans en armes sur les remparts, disposés à se défendre vigoureusement contre ces inconnus dont les projets leur étaient suspects. Ardoin vint devant la porte parlementer avec eux. Voici le discours que le chroniqueur de l'*Ystoire de li Normant*, en son vieux français, place dans la bouche du Lombard : « Ceste est la liberté, laquelle vous avez cherciée. Cestuis no sont anemis, mes grant amis, et je ai fait ce que je vous avoie promis, et vous, faciez ce que vous m'avez promis. Cestuis viennent por desjoindre lo jog dont vous estiez loiez, de liquel, se tenez mon conseil, joingnez auvec ces. Dieu est avec nous; Dieu a miséricorde de la servitude et vergoygne que vous souffrez tous les jors, et por ce a mandé ces chevaliers por vous délivrer. » Des cris d'enthousiasme et de liberté répondirent à ces paroles d'Ardoin; la porte s'ouvrit à deux battans, et les Normands furent reçus en triomphe dans la ville. Ils avaient désormais une place d'armes et une base d'opérations inexpugnable. Leur audacieuse aventure, d'un coup de tête de colère, devenait une grande entreprise de conquérans. Ce n'était rien moins qu'un empire nouveau qui venait de naître, un état destiné à durer huit siècles jusqu'à ce qu'il se fondît dans l'Italie désormais unifiée et parvenue à la condition de nation.

Bientôt, en effet, la plupart des villes voisines suivirent l'exemple de Melfi et se donnèrent spontanément à ces étrangers qui se présentaient comme des libérateurs. Lavant dans le sang le souvenir de la défaite de leurs compatriotes vingt-deux ans auparavant, et cela sur le même champ de bataille, deux mille Normands mirent en déroute à Cannes dix-huit mille Grecs conduits par le catapan Dokéanos, successeur de Maniakis. Vainqueurs encore l'année suivante à Montepeloso, ils gardèrent le territoire dont ils s'étaient emparés; en deux campagnes ils avaient à jamais chassé les Byzan-

tins de la presque totalité de la Pouille et d'une portion de la Basilicate. Mais bientôt la discorde éclata parmi ceux qui avaient obtenu ensemble ces grands résultats. Ardoin, comme avant lui Melo, était un patriote lombard qui voulait rétablir l'indépendance et la souveraineté de son peuple dans la Pouille et y reconstituer une principauté pareille à celles de Capoue et de Salerne, quitte à se débarrasser ensuite des aventuriers étrangers qui l'avaient aidé à cette tâche. Les Normands, qui formaient le nerf de l'armée, prétendaient de leur côté n'avoir pas une autre fois, comme en Sicile, combattu pour n'en avoir pas le profit ; ils voulaient « gaigner terres » et étaient bien résolus à garder pour eux-mêmes leur belle conquête. Ils se débarrassèrent d'Ardoin, rompirent avec ses Lombards, et à l'égard des habitans jetèrent le masque de libérateurs pour agir franchement avec toute la brutalité de conquérans. En 1043, ils se réunirent en parlement général à Melfi et y procédèrent au partage féodal du pays. Chacun des douze comtes devint seigneur d'une ville et les simples chevaliers eurent en fiefs des châteaux et des maisons. D'une commune voix, on décida de confier le commandement général à un guerrier de race normande, et Guillaume Bras-de-Fer fut élu « comte des Normands de la Pouille. » Ce titre, du reste, ne lui donnait que le droit de commander l'armée à la guerre, de présider les assemblées de la nation et de posséder, outre sa ville propre, celle de Melfi, qui devenait comme la capitale de la république aristocratique créée par les chevaliers normands.

La règle féodale n'admettait « pas de possession sans seigneur, » et d'ailleurs les Normands sentaient le besoin d'appuyer sur une puissance plus forte leur établissement encore naissant, à la destruction duquel les Grecs devaient consacrer de grands efforts. Ils cherchèrent donc à se donner un suzerain dont chaque comte, à titre égal, reçut une investiture régulière. Il la demandèrent d'abord en 1043 à Guaimar, prince de Salerne, puis en 1047 à l'empereur d'Occident Henri II, enfin en 1053 au pape Léon IX, après la bataille de Civitate, sans s'inquiéter du conflit qui pouvait résulter entre ces différentes suzerainetés adoptées successivement. Cependant leur position restait précaire et semblait même fortement menacée. Guillaume mort en 1047, son frère Drogon avait été élu à sa place, mais bientôt, à son tour, il était tombé en 1051, à Montolio, sous le poignard d'un assassin. Le même jour, un certain nombre de chevaliers normands étaient également massacrés dans leurs fiefs. C'était l'effet d'une vaste conspiration ourdie sous les auspices du duc Argyros, fils de Melo et réconcilié avec les Grecs, qui de Bari en dirigeait les fils. Les Lombards du pays, déçus de l'espoir qu'ils avaient mis d'abord dans les Normands, s'étaient

retournés vers les Byzantins, qui leur faisaient mille promesses, et la masse de la population, à qui la nationalité des Lombards ou des Normands était indifférente, se sentait poussée à l'exaspération par la dureté du joug de ses nouveaux maîtres. Humfroi, proclamé après la mort de Drogon, dont nous retrouverons le tombeau à Venosa, avait réprimé avec une impitoyable rigueur les tentatives de soulèvement et surtout rétabli pour un temps la position du nouvel état normand par sa victoire de Civitate, dont le résultat avait été de contraindre le pape, fait prisonnier, à reconnaître la légitimité des possessions de ces étrangers qu'il avait d'abord entrepris d'expulser du sol italien comme des barbares intrus. Mais, quelques années après, l'orage s'était reformé contre Robert Guiscard, le sixième des fils de Tancrède de Hauteville, l'aîné de ceux du second lit, qui était venu rejoindre, en 1047, ses frères plus âgés et avait été élu comte des Normands en 1057, au préjudice des enfans de Humfroi. Les Normands eux-mêmes étaient profondément divisés et semblaient prêts à se livrer aux fureurs d'une guerre civile entre ceux qui voulaient continuer le régime de la république aristocratique et ceux qui prétendaient avec Robert lui-même renforcer le pouvoir central et faire de son détenteur un souverain héréditaire. En même temps, les deux empereurs d'Orient et d'Occident armaient contre eux d'un commun accord, le pape venait de les excommunier, et les habitans de la Pouille se montraient à la veille d'une insurrection. Il ne paraissait pas que les Normands, malgré leur énergie et leur bravoure, pussent résister à une coalition aussi générale, à laquelle avait adhéré leur ancien allié, le prince de Salerne, lorsque tout changea brusquement par une inspiration du génie d'Hildebrand.

Le fils du charpentier de Soano en Toscane, prieur de Cluny, puis cardinal, qui devait plus tard devenir pape et si fameux sous le nom de Grégoire VII, dirigeait déjà sous Nicolas II la conduite et la politique de la curie romaine. Il préparait l'émancipation de la papauté de la suprématie de l'empire et la grande lutte pour les investitures, qu'il devait engager une fois parvenu lui-même au souverain pontificat. Pour le développement et l'exécution de ses grandioses et généreux projets, il sentait qu'il était nécessaire d'assurer à la papauté, dans le voisinage de son territoire, un ferme appui temporel et militaire, capable d'opposer une barrière infranchissable aux armées de l'empire d'Allemagne. Nulle part entre les Italiens il n'apercevait un état assez fort, soutenu par des bras assez aguerris pour qu'on pût lui confier un tel rôle. Sa clairvoyance extraordinaire dans le jugement des hommes lui fit comprendre que les Normands de la Pouille seraient seuls capables de le remplir si l'autorité morale de l'église favorisait l'agrandissement de leur puis-

sance. La politique papale à leur égard fit donc une volte-face subite. Hildebrand entra secrètement en négociations directes avec Robert Guiscard, et quand les termes d'un accord furent convenus entre eux, le pape Nicolas, au commencement de l'année 1059, se rendit de sa personne à Melfi, où il tint un concile dont l'objet annoncé était la réconciliation des Normands avec l'église. C'est dans ce concile que furent arrêtés, avec le caractère le plus solennel qu'un acte de ce genre pût alors revêtir, en l'empruntant à la religion, les articles qui devaient pour plusieurs siècles servir de base au droit politique de l'Italie méridionale.

Nicolas II y donnait aux Normands absolution pleine et entière des sentences ecclésiastiques prononcées contre eux, tant par lui que par ses prédécesseurs. Il accordait le titre héréditaire de duc de Pouille et de Calabre à Robert Guiscard, avec l'investiture pontificale pour toutes les terres actuellement au pouvoir des Normands dans ces provinces, et, de plus, il l'autorisait à s'emparer des possessions des Grecs et des Arabes en Italie et en Sicile. Richard, comte d'Aversa, proclamé prince de son côté, obtenait l'investiture de la principauté de Capoue, qu'il venait de conquérir sur le descendant de ses souverains lombards, lequel avait pourtant soutenu avec fidélité le parti du saint-siège. Pour prix de ces concessions, qui ne coûtaient rien au pape, mais qui avaient au XIe siècle une valeur morale extraordinaire, le duc Robert et le prince Richard se reconnaissaient, eux, leurs héritiers et leurs successeurs quels qu'ils fussent, hommes liges de l'église romaine; ils s'engageaient à lui fournir des troupes contre tous ses ennemis et à lui payer un tribut annuel.

La papauté s'assurait ainsi le concours de la redoutable épée des Normands dans ses querelles futures avec l'Allemagne, et cela d'une manière d'autant plus certaine qu'elle avait eu l'habileté de faire reposer leur droit nouveau sur la négation de celui que les empereurs d'Occident prétendaient à la suzeraineté du midi de l'Italie. De son côté, Robert Guiscard, en obtenant l'érection de son nouveau duché en grand fief pontifical, faisait trancher par l'autorité suprême des consciences la question qui, depuis son élection, divisait les Normands de la Pouille. Ce qui avait été d'abord le simple commandement électif d'égaux sur lesquels le comte des Normands n'exerçait d'autorité qu'à la guerre, se transformait en une souveraineté héréditaire dont les comtes des villes devenaient les feudataires. Car le principe de l'hérédité des fiefs, existant depuis longtemps en fait, venait d'être reconnu en droit général par une loi de l'empereur Conrad. Dès lors, le pouvoir suprême ne dépendit plus d'une élection soumise au caprice de la volonté des barons; il reposa sur le

droit que l'investiture pontificale donnait à Robert de choisir lui-même son successeur parmi ses enfans. Ceux-ci régnèrent après lui, puis ses neveux, et l'Italie méridionale resta soumise à cette branche de la maison de Hauteville, bientôt élevée sur le même rang que les autres dynasties royales.

Robert Guiscard put alors reprendre, fort de la concession papale qui en faisait une sorte de croisade, et mener à bonne fin l'entreprise qu'il avait si brillamment inaugurée dans le Val di Crati, en Calabre, alors qu'il n'était qu'un simple aventurier exilé aux avant-postes par son frère Humfroi, le vaste plan qu'il avait dès lors conçu : enlever à l'empire grec tout ce qu'il possédait encore sur le continent italien, dans la Pouille et dans la Calabre, absorber également les principautés lombardes qui subsistaient à Bénévent et à Salerne, étendre sa suzeraineté sur les républiques commerçantes de Gaëte, de Naples et d'Amalfi, puis couronner l'œuvre en faisant sur les musulmans la conquête de la Sicile, qu'il donna en fief, avec le titre de comte, à Roger, son frère puîné. En même temps, tout en poursuivant la guerre avec une ardeur nouvelle, il adopta une ligne de conduite absolument différente de celle qu'avaient tenue jusqu'alors les Normands et avant eux les autres étrangers descendus dans la péninsule depuis les invasions barbares. Le lendemain de la bataille, il distribuait généreusement à ses troupes le butin gagné par l'épée; mais en même temps, il appelait à lui les indigènes, que ses frères avaient tenus en servage. Il leur ouvrait les rangs de son armée et s'efforçait d'effacer l'ancienne et injurieuse distinction établie depuis cinq siècles entre les vainqueurs et les vaincus. Il inaugurait ainsi cette admirable politique d'apaisement, de tolérance et de conciliation, si extraordinaire pour son époque, qui réunissait autour de lui, en les groupant par les mêmes intérêts, au service d'une même pensée, les populations les plus diverses de race et de langue : Normands établis de la veille en Italie, Lombards dépossédés de leur ancienne suprématie, Italiens de race latine foulés et pressurés de longue date par les invasions, mais toujours fiers de leur descendance romaine, Grecs, par qui les empereurs de Constantinople avaient colonisé la Calabre, Arabes de Sicile, juifs des villes de négoce, nombreux surtout dans la Pouille; des hommes entre lesquels la diversité de foi et de culte semblait devoir établir des fermens de haine irréconciliable, obstacle impossible à surmonter pour toute tentative de fusion. Chrétiens de rites ennemis relevant, les uns de l'obédience du pape, les autres de celle du patriarche de Constantinople, musulmans et israélites, Robert les plaçait tous dans ses états sur un pied d'égalité, les admettait également, sans distinction d'origine et de religion, dans les plus hauts

offices de ses troupes et de son administration, accordant à chacun liberté entière dans l'exercice de son culte. C'est ainsi qu'il parvint à se faire accepter comme un libérateur par la majorité des populations et non-seulement à faire vivre en paix, grâce au lien de sa domination, des élémens aussi disparates, mais à les fondre jusqu'à un certain point en éveillant chez eux le sentiment d'une nationalité commune. Cet homme qui, parti d'un petit manoir de la Normandie, cadet d'une nombreuse famille, avait commencé, dans son camp de San-Marco-Argentaro, palissadé à la façon de ceux des anciens vikings, par mener, à force de misère, la vie d'une sorte de chef de bandits, ne fut pas seulement un grand conquérant, il montra dans l'exercice du pouvoir les qualités d'un fondateur de peuple.

L'extension des conquêtes de Robert Guiscard et la transformation de son pouvoir ne profitèrent pas à Melfi, bien au contraire. Quand le duc normand se fut rendu maître de Salerne, il y transporta sa résidence et la capitale de ses états. Cette grande ville lui paraissait plus en rapport avec l'éclat qui devait désormais entourer la cour d'un grand prince. D'ailleurs il y trouvait des traditions monarchiques qui lui plaisaient en lui semblant offrir plus de garanties que l'esprit qui régnait à Melfi. De plus, dans la forteresse apulienne, il s'était senti jusque-là presque à la merci des velléités de révolte des grands barons du voisinage, lesquels lui faisaient une sourde opposition et ne dissimulaient pas leurs regrets du régime de république aristocratique qui avait régné sous les premiers comtes.

Melfi ne perdit pas cependant toute son importance avec le transport du centre du gouvernement à Salerne. Le pape Urbain II y rassembla un nouveau concile en 1089. Le roi Roger s'occupa d'embellir cette ville, qui restait royale et où il fit tenir en 1130 un concile schismatique par son antipape Anaclet. Du temps de la maison de Souabe, Frédéric II y vint souvent passer les mois d'été, attiré par le climat tempéré qui y marque cette saison et par les alimens que les bois du Vulture offraient à sa passion pour la chasse. C'est à Melfi qu'en 1231 il promulgua les fameuses *Constitutions augustales*, compilées par son chancelier Pierre de la Vigne avec l'assistance des deux grands jurisconsultes Roffrido de Bénévent et Taddeo de Sessa, vaste code de lois embrassant le droit politique, le droit civil, criminel et féodal, les règles de la procédure, la compétence des juges et des fonctionnaires, les frais et dépens, les finances, la police, les poids et mesures, enfin les monnaies. Divisé en trois livres comprenant 290 décrets, dont 42 émanant du roi Roger, 23 des deux Guillaume et 225 de Frédéric lui-même, ce recueil est dis-

posé d'une manière confuse, mais il n'en constitue pas moins un monument législatif de la plus haute valeur où se résument les progrès les plus avancés du droit tel qu'on le comprenait au XIIIe siècle. C'est le premier exemple que le pouvoir souverain ait donné en Europe de substitution de la loi écrite à la coutume, de tentative de mise en ordre du chaos juridique dans lequel se débattait le moyen âge. Depuis Justinien l'on n'avait pas vu formation d'un code complet de ce genre s'étendant à toutes les choses de l'ordre social. Frédéric y poursuit systématiquement l'abaissement de la puissance de la noblesse et du clergé, la restriction de leurs privilèges au profit du pouvoir royal. Il établit ce pouvoir en protecteur de leurs vassaux, auxquels il offre un recours contre l'oppression et les vexations de toute nature. Il revendique exclusivement pour la couronne la juridiction criminelle à tous les degrés et l'appel des causes civiles. Mais tout en abaissant la noblesse, il montre une jalousie maladroite contre l'établissement des communes; il n'assure donc pas à la royauté cet appui de la bourgeoisie des villes que surent s'acquérir les rois de France, en poursuivant la même œuvre par une voie plus lente, mais aussi plus sûre. Il dut profondément le regretter à la fin de son règne, quand il vit autour de lui la trahison et la révolte éclater partout dans les rangs des seigneurs. Mais, sous ce rapport, il avait poursuivi toute sa vie l'idéal de l'absolutisme impérial et il s'était montré centralisateur à l'excès. Le souvenir des troubles de sa minorité pesait sur lui comme il pesa plus tard sur Louis XIV.

Melfi, d'ailleurs, en ayant cessé d'être une capitale, restait une ville de grand commerce, un des principaux marchés de la Pouille. Les Amalfitains y venaient trafiquer en grand nombre, y avaient un quartier spécial et y étaient placés presque sur le même pied que les citoyens. La juiverie était riche et considérable, moins pourtant que celle de la voisine Venosa. Sous l'empire romain, les juifs s'étaient établis en très grand nombre en Apulie; ils y pouvaient posséder le sol, et plusieurs d'entre eux étaient devenus dans ce pays de grands propriétaires terriens. D'une constitution de l'empereur Honorius, datée de 398, nous apprenons que dans cette province l'*ordo* ou sénat municipal de plusieurs cités en était venu à présenter une majorité de juifs. Bien traités par les Ostrogoths, ils se montrèrent dévoués à leur cause, et les juifs de Naples eurent une part considérable à la défense de la ville contre Bélisaire. Un peu plus tard, le pape saint Grégoire le Grand, dans sa correspondance, se montre souvent préoccupé des israélites apuliens; il n'était pas comme son prédécesseur saint Gélase, qui traitait en intime ami un de ceux-ci, nommé Telesinus. Un célèbre rabbin français du

XIIe siècle cite un proverbe qui avait cours depuis longtemps et qui, calquant à sa manière des paroles d'Isaïe, disait : « La loi sort de Bari et la parole de Dieu d'Otrante. » En effet, la renaissance des études hébraïques s'est produite en Italie bien plus tôt que dans le reste de l'Europe, et dès le commencement du Xe siècle, dans l'ordre des sciences profanes, les juiveries de la Pouille comptaient des hommes de la valeur du fameux médecin Schabthaï Domnolo. Elles continuèrent à subsister sans être trop molestées, même sous les Angevins. Ce fut seulement Ferdinand le Catholique qui fit expulser les juifs du royaume de Naples, en appliquant à ce pays la loi barbare d'exil que l'Espagne avait adoptée et qui lui fut si funeste.

Bâtie sur un sol volcanique, la ville de Melfi, qui compte actuellement une douzaine de mille âmes, a souffert à plusieurs reprises, presque de siècle en siècle, les ravages des tremblemens de terre. Le dernier et l'un des plus violens eut lieu en 1851 et renversa la majeure partie de la ville, en faisant de nombreuses victimes. C'est pour cela que la plupart des constructions y sont neuves. Par suite, Melfi ne conserve que bien peu de souvenirs monumentaux de son passé historique. Le château-fort qui la domine, énorme pâté garni de tours carrées peu saillantes, est encore dans sa masse une œuvre du XIe siècle. C'est bien celui qu'ont habité Drogon et Humfroi, celui où Robert Guiscard enferma sa première femme Albérade, la fidèle compagne des épreuves de sa jeunesse, quand il l'eut répudiée pour contracter une alliance plus profitable à sa politique en épousant Sichelgaïta, sœur du prince de Salerne. Mais ce château a été complètement défiguré par des remaniemens et des appropriations modernes de diverses époques. Il appartient actuellement à la famille Doria, qui en tire un titre princier. La seigneurie de Melfi, restée du domaine royal jusqu'au XIVe siècle, fut pour la première fois donnée en fief comme comté par Jeanne Ire. Ferdinand II d'Aragon l'érigea en duché pour la famille Caracciolo. Mais elle était revenue à la couronne par voie de confiscation quand Charles-Quint la donna comme principauté à André Doria.

De l'ancienne cathédrale il n'est demeuré debout qu'un beau campanile carré à plusieurs étages de fenêtres romanes, aussi élégant que hardi dans la façon dont il s'élève vers le ciel. A son étage supérieur, l'architecte a employé les pierres volcaniques rouges et noires du Vulture pour exécuter, à la façon de ce qu'on voit souvent dans les églises de l'Auvergne, de véritables mosaïques à grandes pièces, incrustées dans l'appareil de gros blocs de calcaire qui forme la construction. Elles dessinent des lions rampans d'un style tout héraldique, placés sur chaque face des deux côtés de la fenêtre. Le lion était l'emblème qu'avait adopté la dynastie des Nor-

mands de Sicile, et Huillard-Bréholles a déjà remarqué qu'ils en avaient multiplié la figure sur tous leurs monumens. Le campanile de Melfi fut élevé en 1153, sous le règne de Roger II, par les soins de l'évêque Roger. L'architecte s'appelait Noslo Remerii. C'est ce que nous apprennent deux inscriptions gravées sur la face ouest de l'édifice.

Dans la cour du municipe on conserve un énorme et magnifique sarcophage antique de marbre, découvert en 1856 sur le territoire de la commune voisine de Rapolla. Parmi les monumens de ce genre, c'est un des plus beaux et des plus importans que j'aie vus; Rome même n'en possède qu'un petit nombre qui puissent rivaliser avec celui-ci. Autour de la caisse sont disposées seize niches richement ornementées, sous chacune desquelles est une figure de haut-relief, divinité ou héros. Le couvercle figure un lit sur lequel est couchée une jeune femme endormie, dont la coiffure est celle de Messaline, d'Agrippine et de Poppée. Comme jusqu'au fond des provinces on s'attachait à suivre la mode dont les impératrices donnaient le ton, ce trait caractéristique place l'exécution du sarcophage aux temps de Claude et de Néron. Il serait fort à désirer que ce magnifique monument de sculpture fût mis à couvert dans quelque salle et ne demeurât pas exposé aux intempéries atmosphériques comme aux mutilations des gamins dans une cour où tout le monde a accès.

Dans cette même cour du municipe on remarque encore quelque chose de fort bizarre. C'est un pilier de pierre du XVIe siècle, adossé au bâtiment qui était autrefois la prison. Il se termine à son sommet par une console fortement en saillie, au-dessous de laquelle, à son extrémité, est scellé un gros anneau de fer qui a pu servir à suspendre la poulie d'un puits, ou bien peut-être à brancher des chrétiens. Cette dernière hypothèse paraîtra peut-être au premier abord assez invraisemblable, mais elle m'est inspirée par les singulières inscriptions que porte le pilier. D'un côté de la console est gravé, avec l'écusson de la province de Basilicate présentant en armes parlantes un basilic ailé : *Quietum nemo impune lacesset*. De l'autre côté on lit : *Scribit in marmore læsus*, au-dessous du buste en bas-relief, vu de face, d'un personnage aux cheveux taillés en brosse, à la barbe courte et en pointe, portant une cuirasse avec une fraise à l'espagnole, manifestement le portrait de quelque capitaine des armées de Charles-Quint. C'est là un monument de vengeance, et il se rattache à un des épisodes les plus sanglans des guerres entre Français et Espagnols au commencement du XVIe siècle. Dans sa désastreuse expédition de 1528, Lautrec vint mettre le siège devant Melfi, qui, comme la plupart des villes de la Pouille,

montra beaucoup de dévoûment à la cause de l'empereur. Melfi se défendit donc énergiquement, mais une de ses portes fut à la fin livrée par trahison. Là comme à Andria, Lautrec, voulant inspirer la terreur à la contrée voisine, mit la ville à sac et passa au fil de l'épée une partie de la population et de la garnison. Les Espagnols revinrent bientôt après, et leurs représailles furent terribles à l'égard des soldats français laissés dans la place, ainsi que de ceux des habitans que l'on désignait comme partisans de la France et que l'on soupçonnait d'avoir pris part au complot qui avait livré la ville. C'est là ce que rappelle l'inscription du pilier des prisons de Melfi. L'offensé qui proclame qu'on ne l'aura pas impunément troublé dans son repos est l'Espagnol, possesseur du pays par un droit qu'il tient pour légitime. Il y a donc une certaine probabilité à ce que le pilier dont nous parlons ait alors servi de gibet et vu l'agonie de quelques-unes au moins des victimes des vengeances qui suivirent le passage des Français.

La Melfi actuelle n'a pas d'industrie ; les quelques gens de métier qu'on y compte sont pour la plupart en même temps cultivateurs. Tout son commerce, qui a une certaine activité, consiste en produits agricoles des campagnes environnantes. Comme les autres villes de la Pouille, surtout celles qui se trouvent situées dans l'intérieur des terres et ne sont pas en même temps ports de mer, celle-ci n'est habitée que par des propriétaires ruraux, presque tous nobles, car il n'y a pas à proprement parler de bourgeoisie, et par des paysans, simples ouvriers agricoles d'une condition fort misérable, qui chaque matin partent avant l'aube pour aller travailler dans les champs, souvent à plusieurs lieues de distance, et ne reviennent qu'au coucher du soleil. Rien de plus pittoresque que le spectacle qu'offre à la brune la rue du faubourg, au moment de leur rentrée. Hommes et femmes remontent alors en troupes d'un pas lent et fatigué, portant sur l'épaule la houe et la bêche avec lesquelles ils ont foui le sol, et sur leur tête des paniers de grains ou de fruits, ou bien des bottes de verdure destinée à la nourriture des animaux, poussant devant eux de petits ânes alertes qui trottinent surchargés de légumes, de corbeilles de vendange, de sacs de grain, de fagots coupés dans les bois voisins. Quelques-uns de ces paysans portent dans leurs bras les petits enfans qu'ils ont emmenés dans les champs et se penchent sur eux avec une touchante expression de tendresse. D'autres enfans, un peu plus grands, laissés à la maison, accourent au-devant de leurs parens et se jettent à leur cou avec des cris joyeux qui se mêlent au meuglement des vaches et au bêlement des moutons que les bergers ramènent de la pâture, aux aboiemens de leurs chiens et au tintement des grosses clochettes de

leurs bestiaux. A ce moment, tout est bruit et mouvement de fête; pour augmenter le tumulte, auquel se plaisent tous les peuples méridionaux, des gamins font partir des pétards dans la rue, des cabarets on entend sortir des chants et le bruit des tambours de basque, car la jeunesse va se délasser en dansant du labeur de la journée. C'est là un spectacle qu'on retrouve dans toutes les villes de la contrée, mais on ne s'en lasse pas, et surtout la première fois qu'on en est témoin il ravit le voyageur, qui n'a rien vu de semblable sous nos climats.

II.

La route, incessamment montante et descendante, est assez monotone entre Melfi et Venosa, distante d'un peu plus de six lieues. Pittoresquement située, avec ses maisons blanches et à toits plats en terrasses comme celles d'une bourgade de l'Orient, la ville occupe l'esplanade d'une colline formant promontoire au-dessus de la vallée de la Fiumara, le Daunus des poésies d'Horace. Son origine est antique. Venusia était une des principales villes des Dauniens et en même temps une des places frontières entre l'Apulie et la Lucanie. Au commencement du IIIe siècle de notre ère, époque où son nom commence à apparaître dans l'histoire, elle était tombée au pouvoir des Samnites. C'est sur eux qu'en 292 le consul L. Postumius la prit de vive force, massacrant une grande partie des habitans, qui, nous dit-on, étaient riches et nombreux. L'année suivante, le sénat, appréciant la valeur de la position stratégique, y fonda une colonie de droit latin. Les écrivains qui parlent de sa fondation disent qu'on y envoya vingt mille colons, chiffre qui semble fort exagéré par rapport à ce qu'étaient d'ordinaire les établissemens de ce genre. En tout cas, la colonie de Venusia, à laquelle on assigna un territoire étendu, pris en partie sur l'Apulie et en partie sur la Lucanie, fut dès ses débuts une des plus considérables qu'eût créées la politique romaine. Elle parvint rapidement à un très haut degré de prospérité, qu'atteste son monnayage commençant, comme celui de Luceria, pendant la période où l'as romain avait encore le poids d'une livre.

Un peu moins de quatre-vingts ans après sa fondation, la colonie de Venusia ne rendit pas à Rome, dans les péripéties de la seconde guerre punique, moins de services que Luceria. C'est là que le consul Terentius Varro se réfugia avec sept cents cavaliers seulement après le désastre de Cannes et parvint en quelques jours à rassembler un petit corps de quatre mille hommes, fuyards du champ de bataille ou gens de la ville. Sept ans plus tard (209

avant J.-C.), quand la plupart des colonies latines, fatiguées des sacrifices de la guerre, se refusèrent à les continuer, Venusia fut du nombre des dix-huit qui se déclarèrent prêtes à fournir des soldats et de l'argent tant que la mère patrie en aurait besoin. Elle devint alors pendant quelques années le quartier-général des commandans romains opérant dans le sud de l'Apulie contre Hannibal et s'efforçant de le refouler chaque jour davantage vers la péninsule du Bruttium. Cette fidélité de dévoûment coûta cher à la ville, car à la fin de la guerre elle était si dépeuplée d'hommes qu'il fallut y envoyer un nouvel et nombreux essaim de colons pour combler les vides qu'y avaient faits les batailles. Mais bientôt Venusia reprit toute sa prospérité. Il en fut de même après la guerre sociale, à laquelle elle prit une part active. Comme toutes les villes de droit latin, elle avait grand intérêt à la réalisation du but que poursuivaient les confédérés italiens; elle avait souffert des mêmes griefs. Aussi prit-elle parti pour eux dès le début de l'insurrection, et elle devint alors leur principale place d'armes dans le sud de l'Italie. La seconde année de la guerre, le préteur romain Cosconius ravagea systématiquement le territoire de la ville; mais il ne parvint pas à la prendre. Sa soumission fut postérieure et pacifique.

Il est facile de se rendre compte des causes qui permettaient à Venusia de se relever toujours vite. A partir du moment où la prise de Tarente, en 272 avant Jésus-Christ, et la fondation de la colonie de Brindes, en 244, eurent fait prolonger la voie Appienne depuis Bénévent jusqu'à l'un et l'autre de ces deux ports de mer, Venusia était devenue l'une des principales stations de la grande artère des communications entre Rome et l'Orient, vers lequel se dirigeait désormais l'effort de sa politique. C'était le point où se séparaient les deux branches de la voie allant vers Brindes et vers Tarente. Naturellement elle y trouvait l'occasion d'un grand commerce. Cicéron cite à plusieurs reprises Venusia comme un lieu où l'on avait l'habitude de se reposer quelques jours en se rendant à Brindes, quand on n'était pas trop pressé. Lui-même y possédait une de ses nombreuses villas, et sa correspondance contient une lettre qui en est datée. A l'époque du second triumvirat, on établit à Venusia une colonie de vétérans, au détriment des anciens habitans, qui virent confisquer une partie de leurs terres pour être distribuées aux nouveau-venus en récompense de leurs services dans la guerre civile. Au moment des invasions barbares, elle n'avait rien perdu de son importance et de sa richesse: c'était toujours une des premières de cette région de l'Italie.

Parmi les citoyens de Venusia dépouillés de leurs biens au profit des vétérans des triumvirs, était le fils d'un riche affranchi employé dans les administrations publiques. Il était né en 65 avant Jésus-

Christ, sous le consulat de L. Manlius Torquatus et de L. Aurelius Cotta; son nom était Q. Horatius Flaccus. Grâce à la générosité de son père, il avait reçu une brillante éducation littéraire à Rome et à Athènes; puis, adoptant la carrière des armes, il avait embrassé le parti des meurtriers de César. Avec le grade de tribun légionnaire, il avait combattu sous Brutus à Philippes et il n'y avait très probablement pas fait la piteuse figure dont il avait plus tard la petitesse de se vanter pour s'en faire un mérite à la cour d'Auguste. Revenu en Italie et se trouvant privé de son patrimoine, ce fut la pauvreté, il le dit lui-même, qui le décida à venir chercher fortune à Rome et à y tirer parti de son talent naturel pour la poésie.

Decisis humilem pennis inopemque paterni
Et Laris et fundi paupertas impulit audax
Ut versus facerem.

Le nom d'Horace suffit à la gloire de Venusia. Le grand poète, fixé à Rome et commensal de Mécène, passant les chaleurs de l'été dans sa modeste maison de campagne de la Sabine, ne paraît pas être retourné souvent dans sa patrie (1), ni autrement qu'en passant pour aller dans sa chère Tarente, dont il aimait les hivers si doux. Même dans le voyage qu'il fit jusqu'à Brindes à la suite de Mécène, en compagnie de Virgile et de Varius, et qu'il a raconté dans ses Satires, c'est de loin seulement qu'il salua ses montagnes natales. Mais il ne les avait pas oubliées. Ses poésies sont pleines d'allusions aux paysages qui avaient les premiers frappé ses yeux, au milieu desquels il avait été nourri. Il se plaît à rappeler un prodige qui aurait marqué son enfance dans les bois du Vulture, sur le flanc lucanien de la montagne, prodige qui, malheureusement pour sa crédibilité, ressemble trop à ceux qu'on racontait de Stésichore, de Pindare et de Platon.

Me fabulosæ Vulture in Apulo
Altricis extra limen Apuliæ
Ludo fatigatumque somno,
Fronde nova puerum palumbes
Texere, mirum quod foret omnibus.

On vous montre à Venosa quelques méchans restes de pans de mur romains, fort postérieurs d'après leur construction à l'époque du poète, que l'on décore du nom de *Casa di Orazio*. Quand une

(1) Son ode à la source de Bandusia, qui appartient à une époque de sa vie où l'on a peine à placer un voyage à Venusia, est composée comme en vue d'un sacrifice à célébrer auprès d'elle. Est-ce en imagination seulement qu'il s'y transporte par une fantaisie de poète? La question dès l'antiquité préoccupait les commentateurs.

ville a donné le jour à une telle renommée, elle aime à s'imaginer qu'elle en possède une relique matérielle. Du moins la prétendue maison d'Horace à Venosa est une ruine antique; ce n'est pas une masure du XVIe siècle comme la *Casa di Virgilio* qu'on fait voir à Brindisi.

Ce qui du reste est étrange avec l'importance et la richesse qu'elle a eue pendant plus de sept siècles, c'est que Venosa n'a gardé debout aucun monument romain. Tous ceux qu'elle possédait ont été rasés jusqu'aux fondemens. Aussi son château, ses églises de quelque époque qu'elles soient, toutes les maisons de ses rues tortueuses et étroites sont bâties avec des fragmens antiques. A chaque pas on y rencontre une inscription intéressante ou un fragment d'architecture, architrave, tronçon de colonne, chapiteau. Même chaque pierre non inscrite et non moulurée porte incontestablement la marque de l'outil du tailleur de pierre romain. L'épigraphie latine de cette ville est d'une merveilleuse richesse et a depuis longtemps attiré l'attention des érudits. Les monumens en ont été recueillis d'abord par Cimaglia, écrivain consciencieux, mais dont l'érudition laisse à désirer, puis à la fin du siècle dernier par l'évêque Lupoli, dont la bonne foi n'était malheureusement pas en rapport avec le caractère sacré dont il était revêtu; enfin de nos jours par M. Mommsen. Venosa est en particulier une des localités qui ont fourni le plus d'inscriptions remontant au temps de la république et comptant parmi les plus anciens monumens épigraphiques de la langue latine.

Ce qui a été funeste aux édifices romains de Venosa, ce qui a causé leur destruction, c'est que la ville garda de l'importance pendant le moyen âge et que l'on continua d'y bâtir en exploitant les ruines antiques comme carrières. Du temps des Lombards, c'était une des principales forteresses dépendant du castaldat d'Acerenza. Au IXe siècle, elle fut détruite dans une des incursions des Sarrasins de Bari; mais, peu après, l'empereur Louis II la rebâtit, à l'époque où il vint en Pouille faire le siège de la cité maritime, où les Arabes s'étaient installés. Venosa appartint alors à la principauté de Bénévent jusqu'à l'époque des conquêtes de Basile II en Italie; elle passa aux mains des Byzantins et se donna enfin aux Normands dès 1041. Ils remportèrent sous ses murs leur première victoire sur les Grecs. Ce sont les commencemens de leur domination qui ont légué à cette ville les monumens auxquels le poète Guillaume de Pouille fait allusion quand il la qualifie en des termes encore vrais aujourd'hui :

Urbs Venusina nitet tantis decorata sepulcris.

En 942, Gisulfe Ier, prince de Salerne, y avait fondé une abbaye de bénédictins dédiée à la sainte-Trinité. Parmi les fils de Tancrède de Hauteville, Drogon reçut la seigneurie de Venosa au premier partage de la Pouille. Quand il eut été assassiné, son corps fut enterré, non à Melfi, mais dans sa ville propre et dans l'abbaye de la Trinité. Ce fut sans doute là ce qui décida Robert Guiscard à y choisir le lieu de sa propre sépulture. Avec l'assentiment du pape Alexandre II, il institua comme abbé un moine normand, Bérenger, fils d'Ernoult, et il dota le monastère de possessions très étendues qu'augmenta encore, en 1093, le grand comte Roger. Un fait donnera l'idée du développement de ces possessions; dans le catalogue des barons qui, sous le roi Guillaume II, prirent part à l'expédition de terre-sainte, l'abbé de la Sainte-Trinité de Venosa est cité comme ayant fourni trente chevaliers et deux cent trente sergens de ses différens fiefs.

Les bâtimens de l'ancienne abbaye de la Trinité sont situés sur le bord de la pente qui descend vers la Fiumara (ou Iumara, suivant la prononciation locale), au nord de la ville, dont les sépare une sorte de vaste esplanade herbue et solitaire, que j'ai vue animée seulement par les moutons que conduisait un berger. De là, on aperçoit par derrière la ville, à l'horizon, la crête dentelée des bords du cratère du Vulture se découpant sur le ciel.

Voici d'abord la grande église inachevée dont Robert Guiscard avait entrepris la construction, en 1065, pour se faire un mausolée digne de sa gloire. Si les travaux avaient été conduits jusqu'à terme, ce serait un édifice de premier ordre. Le plan est entièrement français. Il dessine une croix latine de 70 mètres de longueur totale. La nef principale est bordée de douze énormes colonnes, six de chaque côté, aux chapiteaux à feuillages imités de l'ordre corinthien, d'un beau galbe et d'un travail à la fois ferme et précieux. Par une disposition absolument étrangère à l'architecture italienne de toutes les époques, et qui provient directement de France, le chœur est entouré de piliers, derrière lesquels un bas-côté continu fournit une circulation tout autour, en donnant accès à trois chapelles absidales. Sous Robert Guiscard, aucun architecte de la Pouille n'avait encore eu le temps de se mettre à l'école des ultramontains; un plan semblable ne peut donc alors avoir été conçu que par un maître constructeur appelé d'au-delà des Alpes comme l'abbé Bérenger lui-même. Au moment où mourut Robert, les travaux du gros œuvre avaient été conduits jusqu'à la naissance des voûtes, et les chapiteaux de la nef sculptés. Interrompue alors, la construction ne fut jamais reprise, et, depuis huit siècles, l'édifice est resté dans le même état. De la vaste église inachevée et

découverte on a fait un jardin rempli de treilles, d'orangers et de figuiers aux troncs énormes et noueux. Des vignes y grimpent le long des colonnes et marient leurs festons de pampres verts au feuillage de pierre des chapiteaux. Rien de charmant comme l'aspect de ce verger riant dans une imposante ruine.

Si l'exécution du plan de l'architecte de Robert Guiscard avait été achevée, il est évident que l'on aurait rasé l'église plus ancienne, laissée debout provisoirement pendant la construction de la nouvelle. Celle-ci, au contraire, a fini par rester seule affectée au culte, puisque l'édifice qui devait lui succéder n'a pas été mené à terme. L'église vieille est située dans l'axe même de la nef de la grande église inachevée, qu'elle semble prolonger en avant; ses proportions sont les mêmes en largeur et notablement moindres en longueur, son architecture est médiocre et lourde; elle est actuellement en contre-bas du sol environnant. Ses murs extérieurs paraissent être restés, sans presque avoir été remaniés, ceux de l'église qui avait été bâtie au xe siècle, lors de la fondation du monastère, église en forme de basilique latine avec narthex. Mais, à l'intérieur, le plan et les dispositions ont été changés. L'édifice a été. en effet, repris et modifié intérieurement à diverses reprises : d'abord au milieu du xie siècle, travaux à la suite desquels le pape Nicolas II le consacra solennellement en 1059, lors du concile de Melfi; ensuite en 1126, sous le duc Guillaume; enfin dans des remaniemens très modernes qui en rendent au premier abord le plan fort obscur, par suite des murs de refend établis pour ménager des chapelles fermées et des sortes de sacristies. Si l'on fait abstraction de ces additions maladroites, on reconnaît qu'à la suite de la dernière restauration, celle du xiie siècle, la disposition intérieure de l'église était la suivante. L'abside restait celle d'une basilique, avec son chœur empiétant sur le vaisseau même de l'édifice. En avant du chœur, ce vaisseau était divisé en trois nefs par de gros piliers de maçonnerie fortement moulurés que reliaient deux par deux, en travers de la nef centrale, comme à Saint-Nicolas de Bari, de grands arcs bandés, dont la forme en fer à cheval est tout arabe. La maîtresse nef est ainsi formée de quatre travées transversales. Dans chacune d'elles, bordant la nef, les gros piliers ne se rattachent pas l'un à l'autre par un seul arc, mais bien par deux arcs successifs en ogive, dont la retombée commune est portée par une colonne de marbre provenant d'édifices antiques. Le tout est couvert d'un plafond de bois. Un campanile carré s'élève en avant de la porte de cette église, à laquelle sa partie inférieure forme un porche couvert.

C'est à l'intérieur, dans les nefs latérales, que sont les tombeaux

des princes normands. Contre la muraille de droite, à la hauteur du milieu de l'église, une niche cintrée en *arcosolium*, grossièrement refaite à une époque qui n'est pas éloignée de nous, abrite un simple coffre de pierre de forme rectangulaire, sans aucune sculpture, où l'on dit que reposent Drogon et Robert Guiscard. La main d'un barbouilleur moderne a peint au fond de la niche deux figures ridicules de chevaliers. On n'a pas rétabli l'ancienne épitaphe de Robert en vers léonins, curieuse par son emphase boursouflée et par la pédanterie avec laquelle le clerc qui l'a composée y employait à tort et à travers des noms de la géographie antique : « Celui-ci est Guiscard, la terreur du monde. Il a chassé de la Ville (de Rome) celui que les Ligures, Rome et les Allemands, tiennent pour roi (l'empereur Henri IV). Le Parthe, l'Arabe et la phalange des Macédoniens n'a pas mis Alexis (Comnène) à couvert de lui, mais bien la fuite. Quant au Vénitien, ni la fuite ni la mer ne l'ont protégé. » En face, de l'autre côté de l'église, est la tombe d'Albérade, celle-ci bien conservée. Un sarcophage de pierre, aussi simple que celui de son mari, renferme ses os. Il est placé sous un élégant fronton en saillie que portent deux colonettes. L'épitaphe consiste en un distique latin d'une heureuse concision. « Albérade, femme de Guiscard, dit-elle, est enfermée dans ce cercueil. Si tu veux savoir qui fut son fils, c'est celui qui repose à Canosa. » Bohémond est, en effet, enterré dans un mausolée en forme de *turbeh* arabe, attenant à la cathédrale de Canosa. On ne pouvait donc dire d'une façon plus discrète à la fois et plus précise : Celle-ci est l'épouse répudiée, la mère du fils dépouillé par les intrigues de sa belle-mère ; mais ce fils a été le héros de la croisade.

En descendant à deux kilomètres de distance de la ville, sur la route qui continue au-delà du monastère de la Trinité et mène au fond de la vallée de la Fiumara pour remonter ensuite vers Lavello, on visite une des principales curiosités archéologiques de Venosa. C'est la catacombe juive découverte en 1853. Partout où ils l'ont pu, les juifs de l'empire romain ont adopté ce mode de sépulture souterraine, qui se rapprochait des grottes funéraires de la Palestine. C'est à eux que les premiers chrétiens l'ont emprunté, à l'imitation du sépulcre du Christ. Bien que la catacombe de Venosa fût indiquée sur les *Guides* de Bædeker et de Murray, d'après ce que j'avais lu dans un savant et récent mémoire de M. Ascoli sur les anciennes sépultures israélites du midi de l'Italie, je croyais qu'elle était entièrement ruinée, et j'ai été agréablement surpris de la trouver encore exactement dans l'état où M. Hirschfeld l'avait vue et décrite il y a vingt-cinq ans. Elle est creusée dans un banc épais de tuf granulaire d'origine volcanique, de même nature que

celui dans lequel ont été excavées les catacombes de Rome. Un premier couloir d'entrée donne accès à deux larges galeries parallèles entre elles, l'une plus longue que l'autre, qui y débouchent perpendiculairement; d'autres leur succédaient plus avant dans les entrailles de la colline et sont obstruées par des éboulemens; on n'y a point pénétré, et elles réclameraient des fouilles régulières, qui probablement donneraient des résultats intéressans. Dans les deux galeries principales que l'on visite s'ouvrent à droite et à gauche des chambres plus ou moins profondes. Les parois des galeries et des chambres sont partout percées, comme celles des catacombes chrétiennes et juives de la campagne romaine, de ces niches horizontalement allongées et peu profondes, juste suffisantes pour recevoir un corps, que l'on appelle des *loculi*, et des niches plus grandes désignées par le nom d'*arcosolia*, qui dessinent un cintre au-dessus d'un sarcophage ménagé dans le tuf, sarcophage qui est ici toujours à deux ou trois places. En outre, le sol des galeries et des chambres, dans les catacombes de Venosa, est partout creusé de fosses serrées les unes contre les autres qui ont dû recevoir encore une nombreuse population de morts. Toutes ces sépultures, dans les parois ou dans le sol, sont béantes. Les dalles de pierre ou les briques scellées qui les fermaient originairement ont été arrachées par des mains impies, soit celles des gens qui ont fouillé clandestinement les galeries il y a trente ans, soit celles de dévastateurs plus anciens. Il n'est pas possible d'arriver à des renseignemens précis à cet égard. On a perdu de cette manière, il n'en faut pas douter, bien des inscriptions instructives, bien des documens du plus haut prix pour l'histoire. Mais il reste encore dans le fond des *arcosolia* des chambres donnant dans la galerie la plus étendue, sur l'enduit blanc dont on avait revêtu le tuf, un peu plus d'une quarantaine d'inscriptions tracées au pinceau en couleur rouge. Il y en a de latines, de grecques et d'hébraïques. Celles des deux premières classes sont écrites avec assez de soin, en grandes lettres capitales, dont la forme dénote l'époque, v^e^ et vi^e^ siècle de notre ère, le temps où nous avons les témoignages littéraires les plus précis sur les juifs d'Apulie et leur grand nombre. L'hébreu est aussi d'un type ancien, fort précieux pour la paléographie.

Le latin des épitaphes de la catacombe est barbare; il présente toutes les corruptions du langage populaire, dont il devient ainsi un monument. Les cas de la déclinaison y sont complètement brouillés et les mots contractés, altérés d'une manière curieuse. On lit, par exemple : *Absida ubi cesquit Faustinus pater* pour *Absis ubi quiescit Faustinus pater*. Le grec n'est pas moins corrompu, et dans les fautes d'orthographe qui y fourmillent on sent l'influence de la lourde

prononciation qu'il prenait en passant dans des bouches sémitiques. A la suite des inscriptions en latin et en grec, l'hébreu apparaît souvent, comme dans les catacombes juives de Rome, à l'état de courtes formules consacrées : « Paix ! » ou : « Paix sur Israël ! » ou bien encore : « Paix sur sa couche ! » Mais, ce qu'on ne voit pas à Rome, il y a dans la catacombe de Venosa quelques inscriptions entièrement tracées en caractères hébreux. C'est à dessein que je me sers de cette expression, car plusieurs établissent que, chez les juifs apuliens, il s'était formé alors quelque chose d'analogue au *Judenteutsch* de l'Allemagne d'aujourd'hui. On désigne sous ce nom un allemand bâtard écrit en lettres hébraïques, que les Israélites d'outre-Rhin emploient dans leurs correspondances entre eux et dans leurs livres de commerce. De même, plusieurs des épitaphes peintes de Venosa dissimulent du grec sous leur écriture orientale. Ceci pourrait peut-être conduire à une conclusion assez importante pour l'histoire littéraire des Israélites dans les premiers siècles de l'ère chrétienne. On possède plusieurs manuscrits d'une ancienne version de la Bible en grec écrit avec des lettres hébraïques. Jusqu'ici l'origine en est absolument ignorée. Mais le fait que je signale serait de nature à faire tourner les yeux vers l'Apulie pour la recherche du pays d'où elle provient. Enfin plusieurs des inscriptions de la catacombe de Venosa sont en pur hébreu et attestent une renaissance de la culture de la langue sainte qui ne s'était encore produite à la même époque chez les juifs d'aucun autre pays de l'Occident.

Un peu plus bas en descendant vers la vallée, au-dessous des bancs de déjections volcaniques, on observe une assise d'alluvions quaternaires. En y fouillant pour extraire du sable, on a rencontré des haches de silex simplement éclaté du type de Saint-Acheul, pour me servir du terme adopté dans les classifications de l'archéologie préhistorique. Elles y étaient associées, comme sur les bords de la Somme, à des ossemens de grands pachydermes. Ainsi Venosa joint à ses souvenirs historiques de l'antiquité romaine et du moyen âge des vestiges du plus ancien passé de l'espèce humaine, bien des milliers d'années avant toute histoire écrite, alors que le climat et le sol n'avaient pas encore pris leur physionomie d'aujourd'hui, quand le Vulture, en plein activité volcanique, projetait au loin ses cendres et ses pierres ponces.

FRANÇOIS LENORMANT.

ESQUISSES LITTÉRAIRES

GEORGE ELIOT.

II[1].

LES ŒUVRES ET LA DOCTRINE MORALE.

I.

La carrière littéraire de George Eliot, relativement courte (1857-1880), n'offre aucune de ces crises du talent et de la pensée qui aboutissent à une transformation radicale et permettent par suite de diviser en groupes nettement caractérisés les œuvres d'un écrivain. Cette carrière a été d'une teneur, sans contradictions, ni repentirs, ni démentis. Ce qu'elle était à ses débuts, George Eliot l'était encore lorsqu'une mort prématurée est venue la surprendre. Il ne faut cependant rien exagérer, et cette unité, assez étroite pour repousser tout contraste, ne l'est cependant pas assez pour ne pas admettre bien des différences, dont quelques-unes sont assez sensibles pour autoriser la critique à diviser en deux périodes, sinon for-

(1) Voyez la *Revue* du 1er mars.

tement tranchées, au moins très suffisamment distinctes, l'ensemble de ses productions. La première et la plus rapide comprend *les Scènes de la vie cléricale, Adam Bede, le Moulin sur la Floss* et *Silas Marner*. C'est une véritable lune de miel littéraire où la méthode esthétique et la doctrine morale de l'auteur se présentent dans la plus heureuse harmonie. Dans la seconde période, qui va de *Romola* à *Daniel Deronda*, cette harmonie, sans être jamais détruite, subit cependant bien des altérations curieuses. Chaque roman de cette période est une légère déviation de son système littéraire ou philosophique, un effort prudent pour aller au-delà du but atteint déjà sans le compromettre, une insistance plus particulière sur tel ou tel point de la doctrine morale dont elle s'est faite l'apôtre, une exposition plus spéciale de telle idée, isolément éclairée, afin que l'importance en ressorte davantage, le mal de l'égoïsme dans *Romola*, l'idéal du vrai démocrate dans *Felix Holt*, les erreurs possibles du dévoûment dans *Middlemarch*, l'importance de l'idée de race dans *la Bohémienne espagnole* et *Daniel Deronda*. De ces deux périodes la première est la plus importante ; toutefois il est certain que, sans la seconde, George Eliot aurait risqué de ne pas être appréciée selon son vrai mérite et d'être considérée simplement comme le plus parfait des conteurs d'histoires rustiques. La réelle portée de son esprit, cachée et comme éteinte au sein des humbles sujets qu'elle avait choisis, n'aurait jamais été aperçue nettement, si les applications à la fois plus spéciales et plus transparentes qu'elle a faites de sa doctrine littéraire et morale dans cette seconde période n'avaient fourni les moyens de la constater et de la mesurer.

Adam Bede parut en 1858. Elle y faisait avec une entière assurance l'exposition et l'application complète de ce réalisme qu'elle n'avait proposé dans *les Scènes de la vie cléricale* que par voie d'insinuation et à titre d'essai. *Adam Bede* est très certainement la peinture la plus fidèle qui ait été tracée des mœurs et des caractères rustiques. Si remarquable que soit le talent déployé par George Sand dans ses romans champêtres, il n'y a pas d'injustice à dire qu'elle n'a pas craint d'y faire autant d'infractions à la vérité qu'il en fallait pour que ses personnages fussent en accord avec les lois de l'art et pussent conquérir sans efforts les sympathies des lecteurs citadins. Les aspirations que les gens de la campagne ne connaissent pas, l'auteur les a pour eux ; elle est pour eux ambitieuse de sentimens nobles, et s'attache à les montrer moins tels qu'ils sont que tels qu'ils pourraient être, si l'on suppose exceptionnellement développés certains côtés de leur nature. Cette naïveté très réelle, par exemple, supporte aisément une certaine idéalisation ; cette franchise de langage, souvent heureuse en rencontres de mots et d'images, serait susceptible en certain cas de grandeur et

l'éloquence ; que l'artiste fasse ces corrections, qui ne sont pas un mensonge, à tout prendre, puisqu'elles sont en puissance dans les qualités rustiques, et les scènes villageoises ainsi traitées vont aller grossir le nombre des chefs-d'œuvre de la littérature idyllique. Il n'y a chez George Eliot rien de ce besoin d'idéalisation, aucun de ces sacrifices à l'art. Elle ne cherche pas à faire valoir ses modèles, elle les peint tels que Dieu et la nature les ont faits sans corriger leur langage d'un seul solécisme. L'écueil d'une telle impartiale exactitude semblerait être de frapper ces peintures d'un caractère local qui devrait leur enlever tout intérêt pour un lecteur étranger ; c'est le contraire qui est vrai. Point n'est besoin d'être Anglais pour reconnaître ou comprendre les paysans de George Eliot, ni de faire un effort d'imagination pour se reporter à cette fin du XVIIIe siècle où elle a placé son action ; ses paysans sont de tous les temps et de tous les pays, ils sont marqués d'un signe d'universelle vérité. Les voilà tels que vous avez pu les connaître, pour peu que vous ayez l'esprit d'observation, avec leur étroite précision de caractère, leur étroite prudence de pensée, leur lenteur de jugement, leur logique timide à conclure, leur insistance sur tout détail, leurs sentimens qui sont des coutumes, leurs coutumes qui sont des obligations morales, leurs sympathies et leurs antipathies héréditairement transmises, leurs étonnemens faciles s'accordant cependant avec une très faible curiosité, et leur défiance inquiète et sans cesse aux aguets qui trouve moyen de faire bon ménage avec la confiance la plus crédule. C'est que le romancier chez George Eliot était doublé d'un penseur, et qu'avec la rectitude d'un esprit vraiment philosophique elle a reconnu la base éternelle, voulue par les circonstances de la vie et des occupations rustiques, sur laquelle repose immuablement le caractère du peuple des campagnes, c'est-à-dire la tradition. Cette base une fois reconnue, elle y a placé ses personnages et les a laissés s'y mouvoir en toute liberté sans les en écarter jamais pour donner plus de champ à l'individualité des caractères, plus d'attrait aux acteurs ou plus d'imprévu au récit.

Les traits très divers de nature morale qui résultent de ce fondement d'une inexorable fixité ont été saisis et rendus avec une justesse d'une merveilleuse précision. Lorsque Hetty Sorrel eut commis le crime qui la conduisit en justice, on remarqua, dit George Eliot, que de toutes les personnes de sa famille, sa tante, Mme Poyser, qui était d'ordinaire la plus sévère pour elle, fut cependant la plus indulgente, tandis que son oncle et son grand-père, qui la gâtaient sans réserve, furent au contraire moins clémens ; c'est que le caractère de Mme Poyser admettait une certaine individualité qui la tirait hors des sentimens traditionnels plus que son mari et son beau-père, car les gens qui sont entièrement sous le joug des idées tradition-

nelles, quelque doux qu'ils soient par nature, sont les plus durs lorsque le malheur entre dans leur maison sous la forme imprévue de la faute d'un des leurs. L'observation est admirable de vérité et de profondeur. Rien n'égale, en effet, l'inflexibilité de cette morale traditionnelle, parce que, ne relevant pas du jugement privé, elle reste toujours générale et fait peser une égale réprobation sur toutes les fautes de même nature; or cette morale traditionnelle est la seule que connaisse le peuple des campagnes. En elle est le ressort caché, mais principal, de la tragique histoire d'Hetty Sorrel. Vous aurez été peut-être choqué de voir cette charmante fille, d'un visage à faire honneur au *keepsake* le plus élégant, dont toute la faute est d'avoir succombé à une séduction des plus excusables, se comporter avec une telle brutalité; mais c'est qu'elle est elle-même sous le joug de ces sentimens traditionnels qui la font condamner par ses parens. Elle sent et elle sait qu'il n'y a pour elle aucun recours contre l'opinion qui flétrit la faute qu'elle a commise, en sorte que son crime, loin d'être la preuve d'une nature dépravée, est au contraire comme une sorte d'horrible hommage à la morale qu'elle a blessée. Son affolement avant le crime, son énergie à cacher sa faute, la spontanéité presque inconsciente de sa résolution, l'imprudence bestiale avec laquelle elle l'exécute, puis, une fois le crime commis, son obstination silencieuse et son soudain endurcissement de cœur, autant de traits pris dans le plus profond des âmes rustiques et qui font de ce roman le procès-verbal le plus exact et le plus philosophique du crime de l'infanticide chez le peuple des campagnes.

Je ne crois pas qu'on se soit plus approché de la vérité que George Eliot dans ce livre remarquable. La vérité est là dans son intégrité, dans sa partie invisible et secrète aussi bien que dans sa partie extérieure et matérielle. C'est que chez George Eliot cette aptitude à saisir la réalité est accompagnée d'une faculté d'observation psychologique d'une promptitude, d'une adresse et d'une pénétration extraordinaires. On dit que les Orientaux ont l'oreille si fine qu'ils parviennent à surprendre en musique des quarts de ton. La psychologie de George Eliot est douée de propriétés de cet ordre et parvient à surprendre ces états d'âmes transitoires et fugitifs, ces déplacemens rapides de passion et de pensée qui se produisent et se succèdent momentanément au sein d'une passion ou d'une pensée plus générales. C'est le miracle de ces perceptions insensibles qui, selon Leibniz, composent la perception sensible; c'est le miracle de ces heurts extérieurs qui, multipliés par l'action des nerfs sur le cerveau et par celle du cerveau sur les nerfs, finit, selon Herbert Spencer, par engendrer la sensibilité et la conscience mêmes. De là la franchise, le naturel, la variété du dialogue de ses personnages, qualités où elle n'a pas eu d'égal et pour les-

quelles elle est justement célèbre. Ces quarts d'état d'âme, ces déplacemens de passions, ces poussées involontaires de sentiment se réfléchissent immédiatement dans le langage de ses personnages et le teignent de leurs nuances les plus fines, si bien que d'une phrase à l'autre on surprend les différences d'inflexion de voix de l'acteur qui parle. Cette vérité va si loin que non-seulement elle donne l'accent des paroles, mais l'expression de physionomie, la mimique du visage et jusqu'aux tics nerveux qui les accompagnent, don singulier et qui fait passer dans le roman quelque chose de l'art même du comédien. Rappelez-vous les conversations de Mrs Poyser et de Bartle Massey, celles de Dolly Winthrop dans *Silas Marner*, celles de Bob Jakin dans *le Moulin sur la Floss*, et dites s'il est possible de se tromper sur les particularités physiques de ces divers personnages. Cette fidélité à la nature est poussée si loin qu'elle équivaut à une qualité de conscience et mérite le nom de véracité. Elle s'étend à tout, à la scène comme aux personnages. Je lisais tout récemment que George Eliot n'avait pas le sentiment de la nature; cela est vrai, si l'on veut dire qu'il lui manque un certain coloris et qu'elle ne prend jamais la nature pour thème de rêveries. Ses descriptions de la nature sont en effet des dessins plutôt que des tableaux, mais à défaut des attraits de la couleur et de la poésie, elles ont une qualité infiniment plus précieuse chez un romancier, c'est-à-dire une exactitude *topographique* irréprochable qui marque les plans du paysage et l'architecture des scènes avec une rigueur toute géométrique. Qui donc ne pourrait refaire la route que parcourent le fermier Poyser et sa femme lorsqu'ils se rendent aux funérailles du vieux Bede, en indiquant avec précision les moindres accidens du paysage, le point où la haie fleurie qui borde le chemin creux doit être abandonnée, la place de la mare où les enfans s'attardent à des observations d'embryogénie sur les têtards des grenouilles?

La forme d'*Adam Bede*, comme du reste celle de tous les romans de George Eliot, a donné lieu à une méprise de la critique qu'il importe de relever. Il est certain qu'il y a là, selon nos idées françaises, certains vices très frappans de composition. Les principaux sont une extrême lenteur dans le récit et par suite une disproportion marquée entre ses parties. Le livre s'ouvre par la mort du vieux père d'Adam Bede, et cependant il est arrivé à son premier tiers avant que les funérailles soient faites. Il ne faudrait cependant pas conclure à l'inhabileté de l'auteur et croire qu'elle ignorait ce que nous regardons comme les bonnes lois de la composition littéraire. Le petit chef-d'œuvre de *Silas Marner*, le roman de *Félix Holt*, ne laissent rien à désirer sous le rapport de l'unité de la composition et de la marche égale des récits. Cette lenteur d'*Adam Bede* n'est

pas un défaut inconscient, c'est un défaut voulu, impérieusement commandé par le plan de l'auteur. George Eliot s'est proposé dans ce roman de donner une peinture de la vie rustique en Angleterre, et quel autre moyen que de multiplier les scènes familières et de suivre les paysans à la ferme, à la laiterie, à l'église, aux funérailles! Elle s'est proposé autre chose encore; elle a voulu mettre en évidence cette loi morale : nous sommes nous-mêmes les artisans de nos destinées et nous les faisons chaque jour sans nous en apercevoir, faute de surveillance sur nous-mêmes; or quel autre moyen de créer cette évidence que de suivre dans leur progression la plus minutieuse les actes qui nous constituent artisans de notre bonheur ou de notre malheur? Il y a donc là moins un défaut qu'une recherche d'artiste, un *dessous d'art*. C'était du reste une méthode propre à George Eliot de différencier ses procédés de composition suivant la nature du sujet qu'elle voulait traiter. Regardez-y bien et vous reconnaîtrez qu'il n'est pas un seul de ses romans qui ne présente quelque particularité de composition analogue à cette lenteur d'*Adam Bede*. Dans *le Moulin sur la Floss* la disproportion des parties est plus grande encore, car le roman ne commence sérieusement qu'avec la ruine du meunier Tulliver, et toute la première moitié est occupée par l'idylle de l'enfance de Tom et de Maggie. C'est justement cependant qu'il en est ainsi, car les manières différentes dont les deux enfans supportent leur destinée commune et observent la défense imposée sous serment par la haine paternelle ne peuvent se comprendre, si nous ne plongeons pas dans le plus lointain passé des deux personnages, si nous ne connaissons pas leurs âmes jusqu'à la racine. Dans *Romola*, la composition est pour ainsi dire *panoramique*, parce que l'auteur, s'étant proposé de peindre la vie de Florence entre la mort de Laurent le Magnifique et celle de Savonarole, a pensé que la méthode qui convenait le mieux à ce but était de dérouler autour d'une action centrale les scènes de mœurs en nombre aussi varié que possible. La composition de *Middlemarch* est tout à fait bizarre; il n'y a là rien moins que quatre romans parfaitement distincts les uns des autres qui se succèdent et s'interrompent à la manière des histoires de l'Arioste; c'est qu'aussi bien l'auteur s'est proposé de donner une peinture de toute une petite ville de province en un seul livre, et qu'une action unique n'aurait pas suffi à l'exécution de ce plan. Dans *Daniel Deronda* enfin, l'auteur a accouplé deux romans qui peuvent parfaitement se séparer, tant leur connexion est peu étroite, c'est qu'elle s'est proposé de mettre en contraste la vie basée sur l'égoïsme et la mondanité et la vie basée sur le dévoûment et l'enthousiasme : ces singularités de composition, loin d'être des maladresses, sont au contraire les preuves d'une adresse parfois trop ingénieuse et qui, par trop de

souci de rester fidèle à la nature, cherche à la manière d'une moderne école musicale l'harmonie dans les dissonances.

Une remarque qu'on n'a pas faite, c'est que la composition d'*Adam Bede* porte à ne pas s'y méprendre les traces de la vieille admiration de l'auteur pour Walter Scott. N'est-ce pas un vrai début de Walter Scott que ce cavalier anonyme qui s'arrête au seuil d'Hayslope pour écouter le sermon de la jeune méthodiste Dinah Morris et qu'on ne revoit plus qu'à la fin du roman pour ouvrir la prison d'Hetty? La scène sur la plate-forme de l'échafaud, lorsque Arthur Donnithorne accourt apportant la commutation de la peine d'Hetty, n'est-elle pas tout à fait dans le goût des surprises dramatiques des *Waverley Novels?* N'est-il pas vrai aussi que, dans le caractère de M. Irwine et dans la peinture de son intérieur, il y a une foule de traits qui vous ont reporté à Walter Scott? Enfin, n'est-il pas évident que l'auteur a cherché à allier l'intérêt de l'élément historique à l'intérêt de la réalité et que le personnage de la méthodiste Dinah Morris est sorti de cette pensée? Et, de fait, les romans de George Eliot sont en un sens des romans historiques. Les caractères et les mœurs qui y sont décrits appartiennent à une Angleterre aujourd'hui disparue, celle qui va des approches de la révolution française au ministère de lord Grey et au bill de réforme. Regardez vivre une dernière fois ces types de George Eliot, vous ne les reverrez plus jamais. C'est le suprême automne d'une société robuste qui est à la veille d'une transformation profonde; cependant l'avenir que le lendemain va lui apporter, non-seulement elle ne l'appelle ni ne le désire, mais elle ne le pressent même pas, et elle vit dans le présent, qu'elle estime éternel, fortement assise qu'elle est sur la tradition, qui est à la fois sa base et son lest. Aucune de ces formules de chimérique espérance que le règne de Victoria était destiné à voir pulluler ne s'est encore produite, rien de ces *bons temps à venir*, de ces *excelsior*, de ces *sursum corda*, fadaises philosophiques par lesquelles les sociétés affaiblies aiment à se donner l'illusion du mieux alors qu'elles sont menacées de la réalité du pire. Les personnages de George Eliot n'ont rien à démêler avec ces aspirations des générations plus nouvelles. L'auteur le dit pour eux, ils n'ont jamais lu les *Traités pour le temps présent* et le *Sartor resartus*. Ils ignorent encore davantage les indulgences de la psychologie et de la physiologie contemporaines. Leur bagage intellectuel et moral est peu compliqué; ils n'ont que quelques idées et quelques sentimens, mais ils y tiennent avec une âpreté formidable. Leur pensée ne connaît pas le caprice, leur cœur ne connaît pas l'inconstance. Leurs sentimens de famille sont durs et inexorables; mais ils ont vraiment un droit à l'être, car ils sont forts et indissolubles. La solidarité est étroite entre les mem-

bres de la famille, et les fautes de chacun rejaillissent sur la parenté entière, qui ne songe pas à se désintéresser des conséquences de ces fautes, car l'axiome de récente invention : « Les fautes sont personnelles, » leur est inconnu, et la banqueroute d'un oncle ou la séduction d'une nièce est un égal déshonneur pour la série entière des oncles et des neveux. Protestans avec fermeté, leur religion ne brille ni par la charité ni par le zèle chrétien; toute ardeur leur est suspecte et toute parole nouvelle leur est élément de scandale : en revanche, cette religion est à l'abri du doute et garde le caractère auguste du premier des liens sociaux. S'il faut enrôler, comme on a essayé de le faire, George Eliot dans les rangs d'une démocratie militante et systématique, il faut avouer que ce n'est pas dans les idées, opinions et sentimens de ses personnages qu'il faut chercher cette démocratie, car idées, opinions et sentimens ont une tournure exclusivement conservatrice. Et ce n'est pas davantage dans le jugement que l'auteur en porte qu'il faut la chercher, car ce jugement est éminemment sympathique et, dans ses momens de pire sévérité, ne va pas au-delà d'une raillerie qui est encore une forme de l'affection, tant elle est légère. Toute dévouée qu'elle fût au temps où elle vivait, — et, selon elle, c'était le premier devoir de tout être intelligent de donner la plus large part de son âme et de son cœur à cette courte durée où le bienfait de la vie nous était prêté pour ne plus nous être accordé jamais, — elle ne consentait pas à exalter le présent aux dépens du passé. « Nos pères avaient quantité de bonnes choses que nous n'avons plus » est son invariable conclusion à chaque fois qu'elle compare la vie anglaise d'autrefois à celle d'aujourd'hui. Et cependant cela est vrai, l'esprit de la démocratie est là; il est dans la condition des personnages mis en scène, il est surtout dans la volonté avouée de l'auteur de les mettre en scène à l'exclusion de tous autres.

De toutes les peintures de cette Angleterre disparue que nous devons à Georges Eliot, *le Moulin sur la Floss* est la plus foncièrement anglaise. *Adam Bede* est consacré à la peinture des classes rustiques au commencement de ce siècle, *le Moulin sur la Floss* est consacré à la peinture de la bourgeoisie provinciale à la même époque. Il y a dans ce livre comme une grandeur en puissance qu'une implacable destinée empêcherait de se traduire en acte et qui, restant enveloppée dans les entrailles du sujet, y gronde sourdement, pareille aux colères intérieures d'un volcan qui ne peuvent aboutir à l'explosion. Les personnages principaux y donnent l'impression de géans avortés qui ont été empêchés d'atteindre à leur stature normale par quelque accident imprévu ou quelque obstacle insurmontable : tels ces chênes au tronc robuste que la foudre a pour jamais découronnés ou dont un nœud malfaisant

arrête la croissance. S'ils sont ainsi, ce n'est pas la nature qui l'a voulu, car ils avaient par eux-mêmes tout ce qu'il faut pour monter haut, ce sont ces circonstances tyranniques auxquelles les forts eux-mêmes ne peuvent rien, l'insuffisance de l'éducation, la médiocrité de la condition, l'impitoyable dureté des démarcations sociales. Mœurs et caractères se sentent encore ici des fortes et barbares sociétés du passé et se relient sans peine aux mœurs et aux caractères des âges les plus lointains. Quels qu'aient été les changemens de l'état social, on sent que la chaîne des transitions n'a subi aucune interruption. Les personnages ont beau être bourgeois, en eux l'analyse retrouve sans peine les élémens des passions et des préjugés des types les plus célèbres des âges écoulés. Le Loredano qui obtint vengeance du doge Foscari en l'obligeant à sacrifier son fils à une douteuse raison d'état vous paraît terrible lorsque vous l'entendez prononcer son *Me l'ha pagato;* je ne sais cependant s'il l'est davantage que le meunier Tulliver faisant étendre la main à son fils sur la vieille Bible de famille et exigeant de lui le serment de continuer au légiste Wakem la haine que sa mort interromprait un jour. Et Tom Tulliver, si mâle, si résolu, si fidèle au devoir, si inaccessible à la tendresse, auriez-vous beaucoup de peine à vous le figurer deux siècles plus tôt sous l'enveloppe d'un farouche covenantaire, ou six ou sept siècles plus tôt sous l'enveloppe d'un *viking* danois ou d'un *outlaw* saxon? Et Maggie Tulliver? Encore plus sûrement qu'il y a dans la Dorothée Brooke de *Middlemarch* le germe d'une sainte Thérèse, n'est-il pas vrai qu'il y a dans sa nature une affinité avec celle de ces bonnes princesses barbares ou de ces saintes dames féodales dont les emportemens vers le bien ne supportaient aucune contrainte? Et cette vertueuse dureté de la vieille société qui considérait le malheur comme une honte et faisait que l'innocent lui-même criait grâce comme un coupable, ne la voyez-vous pas encore toute vivante dans les scènes qui accompagnent la ruine des Tulliver? Cependant cet exemplaire des anciennes sociétés est le dernier, et l'auteur a marqué ce caractère avec une rare habileté. Vices et vertus du passé sont là reconnaissables, mais la dégénérescence est visible, et l'aurore des habitudes d'élégance, de confort et d'indulgence morale amenées par l'avènement de l'industrie et l'accroissement de richesse qui en a été la conséquence, éclaire doucement l'agonie de la société qui reposait sur l'élément agricole et le commerce limité, en sorte que les différences des deux sociétés sont sensibles non-seulement dans leurs caractères moraux, mais dans leurs caractères économiques mêmes. Cette particularité d'une importance capitale pour les sociétés modernes en général, mais surtout pour l'Angleterre, où la transformation sociale a été l'œuvre plus exclusive des intérêts matériels et de la richesse, a été

finement mise en relief dans la dernière partie du livre avec les amours de Stephen Guest et de Maggie, et les scènes de dilettantisme musical dans le salon de l'oncle Deane.

Les défauts que l'on peut reprocher à *Adam Bede*, la lenteur du récit et la disproportion des parties se retrouvent dans *le Moulin sur la Floss*, encore exagérés, si c'est possible. Heureux défauts, puisqu'ils nous ont valu la peinture des enfances de Tom et de Maggie Tulliver, c'est-à-dire la plus longue, et, je n'hésite pas à le dire, la plus originale idylle qui ait été écrite. Nous ne croyons pas, en effet, que la vie de l'enfance ait jamais été étudiée avec une telle conscience. Qui pourrait oublier les entretiens de Maggie avec le garçon meunier Luke, la querelle de Tom avec Bob Jakin, Maggie chez les *gypsies*, et cette scène adorable de l'éveil de l'amour entre Maggie et Philippe Wakem! Des qualités d'ordre entièrement opposé et en apparence inconciliables se combinent dans cette peinture de la manière la plus extraordinaire; il y a là, à la fois, l'exactitude d'une analyse scientifique et le charme poétique des premières heures du matin; mais quelque originale que soit cette idylle, ce n'est malgré tout qu'un prologue de plus de deux cent cinquante pages, et l'on est amené à se demander quelle raison a pu porter l'auteur à commettre sciemment cette violation des règles que tout traité de rhétorique considère comme celles de la bonne composition. Oui, cette violation a une raison et une raison très philosophique qu'il faut signaler, car elle constitue un appendice important à l'esthétique réaliste de George Eliot. Peindre avec la plus extrême exactitude la réalité de la vie humaine, telle qu'elle se présente à un moment donné de la durée, ne suffisait pas selon elle pour la faire comprendre, ni pour éviter l'erreur sur sa véritable nature. Nous donnons le nom de romanesques à certaines combinaisons d'événemens qui nous frappent par leur caractère exceptionnel, mais qui ne sont étranges que parce qu'elles sont inexpliquées. Si nous pouvions pénétrer jusqu'au principe premier de ces combinaisons, nous nous apercevrions qu'il n'y a de romans dans l'existence humaine que parce que nous en considérons isolément telles ou telles phases, en restant dans l'ignorance de celles qui les ont précédées. Le roman n'est donc que le produit de l'ignorance ou de l'illusion de notre esprit. Voyez plutôt l'histoire des enfans Tulliver. Je suppose que le récit s'ouvre par la scène de la ruine de Tulliver et par le serment de haine que le père fait prêter à son fils, — l'auteur en avait le droit, car le roman ne commence véritablement qu'avec cette scène, — et cette histoire ne manquera d'aucun des caractères qui constituent le romanesque; mais remontez dans le passé, par-delà cette scène, jusqu'à l'époque où les deux enfans ne soupçonnaient pas qu'aucun coup de la destinée

pût les atteindre, et où leur vie s'écoulait en joie, libre de contraintes et de devoirs, et soudain le romanesque va s'effacer, les désobéissances clandestines de Maggie à la haine paternelle cesseront d'avoir rien d'imprévu, et les aventures dans lesquelles elle sera entraînée s'expliqueront naturellement, parce que nous connaîtrons ce besoin d'affection que les plus grandes sévérités ne parvenaient pas à modérer, qui la faisaient s'attacher à son frère Tom en dépit de toutes ses duretés. Le drame naîtra donc aussi naturellement de l'idylle que le fruit sort du bourgeon. Imaginez une idylle de l'enfance d'Electre et d'Oreste servant de prologue à la tragédie de Sophocle, et vous aurez sous une forme moderne et bourgeoise une idée de la tentative de George Eliot dans *le Moulin sur la Floss*, tentative qui repose sur ce principe : « Le romanesque n'existe qu'à la condition de ne connaître ni le commencement ni la fin des événemens. »

Le court roman ou la longue nouvelle de *Silas Marner* tranche par la simplicité du plan et l'étroite unité du sujet avec les autres œuvres de George Eliot. Rien de pénible dans la composition, aucune recherche de procédés ingénieux, le but a été atteint sans qu'il en ait coûté à l'auteur aucune de ces fautes volontaires que nous signalions tout à l'heure. *Silas Marner* est une de ces inspirations heureuses et toutes d'un jet comme les grands artistes aiment à en rencontrer pour se délasser de leurs conceptions plus vastes et plus ambitieuses; la place qu'*André* et *Mauprat* occupent dans l'œuvre de George Sand, entre *Lélia* et *Consuelo*, ce récit l'occupe dans l'œuvre de George Eliot, entre *Adam Bede* et *Romola*. Comme *Adam Bede*, *Silas Marner* est une peinture de la vie rustique; mais que les couleurs en sont différentes ! Tandis que dans le premier de ces romans les personnages se présentent en pleine clarté comme les personnages d'une scène rustique de David Teniers, ou sous un clair-obscur plein de transparence comme les personnages d'une scène d'Isaac Van Ostade, c'est sous la magique lumière de Rembrandt que nous apparaissent les personnages du second. Et, de fait, le rayon qui s'échappe du foyer du morose tisserand et qui attire la petite Eppie vers la porte entr'ouverte n'est-il pas à la lettre ce merveilleux rayon qui donne aux scènes familières du grand maître hollandais tant de mystère et de poésie, et n'y remplit-il pas le même rôle? Un demi-fantastique, d'un effet bizarre et puissant, analogue aussi à celui que produit Rembrandt, résulte des caractères des personnages et de la nature de l'histoire. On y sent avec certitude la présence d'êtres surnaturels qui restent invisibles. Satan erre dans cette solitude du pauvre tisserand qui a perdu la confiance en la justice de Dieu pour le plonger dans ces rêveries noires où il prend l'aspect d'un visionnaire, et c'est lui encore qui

va chuchoter aux oreilles des voisins toute sorte de soupçons contre sa victime et organiser contre elle l'espionnage de la malveillance. Et, d'un autre côté, n'entendez vous pas dans cette nuit sombre circuler les esprits du bien? ils sont là attendant l'heure où, sur cette vallée de l'ombre de la mort que le pauvre Silas habite, ils feront briller la lumière du ciel et accompliront ce miracle de le retirer de l'abîme par la main d'un petit enfant. Et l'intérieur du *squire* Cass, ces querelles entre les deux jeunes hobereaux où nous voyons la vie de l'aristocratie rurale comme entamée par la rouille de la solitude et descendue à des habitudes d'écurie, à des plaisirs d'auberge de village, à des aventures de jours de foire, à des secrets de bas mariages clandestins, tout cela n'est-il pas d'une réalité grimaçante qui confine au fantastique? Et cette excursion de Silas Marner avec sa fille adoptive dans sa ville natale, à la recherche inutile de cette chapelle des indépendans où le sort superstitieusement consulté l'avait jadis déclaré coupable et séparé pour jamais de ses coreligionnaires, n'est-elle pas de l'effet le plus étrange? Je ne connais rien pour ma part qui donne mieux le sentiment de tristesse qui émane de l'irrémédiable passé et de cette série de morts successives au sein de la vie que chacun de nous trouve dans son existence lorsque nous portons nos regards en arrière sur les choses effacées sans retour. J'insiste particulièrement sur la couleur et la poésie du livre, parce qu'à mon avis ces qualités n'ont pas été reconnues comme elles le méritent; quant au reste, on est d'accord depuis longtemps. Dolly Winthrop, la commère à la charité plaintive et à la langue abondante en consolations, est une digne rivale de Mrs Poyser, la commère grondeuse, justicière, à la langue cinglante, et cet art du dialogue, pour lequel George Eliot est justement célèbre, ne l'a jamais mieux inspirée que dans cette incroyable conversation des habitués du café borgne de Raveloe au moment où le tisserand entrant effaré annonce qu'on vient de lui voler son magot. La singulière logique qui préside aux entretiens populaires animés par une pointe d'ivresse, et où la pensée va comme à colin-maillard à travers toute sorte de heurts, de discordances, de rencontres d'images disparates et de mots écartés de leurs sens, a été suivie dans ses méandres les plus compliqués avec un bonheur et une fidélité qui font de cette scène un chef-d'œuvre d'un ordre bizarre, mais tout à fait exceptionnel dans sa bizarrerie.

L'artiste chez George Eliot est inséparable du moraliste. Elle n'a peut-être pas donné de preuve plus certaine de la supériorité de sa nature que l'accord intime qu'elle a su établir et conserver entre l'art et la morale. Le génie même ne réussit pas toujours à établir cette union, ce qui s'explique assez facilement, puisque la littérature vit avant tout de passions. Rappelez-vous les défauts de Cor-

neille, de Richardson, de Rousseau, et que Virgile lui-même n'a pas échappé au reproche pour la trop irréprochable vertu de son pieux héros. Lors donc que dans une œuvre vous rencontrerez ces deux puissances faisant ensemble heureux ménage, vous pourrez saluer cette œuvre comme celle d'un ouvrier consommé : c'est le cas de George Eliot. Comment donc est-elle parvenue à éviter l'ennui qui naît si vite de toute part trop grande faite à la morale dans une œuvre littéraire, et ici la part est plus que grande, elle est prépondérante? C'est d'abord qu'elle a su distinguer la cause de cet ennui, c'est-à-dire la thèse, le prêche, la conférence philosophique ou religieuse, et que, substituant la psychologie à la rhétorique, elle n'a voulu enseigner que par le drame, en laissant ainsi les caractères se condamner ou se justifier eux-mêmes, et les passions apparaître haïssables ou aimables, sans intervenir elle-même autrement que comme intervient en justice un témoin qui doit compte minutieusement de la vérité et n'a pas de verdict à prononcer lui-même. C'est ensuite qu'elle a chargé la morale d'un rôle tout esthétique, celui de répandre sur la vérité qui fait la substance de ses récits la poésie et l'idéal, et la morale s'acquitte de ce rôle avec une aisance et une sûreté qu'on ne trouve pas toujours chez les mieux intentionnés. C'est la morale qui dresse le personnage de Dinah Morris en face d'Hetty Sorrel, qui met entre les mains de Maggie Tulliver le livre de l'*Imitation* et éveille en elle une noble vie intérieure, qui allume le rayon miraculeux qui sert de fanal à la petite Eppie rampant sur la neige, qui appelle Romola au sacrifice par la voix de Savonarole, qui amène Esther Lyon à renoncer au faux idéal de la sentimentalité, qui oppose les aspirations enthousiastes de Daniel Deronda aux convoitises mondaines de Gwendolen Harleth, qui donne aux vertueux intérieurs des Garth et des Meyrick une grâce et une lumière de peintures hollandaises. Ce rôle esthétique original peut se résumer dans cette formule dont nous n'avons pas besoin de signaler l'importance : l'idéal, c'est la réalité qui est en accord avec la morale; en dehors de cet accord il n'y a que phénomènes purement matériels ou insubstantielles fantaisies.

La morale de George Eliot a la plus étroite ressemblance avec son esthétique. De même que son esthétique fait dépendre la perfection des ensembles de la minutieuse exactitude des détails, sa morale fait dépendre la beauté ou la laideur des âmes, le bonheur ou le malheur des existences de la surveillance assidue de chacune de nos journées. Ce qui gouverne la vie humaine, ce sont les petits faits et non les grandes actions, toujours rares et qui, lorsqu'elles se présentent, ne sont d'ailleurs que la somme accumulée de milliers de petites actions qui les ont précédées. L'infiniment petit est roi du monde moral comme du monde physique, et c'est

pour ne pas connaître ou pour ne pas porter attention comme elle le mérite à cette vérité que nous nous laissons pousser à l'abîme ou à la ruine. Nous tissons tous, jour par jour, notre destinée, et les fils de cette trame sont les mille riens insignifians en apparence que nous n'avons pas pris soin d'écarter, une parole inutile, un geste méprisant qui a créé chez autrui l'antagonisme, une flatterie pardonnable qui a fait porter vers nous une sympathie dont nous ne pouvons pas profiter, une dissimulation innocente de la vérité par laquelle nous avons voulu nous protéger, moins que cela, une distraction, un silence. Sans y songer, nous nous garrottons de mille liens invisibles et nous sommes étonnés un beau jour de reconnaître que nous avons réalisé sur nous-mêmes l'aventure de Gulliver chez les Lilliputiens. Ce qu'il y a de pis cependant, c'est qu'en agissant ainsi, non-seulement nous tissons notre propre destinée, mais nous tissons celle d'autrui. Nous souffrons tous, et il n'est aucun de nous qui n'ait trouvé la vie amère, et d'où viennent ces souffrances, s'il vous plaît? Est-ce de grandes catastrophes? Non, car les grandes catastrophes ne sont jamais qu'accidentelles. Est-ce par le fait de grands coupables? Non; car les grands coupables sont plus rares encore. Regardez bien autour de vous, et vous reconnaîtrez que les vrais auteurs de ces souffrances, ce sont ceux-là même à qui il ne vous viendra jamais à l'esprit de les reprocher, vos alliés, vos amis, vos voisins, et cette foule immense des indifférens qui ne veulent pas plus votre mal qu'ils ne cherchent votre bien. Nous sommes tous coupables, oui, tous, car qui donc osera dire qu'il n'a jamais été pécheur véniel? Or tout mal dans le monde vient précisément de péchés véniels. Voyez plutôt l'histoire du jeune *squire* Arthur Donnithorne dans *Adam Bede*. Est-ce que c'était par hasard un pécheur endurci ou un libertin sans scrupules? Non! c'était un aimable garçon, dont la nature était certainement supérieure à celle de la moyenne des gens qui ont le droit de se dire honnêtes, et pour n'avoir pas su résister à une tentation que la plupart d'entre vous estimeront pardonnable, il jeta le déshonneur dans une famille de braves gens, brisa le cœur de son camarade d'enfance et poussa au crime la femme qu'il avait aimée sincèrement. Et ne vous croyez pas innocens parce que les conséquences de vos petits péchés ne seront pas apparentes comme celles de l'étourderie sensuelle d'Arthur Donnithorne; savez-vous à combien de ruines, de chagrins, de crimes peut-être vous avez participé par ces petits délits que vous avez accomplis d'un cœur léger? D'ordinaire nous donnons le plus gaîment du monde l'absolution à ces fautes vénielles, et la cause qui nous les fait excuser est la même qui nous les fait commettre, c'est-à-dire l'indulgence envers nous-même. Point n'est besoin de prononcer le gros mot d'égoïsme, car les

égoïstes déterminés sont aussi rares que les criminels; le nom de cette forme atténuée de l'amour de soi suffit pour nous dire combien il est peu d'entre nous qui soient purs d'offenses. C'est par indulgence personnelle que pèche Hetty Sorrel; c'est par indulgence personnelle que pèche Arthur Donnithorne, c'est par indulgence personnelle que pèche même le bon Adam Bede, lorsque contre tout bon sens il poursuit l'amour d'une fille d'une nature si inférieure à la sienne, mais dont la beauté a captivé sa fantaisie. Il n'y a donc de réellement moral que les âmes dominées par le sentiment contraire à l'indulgence personnelle, et ce sentiment personnifié par Dinah Morris, c'est le désintéressement, et, s'il se peut même, l'oubli de soi au profit d'autrui. Voilà le point de départ de la morale de George Eliot; nous allons la voir se préciser et se compléter avec chacun de ses romans.

Nous tenir en oubli, autant qu'il se peut, est donc le meilleur moyen que nous ayons d'être honnêtes envers nos semblables, et, ce qui est plus affriandant pour l'égoïsme invétéré de notre nature, c'est le plus sûr moyen que nous ayons d'être heureux ou d'échapper au malheur lorsque nous y sommes tombés. L'histoire du tisserand Silas Marner en est la preuve. C'est une sombre histoire et qui mérite le nom de tragique, bien que le héros n'en soit qu'un pauvre homme. Jeune, Silas Marner, était un pauvre ouvrier qui habitait une ville du Nord, où il faisait partie d'une congrégation d'indépendans. Un hypocrite ami, qui avait su gagner sa sympathie par des dehors de feinte piété, se rendit coupable d'un vol au détriment de la congrégation et sut adroitement faire tomber l'accusation sur lui. Silas protesta en vain de son innocence, les preuves étaient accablantes, et le sort religieusement consulté, à la manière de certaines congrégations dissidentes, se prononça contre lui. Alors Silas Marner s'expatria et vint habiter, au centre de l'Angleterre, le village de Raveloe. A une telle infortune l'oubli de soi eût été le vrai remède, mais le malheur a cela de particulier qu'au lieu de nous éloigner de nous-mêmes, il nous en rapproche plus étroitement. Il crée ainsi en nous un genre d'égoïsme dont les effets sont de nous rendre antipathiques à nos semblables et par là de nous priver des ressources que le cours de la vie tenait en réserve pour nous relever. Silas Marner n'essaya donc pas des consolations de la sociabilité, il avait perdu confiance aux hommes; il n'essaya pas davantage des consolations de la piété, il avait perdu toute confiance en la justice de Dieu, et imaginez, si vous le pouvez, le degré de misère morale que supposent ces derniers mots chez un pauvre homme naïf : le désespoir est d'autant plus horrible que la croyance était plus fervente. Il vécut seul dans l'amertume de ses pensées, sans autre diversion que son travail quotidien, auquel il se

livra avec un morne acharnement. Il crut y trouver pendant un temps les élémens d'une vie nouvelle. Dans ce silence de tout sentiment d'amour, une passion tenace et puissante, celle qui exprime le plus fortement l'égoïsme, se développa en lui : l'avarice. Pendant des années il entassa guinée sur guinée, comptant chaque soir de combien s'était accru son trésor et prenant plaisir à en voir reluire les pièces à sa lampe; mais cette passion le trompa comme l'avaient trompé ses premiers sentimens. Un soir, le malheur entra dans sa cabane, qu'il avait laissée entr'ouverte, sous la forme d'un jeune débauché qui le vola de son trésor. Alors il put se rappeler ce mot de son évangile : « Faites-vous un trésor que la rouille n'attaquera pas et que les voleurs n'emporteront pas. » Eh bien! ce mot de l'évangile se réalisa pour lui à la lettre. Un autre soir qu'il avait une seconde fois laissé sa porte entre-bâillée, un enfant abandonné sur la neige vint lui porter ce trésor à l'abri des convoitises. Silas Marner le recueillit et l'adopta et, à partir de ce moment, les noires rêveries disparurent, les souvenirs douloureux du passé s'effacèrent et la vie se prit à refleurir dans ce cœur si longtemps fermé. Un seul mouvement d'amour et d'humanité lui avait donné ce qu'il avait en vain demandé aux passions de l'égoïsme.

L'oubli de soi est la loi suprême de l'amour, et ce serait le plus enviable des devoirs si l'amour devait en être la récompense assurée; mais il s'en faut qu'il en soit toujours ainsi. Souvent il exige de nous le sacrifice même de l'amour, qui, si nous n'y portons pas attention, peut fort bien, nous dit George Eliot, n'être qu'une forme déguisée de l'égoïsme. Il y a deux sortes d'*altruismes :* l'un qui résulte des mouvemens instinctifs d'une nature aimante et qui rend facile cet oubli de nous-même; l'autre qui résulte de la raison et de la volonté et qui exige notre soumission à des sentimens que notre cœur n'approuve pas, voire même à des préjugés que notre conscience condamne. L'histoire de Maggie Tulliver met dramatiquement en opposition ces deux formes contraires de l'oubli de soi. Maggie était née *altruiste*, si, pour l'être, il ne s'agit que de s'oublier par amour et charité, car on ne peut pas dire vraiment qu'il entrât un atome d'égoïsme dans sa passion de dévoûment. Ce n'était pas l'espoir d'un retour de tendresse qui, tout enfant, l'attachait aux pas de son frère Tom, car ce frère n'avait pour elle que de dures paroles. Ce n'était pas davantage une préférence égoïste qui avait déterminé le premier choix de son cœur, car ce choix était tombé sur un camarade de son frère, le jeune Philippe Wakem, pauvre enfant mélancolique, contrefait et dédaigné, et elle l'avait aimé précisément pour ces imperfections mêmes qui donnaient une occasion de charité à ses instincts de sacrifice. Lorsque vint la ruine de son père, elle n'eut aucune peine à supporter la pauvreté, et

lorsque le hasard fit tomber sous ses yeux habitués à d'autres lectures un certain livre intitulé : *l'Imitation de Jésus-Christ*, elle en comprit d'emblée les conseils et trouva facile et doux de les suivre. L'épreuve ne commença sérieusement que lorsque ce devoir de s'oublier réclama non-seulement le sacrifice, mais l'anéantissement de l'amour que, dans des jours plus heureux, elle avait accordé au pauvre Philippe Wakem. Cet amour tombait sous le coup de la malédiction prononcée contre le père de Philippe par le vieux Tulliver, qui, sans le savoir, avait ainsi porté sentence contre le cœur de sa fille bien-aimée. Renoncer à ce que cet amour reçût jamais satisfaction, Maggie y consentait comme à un sacrifice obligé, mais en effacer le souvenir et en haïr la pensée, Maggie se sentait incapable de cet héroïsme barbare et de la cruelle métamorphose d'elle-même qu'il supposait. C'était là cependant ce qu'exigeait l'anathème paternel, autrement tyrannique et arbitraire que ne le fut jamais le préjugé social de l'inégalité des conditions. Eh bien! George Eliot n'hésite pas à prendre parti contre son héroïne pour cette tyrannie et cet arbitraire. L'abnégation de tendresse de Maggie n'est pas pour elle une excuse ; bien mieux, c'est de ce besoin inné d'aimer dont elle a si longuement décrit les effets dans la première partie du *Moulin sur la Floss* qu'elle se sert pour condamner la charmante fille. Délicatement elle enlève le masque à ce penchant à la tendresse, et sous le dévoûment apparent elle montre l'égoïsme inconscient, naïf involontaire. Ce besoin d'aimer a son complément, le besoin d'être aimée, et c'est à ce dernier sentiment que Maggie a obéi en acceptant les innocens rendez-vous de Philippe Wakem, c'est à ce sentiment qu'elle cédera plus tard encore, lorsqu'elle laissera la passion du fiancé de sa gentille cousine, Lucy Deane, s'approcher d'elle plus qu'elle ne le devrait. La générosité de son amour ne justifie pas Maggie de s'être soustraite aux conséquences de la défense paternelle. Elle se devait aux siens tout entière, et leurs sentimens, quelque étroits, quelque violens, quelque barbares qu'ils fussent, lui imposaient obéissance et respect, sinon adhésion. Maggie n'a pas connu ou n'a pas su pratiquer cette maxime en laquelle peut se résumer toute vraie morale : « Lorsque tu seras embarrassé entre deux devoirs, choisis toujours le plus difficile, et tu seras sûr de ne pas te tromper. »

II.

Après tout grand succès, il y a pour l'artiste une épreuve des plus dangereuses ; il est toujours à craindre, en effet, que s'irritant à la

fois et des louanges qu'on lui donne pour les qualités qu'il a déployées et des critiques qu'on lui adresse pour les qualités dont on accuse chez lui l'absence, il ne tienne à prouver qu'il était capable de réussir dans un autre genre que celui dont il vient de faire usage, et que, s'il n'en a pas choisi un autre, c'est simplement qu'il ne l'a pas voulu. Cette présomption, ou, selon le cas, cette ambition, a été la cause déterminante des trois quarts des tentatives avortées ou des déviations de talent, dont l'histoire littéraire, surtout celle de notre siècle, est pleine. Nul doute que George Eliot n'ait ressenti tout comme un autre ces irritations et qu'elle ne leur ait cédé dans une certaine mesure; ce qui est plus certain encore, c'est qu'elle a été assez prudente et assez habile pour en conjurer les fâcheux effets. Une louange trop souvent répétée finit par paraître un reproche, et George Eliot, fatiguée de s'entendre toujours traiter de peintre consommé de la réalité, voulut prouver que l'idéal ne lui était pas inconnu, qu'elle saurait au besoin l'atteindre et qu'elle serait capable, si elle le voulait, de faire dialoguer d'autres personnages que des charpentiers et des tisserands. De là cette peinture dramatique de Florence, à la fin du xve siècle, entre l'agonie de Laurent le Magnifique et la mort de Savonarole, qui a nom *Romola*. Mais en abordant le roman historique, elle n'a renoncé ni à ses doctrines, ni à ses procédés habituels. Elle a traité l'histoire comme la réalité du passé et lui a appliqué les mêmes méthodes d'observation minutieuse et sympathique qu'à la réalité du présent. Quant à l'idéal, elle ne l'a pas cherché ailleurs que dans les vertus morales dont elle s'était faite la propagandiste dévouée, sachant bien qu'il suffit de l'illusion d'optique imaginative que crée le recul du temps pour donner grandeur et beauté aux mêmes sentimens que nous ne récompensons pas toujours dans le présent même du prix Montyon, car, s'il n'y a pas de héros pour le valet de chambre, il n'y a pas davantage de grands sentimens pour les contemporains. *Romola* est donc au fond un roman réaliste comme *Adam Bede* et *Silas Marner*, où des personnages porteurs de noms plus célèbres et plus harmonieux sont chargés de présenter identiquement la même morale que nous avons vu exposer par les gens d'Hayslope et de Raveloë; il n'y a que l'étiquette de changée. Ainsi rien d'aventureux, ni d'aventuré dans cette tentative de George Eliot; au moment même où elle paraissait s'en écarter, elle se tenait ferme sur le terrain de ses doctrines sans en compromettre ou en oublier aucun principe. L'intérêt de *Romola* comme œuvre d'art est dans le tour de magie par lequel l'auteur a réussi à donner satisfaction aux exigences de l'imagination au moyen des mêmes élémens que nombre de critiques jugeaient incapables de toute transformation idéale.

Romola a été jugé très diversement; mais nous ne saurions sou-

scrire à l'enthousiasme des uns et à la sévérité des autres. Assurément le livre a ses défauts, dont le principal est cette abondance de scènes de mœurs et de descriptions historico-archéologiques que l'auteur a liées à son action centrale et dont elle retarde perpétuellement la marche de son récit; cependant ce défaut est tellement inhérent au genre du roman historique que je ne sais personne qui ait pu y échapper, pas même Walter Scott, et que, par conséquent, il serait injuste d'en faire trop vivement reproche à George Eliot. Le récit, dis-je, en est retardé, mais il ne perd rien pour cela de son intérêt dramatique, et d'ailleurs l'est-il beaucoup plus que ne l'est, dans *Notre-Dame de Paris* par exemple, la marche de l'action par les célèbres chapitres archéologiques que chacun sait? Enfin quelques-unes de ces scènes, celle de la foire de Florence où l'auteur s'est souvenu d'une toile curieuse de Callot, et celle du carnaval transformé en fête dévote par Savonarole, sont des morceaux d'un art consommé, où l'exactitude historique ne prive l'imagination d'aucun de ses droits à ce sentiment poétique qu'elle aime à tirer du passé. Mais tout cela n'est qu'épisodique, et ce n'est pas dans ces détails qu'il faut chercher le mérite supérieur de *Romola*. Si le livre n'est pas un chef-d'œuvre, ce que j'accorderai volontiers, il n'en est pas moins vrai qu'il contient le chef-d'œuvre du talent psychologique de George Eliot, je veux dire le caractère de Tito Melema. C'est une maîtresse main qui a tracé ce portrait, mais il fallait que cette main fût celle d'une femme, car quelle main masculine aurait été d'un tact assez délicat et d'une adresse assez patiente pour cette tâche compliquée et subtile?

Jamais on n'a fait apercevoir avec une telle finesse l'atome moral, si ténu qu'il en est presque insignifiant, d'où peuvent sortir, si on lui crée les circonstances de gestation et d'incubation favorables, les résolutions les plus perverses et les actes les plus criminels. Tito Melema est un jeune Grec que nous voyons dans le cours du récit se rendre coupable de la plus noire ingratitude; mais au début il est encore pur de toute mauvaise action et il n'y a rien de blâmable en lui, sauf certaines dispositions latentes à l'indulgence personnelle. Avec quel art ces dispositions premières ont été saisies et présentées! Avant même que Tito ait agi de manière à se faire reconnaître, on éprouve pour lui un sentiment d'inexplicable antipathie; l'auteur, avec une habileté merveilleuse, a su créer chez le lecteur la défiance de son personnage, défiance légitime, comme on va voir. Les hasards de la vie ont jeté Tito sur le pavé de Florence, sans protecteurs et sans amis, mais il est beau, disert, érudit, d'un esprit fertile en ressources, et il ne tarde pas à faire sa fortune dans ce monde de lettrés curieux et de généreux patrons des arts. Cependant tout ce qu'il est et tout ce qu'il sait, il le doit à un

Napolitain qui l'a recueilli autrefois, alors qu'il était orphelin, l'a élevé et adopté. Séparé de ce père adoptif par un de ces accidens si fréquens alors dans les régions orientales devenues pour tout chrétien par le fait de la récente conquête turque des lieux semés d'embûches, Tito est resté en possession de quelques bijoux précieux, et pour les employer à son profit, il laisse sciemment son bienfaiteur dans l'esclavage; puis, lorsque ce bienfaiteur apparaît tout à coup devant lui, il le renie ouvertement et l'abandonne au dénûment et au désespoir. Certes, voilà une série d'actions perverses au premier chef, mais que vous vous tromperiez si vous pensiez qu'elles appartiennent à une nature foncièrement mauvaise! Suivez George Éliot dans les méandres de ce caractère, et elle va vous montrer de la manière la plus irréfutable que ces méfaits sont simplement le produit d'un égoïsme, presque excusable à l'origine, et qui peut s'allier avec d'aimables parties de nature et les dons les plus brillans de l'esprit.

Vous connaissez la boutade misanthropique devenue proverbiale : si notre bonheur dépendait d'un certain mandarin que nous ne connaîtrons jamais, et s'il ne fallait que lever le doigt pour tuer le mandarin, combien d'entre nous en est-il qui résisteraient à commettre ce meurtre? Voilà tout le crime de Tito Melema. Il a tué le mandarin, il a fait même moins que cela, il s'est contenté de supposer que le mandarin n'existait plus. Ces pierres précieuses appartiennent à mon père adoptif; oui, mais existe-t-il encore? C'est improbable, et, s'il existe, où aller le trouver? Voilà la pensée du crime à sa première apparition, naturelle, presque innocente, et la logique de l'égoïsme ne manque pas de sophismes pour la justifier. Rassuré par ces sophismes, Tito Melema dispose des bijoux, mais un message lui arrive de son père adoptif lui apprenant qu'il est en esclavage et que les pierres précieuses suffiront à sa rançon. La faute serait encore réparable, mais les pierres précieuses ne sont plus en la possession de Tito, et puis il faudrait de sa part un aveu complet qui est au-dessus de ses forces, et ici encore la logique de l'égoïsme lui vient en aide par d'assez bonnes raisons. Tito est marié à une belle et noble Florentine; en faisant cet aveu, ne va-t-il apparaître aux yeux de sa femme sous un jour odieux? Il va donc jouer son bonheur, il va faire pis, il va détruire celui de sa femme : en a-t-il bien le droit? Mieux vaut donc laisser la mauvaise action suivre ses conséquences, que Tito ne verra pas, et l'ensevelir dans un silence absolu; son père adoptif y succombera peut-être, mais les morts ne reviennent pas et le secret est assuré. Le tombeau cependant a refusé la proie qui lui était ainsi offerte, et un jour le père adoptif condamné apparaît par un concours singulier de circonstances imprévues devant Tito, mais déses-

péré, privé de la raison et n'ayant plus d'intelligence et de volonté que pour la vengeance. Ah! cette fois Tito est en état de légitime défense; la colère de cet homme outragé lui crée un droit : il n'y a plus à hésiter, il faut accepter résolument l'action commise et la compléter par une nouvelle plus infâme encore. A partir de ce moment, Tito est perdu, car il n'y a plus dans son âme place que pour la crainte; chaque jour, il lui faut inventer un nouveau mensonge pour écarter une possibilité de danger. Il descend ainsi tous les degrés qui conduisent au parjure, à la trahison, à la délation, et devient un des plus parfaits modèles de félonie que l'on puisse citer; le cancer de l'égoïsme a rongé l'une après l'autre toutes ses vertus. Eh bien! ce modèle de félonie n'est au fond qu'un être faible, craintif et irrésolu; mais c'est précisément pour cela que l'égoïsme a sur lui une si forte prise. L'égoïste ne veut point le mal des autres, il ne veut que son bien propre; mais comme il ne peut vouloir contre lui-même, ses relations avec ses semblables sont toujours forcément entachées de mensonge et de fraude. C'est l'histoire de Tito Melema. Sa conduite envers son père adoptif n'est pas son seul crime. Il en a un autre sur la conscience, qu'il a commis par simple légéreté de jeune homme. Pendant une fête, il a rencontré une jeune paysanne naïve et crédule qu'il avait vue à son arrivée à Florence et qui avait été presque sa bienfaitrice, lui ayant alors, sur sa bonne mine, fourni son premier déjeuner. Un charlatan, revêtu d'habits sacerdotaux, célébre sur la place publique des simulacres de mariage; par manière de jeu, Tito conduit devant cet autel pour rire sa confiante amie et s'unit à elle par une parodie du sacrement. C'est une plaisanterie, mais Tessa, qui aime follement Tito, l'a prise au sérieux, et Tito n'ose la détromper de peur de lui causer une peine trop vive. Voilà le genre de bonté dont l'égoïste est capable; pour détromper Tessa, il aurait fallu paraître cruel, il aurait fallu l'être, en effet, un instant, mais ce courage est au-dessus des forces de Tito, et il résulte de ce mensonge par sensibilité un concubinage secret et un double ménage avec tous les dangers et toutes les terreurs qu'une telle situation comporte.

Cette création de Tito Melema, je ne crains pas de l'avancer est sinon une des plus belles, au moins une des plus originales et peut-être la plus neuve qu'il y ait dans la littérature entière de ce siècle. Tous les caractères créés par les poètes et les romanciers ont pour ainsi dire des ancêtres et dérivent de quelque œuvre antérieure; celui-là est absolument sans précédens; je ne lui découvre aucune ressemblance, ni prochaine ni lointaine, avec aucun autre personnage du monde de la fiction. Ai-je bien réussi à le faire comprendre? Je ne sais trop, tant les traits en sont subtils, mêlés, complexes, presque contradictoires. Aucun autre, en tout cas, ne fait mieux comprendre

les qualités, et ce que quelques-uns appellent les faiblesses de la psychologie de George Eliot. Cette psychologie a cela de particulier qu'elle fait corps avec le personnage qu'elle observe, et que, si l'on essaie de l'en séparer, elle se fond aussitôt sous le regard comme ces méduses qui, hors de la mer, ne sont plus qu'un peu d'eau au bout de quelques minutes; elle ne vaut donc que pour ce personnage et pour les différens états d'âme qu'il traverse et qu'elle accompagne. Elle reste ainsi essentiellement dramatique et n'arrive jamais à rien de général. Il y a quelques années, on eut l'idée de composer un petit volume avec un choix de réflexions morales tirées des œuvres de George Eliot; ce volume n'eut aucun succès, de quoi nous ne songeons pas à nous étonner. Car chacune de ces observations lue en sa place apparaîtra merveilleuse de pénétration, mais qu'elle en soit détachée, la vérité en sera ou trop incertaine ou trop particulière pour être comprise, parce qu'il n'en est aucune qui fasse sentence et qui puisse se présenter comme la formule absolue de tel ou tel fait moral. En d'autres termes, George Eliot aurait été capable à la rigueur de composer les *Caractères* de La Bruyère, il lui eût été impossible de composer les *Maximes* de La Rochefoucaud, et cependant le vice qu'elle a peint de préférence, l'égoïsme, est celui-là même dont le livre du noble frondeur fait le ressort principal des actions humaines. La psychologie de George Eliot est donc incapable de généralisation; chez un pur philosophe, ce serait certainement un défaut; j'ose trouver que chez un romancier ou un dramaturge, c'est au contraire une qualité.

Dans l'ouvrage qui suivit *Romola*, George Eliot a sacrifié plus directement encore à l'idéal. *La Bohémienne espagnole* est un poème d'une étendue égale à tel de ses romans, dont l'action se passe en Espagne à peu près à la même époque que l'action de *Romola*. Ce poème n'est pas une exception dans l'œuvre de George Eliot. En dépit de son réalisme, elle eut toujours le goût et le besoin de la poésie, et dans ses momens privilégiés de rêverie philosophique, elle se plaisait à lui demander des symboles animés de ses doctrines ou à lui emprunter son langage pour en revêtir tel fait historique, telle légende, voire telle anecdote contemporaine qui lui semblait une expression adéquate ou une démonstration vivante de telle de ses idées. De ce commerce intermittent avec les muses est sorti un curieux petit volume intitulé *Jubal et autres Poèmes;* mais de ces tentatives poétiques, *la Bohémienne espagnole* est de beaucoup la plus considérable. Le poète, il faut le dire, n'est pas chez George Eliot à la hauteur du romancier; cependant il me semble qu'il est entré beaucoup de parti-pris dans la sévérité que la critique a montrée, dans le pays même de l'auteur, pour cette partie de ses œuvres, et je ne puis m'empêcher de croire que l'indulgence

eût été plus grande si la réputation du romancier eût été moindre. A coup sûr, *la Bohémienne espagnole* n'est pas une œuvre hors de pair; toutefois si, pour être appelé beau, il suffisait d'une versification heureuse et variée, d'un rythme d'une réelle vivacité, d'une abondance poussée jusqu'à la prodigalité d'images neuves et originales, d'un élagage soigneux de toute loque poétique surannée, d'une ingénieuse diversité de formes bien choisies alternant entre le récit lyrique et le dialogue dramatique, entre la saynète et l'idylle, entre le discours didactique et la chanson, le poème dont nous parlons mériterait cette épithète. D'où vient cependant que la lecture de cette œuvre intéressante à tous égards ne nous laisse aucune de ces fortes émotions qu'ont coutume de donner les véritables œuvres poétiques? Cela est difficile à dire. C'est peut-être d'abord que la nature de George Eliot était trop purement intellectuelle pour la poésie, et qu'en conséquence de cette nature il y a là plus de lumière que de chaleur, plus de scintillemens que de flammes. C'est une chose qu'on refuse d'ordinaire d'admettre par crainte d'abaisser la poésie, qu'un des principaux agens de l'inspiration poétique est le tempérament physique, et cependant rien n'est plus vrai. Or cet élément physique, auquel ne suppléent pas plus les ressources de l'esprit que l'éclairage scientifiquement obtenu ne remplace la vivante lumière du jour, manque absolument chez George Eliot. Une autre raison de cette infériorité relative de George Eliot en poésie doit être cherchée dans la vertu même dont elle a fait la base de sa morale. Il faut beaucoup penser à soi et beaucoup rapporter à soi pour être poète; l'égoïsme est une loi des natures sacrées pour la poésie. Que leur arrive-t-il, dites-moi, qui ne leur soit commun avec la masse de l'humanité? Les joies et les douleurs qu'ils ressentent sont celles de tous, et cependant voit-on ailleurs que chez eux de tels cris, de telles colères ou de telles ironies devant les accidens de la destinée humaine? A la manière dont ils en parlent, il semble qu'il leur soit arrivé quelque chose d'exceptionnel, et en effet ils en sont convaincus, et telle est la puissance de cette conviction qu'ils la font partager aux autres hommes. Il y a un égoïsme inconscient dans la vivacité avec laquelle ils ressentent joies et douleurs, il y en a un conscient et volontaire dans l'orgueil avec lequel ils les expriment. L'oubli de soi est donc une vertu plus difficile au poète qu'à tout autre homme, et c'est pourquoi il est douteux que la morale *altruiste* soit jamais une source féconde de poésie.

Pour juger de la valeur de George Eliot comme poète, c'est beaucoup moins à *la Bohémienne espagnole* qu'il faut s'adresser qu'au petit volume intitulé : *Jubal et autres Poèmes*. Ce recueil, le meilleur, et de beaucoup, de tous ceux qui ont été inspirés par les nou-

velles doctrines, n'a reçu du public et de la critique qu'un assez médiocre accueil, et de toutes les pièces qui le composent, on n'en a guère voulu retenir qu'une seule, la dernière, celle que M. Caro citait ici même récemment : « Oh! que ne puis-je me joindre au chœur invisible! » où elle exprime noblement et tristement son espoir dans l'immortalité qui résulte de l'influence exercée par les œuvres accomplies pendant notre passage sur la terre. Il s'en faut cependant que cette pièce soit la seule remarquable du recueil ou même la plus remarquable. Presque toutes sont à citer, et il y a vraiment plaisir à retrouver, sous une forme concise et à l'état de petits mythes ou de petits drames, la plupart des thèses morales développées dans ses romans. Ce conseil si souvent répété d'accepter la vie telle qu'elle nous est donnée, de la subir noblement, malgré ses disgrâces, quelle piquante application elle en a faite dans *Armgarth*, cette chanteuse qui a perdu tout à coup la voix et, avec la voix, l'amour égoïste de ses adorateurs, et qui se résigne philosophiquement à devenir maîtresse de chant! Mais de tous ces poèmes, le plus digne d'attention est celui qui donne son nom au volume: *Jubal*. Elle y a résumé avec grandeur sa doctrine entière. Pendant que ses frères forgeaient les métaux ou veillaient aux soins des troupeaux, Jubal, le rêveur, ému des bruits épars dans la nature, a trouvé l'art de les fixer par la musique et d'en composer une sorte d'insubstantiel aliment que l'âme ne peut recevoir sans ivresse et qui éveille en elle le besoin d'une vie nouvelle en même temps qu'il augmente l'intensité de celle qu'elle possède déjà. Cependant il prend à Jubal le désir passionné d'augmenter ses richesses aériennes, d'aller dans les pays inconnus recueillir d'autres bruits que ceux de ses plaines natales. Il part et il écoute les plaintes du vent dans les grandes forêts, les sanglots et les rires des eaux le long des fleuves, les souffles impétueux qui battent les hautes cimes comme le vol de légions d'esprits invisibles, les rumeurs puissantes de la mer, qui s'achèvent en murmures caressans sur les plages, en éclats de colères contre les rochers et les falaises. Le pèlerinage dure toute sa vie de patriarche, c'est-à-dire de longs siècles. Enfin le souvenir du pays natal lui revient et il se met en route pour aller porter aux siens les bienfaits de ses sonores acquisitions. Mais quel changement lorsqu'il arrive aux lieux où son art avait pris naissance! Une ville s'élève là où se pressaient quelques pauvres tentes, tout un peuple est sorti de la famille qu'il a quittée, et pendant qu'il s'étonne et se recueille, voilà qu'il entend le bruit des instrumens qu'il a jadis inventés, et que des flots de population en proie à l'enthousiasme sortent de la ville chantant des hymnes en l'honneur de Jubal, dont ils célèbrent la fête. « Jubal, c'est moi! » leur crie l'inventeur, devenu dieu en son absence, mais

tous rient du pauvre insensé, et passent en continuant leurs chants et leurs danses. Alors Jubal se prend à songer et, loin de trouver dans son cœur amertume et tristesse pour cet oubli, il y trouve au contraire le motif d'une joie grave et profonde en pensant que tout ce peuple lui doit la vie morale dont il vient de voir les manifestations, qu'il est leur père et véritablement leur second créateur. Il y a dans ce poème, où le sentiment, exprimé sous forme lyrique dans *le Chœur invisible*, a revêtu une forme quasi épique, une noblesse d'accent, une gravité d'enthousiasme, une sérénité religieuse, qui donnent à son auteur un droit réel à une place parmi les poètes.

Romola et *la Bohémienne espagnole* ont d'étroits rapports de doctrine et de sentiment; on dirait une seule et même conception qui, à un moment donné de sa croissance, s'est scindée pour se créer deux corps différens. Jusqu'ici, dans les romans de la première manière de George Eliot, nous n'avons vu de sa morale *altruiste* que des applications restreintes, celles qui se rapportent aux devoirs de la vie individuelle ou à la famille. Mais dans ces deux derniers ouvrages, cette morale prend une grandeur inattendue où se révèle toute la pensée de l'auteur. Elle vaut la peine d'être expliquée, cette pensée, surtout à l'heure présente, où l'esprit d'individualisme étend de plus en plus son action dissolvante. Le désintéressement de soi n'est pas un devoir que l'on soit libre d'accepter ou de rejeter, c'est un devoir impérieux, forcé, exigible à toute heure. Nous devons au monde de nous oublier absolument comme nous devons le service militaire et le paiement de l'impôt. Et ce n'est pas là une comparaison par figures, c'est l'expression d'un fait indéniable. Au fond, la société n'a pas d'autre base que le sacrifice de nous-mêmes sous toutes les formes, et cette base est nécessaire. De quoi vit-elle si ce n'est des contraintes et des mutilations qu'elle nous impose? C'est par l'oubli de nous-mêmes que nous avons une famille et surtout une patrie. Les sociétés fortes et saines sont celles où ce devoir est pratiqué facilement, avec joie, avec ferveur; les sociétés maladives et corrompues sont celles où il est refusé, contesté ou tenu en haine; mais que la société soit forte ou maladive, il faut de toute nécessité qu'il y ait en elle une certaine proportion de ce sentiment, sans quoi elle retournerait par l'anarchie à cet état de nature si bien défini et décrit par Hobbes. Ah! sans doute, il est des heures où ces contraintes nous semblent dures, où en être délivré nous apparaît comme l'idéal du bonheur, où cet oubli de nous-mêmes ne nous représente pas autre chose que le suicide de notre liberté; mais ces attaches qui nous lient sur un point infime de l'espace à un ordre social particulier n'en sont pas moins notre unique moyen de salut moral. George Eliot

nous démontre par l'exemple de Tito Melema que le plus grand malheur qui puisse atteindre un homme, c'est précisément l'absence de toute condition qui limite sa liberté. D'où viennent les crimes de Tito Melema, sinon de ce que son égoïsme a pu s'épanouir en pleine liberté, sans trouver en lui et en dehors de lui rien qui gênât sa croissance? Ces crimes sont presque excusables, car on ne sait pas comment, les conditions de sa vie étant données, le sentiment d'autrui aurait jamais pu prendre assez de force pour contre-balancer en lui le sentiment du *moi*. Tito est ingrat envers son bienfaiteur, mais c'est que ce bienfaiteur, malgré tout, n'est pas son père, que la nature reste en lui froide et muette, et qu'il n'y a qu'un sentiment purement moral qui pourrait l'obliger. Tito est traître envers ses amis, mais c'est que ses amis ne sont pas ses concitoyens; Tito sert Florence avec déloyauté, mais c'est que Florence n'est pas sa patrie et qu'il reste libre de la quitter pour aller servir une autre principauté. Rien ne lui dit de s'oublier, tout au contraire lui conseille de songer à lui, exclusivement à lui. Lors donc que nous invoquons la liberté contre les contraintes sociales, prenons garde de prendre légèrement ce nom, car ce n'est pas toujours la liberté qui réclame, mais bien le penchant à l'égoïsme qui se masque de prétextes sacrés; c'est là ce que Savonarole, avec sa parole enflammée, fit comprendre à Romola lorsqu'il l'arrêta sur la route de Venise fuyant un indigne époux qu'elle avait tout droit de haïr selon la vulgaire morale mondaine, et une patrie dont elle avait raison de trouver le séjour odieux. Personne plus que George Eliot n'a été habile et acharnée à soulever tous ces masques sacrés dont se couvre l'égoïsme : orgueil du rang, fierté légitime de l'âme offensée, respect du nom, tendresse pour les souvenirs vénérés, et il n'en est aucun qu'elle épargne, pas même l'amour, pas même l'honneur. Sur ce terrain elle n'admet aucune transaction, et sa finesse psychologique ne la fait pas tomber dans le moindre casuisme; il n'y a pas de circonstances, quelque dures qu'elles soient, qui puissent nous dispenser de nos devoirs envers les nôtres, ni la tyrannie de la famille, ni l'esclavage d'une union indigne, ni l'oppression de la caste dont nous sommes, ni l'injustice de la société à laquelle nous appartenons; même si la patrie, au lieu d'être une illustre cité comme Florence, n'est qu'une vague et mouvante tribu comme cette tribu des Bohémiens où le chef Zarca rappelle sa charmante fille Fedalma, nous nous devons à cette flottante patrie, et si cette forme vague de la tribu est elle-même brisée et que la patrie ne consiste plus que dans une croyance morale, comme il est arrivé pour la race juive, nous nous devons à cette croyance. Mais sentez-vous combien tout cela est sérieusement, profondément social?

Après *Romola* et *la Bohémienne espagnole*, George Eliot revint

à cette réalité qui l'avait si bien inspirée autrefois, mais il lui arriva un peu ce qui arrive toujours après un voyage plus ou moins long, c'est que personnes et choses se sont modifiées en notre absence et que nous devons modifier nos rapports avec elles pour nous trouver en accord avec leur situation nouvelle. C'est ce que comprit merveilleusement George Eliot ; aussi ce retour à la réalité ne fut-il pas un abandon de la tentative qu'elle venait de faire pour s'approcher d'un certain idéal. Au contraire, elle persista plus que jamais dans ce projet, mais renonçant à atteindre son but par les moyens romantiques ordinaires, elle eut l'idée ingénieuse de renverser le procédé qu'elle avait employé dans *Romola*. Dans ce roman, elle avait traité l'histoire comme une réalité passée; n'était-il pas possible de traiter la réalité moderne comme l'histoire, et d'obtenir par ce moyen un semi-idéalisme qui, sans leur faire rien perdre de leur familiarité, prêtât aux choses contemporaines un peu de la noblesse et de la poésie que le recul du temps prête aux choses du passé? Ses trois derniers romans, *Félix Holt*, *Middlemarch*, *Daniel Deronda*, furent les fruits de cette ingénieuse tentative, fruits bizarres, à formes compliquées, à saveurs imprévues, obtenus par greffes habiles et où se reconnaît l'art de l'horticulteur littéraire consommé, mais qui, malgré leurs qualités exquises, ne laissent pas que de faire regretter parfois la franchise de saveur et la simplicité de formes des admirables sauvageons d'autrefois poussés plus librement et dans une terre moins altérée par les soins de la culture.

L'action de *Félix Holt* se passe pendant les années qui suivirent l'adoption du fameux bill de réforme, et l'auteur s'est appliqué à mettre en pleine lumière les courans d'opinion et les élémens sociaux qui sortirent de cette grande mesure. L'émoi de l'aristocratie qui s'agite pour faire tourner à son profit cette réforme accomplie contre son influence et qui, sous le coup de cette inquiétude, enfante ce produit nouveau, le radical de race noble, l'incapacité momentanée des classes moyennes à s'emparer du mouvement, l'indifférence brutale du peuple devant une innovation dont il ne comprend pas le bienfait et qui, dominé par la longue habitude, ne demande que deux choses : du pain en tout temps et de loin en loin une occasion d'émeute pour divertissement, la joie mal dissimulée des dissidens, qui pressentent dans ce changement capital un affaiblissement de l'église établie, leur ennemie séculaire, et enfin, à l'écart de tous ces groupes agités et ambitieux, l'apparition solitaire du radicalisme plébéien sous la forme d'un jeune excentrique sans liens avec aucun parti, sans attaches d'aucune sorte avec le passé, tel est le vaste tableau que George Eliot a peint d'une main magistrale dans les proportions modestes du tableau de genre, concentrant toute la vie anglaise de cette période

dans l'histoire d'une simple bourgade et resserrant ainsi la scène au lieu de l'étendre comme n'aurait pas manqué de faire un peintre moins habile. Cependant, malgré l'intérêt qui s'attache à ce tableau, malgré qu'il soit peut-être, après *Silas Marner*, le mieux composé des romans de George Eliot selon nos idées françaises, *Félix Holt* n'est pas une œuvre attachante à l'égal des anciennes productions de l'auteur. Les raisons de cette infériorité sont nombreuses. C'est d'abord que le héros principal, le radical Félix Holt, est un personnage déplaisant à l'excès, qui est beaucoup plus fait pour détourner de la vertu que pour y inviter. C'est ensuite qu'aucun des personnages du livre n'est réellement sympathique; non, pas même la spirituelle Esther Lyon, produit imparfait de races croisées, véritable mulâtresse au moral, trop coquette pour une fille modeste, trop sérieuse pour une coquette, incomplète en toute chose, surtout en jugement. Mais le grand défaut de *Félix Holt*, c'est le bizarre contraste qui existe entre cette mise en scène d'intérêts très réels et très pratiques dont nous venons de parler et la fable du livre, qui est romanesque au-delà de toute expression. C'est celui de ses ouvrages où elle a fait le moins emploi de ses aptitudes psychologiques et où elle a le plus sacrifié à l'action; elle y a sacrifié jusqu'au point d'emprunter au roman à sensation quelques-uns de ses *trucs* et de ses mystères, comme si elle avait été jalouse des lauriers de Mrs Braddon ou de Wilkie Collins. Cela abonde en secrets, en surprises, en jeux imprévus du hasard, en naissances supprimées, en adultères cachés, tout comme un bon mélodrame d'autrefois; il n'y manque même pas le traître traditionnel, qui se laisse aisément reconnaître sous les traits de Jermyn, l'homme de loi. Comme dans le mélodrame aussi, le pathétique résulte moins des passions et des sentimens des personnages que des situations imprévues où ils sont poussés et des coups de la fortune. Mais avec quelle habileté elle a fait usage de cet élément mélodramatique et quelle abondance de scènes saisissantes elle a su lui faire rendre! Le début du roman nous introduit au cœur du sujet de la manière la plus heureuse. Dans le manoir quelque peu déchu des Transome, on attend l'héritier du nom, Harold, qui revient d'Orient avec une fortune considérable amassée pendant quinze années d'un exil volontaire. Le voilà, il est arrivé, traînant après lui les conséquences de sa vie exotique sous la forme d'un jeune métis syro-saxon qui n'a rien du teint de roses et de lis ni de la gravité mélancolique des enfans de Gainsborough et de Lawrence. Cependant ces circonstances délicates, si bien faites pour donner prise au *cant* britannique, ne sont encore rien auprès de l'altération profonde qu'a subie à l'étranger sa substance saxonne, et sa mère s'en aperçoit douloureusement dès ses premiers mots. « Il faut songer au parlement, Harold. Une élection est à faire prochai-

nement et vous êtes le candidat désigné des tories. — Le candidat des tories? Vraiment non. — Eh quoi! mon fils, seriez-vous whig? — Eh! Dieu m'en garde! — Mais qu'êtes-vous donc? — Je suis radical. » Un début de roman pour Thackeray! Une scène de grand effet est aussi celle où Harold, après sa déconfiture électorale, rencontrant dans l'auberge qui sert de réunion à la *gentry* du district l'homme de loi Jermyn, lève sur lui sa cravache et où ce dernier laisse échapper par vengeauce l'odieux secret si longtemps retenu. « Eh bien! frappez donc, je suis votre père. » Harold tombe anéanti, et alors le député tory, son heureux rival politique, s'élançant sur Jermyn et lui saisissant violemment le bras : « Sortez, monsieur, nous sommes ici entre gentilshommes! » Un dénoûment pour Alexandre Dumas fils! Et cette autre scène encore, où la charmante Esther Lyon, héritière légale reconnue du nom et de la fortune des Transome, éveillée pendant la nuit, entr'ouvre sa porte et voit la douairière errant le long des corridors, gémissant sous le poids de l'affront et portant la main à sa joue comme pour apaiser la cuisante douleur d'un soufflet donné par une main invisible. Une situation pour Charlotte Brontë! — Mais cet élément mélodramatique est traité avec une sobriété extrême, sans déclamations, sans dépenses d'éloquence; un éclair, un coup de foudre, une trace noire, et c'est tout.

Je n'oserais dire que, dans ce roman, George Eliot ait voulu tracer son idéal du parfait démocrate, mais elle a certainement voulu se prononcer sur les vertus qui conviennent à celui qui prend ce titre et sur le principe qui doit être la règle de sa conduite. Ce principe, c'est toujours, c'est plus que jamais l'oubli de soi. Selon George Eliot, le radical est l'homme à qui les mobiles égoïstes sont le plus particulièrement interdits, car, s'il leur obéit, en quoi diffère-t-il des hommes des autres partis? Qu'un conservateur ait des mobiles égoïstes, cela est assez naturel, puisqu'il considère certains intérêts de classe comme important au bon ordre de la société et à la sûreté de l'état; mais le radical, qui nie précisément qu'il y ait aucun intérêt de classe qui doive devenir dominant au point d'importer à l'existence de la société, ne doit avoir d'autres pensées que générales, d'autres sentimens que désintéressés, et, de même que les chrétiens des premiers siècles considéraient qu'ils devaient agir en tout à l'inverse des païens, il doit tenir à honneur de répudier tous les motifs personnels qui font agir les autres hommes. Ainsi pense Félix Holt. On ne saurait dire que ce personnage soit précisément aimable, mais il est profondément anglais, et on peut contempler en lui un des produits les moins séduisans, mais les plus curieux de la civilisation protestante. Bienfaisant avec rudesse, franc jusqu'à la grossièreté, ennemi de la sentimentalité jusqu'à la négation de toute

grâce et de toute poésie, adversaire de l'hypocrisie jusqu'à la négation de tout sentiment religieux, on ne peut mieux le comparer qu'à un puritain d'autrefois qui, par l'effet du temps, serait arrivé à se *laïciser*, c'est-à-dire à ne conserver de ce qui fut lui que sa substance brute, rudimentaire, sans aucune des formes et des couleurs que la ferveur religieuse imprimait à son caractère et à son langage. Quoique George Eliot n'ait jamais eu de rapports bien tendres avec Thomas Carlyle, je ne puis m'empêcher de croire qu'elle s'est rappelé l'illustre Écossais en créant ce personnage de Félix Holt, tant il se rapproche par sa haine de la sentimentalité, du faux idéal et du charlatanisme, du type d'homme moral glorifié en toute occasion par l'auteur du *Hero Worship* et du célèbre Essai sur Samuel Johnson. Félix Holt a deux qualités qui rachètent ses déplaisantes vertus, la véracité et le désintéressement. Il a conçu la démocratie comme une société où l'individu ne doit vouloir que ce qui est l'intérêt de tous, et doit le vouloir contre lui-même, et il a mis sa vie en accord avec sa conviction. S'il réclame beaucoup pour les autres, il commence par ne rien demander pour lui. Fils d'un apothicaire de petite ville, il pouvait vivre dans une aisance relative et aspirer à une profession libérale, grâce à certains remèdes empiriques inventés et mis en vogue par son père; mais il a découvert le charlatanisme paternel, et, plutôt que d'en profiter, il préfère travailler de ses mains. Il appartient à la secte des indépendans; mais un jour il lui a semblé que sa religion trop étroite l'éloignait de la masse de ses concitoyens et le mettait en hostilité avec eux, et il a renoncé à fréquenter la chapelle de son ami, le ministre Rufus Lyon. Il est amoureux d'Esther, la fille du ministre; mais plutôt que de l'obtenir en flattant des goûts qu'il juge dangereux, il aime mieux risquer de s'en faire haïr, et brutalement il raille son penchant à l'élégance et ses lectures poétiques favorites. Le radicalisme inauguré par le bill de réforme lui semble une nouvelle exploitation politique du peuple aussi égoïste et moins justifiable que l'ancienne; ce qu'il réclame pour le peuple, c'est, non pas des droits nouveaux, mais qu'on l'aide à mieux comprendre et pratiquer ses devoirs; la vraie réforme, selon lui, c'est la réforme intérieure de l'individu, et toute réforme politique qui ne sera pas le résultat de la première ne produira que néant ou ne portera que des fruits de néant. Aussi s'est-il donné pour mission de protester contre les hâbleries électorales que la crédule convoitise populaire accepte comme paroles d'évangile. Un jour, il entend un agent d'élection au service du candidat radical déclarer à ses auditeurs que la question, pour eux, n'est pas d'avoir un député qui fasse le bonheur des ouvriers des autres provinces, mais d'en avoir un qui s'occupe exclusivement de ceux de la province où il a été élu, et il

proteste au nom de l'humanité et de la morale contre ce radicalisme de clocher. Un autre jour, il se mêle à une émeute qu'il désapprouve pour l'empêcher d'aboutir à la violence et au meurtre, et cela au risque d'en paraître le chef, accident qui ne manque pas de lui arriver et le met, pour prix de son vertueux dévoûment, à deux doigts de la transportation. Voilà un radical d'une espèce bien particulière, n'est-il pas vrai, et dont les sentimens ne ressemblent guère à ceux qui sont en circulation parmi nos masses populaires? Et cependant ce radical n'est pour nous qu'une très ancienne connaissance; nous l'avons vu depuis trente ans sous une foule de noms dans le roman anglais, et les opinions qu'il exprime, si excentriques pour un public français, sont comprises et acceptées presque comme lieu-commun en Angleterre. Si nous avons insisté sur ce caractère, ce n'est pas dans l'espérance qu'il fasse école parmi nous, mais pour permettre à ceux qui aiment les antithèses historiques d'établir une fois de plus les différences qui séparent dans les deux civilisations protestante et catholique le type du démagogue, ce produit extrême de toute société.

Les opinions très particulières qui se rencontrent dans *Félix Holt* nous obligent à revenir sur un sujet fort délicat : dans quel sens faut-il entendre que George Eliot était un esprit religieux et quelle était la mesure de cette religion? Félix Holt a rompu avec le christianisme, mais cette rupture s'arrête aux dogmes, car il lui reste ce qui est la vertu essentielle du chrétien, cet amour du prochain, sans lequel l'apôtre nous dit que nous ne sommes qu'airain sonore et cymbale retentissante, et ce désintéressement de soi que les mystiques considèrent comme la couronne de la vie spirituelle. Était-ce aussi dans ces vertus que consistait toute la religion de George Eliot, et le cachet religieux dont elle les a marquées n'est-il qu'une illusion produite par la ferveur avec laquelle elle les a prêchées? Non, il y a autre chose chez elle, c'est-à-dire l'idée même de religion qui reste nettement, quoique subtilement, distincte de l'idée de morale et qu'elle considère comme le plus efficace agent de ces hautes vertus. A l'exception de Félix Holt, il est remarquable qu'aucun de ses personnages n'arrive à la perfection sans l'aide de l'idée religieuse. Tous restent invariablement faibles et chancelans jusqu'au moment où ils sont amenés par la logique, la passion ou les accidens de la vie à en implorer le secours. Maggie Tulliver ne fut affermie contre elle-même que lorsque le livre de l'*Imitation*, négation de tout ce qui n'est pas strictement la religion, fut tombé entre ses mains, et Daniel Deronda n'arriva à sortir de son état de flottant idéalisme que lorsqu'il eut été initié à la foi du judaïsme par le ministère de l'amitié de Mordecaï. A la vérité, George Eliot n'est guère exclusive sur le choix de ce secours reli-

gieux; de quelque part qu'il arrive et quelque nom qu'il porte, anglicanisme, catholicisme, calvinisme, judaïsme, elle est prête à l'accepter pour ses personnages. Remarquez seulement que ce secours sort toujours d'un sanctuaire, cloître, conventicule, synagogue, jamais d'un froid cabinet d'études ou d'une méditation exclusivement philosophique. Il y a mieux; elle n'accepte pas la religion sans le cortège de certaines pratiques, et elle considère quelques-unes de ces pratiques comme indispensables à la santé de l'âme. Elle pousse très loin dans ce sens, car elle s'approche singulièrement, — qui l'aurait cru? — des doctrines du catholicisme sur la nécessité de la direction de conscience. Chose curieuse et qui montre bien à quel point la nature du sexe perd peu ses droits même chez une femme de génie, c'est surtout pour les femmes que George Eliot reconnaît cette nécessité d'un guide spirituel, non parce qu'elle les estime plus faibles, mais parce qu'elle les estime plus passionnées et que, par conséquent, elles ne peuvent être sauvées, protégées, relevées, consolées que par une autorité morale qui ait pouvoir sur leur sensibilité. C'est un tel sauveur que Jeannette Dempster, des *Scènes de la vie cléricale*, cherche et trouve dans le jeune ministre, M. Tryon, qui la retire des abîmes du désespoir et des habitudes vicieuses de l'ivrognerie; c'est un tel protecteur que Maggie Tulliver vient chercher un instant auprès du docteur Kenn, c'est un tel guide spirituel que Romola trouve dans Savonarole. L'endurcissement de cœur et le silence opiniâtre d'Hetty Sorrel après son crime cèdent à la parole religieuse de Dinah Morris; pour être opéré par une petite méthodiste, ce n'en est pas moins le miracle de résurrection morale que le catholicisme attribue à l'aveu des fautes. Ce besoin est présenté comme si impérieux qu'à défaut d'un guide revêtu d'un caractère sacerdotal, l'âme féminine le cherchera sous les formes laïques d'un ami, d'un mari, d'un maître, voire d'un amant. C'est là l'histoire de Gwendolen Harleth. Ce qu'elle voudrait trouver dans Daniel Deronda, c'est un confesseur dans toute la précision du terme, c'est-à-dire un ami qui lui inspirerait respect et vénération encore plus qu'amour, à qui elle pourrait faire l'aveu de ses fautes, qui pourrait prononcer sur elle la formule de l'absolution et la faire entrer dans une vie nouvelle où ses anciennes erreurs seraient oubliées. Rappelez-vous ou lisez les admirables scènes où cet appel au secours adressé à une âme choisie pour l'estime qu'elle inspire et la sûreté qu'elle promet est poussé avec une si douloureuse insistance. Mais l'exemple de Félix Holt et d'Esther Lyon est peut-être celui où l'auteur s'est le plus longuement complu à montrer les bienfaits de cette sorte de direction de conscience. Esther Lyon est une jeune fille éprise d'un faux idéal, qui gâte une sensibilité vraie par une sentimentalité prétentieuse et corrompt de rêveries

romanesques un esprit qui pourrait devenir sérieux. Ce faux idéal, Félix Holt s'est imposé pour tâche d'en sauver Esther Lyon, et il le bat en brèche sans ménagemens, avec l'opiniâtre acharnement d'un vrai fanatique pour qui le *Compelle intrare* est supérieur à tous les devoirs qu'ordonnent les vertus mondaines de la politesse, de la discrétion et du tact. Esther Lyon résiste d'abord, mais peu à peu son cœur est touché par la brutale franchise de ce singulier amour qui ne craint pas de déplaire, et, un jour, elle met sa main dans celle de cet impitoyable iconoclaste qui a renversé toutes les idoles chères à son imagination. Comme il est improbable que George Eliot acceptât les doctrines métaphysiques et théologiques d'aucune des religions qui font figure dans ses écrits et que cependant la religion s'y présente comme très distincte de la philosophie, il faut en conclure qu'il se rencontrait chez elle quelque chose de la célèbre contradiction de la philosophie kantienne, qui, après avoir détruit toute certitude par les antinomies de la raison pure, retrouvait les principales vérités morales par l'élan de la raison pratique. Elle aussi avait sa raison pratique qui lui faisait retrouver la religion au moment même où sa raison critique en repoussait les diverses expressions systématiques.

De tous les romans de George Eliot, *Middlemarch* est à notre avis le plus défectueux et le plus confus. Nous déclarons ne pas en saisir nettement le sens, bien qu'elle ait fait précéder le livre d'une préface afin que le lecteur ne s'y méprît pas. Elle a voulu, dit-elle, représenter une sainte Thérèse en germe, étouffée par la vie provinciale, mais avec la meilleure volonté du monde, il nous est impossible d'apercevoir entre son héroïne Dorothée Brooke et sainte Thérèse, d'autre analogie que celle-ci : c'est que Dorothée s'éprit du vieux ministre protestant Casaubon parce que sa face parcheminée lui rappelait celle du sage Locke, et que sainte Thérèse, dans son admiration pour l'état de maigreur où saint Pierre d'Alcantara avait été réduit par ses austérités, raconte que, lorsqu'elle le vit pour la première fois, il lui parut ressembler à une racine d'arbre desséchée. N'en déplaise à George Eliot, elle s'est méprise complètement sur la nature de son héroïne : ce n'est pas à sainte Thérèse, c'est bien plutôt à Desdémona qu'elle ressemble, avec cette énorme différence cependant, que l'amour de Desdémona pour le vieil Othello est fondé sur des motifs héroïques, tandis que le sien est fondé sur des motifs de pédantisme qui, pour être naïfs et ingénus, n'en sont pas moins déplaisans à l'excès. La pensée première de l'auteur ne ressort donc pas naturellement et avec évidence de la fable de son roman ; mais si, au lieu de vouloir peindre une sainte Thérèse avortée, elle avait voulu démontrer par l'exemple de Dorothée

Brooke que l'instinct du dévoûment peut avoir ses erreurs comme l'égoïsme, elle aurait en revanche complètement réussi, et il n'est pas impossible que ce soit cette pensée-là, restée obscure et inconsciente dans son esprit, et sur laquelle elle a pris le change lorsqu'elle a cherché à se la représenter clairement, qui l'ait provoquée à écrire son livre. De même que, dans l'amour de Desdémona pour Othello, il y a dans la passion de tête de Dorothée pour ce vieux faux savant, décoré de l'illustre nom de Casaubon, une véritable perversion de nature. C'est presque une déviation du sens moral qu'un dévoûment qui sort à ce point des conditions normales de la vie et de l'amour. Au fond, je crains bien qu'il n'y ait un attrait secret pour la souffrance dans le sentiment qui la pousse vers ce cuistre caduc; elle va vers lui absolument comme sainte Élisabeth allait de préférence vers les lépreux, ou, puisque l'auteur y tient, comme la petite Thérèse et son jeune frère allaient se faire martyriser par les Maures lorsqu'ils furent arrêtés par leurs parens sur le pont d'Avila; mais cette charité, qui est sublime s'il s'agit du service de l'humanité, n'est plus que ridicule s'il s'agit du choix d'un mari, et cette exaltation, qui est héroïque si la foi religieuse y est intéressée, n'est plus que platement romanesque si elle s'abaisse à la vie étroite d'un ménage. Ce qui nous fait croire que la pensée latente de George Eliot a bien été de montrer les erreurs, les fautes et les *péchés* possibles des sentimens altruistes, c'est qu'elle nous en a présenté un second exemple dans un autre personnage du livre, le médecin Lydgate, homme de valeur et de caractère, qui épouse l'égoïsme incarné sous la forme d'une sotte sentimentale, laquelle le fait dévier de sa voie et finalement l'éteint dans les catacombes d'une maussade médiocrité, par pure stupidité et sans le moindre profit pour elle-même. Pour peindre le milieu dans lequel avortent les aspirations bizarres de Dorothée, George Eliot a eu l'idée ingénieuse et compliquée de représenter la vie entière d'une petite ville de province avec ses enchevêtremens de relations, ses entre-croisemens d'intrigues, ses ramifications infinies de menus incidens; mais un autre défaut naît de cette peinture vaste comme une fresque italienne et minutieuse comme une miniature hollandaise, c'est que ce milieu est tellement considérable que l'héroïne y disparaît et qu'on l'oublie quelquefois pendant tout un volume. Il n'y a pas, en effet, moins de quatre romans parfaitement distincts dans ce livre, quatre romans dont l'auteur quitte et reprend chacun à tour de rôle, et rien n'est singulier comme ces histoires bourgeoises qui s'interrompent et se succèdent à la manière des histoires chevaleresques de l'Arioste. Mais il faut bien vite ajouter que, si l'ensemble du livre est mal conçu, les épisodes en sont souvent

admirables de vérité et de pénétration. Les scènes du lit de mort du vieux Featherstone et de la lecture de son testament méritent tout particulièrement d'être citées. Pour l'abondance des figures et le sentiment caricatural indulgent et fin avec lequel elles sont tracées, cela est à placer à côté des meilleures peintures de Wilkie.

Daniel Deronda est le dernier grand ouvrage de George Eliot. Ce livre se compose de deux romans qui se déroulent parallèlement sans jamais se mêler intimement, à la manière de deux fleuves qui coulent dans un même lit et se traversent sans mêler leurs eaux parce qu'ils courent en sens inverse l'un de l'autre. D'un côté, le monde de l'égoïsme élégant, de l'autre, le monde de l'enthousiasme; si par cette composition en quelque sorte manichéenne, l'auteur a voulu dire qu'il n'y aura jamais fusion entre les enfans de la lumière et les enfans des ténèbres, aussi rapprochés qu'ils vivent les uns des autres, elle a pleinement réussi, et c'est en toute vérité ce qu'elle a voulu dire. De ces deux romans celui qui est consacré aux enfans d'Ahriman, l'histoire de Gwendolen Harleth et de Grandcourt, est cependant le meilleur. Cette partie du livre, — celle-là seulement, — est à mon avis la production la plus remarquable qui soit sortie de la plume de George Eliot depuis les romans de sa première manière. Les qualités qu'elle semblait avoir en partie perdues après *Silas Marner* et *le Moulin sur la Floss*, lorsqu'elle n'avait plus eu pour la soutenir les souvenirs des impressions de ses jeunes années, elle les a retrouvées à la veille de sa fin pour donner forme aux observations amassées à un âge où l'âme est moins perméable aux émotions et dans un monde qui ne permet pas sans les contrarier l'exercice des dons qui lui étaient propres. Elle aurait pu dire d'elle-même en parodiant un vers célèbre de Victor Hugo que la vie lui avait refait une virginité d'observatrice. Cette réalité élégante et mondaine que sa vie d'écrivain lui avait permis d'approcher a été peinte avec une irréprochable impartialité, sans un ton faux, sans un détail hors de place, sans une nuance hasardée. La figure de Grandcourt en particulier mérite toute admiration. Cet être au visage blêmi par la débauche, au cœur flétri par le vice, à l'âme effacée par la nullité intellectuelle et ces lois du bon ton qui proscrivent les manifestations extérieures des passions, formidable cependant sous cette absence de relief et inéluctable sous tant de faiblesses, compose certainement le portrait de dandy le plus étonnant qui ait été encore peint. Et Gwendolen, comme on la sent vraie et qu'elle est vivante avec ses chimères d'enfant gâtée, ses ambitions de fille pauvre, ses insolences de jolie femme, ses humilités de chienne fouettée sous les cinglantes remontrances de Grandcourt, ses emportemens soudains de haquenée pur sang

incomplètement dressée et capricieusement rebelle au frein! Il y a dans ces peintures du monde de l'égoïsme élégant une franchise et en même temps une retenue, une vérité et en même temps une justice qui font paraître les pages les plus célèbres des Balzac et des Bulwer grossières ou calomnieuses; c'est que ce monde a été observé avec une indignation où la sympathie avait encore sa place, et que cette dose de sympathie a suffi pour sauver l'auteur de l'enthousiasme puérilement immoral du premier et de l'amertume pessimiste du second.

Si des deux romans dont se compose *Daniel Deronda*, le plus parfait est celui qui est consacré aux enfans des ténèbres, le plus important est celui qui est consacré à la glorification des fils de la lumière, et cette appellation n'est pas une simple métaphore philosophique, car les personnages dont il s'agit dans ce roman appartiennent au peuple qui, dès la plus haute antiquité, porta ce nom d'élu que les temps modernes, par la plus singulière des contradictions, lui ont conservé tout en le persécutant. Dans ses dernières années, en effet, George Eliot s'éprit pour la race juive d'un enthousiasme que rien dans ses écrits antérieurs ne faisait prévoir et qui, pour ce motif, n'a pas laissé de surprendre quelque peu. Cet enthousiasme n'avait rien que de très explicable, son objet étant donné; mais pourquoi avait-il été si tardif? Fallait-il l'attribuer à quelque amitié des dernières années qui, reconnaissant en elle un admirable instrument de propagande, lui aurait communiqué cette ardeur de prosélytisme que Mordecaï insuffle à Daniel Deronda? ou bien fallait-il croire que le cours de ses études l'ayant portée à examiner de plus près l'histoire du long exil de la race juive, elle s'était sentie prise d'admiration pour l'invincible fermeté dont cette histoire porte témoignage? L'une ou l'autre de ces deux causes, pensait-on, devait être la vraie, car pour des raisons pressantes de politique et d'humanité on ne pouvait en apercevoir aucune. Il n'y avait à l'époque où fut composé et publié *Daniel Deronda* aucune menace de persécution dans aucun pays du monde; les juifs d'Angleterre et de France faisaient socialement assez bonne figure pour qu'il fût superflu d'attirer sur eux l'intérêt des gentils; les massacres récens de Russie et de Pologne étaient encore profondément cachés dans les mystères de l'avenir, et les prédicateurs ordinaires de la cour de Berlin n'avaient pas encore découvert dans la croisade antisémitique le plus ingénieux moyen de venger M. de Bismarck de l'opposition persévérante du député Lasker. Aussi, crois-je bien qu'aucune des raisons qu'on s'ingéniait à découvrir n'est la véritable, et que, s'il est permis de conjecturer, l'on trouverait peut-être l'origine de *Daniel Deronda* dans certain person-

nage d'un drame d'Alexandre Dumas fils, qui a précédé de quelques années le roman de George Eliot, *la Femme de Claude*, ce juif pieux et enthousiaste qui gémit sans relâche sur les destinées de sa race et nourrit en son âme fervente l'espoir de la reconstitution de la Palestine. La pièce, si l'on s'en souvient, n'eut à Paris qu'un médiocre succès, beaucoup par la faute de ce personnage ; mais les sympathies des artistes sont déterminées par des raisons fort différentes de celles du public, et ce néo-prophète, presque sifflé des Parisiens, légèrement transformé, devint, selon toute apparence, le personnage de Mordecaï, comme la femme de Claude, par une transformation analogue, devint Gwendolen Harleth. Dans ce drame mal accueilli, George Eliot découvrait la synthèse la plus large possible de la doctrine morale qu'elle avait prêchée toute sa vie.

Cette synthèse, invisible pour d'autres yeux que les siens, elle s'en empara et lui donna corps par ce roman de *Daniel Deronda*, qui fut dans tous les sens son chant du cygne, non-seulement parce qu'il a été sa dernière grande œuvre, mais parce qu'il résume et couronne sa carrière de la manière la plus vaste et la plus exacte à la fois. Sa doctrine du désintéressement, du sacrifice volontaire, n'apparaît-elle pas ici dans son intégrité absolue, prêchée non plus par un individu isolé, ou par quelqu'un de ces groupes humains qni s'appellent familles, ou par une crise passagère d'une société, mais par toute une race d'hommes et par de longs siècles d'une rigoureuse observance ? Et s'il faut juger d'une vertu par ses fruits, où et quand cette vertu du sacrifice en a-t-elle porté d'aussi beaux et d'aussi nombreux ? Cet asservissement volontaire n'avait-il pour but que la conservation d'Israël et la protection de ses intérêts distincts ? Non, il avait pour but la protection de quelque chose d'éternel et d'infini ; aussi ses résultats importaient-ils à l'humanité entière et se sont-ils étendus à l'humanité entière. Au fond, ce que défendait le juif sous le nom de patrie, ce n'était rien de local, rien de matériel, rien de visible, car la représentation vraie de cette patrie, c'était le temple, et lorsque le temple eut été détruit, cette patrie idéale, dont il n'était que le signe et que la destruction ne pouvait toucher, suivit le juif partout où il alla et n'en obtint que plus d'attachement et d'obéisssance. Or cette patrie idéale que le juif avait défendue dès ses origines, c'était une certaine conception, simple, noble, rationnelle sous forme mystique, d'unité morale, sociale et politique, également vraie pour les hommes de toutes les races et pouvant s'étendre un jour à la terre entière, en sorte que, lorsque ce dévoûment acharné, exclusif et en apparence étroit, semblait mettre Israël en antagonisme avec tous les autres peuples et poursuivre un but de séparation, il poursuivait, au contraire, un

but d'unité et d'universelle fraternité en conservant à l'humanité son plus précieux bien et en luttant avec une opiniâtreté sans relâche afin d'atteindre le jour incertain « où l'esprit de Dieu se serait assez répandu sur toute chair » pour qu'Israël pût transmettre aux peuples, sans crainte de le voir méconnaître, l'héritage dont il était dépositaire.

Le personnage de Daniel Deronda fait le lien de ces deux romans. C'est tout à fait un personnage selon le cœur de George Eliot et en tout la contre-partie parfaite du Tito Melema de *Romola*. Fils d'une cantatrice juive, élevé par un grand seigneur anglais, pas plus qu'à Tito Melema les circonstances du berceau ne lui ont été favorables; mais, tandis que Tito ne trouve dans ces circonstances que prétextes sophistiques pour justifier son égoïsme, Daniel Deronda, au contraire, n'y découvre que motifs pour s'élever toujours davantage vers le bien pour lequel son âme est née. Parvenu à l'adolescence, il a soupçonné qu'il y avait un mystère dans son origine, mais, loin d'en concevoir aucune crainte, il n'a ressenti qu'une généreuse impatience de le pénétrer. Quelle que fût cette origine, le malheur était pour lui de l'ignorer, le bonheur de la connaître, puisqu'elle avait droit, dans tous les cas, à ce qu'il y avait de meilleur en lui, grande et noble, à son amour et à son respect, humble ou même basse, à son amour et à son dévoûment. Tout lui est matière à perfectionnement moral, et son cœur s'épanouit et se dilate là où ceux des autres hommes se contractent et se refroidissent. Le mystère est enfin levé; sa mère, en l'abandonnant à l'adoption du bon sir Hugo Mallinger, a voulu le sauver de la flétrissure que l'opinion attache à sa race et lui donner les avantages que leur naissance donne aux gentils; mais Daniel Deronda ne l'entend pas ainsi, et puisqu'il était juif par cette fatalité du sang que sa mère a voulu effacer, il le sera maintenant par le choix libre de son cœur et en renonçant à sa qualité de gentleman gentil. Ces traits de noblesse, si beaux qu'ils soient cependant, sont faits pour toucher plus particulièrement les juifs; en voici un qui est fait pour intéresser plus directement le vaste peuple des gentils. Le soupçon que Deronda a eu de bonne heure du mystère de sa naissance a eu pour résultat de le délivrer de toutes les attaches de caste, de famille, de rang et de parti qui s'imposent aux esprits des autres hommes pour les façonner, leur imprimer leurs directions et leur assigner la cause qu'ils devront défendre. Deronda est donc orphelin au sens spirituel aussi bien qu'au sens temporel du mot, condition dangereuse entre toutes, car nous l'avons vu par l'exemple de Tito Melema, c'est celle qui fait les véritables aventuriers. Cette liberté d'esprit a laissé Deronda maître de se promener à sa guise à travers les doc-

trines philosophiques, religieuses et politiques, et, comme il était assez naturel, il est resté flottant entre les manifestations contraires de la pensée humaine et sans envie de se prononcer. Mais cette indécision ne l'a conduit ni au scepticisme ni à l'indifférence; elle ne l'a conduit qu'à un accroissement de sympathie. Comme il ne trouve pas en lui de raisons de haïr aucune doctrine, il découvre aisément dans chacune le point par lequel elle est digne de l'amour et du respect d'une âme qui n'a souci que du vrai. Oh! que voilà un caractère que nous connaissons bien, et que, dans un autre temps que celui où nous sommes, nous aurions aimé à écrire son apologie! Deronda est le parfait représentant d'une classe d'esprits aussi noble que peu heureuse, née de ce conflit de doctrines qui caractérise notre siècle et qui est le plus énorme dont l'histoire morale fasse mention. Placés au milieu de cette lutte plus confuse encore qu'elle n'est ardente, ils avaient peine à se prononcer pour aucune opinion, parce qu'ils répugnaient à en accepter les étroitesses, et, peine encore plus grande à se séparer d'aucune, parce qu'ils en avaient pénétré par impartialité la raison d'être ou la légitimité. Véritables martyrs de la sympathie, ils restaient ainsi exposés aux coups de tous les camps, chacun les récompensant de la part d'amour qu'ils lui portaient par la haine dont il poursuivait ses adversaires. Ils n'en allaient pas moins au milieu de leurs rangs ennemis, cherchant à les réconcilier en les amenant à se mieux comprendre et en leur présentant des images d'eux-mêmes qui ne fussent pas calomnieuses. C'en est fait aujourd'hui du rôle de ces bienveillans intermédiaires; le temps actuel ne leur est pas favorable, il le deviendra de moins en moins, et nous annonçons la mort de ces bons *dives* sans croire qu'à l'exception de M. Renan, leur patron naturel, il y ait encore quelqu'un que cette funèbre nouvelle puisse toucher.

C'est un lieu-commun habituel de se plaindre de la mort et de déplorer les coups qu'elle frappe sur les illustres, toujours trop tôt au gré de leurs admirateurs; mais elle est en son genre très grande artiste elle aussi, et il est remarquable qu'elle vient bien souvent apporter le dénoûment à l'heure précise où le poème de la vie ne pourrait que se gâter en se prolongeant. Nous osons dire que tel a été le cas pour George Eliot. Avec *Daniel Deronda*, l'évolution de sa pensée était réellement parfaite, et l'on ne voit pas ce qu'elle eût pu y ajouter sans tomber dans les redites ou les entreprises excentriques. La preuve en est dans les quelques écrits qu'elle publia encore, écrits qui sont comme les excès de festons et de figures que l'artiste peut ajouter à son gré à la décoration d'un édifice ou en retrancher, mais qui ne sont pas nécessaires à cette décoration et encore moins à l'édifice. Deux nouvelles et un petit volume d'es-

quisses morales composent ces derniers écrits. Nos lecteurs se souviennent certainement du *Voile soulevé*, conte ingénieux où l'auteur semble s'être souvenu d'Edgar Poë et où elle a réussi presque à son égal à saisir le fantastique qui résulte des désordres nerveux et de la perversion qu'un état de faiblesse maladive apporte dans les habitudes de la sensibilité. La seconde nouvelle, *Frère Jacob*, est une spirituelle bouffonnerie morale, quelque chose comme l'opérette comique des mêmes sentimens dont tel de ses romans, *Romola*, par exemple, est l'opéra sérieux. Quant aux *Impressions de sir Théophrastus Such*, malgré bien des pages fines et piquantes, c'est un livre décidément inférieur. La mort n'a donc, selon toute apparence, rien empêché d'essentiel à l'œuvre de notre auteur, et tout ce qu'on peut lui reprocher, c'est de ne pas avoir laissé George Eliot jouir assez longtemps de la célébrité qu'elle s'était conquise.

L'étude que nous avons maintenant achevée nous dispense de longues conclusions. Il est un point cependant que nous ne pouvons éviter et sur lequel nous nous expliquerons brièvement. Quelle place l'avenir garde-t-il à George Eliot? La réponse à cette question est quelque peu différente selon qu'on envisage son œuvre au point de vue littéraire ou au point de vue philosophique. Littérairement cette place sera à coup sûr considérable, mais encore plus originale. Nous ne pouvons nous empêcher de croire, en effet, que George Eliot restera dans le roman anglais un phénomène isolé et qu'elle n'aura pas de successeurs et encore moins de disciples. L'impartialité qui est la qualité dominante de son intelligence est rarement propre à faire école. Il faut pour cela une violence de parti-pris sur la vie et le monde, un déséquilibre de sentimens, une exagération de principes, une tyrannie ou une injustice d'imagination qui ne se rencontrent à aucun degré chez l'auteur d'*Adam Bede*. Un Thackeray peut, à la rigueur, faire école, parce qu'un misanthrope a cet avantage qu'il partage toujours son public en deux camps et qu'il se conquiert tous ceux qu'il ne révolte pas; un Dickens peut faire école, et même mieux qu'école, parce qu'en ameutant la sensibilité publique autour de certains phénomènes sociaux, il peut créer quelque chose comme un parti du sentiment. Mais son impartialité n'est pas encore la seule raison qui assure George Eliot contre la concurrence posthume des disciples et des rivaux. Il ne se peut pas que vous n'ayez entendu parler de ces médecins et de ces chirurgiens consommés dont le talent est tellement inséparable de leurs personnes qu'ils ne peuvent former de disciples, parce que leur science, qui seule pourrait se transmettre, est de beaucoup inférieure, quelque sérieuse qu'elle soit, à leur art qui ne peut se léguer ni s'enseigner; Nélaton et Trousseau étaient ainsi, dit-on.

On transmet une doctrine, un principe, une méthode, une découverte, on ne transmet pas les dispositions de l'œil, la finesse du tact, la légèreté ou l'adresse de la main, la sûreté de la diagnostication, la pénétration rapide des obscurités de la nature, l'intuition prompte des cas isolés qui ne peuvent être jugés par des règles générales. George Eliot fut semblable à ces inimitables praticiens. Elle n'a été un si grand peintre de la nature que par des qualités absolument inhérentes à sa personne et qui protègent son originalité contre les efforts les plus habiles de l'imitation ou le zèle de l'admiration la plus enthousiaste. La réalité est ouverte à tout le monde et d'autres pourront s'en inspirer comme George Eliot, mais ils ne relèveront pas d'elle pour cela, car ils ne pourront retrouver ni le même tact, ni la même mesure, ni la même probité d'observation, ni cette même curiosité patiente qui n'abandonne un phénomène que lorsqu'il a été suivi dans toutes ses phases et décrit avec une absolue précision.

Il n'en est pas de même de son rôle philosophique et moral. L'influence qu'elle a exercée sous ce rapport est considérable, et il faut faire des vœux pour qu'elle le devienne toujours davantage. Je ne sais pas quel avenir est réservé aux sociétés démocratiques, mais si elles le veulent long et prospère, leur principal souci doit être de travailler à se créer leur morale propre; or, la première condition pour accomplir cette tâche immense, c'est de découvrir l'accord nécessaire entre les élémens nouveaux qu'elles apportent et ce qu'il y a d'éternel dans la nature des choses. Le problème, il est vrai, est de difficile solution, mais il importe de savoir qu'il emportera infailliblement toute société qui ne saura pas ou ne voudra pas en venir à bout. Pour résoudre ce problème d'où dépend leur salut, les démocraties ont jusqu'à présent pris le plus court en tranchant dans le vif des institutions que le passé nous a léguées, ou bien elles l'ont éludé en se flattant du chimérique espoir que le fond des choses disparaîtrait avec leurs formes, parce que, comme elles, il pouvait être atteint de caducité ou de vieillesse. Elles n'ont jamais voulu se demander sérieusement s'il n'y a pas pour les sociétés certaines conditions d'existence marquées d'un signe de nécessité et aussi immuables que le sont les lois de la vie et de la mort; de là tant de mécomptes et tant d'emportemens, tant de témérités et tant de défaillances, tant d'agitations et tant de lassitudes. Cependant dix justes suffirent autrefois, selon l'antique légende, pour sauver la ville coupable, et il se rencontre aussi dans les démocraties modernes une élite d'esprits droits, pénétrans, sages et véridiques, qui, ne consentant pas à se payer d'illusions ou rougissant de s'emporter contre les conditions fatales des choses, ne s'étonnent

pas que l'ordre du monde ne soit pas en tout conforme à leurs désirs. C'est à cette élite qu'appartenait George Eliot. Qu'est-ce qui subsistera des sociétés du passé dans les sociétés de l'avenir? A cette question sa réponse est nette et catégorique : tout ce qui est essentiel. Nous vous l'avons montrée retrouvant et rajeunissant au nom d'une nouvelle morale toutes les vieilles vérités qui sont nées en même temps que l'âme et toutes les institutions qui sont nées en même temps que l'homme social s'est dégagé de l'homme de la nature. Devoirs de l'homme envers lui-même, envers ses semblables, envers l'état, envers l'humanité; nécessité du règne de la règle morale, famille, patrie, religion, rien ne manque au catalogue de ce que réclament les lois conservatrices des sociétés. Tout ce qui a été sera et rien ne sera que ce qui a été, nous dit-elle; on ne verra point un nouveau ciel et une nouvelle terre, et aucun des miracles millénaires que beaucoup d'entre vous espèrent ne s'accomplira; il en est un cependant auquel vous ne pensez pas et que vous pouvez opérer vous-mêmes si vous le voulez, celui que contempla le prophète lorsque les ossemens blanchis se réveillèrent sous le souffle de l'esprit et se revêtirent à sa vue de chairs jeunes et florissantes. Soufflez, vous aussi, sur toutes les choses du passé un esprit nouveau, l'esprit de sympathie, de charité et de justice, et soudain vous les verrez reverdir comme les plantes se relèvent sous l'action des pluies bienfaisantes après les longues sécheresses ou le sommeil de mort de l'hiver. La puissance de transformation est en vous, rien qu'en vous, mais elle y est avec une absolue certitude, et vous serez étonnés de voir combien les choses s'accorderont facilement avec vos désirs, si vos désirs sont inspirés par l'amour, guidés par l'intelligence, approuvés par la raison. Tout l'avenir du monde est dans vos âmes pourvu qu'elles soient dépouillées de mensonge, tout le salut de l'humanité est dans vos cœurs pourvu qu'ils soient purifiés d'égoïsme. Voilà la leçon morale suprême qui sort des écrits de George Eliot, et bien des fois, pendant que je l'écoutais nous la donner avec cette sagacité lumineuse et cette intelligence émue qui la distinguent, ma pensée s'est reportée vers cette scène sublime du vieux tragique grec où le jeune dieu Apollon descend sur l'autel de Minerve, la déesse dispensatrice de toute sagesse, pour opposer à la morale vengeresse des antiques déesses la morale de la justice, de la pitié et de la raison.

ÉMILE MONTÉGUT.

LA

JEUNESSE DE M. HASE

Tous les hommes qui ont aujourd'hui quarante ans et qui ont passé leurs examens du baccalauréat à la Sorbonne se souviennent de M. Hase, un grand vieillard à cheveux blancs, fort recherché de la jeunesse pour son extrême indulgence. Il avait l'habitude de scander les réponses du candidat d'un *très bien!* articulé lentement, mais avec conviction. Quelquefois même, à un mot latin ou grec, il tressaillait sur sa chaise et restait comme interdit devant le savoir de son jeune interlocuteur. Cela ne l'empêchait pas, disait-on, de marquer de temps à autre un *médiocre* ou un *nul* au candidat.

Quand on le voyait faire son cours, on ne savait ce qu'il fallait admirer davantage : sa science ou sa bonhomie. Toute l'antiquité lui était familière : auteurs, monumens, histoire, géographie, grammaire, il savait tout. Il savait tant de choses qu'il était continuellement tenté de sortir de son sujet pour se laisser aller aux digressions. Une parenthèse en amenait une autre, et quand, au bout d'une heure, il était arraché, bien malgré lui, par la voix de l'appariteur à sa leçon, l'exposition n'avait peut-être pas avancé beaucoup, mais on avait appris, sur toute sorte de matières, quantité de faits curieux et peu connus. Sa mémoire était prodigieuse, car non-seulement il citait de tête ses auteurs, mais il pouvait dire le livre, le chapitre et la ligne.

Tout un cycle de légendes s'attachait au nom de M. Hase. Quelques-uns prétendaient que, sous des dehors paternels, il cachait un caractère sceptique et égoïste. On racontait des anecdotes plus ou

moins authentiques sur sa politesse exagérée, sur sa crainte d'offenser personne, sur son habitude de parler grec et latin, sur sa vie privée : il est à supposer qu'à un fonds véritable la tradition populaire, comme d'habitude, avait beaucoup ajouté. Mais, en dépit de la légende, ou peut-être la légende aidant, ce qui dominait chez tout le monde, c'était un mouvement de sympathie pour ce grand savant qui avait vu tant de choses, qui appartenait à un autre âge et qui trouvait un mot aimable à dire à chacun. En ce qui concerne son origine, sa jeunesse, les informations manquaient, ceux qui avaient pu être témoins de ses débuts avaient disparu depuis longtemps. On savait seulement qu'il était Allemand de naissance, ce que son accent disait de reste, et qu'il était venu à Paris dans les premières années du siècle. Comment? pourquoi ? Là-dessus on n'avait que des bruits vagues et contradictoires.

C'est la jeunesse de M. Hase et son arrivée à Paris que nous allons raconter d'après une série de lettres écrites par lui-même. On y verra un homme bien différent du vieillard timide et cérémonieux que nous avons connu. A l'âge de vingt ans, étant étudiant à Iéna, il quitte l'Allemagne pour venir à pied à Paris, sans ressources d'aucune sorte, sans connaissances ni relations, sans plan arrêté, mais désireux avant tout de se dévouer à la cause de la liberté, d'accomplir quelque œuvre utile à l'humanité, surtout si elle est difficile et périlleuse. L'enthousiasme républicain est la source de ses résolutions, le principe de ses actes. M. Hase, qui aimait les citations, aurait pu dire, s'il s'était revu : *Quantum mutatus ab illo!* Il est certain que la différence entre le commencement et la fin de cette vie est grande et qu'il y a là un intéressant problème de psychologie.

Mais cette histoire n'est pas seulement curieuse comme exemple du changement que les années peuvent amener dans le caractère d'un homme. Elle doit encore nous intéresser à un autre point de vue. Elle nous montre l'attraction qu'exerçait la France au dehors au commencement du siècle. Cet aimant qui, aux premières heures de la révolution, avait attiré vers Paris tant d'esprits généreux ou passionnés, n'avait pas encore perdu sa force en 1801. Il n'a peut-être jamais agi avec plus de puissance que dans le court moment qui sépare Marengo et Hohenlinden de la proclamation du consulat à vie. Quelle impression la France d'alors, avec son terrible passé, son glorieux présent, ses immenses espérances, avec sa société encore palpitante et mal remise des secousses de la révolution, faisait sur un esprit à la fois avisé et ardent, c'est ce qu'on verra par les pages qui suivent.

I.

Charles-Benoît Hase était né en 1780 dans une des petites principautés saxonnes de l'Allemagne. Il appartenait à une famille de pasteurs très pieuse, très dévote : dans une de ses lettres, étant déjà à Paris, il se plaint qu'au lieu des nouvelles de la maison, qu'il avait demandées, on lui expédie des sermons, de l'exégèse, un commentaire sur saint Luc, chapitre XIII, verset 24-30. Dès son adolescence, par sa manière de penser et de vivre, il tranchait sur ses frères et sœurs, qui ne savaient que faire de lui : il leur faisait l'effet tantôt d'un pédant, tantôt d'un être démoniaque. Vers 1799, il se rendit à l'université d'Iéna, où, selon l'usage du temps, il poursuivit ses études dans toute sorte de directions, antiquité classique, théologie, histoire, philosophie, histoire naturelle. De tous ses maîtres il ne paraît pas avoir gardé une haute opinion. Et cependant Iéna, au commencement du siècle, présentait un ensemble de professeurs comme il est rarement donné à une université d'en réunir : pour la philosophie, elle possédait Fichte et Schelling, pour la littérature, Guillaume Schlegel, pour l'histoire, Schiller. Mais la jeunesse est difficile à satisfaire : il y avait d'ailleurs incompatibilité d'humeur entre ces grands idéalistes et le jeune étudiant, qui se rattachait franchement à la philosophie française du XVIIIe siècle. Les « contemplateurs de l'idée d'infini » ne lui causaient que de l'impatience. Quelques Grecs de Constantinople et d'Épire, qui se trouvaient alors à Iéna, paraissent avoir eu sur lui au moins autant d'influence que les cours *ex professo :* dans leur société, il apprit à parler le grec moderne. Il y joignit, car il avait une véritable aptitude pour apprendre et parler les langues, quelque peu d'arabe.

Avec toutes ces ressources d'instruction et de savoir, Iéna n'a pas le don de lui plaire : il s'y sent à l'étroit. L'inégalité des rangs, l'arrogance des gros personnages, l'incertitude de l'avenir, pèsent sur lui ; la rudesse des manières lui répugne. Au contraire, il est poussé vers la France, vers Paris, autant par ses opinions démocratiques que par l'éclat que la grande ville, fraîchement sortie de la tempête, recommence à jeter dans le monde. Derrière ce voyage, il en entrevoit un autre : il veut se rendre en Grèce pour travailler au relèvement de la race hellénique. La campagne d'Égypte avait été saluée par les Grecs comme un premier pas vers la délivrance de leur patrie : les commencemens du mouvement philhellénique sont de cette époque. Mais le second projet n'apparaissait que dans un lointain assez vague ; le but immédiat était Paris.

C'est ce voyage en France et les premiers temps du séjour à

Paris que nous allons raconter d'après le récit de Hase. Il avait contracté à Iéna, avec un étudiant nommé Erdmann, une de ces amitiés romanesques comme elles étaient de mode à la fin du XVIIIe siècle, et comme Schiller en a tracé l'image poétique dans son *Don Carlos*. Hase, durant les deux premières années de son expatriation, envoyait à son ami le journal de sa vie : notes rédigées sur le moment, sous l'empire de l'émotion présente, sans aucune préoccupation du public. Cet Erdmann paraît avoir eu pour son propre compte le goût de l'émigration, car il alla plus tard en Russie; il finit par être général russe. Les lettres de Hase, conservées dans sa famille, passèrent de main en main, jusqu'à ce qu'elles furent publiées, il y a deux ans, par une revue allemande (1). Leur authenticité ne peut faire aucun doute : il suffit d'en lire une demi-page pour en être assuré.

Ces lettres sont charmantes : il y règne un ton de franchise et de gaîté, une exubérance de sève et de jeunesse qui gagnent aussitôt les cœurs. Celui qui les a écrites ne veut point paraître aux yeux de son ami meilleur qu'il n'est, de même qu'il écarte toute fausse modestie. On devine que les *Confessions* de Rousseau étaient encore fraîches dans la mémoire de tous et qu'involontairement elles servent de modèles. A toutes les pages la chaleur du sentiment, les effusions un peu déclamatoires, l'amour de l'humanité, rappellent l'influence de Jean-Jacques. Autant qu'il sera possible, nous allons maintenant laisser parler Hase lui-même.

Selon les habitudes et les nécessités du temps, il fait son voyage à pied. D'Iéna jusqu'à Paris, on compte de deux cent cinquante à trois cents lieues : cette distance est parcourue par lui en dix-huit jours. Il faut nous représenter notre voyageur comme un jeune homme de taille élevée, droit, fort, la moustache et les cheveux noirs; sur sa figure est répandu un air d'honnêteté qui prévient en sa faveur. Son ami lui avait prédit que, par sa bonne mine, il se tirerait des situations les plus difficiles, et la suite a justifié le présage. Sur son dos, il portait un sac de chasse garni de ses effets; à la ceinture, sans doute pour se garder des mauvaises rencontres, il avait suspendu un grand sabre.

Son ami lui avait fait la conduite le premier jour.

« Eisenach, 1er octobre 1801.

« Tu as voulu m'épargner les momens les plus durs : je t'ai compris et je t'en remercie. Sans attendre, j'ai poursuivi ma route...

« Sur la hauteur, après avoir dépassé Gotha, j'ai rencontré une

(1) *Deutsche Rundschau*, 1880, 1881.

troupe d'une quarantaine d'écoliers qui allait au-devant de son nouveau maître d'école, qu'ils ne connaissaient pas encore, et qui me demanda tout d'une voix si je n'avais pas vu en route un attelage, c'est-à-dire une voiture. L'étape avait été longue; mon sac me pesait. Je fus tenté un moment de me faire passer pour l'instituteur. Après tout, qu'on fasse la classe en Thessalie ou en Thuringe, la différence est-elle bien grande? L'important n'est-il pas d'avoir son repos et son pain? Heureusement l'averse que je venais de recevoir m'avait rendu des forces. Autrement la tentation l'eût emporté et je serais installé ce soir même dans mon logis. Car le vrai titulaire, je m'en serais débarrassé en le faisant passer pour un imposteur. »

Son chemin le conduit à travers le pays de Fulda, qui formait alors un petit état indépendant sous l'autorité de l'évêque. Il faut dire ici que Hase éprouve une véritable aversion pour tout ce qui rappelle la religion et le culte catholiques : les crucifix, les images des saints dans les auberges, les croix élevées le long du chemin lui font horreur. Même les jeunes filles, en ces pays de papisme, ne lui envoient pas de sourires. Les Bäbelis et les Peppelis de Fulda sont des créatures affreuses. Quant aux hommes, ils n'ont dans la tête que des histoires de voleurs et de supplices. On lui raconte l'exécution d'un juif coupable d'assassinat qui a été écartelé et dont les membres ont été suspendus aux arbres du chemin : des détails de nature superstitieuse et mythique se mêlent au récit. « Et ce n'est pas au moyen âge que cela s'est passé : j'ai appris avec douleur que peu d'années nous séparent de l'événement. Nulle part je n'ai entendu parler *con amore* des cruautés de la justice comme dans le pays de Fulda. L'homme ne se peint pas seulement dans ses dieux, mais aussi dans ses histoires favorites. »

Le troisième jour, il croit qu'il ne pourra résister à la fatigue. Dans un village, il est pris d'un frisson; tout son corps se met à trembler. Très découragé, il croit qu'il va commencer une maladie. « Le peu de nourriture et de sommeil, la fatigue, avaient fait de moi un vrai chevalier de la triste figure. Je fus effrayé en me voyant dans la glace. Je pensai à ce que je ferais si je tombais réellement malade. Un empereur de Constantinople disait aux Huns : « Je n'ai pas l'or que vous réclamez de moi, mais j'ai du fer pour mettre fin aux tortures que vous me causez. » Je pouvais dire la même chose à ma maladie, et, je ne le nie pas, je jetai un regard d'espoir du côté de mon sabre. » Heureusement les choses n'en vinrent pas là : une nuit de bon sommeil répara ses forces.

Avec son accoutrement, son air délibéré, on le prenait pour un Français. Les opinions étaient seulement partagées sur le point de savoir si l'on avait affaire à un émissaire de la république ou à un

émigré rentrant chez lui. Il faisait de son mieux pour soutenir son rôle, jetant autour de lui le plus de mots français qu'il pouvait. La vérité nous oblige à dire qu'il s'en tirait assez mal. Dans la suite de sa vie, M. Hase apprit à parler et surtout à écrire notre langue avec correction, et non sans une certaine élégance académique qui sentait son premier empire; mais à cette époque, il en était aux élémens. Le désir de briller, joint à la conviction partagée par tout bon Allemand qu'on reconnaît le Français à son manque de respect pour les femmes, lui fait commettre d'assez sottes plaisanteries, qu'il raconte en détail à son ami. Nous donnons le passage suivant parce qu'on y voit la trace d'un talent de croquis qui était assez rare à cette époque.

« — La route me conduisit vers Hanau à travers un magnifique bois de pins: puis je longeai la ville, qui, séparée de moi par la Kinzig, était cachée dans un épais feuillage; je vins tout près de la porte qui conduit à Francfort. Quel spectacle! j'aurais voulu avoir mille paires d'yeux! Des élégans en habit bleu, avec des têtes à la Brutus, des jeunes filles à coiffures grecques se drapant dans des châles jaunes, des officiers de recrutement prussiens à panache, des fonctionnaires en habit brun et à hauts toupets. Les carrosses roulaient, et le beau monde de Hanau remplissait la large voie. Je me sentis un peu embarrassé; je n'aime pas à me présenter dans une tenue négligée au milieu d'une société en habits de fête. Mais je me rappelai que, dans le pays de Fulda, j'avais été tenu pour un Français. Bonne ou mauvaise, ma résolution fut bientôt prise. « Bonjour, citoyen! bonjour, madame! » criai-je à droite et à gauche, en me donnant l'air le plus assuré que je puis. « Bonjour, citoyen! » répondaient en riant les messieurs et les dames. Cela me donna du courage, et je me permis, — pardonne-moi ce péché! — à la faveur de mon déguisement quelques petites libertés. Je rattrapai une troupe de jeunes filles, je les regardai hardiment en face et criai à l'une d'elles : « Ah! petite belle, tu as gagné mon cœur! » La petite belle rougit presque par-dessus les yeux: mon effronterie me fit mal... »

C'est en pays allemand qu'il accomplit cette prouesse. Mais, ajoute-t-il, on est habitué ici à admirer tout ce qui est français.

A mesure qu'il approche de la frontière, tout devient plus beau. « Des vignes à perte de vue, un feuillage d'un vert sombre, et au-dessus de moi le ciel joyeux du Sud! » C'est des environs de Francfort qu'il est question. En général, Hase parle de la France, où il entre par les provinces du Rhin et par la Lorraine, comme nous parlerions de l'Italie. Ce qui le frappe, c'est la vie en plein air, les gens réunis par groupes devant les maisons, les femmes qui battent le chanvre dans la rue; si vous demandez votre route, aussitôt

les rassemblemens se forment, la conversation s'engage, les querelles éclatent pour savoir quel est le chemin le plus court; vous êtes déjà loin que vous entendez encore le bruit de la dispute qui continue; et, avec cela, partout ce charme inexprimable répandu sur le Midi !

L'enthousiasme républicain jette sa note au milieu de la description. — « Et maintenant, s'écrie-t-il après qu'il a dépassé Francfort, j'entrai dans la contrée où reposent les milliers d'hommes qui sont tombés en combattant pour et contre la liberté! Tout l'horizon ne forme qu'un vaste cimetière. Ici les Français ont battu la cavalerie de Clairfayt... »

A Francfort, il se trouve que le passeport du voyageur n'est pas en règle, de sorte qu'il est obligé de se rendre à Mayence pour obtenir le visa du préfet français. Il profite de l'occasion pour aller au théâtre de Mayence, qu'il trouve rempli de militaires de tout rang et de toutes armes. Sans se laisser déconcerter par la nouveauté du spectacle, en attendant le lever du rideau, le jeune homme s'entretient vivement avec les officiers et leurs femmes. On jouait *le Médecin malgré lui;* puis devait venir un opéra comique. Mais tout à coup, dans l'entr'acte, la toile se lève et le régisseur s'avance, un papier à la main : « Le préfet Jollivet aux spectateurs du théâtre français. Le préfet vient de recevoir des rapports de Paris annonçant que les préliminaires avec l'Angleterre sont signés. Il a cru qu'il ne devait pas cacher un moment au public cette heureuse nouvelle. » Là-dessus éclatent les applaudissemens, les cris; les officiers s'embrassent. « Vivent les consuls ! vive la république ! » On demande l'air national, qui est joué par l'orchestre et chanté en chœur par la salle. « J'étais ému comme je ne l'ai encore presque jamais été; jamais je n'ai si bien éprouvé combien l'enthousiasme est contagieux. » A la fin de la pièce, un acteur s'avance : il a composé un petit couplet sur cet heureux événement. — Chantez-le, chantez-le, lui crie-t-on du parterre. L'acteur salue, tousse et commence à chanter, avec accompagnement d'un violon de l'orchestre, quelques antithèses assez légèrement rimées. On applaudit, on fait répéter, et tout le monde s'en retourne ravi à la maison.

Le préfet Jollivet, après quelques difficultés, s'est laissé fléchir, et Hase continue sa route vers Trèves. A Sierck, il franchit la frontière de l'ancienne France, et aussitôt il trouve les marques du génie national : l'aspect coquet de la petite ville, la gaîté des gens, l'arbre de la liberté sur la place publique, les beaux magasins avec les marchandises exposées de la manière la plus propre à les faire valoir. « Et si tu adresses la parole aux habitans, comme les réponses sont justes, fines, bien dites! Bref, tu es en France... »

« Je ne connais pas, dans toute la Thuringe, une petite ville qui puisse se mesurer pour la beauté des rues, la propreté et la bonne construction des maisons, avec le dernier des villages entre la Moselle et la Meuse. Les paysans lorrains ont la tenue libre et dégagée, le regard franc, la réponse juste et prompte; avec leur cou nu, leur air martial, ils ont un aspect antique... »

Chose assez étrange, il ne loge pas à l'auberge : il loge chez l'habitant. Cette manière de voyager lui paraît très commode. « Tu ne saurais croire combien les voyages sont plus agréables depuis que chacun peut loger chez lui des étrangers... On vous fait asseoir auprès du feu, le maître de la maison à votre droite, la femme à votre gauche, les enfans approchent leurs petites chaises de paille. Maintenant il faut raconter du gouvernement de votre pays ce qu'on y dit des Français, quel est là-bas le sort des émigrés, quels sont les usages de votre nation. Et comme ce peuple est bon! comme il est facile à gagner! comme il est complaisant!

— « Les femmes cuisinent en s'agenouillant à terre devant la cheminée : cela fait de jolies scènes pittoresques, quand on vous laisse vous asseoir, comme étranger, auprès du feu; la flamme vacillante, les figures de femmes à demi éclairées, l'espace sombre dans le fond, forment un ensemble plein de charme. »

Républicain de fraîche date, il en a les étonnemens. Dans un village auprès de Thionville, il loge chez un paysan qui est le maire de sa commune, ardent démocrate, ce qui ne l'empêche pas de faire valoir ses terres. « Jamais je n'ai vu les mœurs simples du vrai républicain sous une forme aussi digne de respect que chez ce maire. Il est riche et cependant il cultive son champ lui-même comme les autres paysans. Sa place de maire ne lui rapporte rien et lui cause toute sorte de tracas : mais aucune plainte, aucune marque de mécontentement ne vient à ses lèvres. Il a une fille très aimable de quatorze ans, nommée Madeleine. Je lui demandai : « Eh bien! mademoiselle, poignarderiez-vous le premier consul s'il voulait se faire roi? » La réponse fut : « Ah! monsieur, de tout mon cœur! » Je ne pus me retenir (elle était assise à côté de moi) de l'embrasser pour cette réponse digne d'une Romaine. Aimable et vertueuse famille, tu as prouvé à l'enfant d'une nation étrangère que ce qu'on appelle vertu républicaine n'est pas une simple illusion de la jeunesse! »

Un joli trait chez Hase, c'est l'amour des enfans : logé quelque part dans une famille catholique, il passe la soirée avec la petite fille de la maison, âgée de huit ans; il lui fait réciter son *Credo*, son *Pater*, et il fait l'étonnement des parens, à qui il avait dit qu'il était d'une autre religion, en disant la liste des sacremens sur le bout des doigts. Chez les catholiques comme chez les jacobins il trouve l'expres-

sion du plus vrai patriotisme. « Mon hôte, écrit-il de Verdun, est un zélé dévot, partant un ennemi de la république. Néanmoins, lui et sa femme se réjouirent énormément quand ils virent que j'étais instruit de la marche de la guerre et des faits de l'armée. La révolution nous a appauvris, disaient-ils, mais les armées se sont bien comportées ; elles ne se sont pas battues pour la république, mais pour la patrie. Vivent nos demi-brigades! »

Dans sa course rapide à travers le pays, Hase remarque qu'il y a plus de satisfaction dans les campagnes que dans les villes. Les gens de la ville sont ruinés, le commerce est détruit, les fabriques sont fermées, les assignats (il en envoie une collection à son ami) ont causé la perte de bien des fortunes : au contraire, le paysan paie moins d'impôts, est délivré de la dîme et de la corvée, n'est plus humilié par la noblesse. Au besoin, le gouvernement pourrait se maintenir par le seul appui des campagnes.

Cette hospitalité fournie par l'habitant donne quelquefois lieu à d'amusans malentendus. « Combien d'années avez-vous servi contre vos ennemis? lui demande-t-on à Châlons. — Ainsi il n'y a pas de république chez vous?.. » On demande ce que font ses parens, ses frères et sœurs. « — Ainsi il y a aussi des curés chez vous ? » — Comme il parle d'Iéna : « Vous appartenez donc à la république ligurienne ? » — « Ainsi vint au jour un terrible malentendu qui fit presque tomber tout mon courage : on avait cru que je parlais de Gênes. » Sur les explications qu'il donne au sujet de l'Académie d'Iéna, l'hôtesse assure que, du premier coup, elle avait reconnu en lui un grand seigneur et qu'elle n'avait point douté un instant qu'il n'appartînt à une très bonne famille. « Je fus peiné d'entendre un tel propos dans un pays en république. En général, le beau nom de *citoyen* n'est prononcé presque jamais. »

Après Châlons, celui qui devait être un jour un grave professeur de la Sorbonne fait la rencontre de deux soldats en congé, dont il devient le compagnon de route. « Jusque-là mon voyage à travers la France avait ressemblé à une promenade ; je suis fâché d'être obligé de dire que maintenant les choses ont tout à fait changé. A une demi-lieue de la ville, je rencontrai deux soldats de la 9e demi-brigade d'infanterie légère, qui allaient à Paris comme moi. Je fis connaissance avec eux et dès lors notre voyage fut la chose du monde la plus vulgaire. Tous les matins, départ à quatre heures, trois repas par jour, une heure et demie perdue à chaque repas, coucher à huit heures. Pour te donner une idée de ce nouveau mode de voyager, il me suffira de te dire que j'ai oublié les noms des trois villages où nous avons couché. Je sais seulement que nous avons passé par Montmirail, La Ferté et Meaux : j'étais malade de la marche, la peau de mes pieds qui était à vif se collait la nuit aux

couvertures de mon lit. C'était un état atroce. Je veux passer sur ces trois jours abominables; je veux les oublier si je puis. »

Ils entrent à Paris par la rue du Faubourg-Saint-Martin, dont les maisons misérables lui rappellent les faubourgs de Weimar : mais à mesure qu'on approche des boulevards il découvre la magnificence de la grande ville. Hase prend congé de ses compagnons, à qui il rend cet hommage qu'il est impossible de montrer plus d'obligeance et de délicatesse. Remis par eux entre les mains de quelques ouvriers allemands, il se loge dans une auberge chez le citoyen Arnoult, 22, rue du Vertbois.

II.

S'il trouvait déjà de quoi admirer dans les villages de la Lorraine, que sera-ce à présent? Il est émerveillé de tout, enchanté de tout. A vrai dire, il était séduit d'avance. La première visite fut pour les Tuileries et les Champs-Élysées. « Comment te décrire ce qui se passa en moi lorsque mes yeux tombèrent pour la première fois sur la Seine? Le fleuve couvert de bateaux, les ponts innombrables, les édifices splendides qui s'élèvent sur les deux rives, tout cela forme un spectacle unique... » Le soir, il entend battre la retraite au Louvre : à ces tambours répondent ceux des Tuileries, puis d'autres du côté des Invalides. « Je n'ai jamais rien entendu qui m'ait fait autant d'impression. »

Cependant les soucis pour l'existence ne tardent pas à se faire sentir. Il était parti d'Iéna avec un capital de 180 francs que le voyage a déjà ébréché. Comme relations à Paris il compte sur une carte que le botaniste Batsch lui avait remise pour l'archéologue Millin, et sur une recommandation verbale d'un négociant allemand à un commerçant nommé Müller dont il n'a pas l'adresse. Il va d'abord à la recherche de ce dernier : renvoyé de quartier en quartier, après avoir battu Paris en tout sens, pendant deux jours, il apprend finalement que M. Müller a quitté Paris depuis longtemps, qu'il est établi en Picardie. Millin, qu'il va trouver ensuite, le prend sur sa mine pour un riche étranger venu pour son plaisir à Paris : il se contente de l'inviter à ses soirées. « Je veux bien y aller, si je ne suis pas mort de faim. »

Pour comble de mauvaise chance, il a pour voisin de chambre une sorte d'officier en disponibilité, Corse ou Génois, qui se dit parent du premier consul, et qui lui emprunte le peu d'argent qui lui reste. « Ce matin, à sept heures, j'entends mon voisin se lever et s'avancer à tâtons vers l'escalier. « Madame! Madame! » crie-t-il un quart d'heure durant. Je me lève, je sors, je le trouve pâle comme un mort, près de s'évanouir. « Juste ciel! dit-il en pleurant, je crie

depuis une demi-heure, et ils ne m'entendent point. » Je le ramenai à son lit et courus lui chercher une soupe chez le traiteur. « La sœur du premier consul est ma cousine, » me dit mon malade, quand je remontai et entrai en conversation avec lui. Nous en vînmes aux confidences : il est de Gênes, et il séjourne à Paris pour solliciter une pension du ministre de la guerre, Alexandre Berthier. Comment il en est venu à demander cette pension, comment il est parent de la sœur du consul, il m'a expliqué tout cela longuement, mais je ne l'ai pas compris, car il toussait continuellement à travers. Je le couvris chaudement et rentrai dans les ténèbres concentrées de ma chambre. »

Une fois la connaissance faite, le Ligurien lui explique qu'il travaille à un grand plan pour l'organisation des troupes françaises qu'il doit proposer au premier consul. Mais il est dans le dénûment, il a besoin d'argent pour achever d'imprimer son ouvrage. « Je voyais que la demande lui coûtait. C'était dur de donner de mon argent dans un tel moment. Mais il était si horriblement pâle, ses cheveux étaient si noirs, son visage si semblable à Bonaparte, que c'eût été barbarie de lui refuser quelque chose. Je lui donnai ce que j'avais. Il fut très content. J'eus un quart d'heure de bonheur. Qu'adviendra-t-il de tout cela? Je ne sais. Mais je suis assez payé. »

Au milieu de ces préoccupations, Hase entre au Louvre, alors rempli des plus merveilleux trésors d'art, et tout pour un instant est oublié. « Pendant que j'allais ainsi chez les libraires, cherchant fortune, je viens à passer par le Louvre. Je me perds dans les cours, tombe sur un flot de monde que je me mets à suivre machinalement, passe par une grande porte où se tient un factionnaire, et — ton cœur ne te dit-il rien? — je me trouvai au milieu de la Grèce, je sentis le souffle du génie grec. Comme sur leurs trônes, les dieux des anciens temps regardaient les générations nouvelles. J'étais dans la salle des antiques. Comment exprimer ce qui se passa en moi? Mon cœur battait. Je m'assis, sans rien dire, à côté du piédestal de l'Apollon du Belvédère et me perdis dans ma contemplation. De temps à autre, je fermais les yeux : puis je les rouvrais, pour les fermer de nouveau, et il me semblait que toutes ces figures étaient en mouvement. J'étais dans l'Olympe. »

Puis ce sont les tableaux, les Corrège, les Michel-Ange, les Raphaël. Enfin, les peintures modernes : il voit un grand tableau représentant la bataille de Marengo. Devant le tableau, des soldats qui avaient combattu à Marengo se montraient les positions qu'ils occupaient. « Je dus penser à Miltiade, dont la seule récompense après Marathon fut de se voir représenté au Pœcile au milieu de la mêlée. »

Mais tout cela ne lui assure pas le pain du lendemain. Il est vrai

qu'on lui propose des places. Un libraire allemand consent à e prendre pour commis, moyennant un engagement de huit ans. Les 400 francs d'appointemens qu'on lui promet et la vue de quelques jeunes personnes assises dans les bureaux sont sur le point de le décider : mais aliéner sa liberté pour un si long temps! Le prédicateur de l'ambassade de Suède ayant cru remarquer qu'il avait une bonne voix, lui offre une place de chantre dans la chapelle de l'ambassade. Il avait fait la connaissance de Coray, un vieillard maladif et bienveillant. Celui-ci est effrayé de sa situation; mais que faire? il ne peut rien pour lui : il va chercher, tâcher de lui trouver des leçons d'allemand.

Si tout vient à manquer, il reste une dernière ressource. Dans un mois a lieu une nouvelle conscription, où l'on admet les étrangers. Il se fera soldat : d'ailleurs on le tient déjà pour un militaire. « N'avez-vous pas servi dans les troupes polonaises du général Dombrowski? » lui demande-t-on de différens côtés. « Est-ce que par avance on voit sur mon visage le soldat de la garde consulaire? » Le Génois lui promet la protection de sa cousine. « Si, à l'avenir, tu dois adresser tes lettres rue de Grenelle, je ne me repens de rien. Un coup d'œil au Louvre, et les dieux me récompensent! »

Cependant les impressions se succèdent vite chez lui, et le même jour où il avait parlé sur un ton si gai de son entrée au régiment, il écrit avant de se coucher : « Je suis tombé dans une espèce d'engourdissement qui ne me permet pas de réfléchir sur mon sort : je ne me réveille que de temps à autre, mais ces momens sont horribles. »

L'instant critique était arrivé. Hase pouvait succomber dans la grande ville comme tant d'autres; c'est là que vient se placer cet épisode qui n'est pas resté complètement inconnu du public, car il a été plusieurs fois raconté de façon plus ou moins exacte, mais dont nous avons ici le récit fait sur le moment même.

« 5 brumaire, après-midi.

« Tout va mieux que je ne croyais. Hier soir, je m'étais jeté sur un banc au Palais-Royal et restai là longtemps : on fermait les boutiques autour de moi, les lumières s'éteignaient dans les galeries; il était dix heures et demie. Voilà qu'entre les colonnes s'avance une longue figure à barbe noire; c'était l'un des mamelouks qui ont suivi Bonaparte d'Égypte en France. Je le saluai en arabe: cela lui fit plaisir. Nous allâmes ensemble par la rue Traversière jusqu'aux Tuileries, où il demeure avec ses compatriotes. Il me raconta toute sorte de choses : c'était la première fois que j'entendais par-

ler arabe; mais je le compris mieux que je n'aurais cru. J'appris de lui qu'il était en relation avec la suite de l'ambassadeur turc; il me conseilla d'aller trouver l'interprète de l'ambassade. Nous étions arrivés sous le portail du palais et nous nous séparâmes... »

Cet interprète de l'ambassade était un Grec, natif d'Athènes, nommé Codrikas. Hase lui baragouina, selon son expression, quelque peu de grec moderne. Il lui plut et fut adressé par lui à Villoison, le célèbre éditeur des scolies de Venise, l'un des plus grands hellénistes que la France ait produits. Dès lors Hase est sauvé (1).

Son véritable patron et protecteur fut Villoison, qui montra en cette circonstance, comme en beaucoup d'autres, autant de générosité que de délicatesse. Il l'accueillit avec bonté, s'assura de son savoir et, avec la chaleur d'âme qui lui était naturelle, s'enflamma à l'idée des services que ce jeune helléniste pourrait rendre aux lettres. Pour commencer et en attendant qu'il puisse lui trouver des travaux à la Bibliothèque nationale, il l'invite à venir tous les dix jours lui donner une leçon de grec moderne, et comme paiement anticipé de ses leçons, il lui avance de l'argent. Ce n'est pas assez : il le met rapidement en relation avec tous les hellénistes de Paris. En quelques semaines, Hase est présenté à Sainte-Croix, l'historien d'Alexandre, à Clavier, l'éditeur de Pausanias, à Larcher, le traducteur d'Hérodote, au géographe Barbié du Bocage, au libraire et littérateur Cramer. Il est même introduit chez des personnages comme Berthollet et Chaptal. En un mot, Villoison le fait adopter par le Paris savant et lettré d'alors.

On n'est pas fâché de noter l'impression que produisent sur l'étudiant d'Iéna les hommes distingués qu'il apprend à connaître. Ce qui le frappe avant tout, c'est la simplicité des savans français. « Cette simplicité est une chose remarquable. Des hommes comme Villoison, à qui l'Europe est redevable des recherches sur Homère, dont Wolf a tiré les conclusions, conclusions faciles à déduire et qui sont connues aujourd'hui sous son nom, vous les trouvez le matin assis à terre, en robe de chambre, lisant des in-folio; mais autour d'eux tout est si beau, si bien décoré de statues, de bas-reliefs, que vous voyez bien qu'ils ont eu le temps de penser à tout, excepté à eux-mêmes. » L'observation n'est pas mal saisie. Le savant allemand, presque toujours professeur, entouré d'élèves, habitué aux respects, est facilement enclin aux airs de dignité et d'importance, surtout vis-à-vis d'un jeune homme et d'un débutant. Mais laissons continuer notre voyageur : « Avec cela, ils ont l'inquiète mobilité de la nation. Millin, assis près de la cheminée, ne pouvait pas dire

(1) La *Biographie universelle* de Didot contient un article d'Étienne Quatremère sur Villoison, où ce Codrikas est nommé. Il était l'ami de Villoison.

dix mots sans faire aller son soufflet sur le feu ou sans fouiller avec les pincettes dans les cendres. Gail n'avait pas de tisonnier : mais il prenait son petit enfant, le montait sur ses genoux et le baisait continuellement, pendant que je parlais, sur le bout du nez. Tu ne peux d'ailleurs pas te faire d'idée de l'obligeance avec laquelle ils savent vous rendre de petits services. J'avais donné à entendre en quelques mots à Millin que je dessinais et que j'avais l'intention de m'essayer sur les antiques : deux jours après je reçois un billet qui m'assure en tout temps l'entrée au Louvre. »

Les Allemands à qui Hase s'était adressé n'avaient eu pour lui que des paroles ironiques ou blessantes. « D'aucun Français je n'ai entendu pareil propos. — C'était une petite étourderie de votre part de vous jeter dans la foule d'une ville égoïste et corrompue : mais vous y êtes actuellement et vous ne serez pas perdu. — C'est ce qui m'a été dit de plus fort : ce sont les paroles de Gail. »

Et de quelle manière aimable s'y prennent ces savans pour l'obliger! « Je serais injuste si je ne reconnaissais la délicatesse extraordinaire avec laquelle on me traite. Pour pouvoir me donner quelque chose sans me faire rougir, Villoison, qui sait vingt fois plus de grec moderne que moi, me sacrifie une matinée chaque décade et appelle cela des leçons de grec que je lui donne. Chez les Breteuil, on fait comme si l'on était mon obligé. — Vous pouvez demander tout ce que vous voudrez, monsieur le professeur, me dit Mme de Breteuil... L'empressement de tous à me servir me fait sauter le cœur dans la poitrine. Grand Dieu! il faut pourtant que je vaille quelque chose pour que les gens fassent tant de cas de moi! »

Villoison avait introduit son protégé chez la duchesse de Breteuil, dont le mari avait occupé de hautes fonctions à la cour de Louis XVI et qui conservait chez elle, dans son hôtel de la rue de Sorbonne, les traditions et le savoir-vivre de l'ancien régime. La duchesse, couchée sur une ottomane, le reçoit « avec la dignité d'une Junon. » Elle veut faire donner des leçons d'allemand à sa fille, jeune personne de dix-huit ans, fort instruite, car elle parle italien et anglais, lit le latin et apprend le grec. On présente le professeur, lequel est un peu troublé à la vue des yeux noirs de sa future élève. En réponse à la question quelle grammaire allemande il faut prendre, il indique la première qui lui vient à l'esprit, celle de Gottsched : la jeune duchesse écrit *Quodechèdt* sur un papier et envoie un domestique chercher le livre chez le libraire. Hase se promet en lui-même de l'acheter de son côté pour voir ce qui s'y trouve. Les leçons commencent. Depuis qu'il est en voie de réussir, les Allemands qu'il connaît à Paris lui font des offres de service. Hase écrit avec joie qu'enfin il a pu s'arranger à la dernière mode et qu'il va pouvoir se présenter la bouche et le menton rasés, des mèches dans les yeux

et un tire-bouchon de chaque côté du visage. On explique les idylles de Gessner. Au bout de la troisième leçon, la jeune personne dit à son professeur : « Mais ce monsieur est un peu fade avec ses moutons et ses toits de paille. » Hase, étonné de cette franchise, se hâte d'écrire à son ami pour lui demander de lui envoyer par retour du courrier le *Wallenstein* de Schiller : « Attendez, ma chère, ajoute-t-il dans sa lettre : nous allons faire avancer la grosse artillerie. Sauvons l'honneur de la nation ! »

Un peu plus tard, un jour que la gouvernante qui assiste aux leçons est sortie, la jeune écolière s'interrompt pour dire à son professeur : « Je devine tout... Vous n'avez pas vainement étudié à Iéna... Vous n'êtes pas venu pour rien à Paris... Vous êtes jacobin. » Et comme il ne veut pas en convenir : « Cela ne fait rien, je suis impartiale. Mais il ne faut pas le dire à ma mère.—J'aurais, s'écrie Hase, voulu l'embrasser ! Je ne savais pas que Iéna eût une si bonne réputation. »

Une autre personne à qui il donne des leçons d'allemand est une femme qui est restée célèbre par sa beauté et son intelligence, non moins que par son noble caractère, Mme de Condorcet, la veuve du conventionnel. « Je donne des leçons à une des plus jolies femmes de Paris, à la veuve du révolutionnaire Condorcet. Quelle amabilité ! quelle grâce ! et que lis-je avec elle ? *Les Souffrances du jeune Werther...* » Je t'ai dit, dans une de mes lettres, que je donnais des leçons à Mme de Condorcet. Elle voulait apprendre l'allemand, et un certain Fauriel, secrétaire du ministre de la police, chez lequel je passe quelquefois les soirées, m'a envoyé chez elle. C'était le 28 frimaire. Cherche ce jour et marque-le dans ton calendrier : c'est un des plus beaux de la vie de ton ami. Car, je dois l'avouer, l'élévation de sentiment de cette femme admirable, l'intérêt qu'elle prend aux progrès de l'humanité, la connaissance qu'elle a des grandes journées de la révolution, peut-être aussi sa bonté envers moi, n'ont pas manqué leur effet sur mon âme. Je te prie de ne pas sourire : je la respecte entre toutes ; à elle seule, j'ai parlé de mon enfance, de mes espérances, de mon amour à Helmstädt, de toi, de mon voyage en Grèce. »

A Mme de Condorcet aussi il faisait l'effet d'un jacobin. Comme il lui parlait de la Grèce : « Vous y serez déplacé, mon ami. On vous coupera votre tête bouillonnante. » Mais Hase ne se laisse pas détourner pour si peu. « La perte de ma tête, écrit-il, ne m'empêchera pas de faire ce que je tiens pour bon et utile. L'œuvre la plus difficile, la plus ingrate est celle que j'ai choisie pour moi, et je veux me tenir parole. »

Dès lors, il se regarde comme Parisien, et il ne peut assez s'en féliciter : « Comme je bénis ma résolution d'être allé à Paris !

Comme la poitrine se dilate ici! C'est le privilège des grandes villes que chacun, parmi les milliers d'hommes qui l'entourent, trouve l'âme dans laquelle il revoit son image et dans le voisinage de laquelle toutes ses forces se développent avec une liberté et une facilité dont il ne se doutait point auparavant... » Cela ne l'empêche pas de continuer ses observations : « J'ai appris à connaître, parmi les Français de mon âge, des hommes admirablement doués, surtout pour les qualités qui distinguent en général la nation, la force et la promptitude de l'expression, le feu de l'imagination. Mais la guerre et le manque complet d'instruction sous la terreur ont plus ou moins retardé la plupart. Partout il y a beaucoup de talent, mais un talent qui n'a pas été cultivé. »

Voici une autre remarque qui servira en même temps à mieux connaître l'observateur : « La nation est étonnamment facile à éblouir. Je dois mon salut non pas tant au talent que je puis avoir ni à mon énergie, qu'à ma polyhistorie et à mon art de causer sur toutes choses avec chacun. « Comment! même le grec moderne? » criaient-ils quand je disais que je savais le grec ancien et nouveau. »

La nation est étonnamment facile à éblouir. Déjà, pendant son voyage à travers la Lorraine, il s'était écrié une fois, dans son style à la Rousseau : « O nation cordiale et confiante! même celui qui voudrait te tromper, il devrait renoncer à son dessein en présence de ta franchise! » Ce ne sont que des mots jetés en passant, mais ils éclairent un coin de ce caractère.

Pour le moment, il est tout à la joie : « J'ai maintenant supporté le plus dur; j'aurai encore à combattre avec les privations cet hiver. Mais si je passe ce moment, qui sera plus heureux que moi? Quelle richesse en trésors de tout genre, dans toutes les branches du savoir! quelle abondance de manuscrits inédits! quelles ressources pour l'étude! Partout des bibliothèques, des galeries de tableaux, des cabinets d'histoire naturelle, des jardins botaniques, partout des cours, uniques dans leur genre. Le concours inouï du monde, le frottement continuel donnent à chacun un vernis de culture, cela est naturel; mais ce qui étonne l'étranger, c'est cette ouverture d'esprit et de cœur pour tout ce qui est beau, que tu trouves même chez le dernier homme du peuple. » Dans ce moment se préparait une grande fête populaire en l'honneur de la paix. Un temple avait été élevé sur la Seine entre le Pont-Neuf et le pont National : le temple de la Concorde. Cette fête, qui eut lieu le 18 brumaire, et dont l'histoire a conservé le souvenir, fut magnifique. « Ah! la fête! la fête! » Jusqu'à minuit, au milieu de la foule ivre de joie, Hase courait, ivre de joie lui-même, se nourrissant de l'enthousiasme général.

Et alors il fait part à son ami de la résolution qu'il avait depuis

longtemps prise en son for intérieur. Il écrit à la date du 6 décembre : « Une résolution que je n'osais te communiquer autrefois qu'à mots couverts est aujourd'hui arrivée à maturité : vous ne me verrez problablement plus jamais en Allemagne. C'est désormais un devoir pour moi de consacrer toutes mes forces à un peuple qui m'a reçu avec une bonté qui dépasse toutes mes espérances... Si les Thessaliens veulent de moi, bien! j'irai, quitte à me faire étrangler peut-être par un pacha. Mais s'il faut renoncer à cette croisade, et cela se décidera d'ici à un an, je ne veux pas perdre de temps pour me fixer. » Puis il ajoute une autre confidence : « Le plus court chemin pour devenir citoyen français, c'est, comme tout le monde sait, le mariage avec une Française. » Il ne mit pas à exécution ce dernier projet.

L'idée de renoncer définitivement à sa nationalité pour se faire Français ne paraît pas lui avoir coûté le moins du monde. Ceci demande un mot d'explication. La nationalité française répondait à son tour d'esprit en même temps qu'elle flattait son amour-propre. Mais on aurait le droit d'être surpris de la facilité avec laquelle il dit adieu à sa propre nation si l'on ne se rapportait à la date dont il s'agit. Renonçait-il vraiment à une patrie? On sait que la patrie allemande a été le rêve des poètes, des philosophes, des juristes, des historiens, avant de passer dans le domaine des faits et de la politique : or, à l'époque où nous sommes, en 1801, ce grand travail n'était pas commencé; ceux qui devaient en être les auteurs s'ignoraient encore eux-mêmes. Jacob Grimm faisait ses études, en attendant qu'il devînt bibliothécaire du roi de Westphalie; Savigny n'avait encore rien écrit; les frères Schlegel partageaient leur temps entre Paris et Iéna, et se faisaient gloire de manier la langue française comme leur langue propre. Nous venons de nommer les promoteurs de l'école historique et patriotique. Quant à la littérature classique, elle n'avait elle-même pas achevé son développement : les dernières œuvres de Schiller, *Jeanne d'Arc*, *la Fiancée de Messine*, *Guillaume Tell*, n'avaient point paru. Pendant que Hase s'établit à Paris, son ami Erdmann lui envoie la *Jeanne d'Arc* qui vient d'être publiée et qui, pour le dire en passant, à cause d'une faute dans la suscription, lui coûte 83 francs de port. Le premier consul n'encourageait pas les relations internationales. Ainsi Hase était sorti d'un milieu qui devait devenir un jour le foyer du patriotisme allemand, mais où l'étincelle n'avait pas encore jailli. Il y fallait les coups de l'épée d'Iéna et de Friedland. Lorsque, en 1858, six ans avant sa mort, il retourna à Iéna avec une mission officielle pour représenter la France au trois-centième anniversaire de la fondation de l'université, il se trouva en présence d'une Allemagne qui était née et qui avait grandi depuis son départ

et à laquelle il faisait l'effet d'un être préhistorique. Il ne faut point perdre de vue ces circonstances pour juger avec équité une expatriation si lestement résolue et exécutée en trois mois.

III.

Comment la tête bouillonnante pour laquelle s'inquiétait Mme de Condorcet est-elle devenue le fonctionnaire précautionneux et prudent que nous avons connu? En premier lieu, il faut accuser les années, car l'âge est quelquefois un grand coupable. Nous avons tous connu des vieillards chez qui le temps avait imprimé aux traits une majesté particulière et dont on pouvait dire hardiment qu'ils étaient plus beaux à soixante-quinze ans qu'ils n'avaient dû l'être à vingt-cinq; mais d'autres fois le temps est comme un peintre qui s'appliquerait à déformer ses propres œuvres. Sans doute, le germe des défauts est en nous; mais l'âge prend plaisir à les développer. Ce qui, dans la jeunesse, n'est qu'un fugitif pli du visage, s'accuse, se creuse et se fixe à la longue.

Mais il y a encore d'autres raisons. Hase était arrivé en France au plus beau moment, à l'instant précis où la grandeur de la nation était à son apogée. Si jamais le long espoir et les vastes pensées furent permis, c'était à l'heure où il venait demander à prendre place parmi nous. La paix d'Amiens, la plus belle que la France ait signée, venait d'être conclue : la réconciliation avec l'Angleterre, avec l'Autriche, avec le monde entier, paraissait chose faite. C'est le moment où Fox arrivait à Paris, où les étrangers de toutes les nations affluaient pour voir la ville qui, depuis douze ans, remplissait l'univers de terreur et d'admiration. Tous les esprits étaient ouverts à la joie, à l'attente d'un magnifique et bienfaisant avenir. Mais ce ne fut qu'un moment : les déceptions allaient venir coup sur coup. Hase, en sa qualité d'étranger, devenu Français par son libre choix, les ressent plus vivement qu'un autre. Nous allons en trouver dans sa correspondance l'expression douloureuse, quelquefois poignante. A partir du mois d'avril 1802, le ton change subitement.

Il était ce que nous appellerions aujourd'hui un libre penseur. Parmi ses connaissances nouvelles, dit-il quelque part, le savant qu'il aime le mieux, c'est Barbié du Bocage, parce qu'il croit presque encore moins de choses que lui. Eh bien! le philosophe est venu pour assister au concordat et au rétablissement du culte catholique. — « Voici que nous avons le concordat avec le pape. Le travail de dix années sanglantes est anéanti. Les amateurs de la contemplation de l'infini, à Iéna, doivent se réjouir. Et quelle est ma disposition d'esprit? Celle d'un damné qui a goûté toutes

les félicités du ciel et qui retombe dans les tourmens éternels. Ah! comme je me sens seul à Paris! Je travaille presque tout le jour. »

« 16 avril 1802.

« Dimanche prochain, — cela me fait une impression étrange d'entendre parler sous la république de dimanche, nous l'avions complètement oublié, — il y a grand *Te Deum* à la cathédrale. Les consuls y seront. J'irai aussi : je finirai, je crois, par me faire moi-même catholique. »

Il avait rêvé la liberté : il voit s'établir le consulat à vie, puis l'empire. Tout le monde écarte avec empressement les souvenirs de la révolution : on prodigue les marques de soumission au nouveau maître. Hase fit comme les autres; mais quelle avait été, au mot d'empire, sa première pensée? Elle était allée aux régicides de l'antiquité. Le 28 décembre 1802 (car dès cette date il prononce le mot d'empire), il commence une lettre à son ami en citant la chanson grecque conservée par Athénée :

Cache le poignard qui menace le tyran
Sous des rameaux de myrte, comme Harmodius,
Lorsque avec son ami Aristogiton
Il délivra par sa mort sa patrie.

Il avait cru à la paix générale; il voit commencer la série interminable des guerres de l'empire, le règne de la force, l'oppression des faibles, le mépris de tous droits. « Nous pensions que les peuples s'uniraient par les liens de l'amitié; que le plus pauvre, le plus humble aurait une part à la lumière; que toutes les nations se fondraient en une grande corporation fraternelle. » Les premiers actes politiques auxquels il assiste sont la rupture de la paix d'Amiens, les Anglais séjournant en France déclarés prisonniers de guerre.

La déception fut amère, l'impression profonde. Mais une fois le premier moment passé, Hase se résigna. Il descendit la pente avec la France tout entière, plus loin et de manière plus irrémédiable que la France, parce qu'il était sans racines et qu'il n'avait personne auprès de lui pour se reprendre et se ressaisir. Nous ne voulons pas cependant mettre tout sur le compte des événemens politiques : c'était au fond une nature molle et peu résistante; le ressort moral, une fois plié, ne se releva plus. Et comme tout se tient dans l'homme, il tira de la vue des événemens quelques conclusions pratiques pour sa conduite personnelle : il se résolut à profiter de la folie d'autrui, interposant entre le monde et lui un épais matelas de politesse et de complimens. Il prit son parti de

tout. Ainsi il n'avait pas tardé à reconnaître que les leçons d'allemand étaient surtout excellentes pour lui faire apprendre le français, et que c'était là, de beaucoup, leur plus clair résultat. Il en prit son parti, d'autant mieux que cela n'empêchait pas les élèves de venir. Même il avait une réputation pour sa « méthode philosophique. » « Cette nation est extrêmement facile à éblouir ! » En 1830, il fut nommé professeur d'allemand à l'École polytechnique. Là, il était chargé, moyennant une leçon par semaine, d'enseigner une langue compliquée et difficile à un nombreux auditoire très inégalement préparé, beaucoup plus préoccupé de mathématiques que de grammaire, d'ailleurs assez dédaigneux d'un cours qui ne comptait pour rien au classement final. M. Hase, en homme d'esprit, entretint ces jeunes gens de ses voyages, leur donna en passant quelques notions sur l'antiquité classique, et leur laissa à tous le souvenir d'une bonhomie exquise.

En 1852, une chaire de grammaire comparée fut érigée à la Sorbonne. C'était une science d'origine allemande, dont le ministre d'alors, M. Fortoul, avait vaguement entendu parler. Qui pouvait-on prendre pour l'enseigner? La chose n'était pas douteuse. N'avait-on pas M. Hase, helléniste illustre, grammairien éminent, qui résumait en lui toute la science allemande? On avait oublié une seule chose : c'est que la grammaire comparée avait été créée longtemps après que M. Hase eut quitté l'Allemagne, et que celui-ci, occupé d'autres études, n'avait probablement jamais lu les ouvrages où elle était exposée. M. Hase se soumit à la décision du ministre : il commença à soixante-douze ans un enseignement nouveau, ou portant un titre nouveau, et dans un cours qui ne manquait ni d'intérêt ni de charme, il apprit à ses auditeurs beaucoup d'excellentes choses, philologie, épigraphie, paléographie, qui n'étaient pas absolument étrangères à la grammaire comparée.

Pourquoi aurait-il fait autrement? Il voyait qu'on honorait les savans, mais qu'en somme on se souciait assez peu de la science. Entrant dans cette manière de voir, il s'attacha à modérer son effort, à ne rien faire de trop, selon la devise du sage. Le temps était loin où il réclamait pour lui la tâche la plus ingrate, le poste le plus périlleux. Jamais il ne faisait allusion à cette époque héroïque de sa vie : lui, si timoré qu'un autre Allemand, Jules Mohl, dans ses lettres, l'appelle, en jouant sur son nom, Leporello, aurait sans doute tremblé s'il avait pensé que ses lettres républicaines de 1801 existaient encore quelque part. On peut voir, par son exemple, que le sentiment de l'enthousiasme, auquel Mme de Staël, dans son livre *de l'Allemagne*, adresse une si belle et si éloquente invocation, s'il est nécessaire pour faire de grandes choses, ne suffit point cependant, à lui seul, pour conduire et soutenir une vie : il y faut encore

quelque direction plus catégorique. « Crucifiez-moi l'enthousiaste à trente ans, dit Goethe dans une de ses épigrammes : s'il connaît une fois le monde, il se jouera de sa crédulité. » Hâtons-nous de dire que les jeux dont il peut être question dans la vie que nous retraçons ici sont de l'espèce la plus innocente. Stupéfier les auditeurs par son savoir, en citant comme de mémoire les morceaux qu'on vient de lire sur ses cahiers, serrer avec effusion la main à tous ses confrères et tous ses collègues en les assurant d'un dévoûment inaltérable, offrir des marques de respect aux appariteurs et aux garçons de salle, parmi les artifices qu'a connus le monde, ce sont encore les plus inoffensifs.

Disons enfin que sur deux points il resta toujours fidèle aux convictions de sa jeunesse. En matière religieuse, il garda ses opinions ; il était d'avis que chaque homme devait avoir le droit de professer ouvertement ce qu'il pensait, tout en faisant pour lui-même un usage très discret de cette faculté. Dans les occasions extraordinaires, quand se trouvait en cause la liberté de conscience, on le voyait se ranger de son côté, et même, sous cette pétrification, on pouvait percevoir alors quelques battemens de cœur. En second lieu, il resta fidèle aux études grecques. Il a empêché pour sa part la tradition de se rompre, rendant par là un service signalé à la France. Des hommes tels que Brunet de Presle, tels que MM. Miller et Egger ont été au nombre de ses élèves. Le grand Dictionnaire en huit volumes in-folio, qui porte son nom, est un beau monument élevé à la langue grecque. Il a donné quelques éditions *princeps*, chefs-d'œuvre de patience et de savoir. Personne mieux que lui ne se connaissait en manuscrits grecs. Quand le faussaire Simonidès vint, en 1855, offrir à la Bibliothèque nationale ses manuscrits qu'il alla ensuite porter à Berlin, et qui mirent un instant en défaut la sagacité des savans allemands, Hase ne s'y laissa point prendre. Pressé de questions par ses collègues, il finit par dire de sa voix lente : « Ces manuscrits sont en très bon grec. Ils ont dû être écrits, au plus tard, en 1854. » Même il fit ce voyage de Grèce qu'il avait autrefois projeté : il est vrai que ce fut dans des conditions qui n'avaient plus rien d'héroïque ; ce fut une simple excursion de savant. Enfin une chose lui est toujours restée : la bonté, l'indulgence, l'accueil souriant fait à la jeunesse. A cause de cela, son nom, en dépit de tout, est resté populaire, et en dépit de tout nous devons continuer à l'honorer et à l'aimer. Nous l'honorerons et nous l'aimerons encore plus désormais, parce que, à un moment de sa vie, il a beaucoup aimé la France.

MICHEL BRÉAL.

LES POSTULATS

ET LES

SYMBOLES DE LA MORALE

NATURALISTE

I. Clifford, *Lectures and Essays*, 1880. — II. Clémence Royer, *le Bien et la Loi morale*, 1881. — III. Sidgwick, *Methods of Ethics*, 2e édition, 1880. — IV. Stephen Leslie, *the Science of Ethics*, 1882. — V. Gould Schurman, *Kantian Ethics and the Ethics of evolution*, 1882. — VI. Ardigò, *la Morale dei positivisti*, 1880. — VII. Jules Rig, *la Philosophie positive d'Auguste Comte*, 1881.

Trois grands principes tendent à dominer toute la philosophie moderne et s'imposent à la morale naturaliste : le premier est la « relativité de notre savoir. » L'antiquité et le moyen âge, dans leur religion, dans leur philosophie, dans leur science, se croyaient volontiers en possession de la réalité absolue; nous, nous voyons l'absolu reculer dans un lointain de plus en plus inaccessible : Hume et Kant nous ont enseigné le caractère relatif de ce qui se passe en nous comme de ce qui se passe au dehors de nous, de nos sensations et de nos pensées comme des objets auxquels elles s'appliquent. En outre, par cela même que chaque chose est relative, aussi bien les modifications de notre esprit que celles de l'air ou de la lumière, toute chose a des conditions déterminantes auxquelles elle est liée, qu'elle présuppose, qu'elle manifeste ; la relativité universelle a donc pour conséquence le « détermi-

nisme universel » : *Quid possit oriri, Quid nequeat, finita potestas denique cuique.* Ces deux principes, à leur tour, en entraînent un troisième. Où nos prédécesseurs se flattaient de saisir la réalité absolue, nous n'apercevons plus que des signes liés entre eux par des lois nécessaires, et ces signes sont pour nous les *symboles* de la réalité inconnue. Telle la formule algébrique d'une courbe, par exemple de la parabole, est l'expression de cette courbe ; la courbe, à son tour, exprime les mouvemens réels ou possibles d'un mobile, par exemple d'un boulet de canon ; les mouvemens mêmes expriment les forces cachées qui en sont les causes insaisissables. Telle encore la ligne décrite par le sphygmographe, qui rend visible sur le papier le pouls d'un malade, traduit aux yeux du médecin les phases de la fièvre, l'élévation ou l'abaissement successif de la température et, pour ainsi dire, les orages intérieurs qui précipitent ou ralentissent le cours de la vie. Si tout ce que nous connaissons est relatif, tout est symbolique. De même, si tout se tient et s'enchaîne nécessairement selon les lois du déterminisme universel, chaque chose devient par cela même l'expression de toutes les autres qui la déterminent ; un regard assez profond pourrait donc, dans une seule ligne de ce grand poème, l'univers, lire en raccourci le poème entier. Ainsi la relativité universelle et le déterminisme universel ont pour conséquence « l'universel symbolisme. »

Cet esprit de la philosophie moderne, portez-le dans l'étude des religions : elles vous apparaîtront comme un ensemble de symboles par lesquels l'homme s'efforce de traduire pour l'imagination le mystère éternel de nos destinées. Au prêtre qui, dans l'enthousiasme de sa foi, s'écrie : « Voilà la vérité absolue, » le métaphysicien répond : « Votre religion n'est qu'une figure grossière de la vérité : ce ne sont point seulement vos rites et vos pratiques extérieures, ce sont vos dogmes mêmes qui sont de pures images, des mythes inconsciens. » Quand le métaphysicien, à son tour, essaie de formuler ce que Platon appelle la *chose en soi*, Kant le *noumène*, Hamilton et M. Spencer l'*inconnaissable*, le savant peut lui dire : « Votre prétendue science de l'être n'atteint encore que le *paraître*, et vos formules ne ressemblent pas plus à la réalité que le mot *homme* ne ressemble à un homme ; vous vous flattez, comme le prisonnier de la caverne, de pouvoir vous retourner vers la lumière et raisonner sur les réalités, quand vous ne contemplez toujours que des ombres et ne raisonnez que sur des ombres : vos systèmes métaphysiques sont des dogmes plus abstraits, qui s'adressent moins à l'imagination et au sentiment qu'au raisonnement : ce sont les mythes de la pensée. » Mais que le savant prétende, lui aussi, donner ses formules comme l'expression de la réalité positive, on

l'obligera à reconnaître que, si la science est positive, c'est précisément à la condition de n'être qu'une science de phénomènes et d'apparences. Nos sensations, symboles des mouvemens extérieurs, ne leur ressemblent que d'une manière lointaine, comme les ondulations du désert ressemblent au vent qui en a soulevé les sables, comme le flux et le reflux de la mer ressemble aux mouvemens combinés de la lune et du soleil qui en attirent les eaux. Que sont les harmonies de nos oreilles? La traduction et la transposition plus ou moins infidèle de ce que chantent les choses sur un ton inconnu, dans une langue inconnue. Quant aux couleurs et aux dessins qui séduisent nos yeux, c'est le mirage en nous d'une lumière qui n'est elle-même qu'un mirage. Passez de nos sensations intérieures aux mouvemens extérieurs, aurez-vous atteint pour cela la réalité? Le mouvement, voilà la grande idole de la science moderne, mais ce n'est toujours qu'une idole; on veut en vain nous la faire adorer comme le fond même de la réalité. C'est le Jupiter ou le Jehovah de la physique. Plus rationnelle et plus vraie est l'opinion qui réduit, selon la pensée de Kant, d'Hamilton, de M. Spencer, les mouvemens du dehors comme les sensations du dedans à de simples symboles d'une réalité cachée. Ainsi la science elle-même doit se résigner à n'être qu'un symbolisme raisonné et conscient de soi. Loin d'être l'opposé de l'art, que parfois elle dédaigne, elle est un art qui s'efforce d'imiter et de reproduire fidèlement la nature.

Que le symbolisme ait aussi une large place dans la morale, c'est ce qu'il n'est pas difficile d'établir, quoique le naturalisme contemporain ait négligé cette grande question. En premier lieu, nos actions sont évidemment les symboles de nos idées, tout aussi bien que les idées sont les symboles des phénomènes et les phénomènes ceux de la réalité. Il y a même, selon nous, entre les idées et les actions un lien plus étroit encore que tous les autres. L'action, en effet, n'est à notre avis que le prolongement de l'idée dans l'organisme. Toute idée, étroite ou large, égoïste ou désintéressée, tend à projeter au dehors son propre signe et son visible symbole : ce qui est vrai des inspirations de l'artiste, d'un Michel-Ange ou d'un Shakspeare, je veux dire cette force même de projection extérieure et comme d'incarnation spontanée dans une œuvre, est vrai aussi de toute idée relative à la pratique : nous sommes tous artistes en ce sens, et l'art, loin d'être une exception dans la vie, comme le croient les positivistes, en est le fond même. Inversement, si toute pensée tend à l'acte et si toute idée est une force, on peut dire aussi que tout acte traduit une pensée et, par conséquent, renferme une affirmation dont il est le signe; en d'autres termes, tout acte est une idée réalisée et exprimée en mouvemens visibles. Par le simple fait

d'étendre la main pour saisir un objet, j'affirme et signifie l'existence au moins apparente de cet objet, avec mon désir de l'obtenir. En général, quand je me meus dans une direction déterminée, ce mouvement affirme l'idée de l'espace où il se produit et du but auquel il tend. Il en est de même de toute attitude et de toute forme sensible. On peut dire, en un sens scientifique, que la tête penchée de l'animal regarde et affirme la terre, à laquelle il ramène tous ses appétits; la tête levée de l'homme affirme l'univers, qu'il interroge du regard, mesure de la pensée, embrasse du désir. Aussi Socrate disait-il que chaque action est une « définition » bonne ou mauvaise, c'est-à-dire que nous déterminons indirectement par notre conduite les qualités ou la nature des choses, telles qu'elles apparaissent à notre intelligence; « nous classons ainsi les choses en pensées et en actes. » Si, par exemple, l'objet vers lequel j'étends la main n'est pas à moi, je le définis pourtant et le classe par mon action comme s'il était ma propriété, ou du moins comme si mon désir était supérieur à tout droit de propriété; j'en donne ainsi ou je donne de mon désir une définition symbolique qui est fausse, puisque j'altère les vraies relations qui existent entre l'objet et moi. On sait ce que répondit Socrate un jour qu'on lui demandait une définition de la justice : « Ne l'ai-je pas suffisamment définie par mes actes? » Et, en effet, la vie tout entière du juste est une définition sensible de la justice. Nous pouvons donc poser ce principe important, trop négligé par les écoles contemporaines : l'action morale réalise ou affirme symboliquement une certaine relation entre nous et les autres êtres.

Maintenant, voici le point essentiel. L'acte moral est-il un symbole semblable aux autres, qui exprime seulement des liaisons ou lois particulières, objet de « science positive » et de vérification expérimentale? Est-ce un symbole purement scientifique et sans rapport avec ce qu'on nomme la métaphysique? Ou, au contraire, la moralité, loin de se ramener tout entière à des connaissances positives, n'implique-t-elle pas encore et ne traduit-elle point en signes visibles certaines affirmations *métaphysiques*, tout au moins certaines hypothèses que les positivistes de l'école anglaise et de l'école française ont également eu le tort de méconnaître? — Tel est, selon nous, le problème qui se pose de nos jours. Chacun connaît les postulats de la morale spiritualiste : loi impérative, liberté, immortalité, divinité. La morale naturaliste n'a-t-elle point aussi les siens? *Hypotheses non fingo*, disait l'auteur de la plus hardie des hypothèses, celle de la gravitation universelle; le naturalisme moral parle volontiers comme Newton, et peut-être se fait-il illusion comme lui. Après avoir paru la voix même de Dieu, la conscience est repré-

sentée aujourd'hui par les évolutionnistes, selon l'expression de Clifford (1), comme la voix de l'humanité, « de l'homme, » gravée dans nos cœurs par l'hérédité et nous commandant de travailler pour l'homme. « A mesure, dit Clifford, que la notion d'une divinité surnaturelle devient plus vague et s'enfonce dans le passé, nous apercevons avec une clarté de plus en plus grande l'avènement d'une figure plus noble et plus majestueuse, de celui qui a fait tous les dieux et qui les détruira tous. Des profondeurs de l'histoire et du for intérieur de chaque âme surgit l'image de notre père, l'Homme, qui nous regarde avec l'éclat de l'éternelle jeunesse dans ses yeux et qui nous dit : « Je suis celui qui était avant que Jéhovah fût. » Reste à savoir, pourtant, ce qui nous excitera à observer les commandemens de l'Homme ou, si l'on préfère un principe plus général, ceux de la nature. Il s'agit de savoir si évolutionnistes et positivistes réussissent à éliminer, soit de leurs conceptions, soit de leurs actions, tout élément métaphysique, toute représentation en acte de ce qui dépasse l'expérience sensible. C'est ce qu'espère accomplir M. Stephen Leslie, dans son ouvrage sur *la Science de l'éthique,* le plus récent travail de l'école évolutionniste sur la morale. Nous croyons avoir, ici même, rendu toute justice aux travaux de cette école; nous avons montré ce qu'il y a de vrai dans la morale positiviste de Comte et de Littré, comme dans la doctrine évolutionniste des Darwin et des Spencer, où l'enthousiasme de Clifford voit « un progrès plus grand que dans la théorie de la gravitation comparée aux conjectures de Hooke et aux calculs de Kepler. » Il nous reste à chercher ce qui manque encore à ces systèmes, objets d'une attention et d'une faveur toujours croissantes; il nous reste à voir si la science positive des mœurs est toute la morale, et s'il n'est point nécessaire d'y joindre, sous une forme ou sous l'autre, ce que Kant appelait « la métaphysique des mœurs. » Nous voudrions montrer contre MM. Leslie et Clifford que la science de l'*action* est précisément la plus difficile à dégager de toute *spéculation,* qu'elle aboutit plus que les autres à des postulats, à des mystères, à des problèmes sur lesquels la métaphysique roule tout entière et dont l'homme, alors même qu'il ne peut les résoudre par la théorie, est obligé de donner pratiquement une sorte de solution symbolique. Nous voudrions, ainsi jusque dans la morale naturaliste, maintenir la légitime place de la métaphysique, non dogmatiqne assurément, mais critique et conjecturale.

(1) Clifford est un mathématicien philosophe, mort à trente-trois ans, dont les essais ont justement attiré l'attention en Angleterre.

I.

Considérons d'abord le sujet moral, je veux dire la volonté humaine, telle que nous la représentent les diverses écoles de notre temps. Ne se cache-t-il aucun postulat métaphysique sous les assertions de la science positive ? Le fondement dernier des divers systèmes de morale est toujours une certaine conception de l'égoïsme, de « l'altruisme, » et de leur rapport ; par conséquent, c'est une certaine conception de la volonté et de l'activité : les uns postulent une volonté essentiellement intéressée, les autres désintéressée, les autres indifférente. Le grand problème de la liberté et de la nécessité, qui s'impose évidemment aux écoles moralistes comme à celles de tous les temps, n'est lui-même qu'une des formes de cette question encore plus profonde : — Sommes-nous incapables d'*aimer* autre chose que nous, ou pouvons-nous au contraire nous affranchir, par un véritable amour d'autrui, des limites de notre individualité, et sommes-nous ainsi *libres* au vrai sens du mot, c'est-à-dire capables de « vouloir universellement, de vouloir pour l'univers ? »

Or cette question, qui est par excellence la question morale, est insoluble pour l'expérience et pour la science positive. Écoutez les disciples actuels de La Rochefoucauld, d'Helvétius, de Bentham et des utilitaires : ils vous montreront l'intérêt, ce Protée, jusque sous le masque du désintéressement, qui parfois le cache à ses propres yeux. Les évolutionnistes, à leur tour, vous diront que les effets du mobile égoïste peuvent, par un progrès soumis aux lois de l'évolution, imiter tellement les effets de la volonté désintéressée qu'il soit finalement impossible de les distinguer dans l'expérience. En d'autres termes, l'attachement à soi, spontané ou réfléchi, peut prendre toutes les formes, même celles du détachement de soi : le suprême artifice de l'intérêt, c'est de simuler le désintéressement et de se tromper à la fin lui-même. Les kantiens, à leur tour, nous diront que la réalité du désintéressement, et en conséquence de la pure vertu, est indémontrable par l'expérience. Vous avez beau emprunter à l'histoire des traits de dévoûment légendaire, depuis Léonidas et Régulus jusqu'au chevalier d'Assas, on pourra toujours vous demander si ce qui paraît avoir été fait par pur amour de la bonté morale n'a pas eu un secret ressort d'intérêt, caché même à ceux qu'il faisait mouvoir. « Il est absolument impossible, dit Kant, de prouver par l'*expérience*, avec une entière certitude, l'existence d'un seul cas où le motif déterminant d'une action, d'ailleurs conforme

en fait au devoir, aurait eu sa source unique dans des principes moraux et dans la considération du seul devoir. » Même quand il s'agit de nous, nous avons beau interroger notre conscience, nous ne sommes jamais sûrs d'être parfaitement désintéressés. Je ne puis *savoir* de science certaine si je vous aime uniquement pour vous, si j'aime le bien uniquement pour le bien même. « A la vérité, dit Kant, il arrive quelquefois que, malgré le plus scrupuleux examen de conscience, nous ne découvrons pas quel autre motif que le principe moral aurait pu être assez puissant pour nous porter à telle ou telle bonne action et à un si grand sacrifice; mais nous ne pouvons en conclure avec certitude qu'en réalité quelque secret mouvement de l'amour de soi n'a pas été, sous la fausse apparence de cette idée, la véritable cause déterminante de notre volonté. » Pour le savoir avec certitude, en effet, il faudrait connaître tous les motifs et tous les mobiles de notre action, toutes les causes qui ont influé sur notre volonté, tempérament, milieu, éducation, habitudes, etc., et il faudrait montrer que toutes ces causes ne suffisent pas à expliquer le fait sans l'intervention d'un acte personnel et libre de désintéressement. « Or il est toujours possible, dit encore Kant, que la crainte du déshonneur, peut-être aussi une vague appréhension d'autres dangers, exerce une influence secrète sur la volonté. Comment donc prouver *par l'expérience* l'absence réelle d'une certaine cause, puisque l'expérience ne nous apprend rien de plus, sinon que nous ne la *percevons* pas? » C'est précisement ce qui fait qu'il est si chimérique de vouloir prouver la liberté morale par l'expérience, comme le tentent l'école écossaise et l'école éclectique. La vraie liberté consiste à pouvoir s'affranchir des mobiles ou intérêts sensibles, conséquemment à pouvoir se désintéresser en faveur d'un motif universel; pour mieux dire, la liberté est le pouvoir d'aimer les autres pour eux-mêmes sans être invinciblement rivé à son *moi*; et ce pouvoir dépasse l'expérience. Aimer ou ne pas aimer, *that is the question.*

D'autre part, si on ne peut prouver par l'expérience le désintéressement de la volonté et sa liberté morale, peut-on prouver d'une manière absolue par la même voie son égoïsme radical? — Non. Selon les écoles utilitaires et exclusivement naturalistes, notre prétendu désintéressement n'est toujours en lui-même que de l'intérêt épuré; mais, hypothèse pour hypothèse, je puis prétendre au contraire que l'égoïsme le plus grossier contient encore de la moralité, de la bonne volonté à l'état brut. Le diamant n'est-il que du charbon lumineux ou est-ce le charbon qui est un diamant éteint? La physique pourrait répondre peut-être, mais la question morale dépasse ici l'expérience et est toute métaphysique. Par cela même qu'en définitive les actions

sont seulement des signes ou des symboles, on peut discuter à perte de vue sur les intentions fondamentales et sur la nature essentielle qu'elles expriment. Il en est des œuvres de vertu comme des miracles que l'antiquité et le moyen âge attribuaient tantôt à l'esprit du bien et tantôt à l'esprit du mal : le même fait pouvait être interprété comme un signe de Dieu ou une œuvre du démon, et on croyait le démon assez habile comédien pour jouer le personnage de Dieu même. La moralité humaine est à double sens, et on peut toujours se demander si c'est l'égoïsme ou l'altruisme qui représente le plus fidèlement le vrai fond de la volonté. C'est que la question, en dernier ressort, porte sur la nature *absolue* de l'activité humaine, dont les évolutions saisissables pour l'expérience ne sont que l'incomplète manifestation. La volonté, dans son *essence*, est-elle ouverte ou fermée à autrui, pénétrable ou impénétrable, aimante ou indifférente? Est-ce la paix finale ou la guerre perpétuelle dont elle porte en son sein le germe invisible? Cette puissance personnelle dont la psychologie suit les développemens dans le temps et dans l'espace est-elle essentiellement une volonté libre et libérale, dont l'égoïsme ne serait que l'accident, la maladie et la défaillance, ou bien est-elle une nécessité fatalement esclave de soi? La première supposition s'accorde avec les faits psychologiques tout comme la seconde. Chacun interprète à son gré le symbolisme humain : les uns voient tout avec les yeux du misanthrope, les autres avec ceux du philanthrope; ceux-ci admirent, ceux-là méprisent, et le sens du monde intérieur n'est pas plus facile à trouver que celui du monde extérieur.

La nature de la volonté, à son tour, tient à la nature de l'intelligence, qui lui fournit ses motifs : aussi est-ce une question capitale en morale que de savoir quel est le fond de cette intelligence, de cette « raison » législatrice dont la volonté subit évidemment l'empire. Ici encore les évolutionnistes se contentent d'observations superficielles. M. Spencer avait pourtant admis lui-même, dans ses *Premiers Principes*, une sorte de conscience profonde et primitive qui se retrouverait sous tous les états particuliers ou dérivés de la conscience, et qui répondrait à ce qu'il y a de plus fondamental en nous, probablement aussi en toutes choses. Comme ce fond de notre être n'est point objet de connaissance déterminée et distincte, M. Spencer voit là une sorte de « conscience de l'inconnaissable » dont la matière et l'esprit ne sont également, dit-il, que des symboles. Admettons qu'il en soit ainsi. Nous demanderons alors à M. Spencer pourquoi cette conscience de l'inconnaissable ne serait pas, elle aussi, un motif et un mobile d'action pour la volonté, et pourquoi il n'en dit plus mot dans sa *Morale*. M. Spencer, à tort ou à raison, va jusqu'à nommer son inconnaissable l'absolu; et cependant il ne

lui fait plus aucune place dans son *Éthique*. Il y a là une lacune considérable. Si encore l'absolu n'était pour M. Spencer qu'une idée négative, tout au plus une idée *limitative* et *problématique*, comme l'absolu de Kant, on paraîtrait excusable de négliger cette idée, quoique après tout il ne faille rien négliger; mais non, l'absolu est pour M. Spencer une idée positive qui répond à la plus positive réalité. Bien plus, à ses yeux, tout le reste est symbole; l'absolu seul est l'être même. Comment alors régler sa vie sans y faire entrer un tel élément en ligne de compte, ne fût-ce que pour *limiter* et restreindre les mobiles sensibles?

M. Spencer veut ici nous réduire à la pure affirmation du mystère: il se contente d'élever dans sa pensée un autel unique au dieu inconnu, θεῷ ἀγνώστῳ; après quoi il ne s'en préoccupe plus dans ses actions. Mais la pensée humaine ne s'arrête pas ainsi à moitié chemin. Une fois en possession d'une idée « positive, » elle se demande s'il est vraiment impossible de se représenter, au moins par approximation et par hypothèse, le contenu de cette idée. Si, selon M. Spencer, nous avons une bonne raison d'affirmer que l'absolu est, n'avons-nous aucune raison de conjecturer qu'il est telle chose et non telle autre? A quoi bon cette idée indestructible au fond de la conscience, qui nous excite perpétuellement à chercher des symboles de plus en plus exacts de la réalité dernière? Elle est pour nous une tentation éternelle; elle ressemble à l'abîme infini du ciel ouvert au-dessus de nos êtes et qui semble nous poser sans cesse un problème. Nous pouvons résoudre, nous avons presque résolu le problème du ciel visible; sommes-nous condamnés à voir sans cesse ouvert au-dessus de notre pensée le ciel intelligible sans même en pouvoir rien deviner? Admettons-le; l'inconnaissable, c'est-à-dire le fond absolu de l'être, ne fût-il ainsi qu'une simple idée, nous soutiendrons toujours que, comme toute autre idée, celle-là est capable, en une certaine mesure, de devenir à elle-même son motif et son propre moyen de réalisation progressive: il faut donc l'introduire dans la morale parmi les mobiles et en étudier l'action sur la volonté.

Quand nous agissons sous l'empire de cette idée, qu'est-ce, en définitive, que notre acte, sinon un postulat pratique, par lequel nous représentons soit l'amour d'autrui, soit l'amour de moi, comme ce qu'il y a de plus conforme au fond absolu de l'être, la bonne volonté comme une illusion ou comme l'essence vraie de toute volonté?

II.

Du sujet moral passons à l'objet de la moralité, qui est le bien. Les conceptions dites purement scientifiques, sur lesquelles une

morale toute positive essaie de fonder son idée du bien, sont celles : 1° du plaisir et du bonheur, 2° de la vie, 3° de l'évolution. Et telles sont, en effet, les idées dominantes des écoles exclusivement naturalistes. Or il n'est pas une de ces idées qui ne soulève des problèmes métaphysiques, et la pratique ne peut, quoi qu'en dise M. Leslie, se désintéresser de ces problèmes, car elle doit prendre parti à leur sujet; elle doit en postuler et en exprimer symboliquement une solution quelconque.

En premier lieu, le positiviste même ne saurait se désintéresser de cette question : « Quelle est la *valeur* du plaisir en soi? » et la valeur intrinsèque du plaisir est un problème métaphysique en même temps que moral. En effet, si le plaisir est le but de la conduite, il doit être le *superlatif* du bien, et quand même on rejetterait ici l'idée évidemment métaphysique d'un superlatif *absolu*, encore faut-il déterminer un superlatif *relatif* : par exemple, la valeur relative de *mon* plaisir et de *votre* plaisir a besoin d'être mesurée et fixée. L'alternative pratique se pose nécessairement entre *vous* et *moi*, entre votre individualité et mon individualité; et la question de savoir quel individu éprouvera le plaisir, moi ou vous, devient capitale dans l'appréciation de la valeur relative des plaisirs. Eh bien! pour y répondre, vous serez obligé tôt ou tard d'aborder ce problème : que vaut l'individualité? que vaut le *moi?* Le moi est-il une réalité ou n'est-il qu'un centre d'échos intérieurs, comme le foyer d'une voûte sonore? — Vous voilà devant une question métaphysique, et devant la plus difficile de toutes. Cette distinction essentielle du subjectif et de l'objectif, du *moi* et du *vous*, du plaisir senti par moi et du plaisir senti par vous, est au fond toute métaphysique; or nous la voyons aujourd'hui reparaître sous forme d'une antinomie scientifiquement insoluble, au bout de la morale utilitaire telle que M. Sidgwick l'expose, de la morale positiviste enseignée par M. Ardigò, enfin de la morale évolutionniste telle que la conçoivent MM. Spencer, Clifford, Leslie et Mme Clémence Royer. L'opposition du plaisir personnel et du bonheur général est, encore aujourd'hui, la pierre d'achoppement des moralistes qui veulent s'en tenir exclusivement aux données positives. Pour comparer la valeur relative des plaisirs, il faut bien une mesure, et la mesure purement scientifique ne pourrait être que mon plaisir *personnel* considéré sous le rapport de la seule *quantité*; ce qui est incompatible avec la morale *altruiste* du positivisme, de l'évolutionnisme et même de l'école utilitaire.

M. Sidgwick, il est vrai, a essayé d'établir, pour fonder la morale utilitaire, une autre mesure que celle de notre sensibilité propre, une mesure intellectuelle et rationnelle. Son argumentation est un curieux spécimen de subtilité anglaise. Mais cette tentative pou

trouver une « preuve » scientifique du principe de l'utilité *générale* n'est pas plus heureuse que les autres. Elle se réduit, comme nous allons le voir, à un essai de démonstration purement *logique* et *formelle* qui laisse échapper le fond même de la question. D'après l'ingénieux moraliste, la méthode convenable pour établir la valeur supérieure du bonheur universel par rapport au bonheur individuel, c'est l'*analyse*, grâce à laquelle on peut remonter d'une proposition plus particulière à une proposition plus générale. Soumettons à l'analyse la maxime égoïste : « Il est raisonnable *pour moi* de prendre mon plus grand bonheur comme but suprême de ma conduite : » par la réflexion, dit M. Sidgwick, je trouve « que le bonheur d'un autre individu quelconque, également capable de bonheur et en ayant également besoin, ne doit pas être moins digne d'être poursuivi que mon bonheur propre; » et j'en viens ainsi logiquement « à accepter cette maxime utilitaire que le bonheur, *en général*, doit être considéré comme le réel principe premier, car la maxime égoïste n'est vraie qu'autant qu'elle est une expression partielle et subordonnée de cette maxime plus générale. — N'y a-t-il point là une sorte de prestidigitation logique à la façon d'Okkam et de Scot, qui aboutit à escamoter le *moi* et le *toi* en faveur de la société humaine, bien plus, en faveur de la totalité des animaux et des êtres sentans quelconques? Est-il permis à M. Sidgwick de dire que la restriction *moi* ou *toi* n'importe pas? A nos yeux, tout le problème est au contraire dans cette restriction, dans cette détermination, dans cette particularité qui constitue l'individu même et sur laquelle l'égoïste prend son point d'appui. L'égoïste pourra dire à M. Sidgwick : « Vous avez posé vous-même en principe que le plaisir, que le bonheur est « la seule chose finalement et intrinsèquement bonne ou désirable, » conséquemment la seule *valeur* morale; mais, remarquez-le bien, le plaisir ne peut avoir la même valeur quand je ne l'éprouve pas et quand je l'éprouve, son essence étant d'être *éprouvé*; le bonheur consiste à jouir moi-même du bonheur et non à ce qu'un autre en jouisse à ma place par procuration. Mon bonheur est un bien et une valeur pour moi qui en jouis. De cette proposition fondamentale vous pourrez bien tirer par votre « méthode analytique » les deux suivantes : 1° le bonheur d'un autre est un bien pour cet autre qui en jouit; 2° le bonheur, en général, est un bien pour ceux qui en jouissent; — mais il est contradictoire d'en conclure que le bonheur d'un autre est un bien même pour celui qui n'en jouit pas. Pour empêcher l'égoïste de préférer, par exemple, une trahison à la mort, il ne suffira donc pas de lui dire que la vie est naturellement et rationnellement agréable pour tout le monde comme pour lui, car c'est précisément de ce fait général ou de cette loi naturelle :

« Tout le monde veut vivre » qu'il tire cette conclusion : « Donc, je veux vivre. » — Le pont purement logique entre l'égoïsme et l'altruisme est aussi impraticable que le pont de Mahomet. Ce qui le prouve, c'est que le moraliste anglais se trouve finalement obligé de faire appel, comme Butler et Paley, au postulat de la sanction divine, pour opérer dans un autre monde la conciliation vainement tentée par sa dialectique. N'est-ce pas là sortir de nouveau de l'utilitarisme véritable pour se réfugier dans les idées transcendantes? Devoir et Dieu sont des notions également *a priori* pour ceux qui les admettent, et elles se trouvent égarées comme des étrangères dans tout système vraiment et sincèrement utilitaire.

Ainsi, dans la morale du bonheur, malgré toutes les efforts des utilitaires récens, nous manquons d'une mesure *extérieure* et *supérieure* pour apprécier la valeur relative du plaisir personnel et du plaisir d'autrui. Il faut donc chercher une mesure *intrinsèque* du plaisir, car nous agirons envers autrui, et aussi envers nous, selon la valeur intime que nous aurons attribuée au plaisir, indépendamment du *moi* et du *toi*. Par cette voie encore les moralistes du plaisir s'efforcent aujourd'hui de trouver un passage entre l'intérêt et le désintéressement. — Le plaisir d'autrui, disent-ils, peut devenir le vôtre, et par conséquent vous pouvez trouver en vous-même, en vous seul, cette mesure suffisante et *intrinsèque* des plaisirs que vous réclamez; en effet, votre intelligence sera satisfaite si vous préférez à votre bonheur celui de la société, à votre *moi* ce que Clifford appelle le « moi social, » le « moi de la tribu, *tribal self*. » — Oui, mais ma sensibilité propre sera-t-elle satisfaite? Mon intelligence même sera-t-elle aussi entièrement satisfaite que vous le prétendez? Sa faculté de généraliser aura pleine satisfaction, soit; mais sa faculté de distinguer et d'individualiser, nullement. Vous voilà donc obligés, avec Stuart Mill, de postuler une hiérarchie intérieure, d'abord entre les diverses parties de l'intelligence, puis entre l'intelligence tout entière et la sensibilité, en un mot, entre nos diverses facultés et les plaisirs divers qui en résultent. Le problème ne fait alors que changer de forme sans être résolu ; il passe tout entier en nous, mais il y demeure aussi tout entier : nous avons à choisir entre des plaisirs différens dont la source est en nous-mêmes, mais, ici encore, pour déterminer exactement le superlatif relatif, il faudrait connaître le superlatif absolu : il faudrait savoir ce que vaut le plaisir en soi, indépendamment de la considération des personnes. Et comment, en définitive, savoir ce qu'il *vaut* en soi si je ne sais pas ce qu'il *est* en soi?

Ceci nous amène du problème de la *valeur* à celui de la *nature*. Le métaphysicien pourra adresser aux partisans du positivisme moral et, en général, de toute morale exclusivement scientifique, cette

question qui n'a pas moins d'à-propos aujourd'hui qu'au temps de Platon : — Savez-vous, en définitive, ce qu'est le plaisir? — Selon Bentham, Stuart Mill, Darwin, MM. Spencer, Clifford et Leslie, comme selon Épicure, le plaisir se retrouve au fond de tous les biens, il est pour ainsi dire l'étoffe dont ils sont faits. Et effectivement, au point de vue de la seule expérience et de la science proprement dite, quel contenu réel et expérimental peut-on donner à l'idée du bien, sinon le bonheur, qui a lui-même pour élément le plaisir au sens le plus large de ce mot? Mais il reste toujours à chercher ce qu'est le plaisir même en sa plus intime essence. — Nous n'avons pas besoin de le savoir, répondra-t-on. — Quoi? il s'agit d'ériger une chose en bien suprême, en dernier objet de notre activité, en fin dernière de toutes nos puissances; il s'agit, par conséquent, de la préférer à tout le reste, et il serait inutile de se faire une idée juste ou tout au moins une hypothèse raisonnée sur ce que cette chose est en soi? Si nous allions, comme dit Platon, prendre le fantôme d'Hélène pour une Hélène véritable et mettre notre vie entière au service « d'une simple apparence du plus grand bien! »

Ne l'oublions pas, dans les sciences secondaires et positives, trop exclusivement en honneur auprès du naturalisme contemporain, — physique, physiologie, psychologie, sociologie, etc., — on peut se contenter des apparences, parce que nos actions elles-mêmes ne s'engagent que sur des apparences qui leur suffisent pratiquement; mais il n'en est plus de même dans la recherche du bien, c'est-à-dire de la fin réelle à nous poser, de la fin qui doit donner une pleine satisfaction à tout notre être dans la vie présente et (si par hasard il y en avait une) dans la vie à venir (1). La science morale est un effort pour saisir, ou conjecturer le fond même du bien, pour en entrevoir l'essence et le soumettre à nos prises. « Quand il s'agit de toute autre chose, disait encore Platon, nous pouvons nous borner à l'apparence; mais quand il s'agit du bien, nous voulons la réalité : » par cela même la morale est une métaphysique du bien. Cette métaphysique, on la chercherait en vain chez les évolutionnistes comme chez les positivistes. MM. Spencer, Clifford, Stephen Leslie, Ardigò, se contentent de nous dire que le plaisir se retrouve sous toutes les notions morales, comme l'espace sous les idées de corps, de figure, de

(1) Il est intéressant de voir Mme Clémence Royer ajouter au titre de son livre le sous-titre de *téléologie*, ou science des fins. Mme Royer rejette d'ailleurs le positivisme, qui exclut toute recherche métaphysique. « La plupart de ceux qui, aujourd'hui, se targuent du titre de *positivistes* pour affirmer que nous n'atteindrons jamais la vérité absolue sur les faits premiers et les principes des choses, ne sont en réalité que des adeptes de ce scepticisme décourageant et démoralisant, autant que stérile, qui, fermant la porte aux découvertes futures, dit à l'esprit humain : Tu n'iras pas plus loin. » (Page XXVI.) Que nous puissions atteindre la « vérité absolue, » c'est là encore, croyons nous, postuler un peu trop.

mouvement. Eh bien! la comparaison avec l'espace commencée par MM. Spencer et Leslie, poussons-la jusqu'au bout : introduisons même dans la question l'idée du quatrième espace, imaginé par les géomètres de l'Allemagne. M. Stephen Leslie nous dit que la pratique de la géométrie est indépendante de cette hypothèse métaphysique, et cela est vrai; mais supposons pour un moment que l'existence d'une quatrième dimension entraîne au contraire des changemens considérables dans la pratique et que, d'autre part, nous soyons dans l'impossibilité de *savoir* si l'espace a trois ou quatre dimensions. Forcés d'agir, nous serions obligés par là même de prendre parti pour l'un ou l'autre des espaces; nos actions ne seraient donc plus alors de purs symboles scientifiques, mais des symboles de nos croyances métaphysiques : les partisans des trois dimensions agiraient d'une façon et les partisans de la quatrième d'une façon opposée. Chacun ferait son postulat et se conduirait selon son hypothèse, jusqu'à ce qu'elle fût confirmée ou renversée par l'expérience. Si, de plus, le succès ou l'insuccès final de la conduite ne pouvait être vérifié qu'après la mort, on demeurerait en suspens sur la valeur des divers symboles et des diverses conduites. C'est précisément l'image de la condition humaine en face du bien et du plaisir; il y a des hommes qui n'admettent pour ainsi dire qu'un bien à une dimension : le plaisir présent, point perdu dans la durée de la vie; d'autres, comme les épicuriens, admettent un bien à deux dimensions et s'étendant à la durée entière de la vie, c'est-à-dire le bonheur; d'autres, comme les utilitaires anglais et les évolutionnistes, admettent une troisième dimension, le bonheur universel; d'autres enfin, comme les kantiens, rêvent une quatrième dimension du bien, un bien intelligible supérieur au bien sensible et capable de s'étendre au-delà des limites de la vie présente, au-delà même des limites de l'individualité. C'est peut-être un bien aussi chimérique que « l'hyper-espace, » aussi imaginaire que cette géométrie non-euclidienne où le postulat d'Euclide relatif aux paralléles est abandonné; mais enfin c'est un idéal qui s'impose naturellement et universellement à la pensée humaine : il faut donc bien pratiquement prendre parti pour ou contre et symboliser notre croyance dans nos actions. Le géomètre, en un mot, n'a pas besoin de savoir ce qu'est en soi l'espace où il se meut, et M. Stephen Leslie a raison de le dire; mais le moraliste, quoi qu'en dise M. Leslie, a besoin de se faire une opinion sur la sphère où se meut l'agent moral, car la mise en pratique de cette opinion constitue la moralité même. Si, par exemple, il s'agit d'abandonner l'espace où je vis pour vous laisser prendre ma place au soleil, ou, au contraire, de défendre ma place aux dépens même de votre vie, il faut bien que je me fasse une opinion sur la nature de cette vie que nous ne pouvons occuper à la

fois, que nous nous disputons tous deux et dont la conquête exigera peut-être le sacrifice d'un de nous deux. M. Leslie nous dit que cette vérité : « Une mère aime son fils » est purement scientifique. — Oui, mais il n'en est plus de même de cette autre : « Une mère *doit* aimer son fils, et, s'il le faut, mourir pour le sauver. » Ici, j'ai besoin de savoir ou de conjecturer ce que c'est que l'amour, la vie, le plaisir, le vrai bien, car notre conduite dépendra de nos croyances.

Si le plaisir est le souverain bien, il devra satisfaire absolument toutes nos facultés, non-seulement notre sensibilité, mais encore notre intelligence et notre volonté. Tel qu'il nous est représenté par les écoles utilitaires, évolutionnistes, positivistes, le plaisir satisfait-il complètement notre intelligence ? Non, car l'intelligence n'en pénètre pas jusqu'au fond la nature. Quand je jouis, être intelligent, je voudrais savoir ce que c'est que jouir; je voudrais, si vous préférez cette façon de parler, ajouter le plaisir de comprendre au plaisir de sentir. Les voluptés qui m'arrivent toutes faites du dehors, les biens qui me tombent je ne sais d'où ne remplissent pas mon idée du bien ni même du plaisir. Le souverain bonheur est de savoir par son intelligence ce qu'est le bonheur, en même temps qu'on en jouit par sa sensibilité. Si je ne le sais pas, il reste, au sens propre du mot, une ombre sur mon bonheur, un doute sur le bien auquel je sacrifie tout le reste. Assurément, cette satisfaction de l'intelligence que je réclame est elle-même un plaisir; c'est, si l'on veut, un plaisir métaphysique; mais c'est aussi, par cela même, un plaisir moral. Il faut donc de nouveau reconnaître qu'il y a en nous lutte entre divers plaisirs, les uns intellectuels et moraux, conséquemment objectifs et impersonnels par leur objet, les autres sensibles, conséquemment subjectifs et personnels. Comment choisir sans s'arrêter à quelque postulat métaphysique sur leur nature? Le plaisir seul, dans ce qu'il a de personnel et de sensible, ne satisfait donc pas l'intelligence, ou, si vous aimez mieux, il ne se satisfait pas lui-même : il voudrait être à la fois personnel et impersonnel, individuel et général, sensible et intelligible; il devient, dès qu'il se pense, tourment en même temps que plaisir; il ne peut plus jouir de soi sans mélange dès qu'il a conscience de soi et qu'il voit sa propre limite dans l'individualité : il se voudrait illimité et infini. C'est là ce je ne sais quoi d'amer qui surgit, comme dit Lucrèce, du fond de toute volupté. L'intelligence, en d'autres termes, déborde le plaisir et, l'enveloppant de ses idées universelles ou métaphysiques comme d'une sphère sans fin, le réduit à un point que resserre de toutes parts le désir, par conséquent la souffrance.

Outre la *nature* et la *valeur* du plaisir, il faut aussi considérer son *origine*, et cette troisième question, si on pouvait la résoudre, entraînerait la solution des deux autres. M. Spencer nous dit que « ce qui

apparaît subjectivement comme plaisir a objectivement pour origine une plus grande *intensité* et une *qualité* supérieure de *vie;* » — soit; mais alors se pose ce nouveau problème : la vie, l'être, la force sont-ils en définitive identiques au plaisir qui en dérive? Toute force est-elle pure sensibilité sans rien autre chose? — C'est un problème que nous ne pouvons résoudre avec la certitude de la science; toutes nos conjectures à ce sujet seront donc nécessairement métaphysiques. Et les métaphysiciens, ici, ne manqueront pas de questions à adresser. — Pour *sentir,* demanderont-ils, ne faut-il pas commencer par *être* et par *agir* d'une manière quelconque, par être une force susceptible de modifications, d'accroissement, de diminution? N'est-ce pas cette force qui doit être la vraie origine du plaisir ou de la douleur? — Si l'idée de force est trop occulte, si elle n'est encore elle-même, comme le reconnaît M. Spencer, qu'une conception symbolique, on pourra la réduire à l'idée de mouvement; mais cette réduction même constituera toujours un système métaphysique. Et alors, sous une nouvelle forme, se posera la même question : — Quel est le rapport du *mouvement* au plaisir, à la sensibilité, à la conscience? Tout mouvement enveloppe-t-il une conscience sourde et une sensibilité sourde? — C'est là une thèse que nous avons soutenue pour notre part, et Mme Clémence Royer se range à notre avis; mais, à coup sûr, l'affirmative comme la négative sont des opinions étrangères à la science positive. M. Spencer, lui, a une opinion différente. Il hésite à admettre que les matériaux de la conscience « existent primitivement sous les formes du *plaisir* ou de la *peine.* » « Je ne vois aucune convenance à supposer l'existence de ce que nous entendons par conscience (et aussi par plaisir et peine) dans des créatures dépourvues non-seulement de système nerveux, mais même de structure en général (1). » L'opinion de Clifford est analogue. Mais, si le plaisir et la peine ne sont ainsi, selon vous, que des résultats ultérieurs et des combinaisons complexes des élémens de la conscience, si ce sont de simples phénomènes nerveux, n'y a-t-il pas lieu de se demander comment la morale naturaliste peut en faire le tout de la vie? Peuvent-ils être le fond unique de la *moralité* alors que, selon MM. Spencer et Clifford, ils ne sont pas le fond unique de l'*existence,* ni même de la *vie* et de la *conscience?* M. Spencer, dans ses *Premiers Principes,* finit par réduire à la fois les idées de force, de mouvement et de matière à n'être que des « conceptions symboliques, » et nous savons que les phénomènes de la conscience, de leur côté, sont aussi à ses yeux de purs symboles d'une substance inconnue. Mais alors, demanderont les métaphysiciens, le plaisir lui-même est-il autre chose que le symbole

(1) *Data of Ethics,* p. 100.

de quelque changement plus profond qui s'accomplit dans l'être même, comme le feu Saint-Elme qui couronne le mât d'un navire est le signe de son électricité intérieure?

On pourrait adresser une semblable question à Clifford. Pour lui, l'intérêt social est un simple « symbole » des intérêts individuels, dans lesquels il se résout; l'intérêt individuel, de son côté, est un pur symbole des plaisirs particuliers qui en sont les élémens réels. S'il en est ainsi, la doctrine de Clifford donne prise à deux objections capitales. D'abord, en nous demandant de nous sacrifier pour le bien social, objet de la « piété sociale, » vous nous demandez de nous sacrifier pour un pur symbole en oubliant ce qu'il représente, comme un soldat qui se ferait tuer pour le drapeau même et non pour la patrie. Symbole est ici trop voisin d'idole, et la « piété » de Clifford à l'égard du symbole social de nos plaisirs individuels ressemble beaucoup à la piété de ceux qui prennent la statue du dieu pour le dieu même. La « majestueuse figure de l'homme, antérieure et supérieure à toutes les divinités, » n'est-elle point, comme « le grand être, le grand milieu et le grand fétiche » d'Auguste Comte, une divinité aussi suspecte que les autres? Telle est notre première objection.— Voici maintenant la seconde. Le dieu réel et vivant qu'adore au fond Clifford, c'est-à-dire le plaisir, est-il lui-même certainement le vrai dieu, et ne conserve-t-il plus rien ni de symbolique ni d'idolâtrique? Pourquoi Clifford, dans sa morale, s'arrête-t-il au plaisir comme s'il avait touché le fond des choses et soulevé le dernier voile du sanctuaire, alors qu'il reconnaît lui-même, dans sa métaphysique, que le plaisir est un simple dérivé, un composé d'élémens plus primitifs, conséquemment le *signe* d'un certain état de l'être et d'un certain rapport de l'être à son milieu? Le signe, au lieu d'être de nature intellectuelle, est ici de nature sensible; le moraliste doit-il pour cela confondre le signe avec la chose signifiée, la traduction avec le texte, en représentant le phénomène du plaisir comme le but suffisant et ultime de la volonté humaine? Le physicien, lui, se garde de confondre la lumière répandue par une machine à vapeur (lumière qui, selon MM. Spencer, Bain et Clifford, est l'analogue de la sensibilité ou de la conscience) avec le travail utile que la machine accomplit. Le plaisir de l'harmonie n'est pas identique à l'harmonie mathématique des vibrations dans nos organes. Quelque immédiat que soit le rapport du plaisir et de la vie, on aura toujours le droit de se demander si l'effet est ici en proportion constante avec la cause. En admettant que le plaisir soit le thermomètre de la vie, il s'agira de savoir si le thermomètre est exact et le même pour tous. Il ne semble pas que les thermomètres humains marquent toujours le même degré ni chez le même individu, ni d'un individu à l'autre. Aussi les utilitaires

et évolutionnistes veulent-ils que, pour savoir si nous jouissons et sommes heureux, nous regardions le thermomètre de la société tout entière; c'est comme si un médecin, pour constater ma propre température, plaçait le thermomètre sous son aisselle et sous celle de mes voisins.

On le voit, après avoir considéré le bien subjectif, qui est le plaisir, la morale évolutionniste et positiviste se trouve entraînée à la considération du bien objectif, qui est pour elle le « maximum de vie. » Mais cette définition, que nous croyons d'ailleurs exacte, soulève immédiatement une nouvelle question : — Que faut-il entendre au juste par la vie? Est-ce la vie physique, ou la vie intellectuelle ? — Les deux sans doute; mais n'y a-t-il point alors hiérarchie entre les deux, et parfois opposition? Dans ce dernier cas, laquelle des deux manifestations de la vie faut-il préférer ? Laquelle, en d'autres termes, faut-il considérer comme un pur symbole, laquelle comme la réalité? Bien plus, la vie elle-même, en tant qu'*organisation* corporelle, est-elle le fond de l'*existence* véritable, ou seulement une forme de l'existence? Faut-il dire avec Schopenhauer : — « Chacun sent qu'il est autre chose qu'un néant qu'un autre néant a un jour engendré; de là naît pour lui l'assurance que la mort peut bien mettre fin à sa *vie*, mais non à son *existence?*» — Affirmer que la vie organique est tout l'homme, c'est trancher négativement le problème de l'immortalité, personnelle ou impersonnelle; cette solution négative peut être la vraie; en tout cas, c'est une solution métaphysique. M. Spencer n'en dit pas mot, comme si la morale était profondément indifférente à cette question. Cependant, c'est surtout pour les utilitaires qu'elle est intéressante : la définition du bonheur et du plaisir même devra différer selon le système qu'on adopte; car, une fois accordé que le bien est identique au bonheur, il restera évidemment à savoir si le vrai bonheur, le vrai plaisir, est simplement celui de la vie organique et de l'individualité organique. La conception de la vie humaine, — conception qui, d'après les principes de M. Spencer, ne peut être elle-même que symbolique et inadéquate à son objet, — sera nécessairement différente, en théorie et en pratique, selon qu'on considérera la vie actuelle comme un tout ou seulement comme une partie d'une existence plus longue, d'une existence indéfinie. Mme Clémence Royer s'efforce, avec Spinoza et les partisans du nirvâna, de nous consoler de l'*immortalité* qui nous manque par la certitude de l'*éternité* qui appartient à nos atomes constituans. Elle nous promet « la quiétude indifférente du repos inorganique, la douce uniformité des sensations élémentaires,» un repos qui alternera « agréablement » avec l'agita-

tion de la vie (1). D'autres, au contraire, donneraient volontiers leur éternité substantielle pour leur immortalité personnelle, et ce qui semble le *plus* pour ce qui semble le *moins*; ils rêvent, à tort ou à raison, au-delà du monde visible, une société idéale, universelle, où nous nous retrouverions unis avec autrui, jouissant d'un degré de bonheur proportionné au degré même de notre évolution morale. Est-ce là autre chose qu'un rêve? — Grand mystère où la morale et la métaphysique viennent aboutir, et dont la solution négative ou affirmative suppose tout un système sur l'univers; car il s'agit de savoir, en dernière analyse, si l'évolution physique du monde est compatible avec ce que nous appelons nos lois morales, bien plus, si nous possédons un moyen quelconque d'action sur la nature, et si nous sommes capables d'y introduire les premiers élémens d'un règne universel de la justice.

La doctrine même de l'évolution, considérée en soi, est une métaphysique de la nature, une cosmologie qui suppose des principes et des postulats dépassant l'expérience. L'évolution est-elle purement mécanique, ou laisse-t-elle place à une finalité quelconque, sinon transcendante, du moins immanente, comme celle que Mme Clémence Royer semble admettre? La cause dernière de l'évolution est-elle une nécessité fondamentale ou une volonté susceptible de quelque liberté? Le fond des êtres qui évoluent est-il la conscience, — comme celle dont Mme Clémence Royer gratifie les atomes, — ou est-ce les élémens inconsciens que Clifford et M. Taine placent sous la sensation consciente, ou est-ce enfin quelque principe inconnaissable différent de l'un et de l'autre, comme celui de M. Spencer? Si l'évolution n'a pas de fin préétablie, n'a-t-elle pas du moins un terme naturel, et quel est ce terme, ce résultat de l'aspiration universelle, ou, comme dit M. Spencer, cet « achèvement » qui est l'objet du désir? Sur quelle preuve se fonde l'identification établie par M. Spencer entre le terme naturel de l'évolution et le bien moral? — Voilà autant de problèmes où il serait difficile de soutenir que les « conceptions symboliques » de la métaphysique sont hors de cause. Demandez plutôt aux positivistes si M. Spencer n'est pas lui-même un métaphy-

(1) « Si, ajoute-t-elle, il pouvait exister un état qui, au bien-être et à la quiétude physique de l'être purement végétatif, joindrait une conscience de l'être nette et définie, mais en quelque sorte tout *intellectuelle*, un tel état serait le plus désirable de tous. Or, il semble que, si l'atome matériel élémentaire est conscient, cet état de conscience doit être le sien... Si tel est en réalité l'état de conscience de l'être élémentaire, il faut reconnaître que c'est un état heureux, pouvant alterner agréablement avec les agitations passionnelles de l'état organique; comme l'état de sommeil alterne avec l'état de veille pour les êtres vivans supérieurs, dont les activités surexcitées ne semblent pouvoir se passer de ces accalmies périodiques dont le plaisir le plus vif fait sentir le besoin au moins autant que la douleur la plus intense. »

sicien. Plus manifeste encore est la métaphysique dans les doctrines de Clifford et de Mme Royer. Cette dernière, d'ailleurs, a le mérite de n'avoir point fait de la métaphysique sans le savoir. Elle a rattaché la question du bien *moral* à celle du bien *universel*, et elle a cherché dans l'atome même l'élément du bien, conséquemment aussi l'élément de la moralité. Elle s'avance jusqu'à dire qu'auprès de cette conscience morale inhérente à l'atome sous la forme d'éternité, notre conscience « n'est que ténèbres, illusion, préjugés traditionnels de caste et de nation. » Quant à M. Sidgwick, soutenir avec lui que la morale du bonheur est indépendante des théories sur l'évolution et de l'origine attribuée à nos sentimens sympathiques, c'est comme si on soutenait que la valeur du mahométisme est indépendante de ses origines.

Ainsi la nature du bien, en nous et hors de nous, donne lieu à des questions qui, pour être scientifiquement insolubles, n'en sont pas moins moralement inévitables ; aussi les conjectures, les postulats métaphysiques pénètrent de toutes parts dans la morale naturaliste, même dans celle qui se croit exclusivement positive ou scientifique, et qui enveloppe au fond une métaphysique déterminée, vraie ou fausse. Pourquoi vouloir déguiser ce caractère sous une prétendue indifférence pratique à tout système? Pourquoi ne pas appeler les choses par leur nom? Il y a une morale naturaliste, il y a une morale matérialiste, il y a une morale idéaliste, il y a une morale spiritualiste, etc.; il n'y a pas de morale purement positive, car ce serait une métaphysique positive, chose irréalisable. Les problèmes que nous venons d'indiquer ne sont susceptibles que de solutions probables, non de solutions certaines. Il est commode, sous ce prétexte, de les négliger pour construire une morale prétendue positive; concédons même qu'il est légitime de les négliger au début de la morale; mais, quand ils se posent à la fin, il faut savoir les accepter et les aborder. M. Spencer, dans ses *Premiers Principes*, avait plus ou moins effleuré ces problèmes ; pourquoi ne fait-il plus aucun usage de ses *principes premiers* dans sa morale, comme si la science des mœurs pouvait se contenter jusqu'au bout de lois secondaires et dérivées? M. Spencer a écrit un beau livre qu'il appelle les *Data* de la morale; on ferait tout un livre avec les *postulata* et les *desiderata* de cette même morale. La morale de l'évolution, telle que la présentent aujourd'hui les disciples de MM. Darwin et Spencer, n'est nullement adéquate à ce qu'on pourrait appeler la métaphysique de l'évolution.

IV.

En même temps que la nature intime de la volonté et celle du bien, notre rapport avec nos semblables et avec l'univers se trouve mis en question dans tout problème de moralité proprement dite.

Chaque fois qu'un problème de ce genre se pose dans la conscience et est résolu par un acte déterminé, cet acte ne traduit plus seulement, comme dans les arts utiles ou dans les sciences appliquées, une connaissance relative à quelque liaison particulière de deux choses entre elles, par exemple le feu et la sensation de chaleur, la construction d'une fenêtre et la lumière du soleil : il traduit une croyance relative à notre liaison avec tous nos semblables et même avec l'universalité des êtres. En d'autres termes, si une action utile n'enveloppe qu'un point de vue borné et un fragment de système scientifique sur des choses particulières, une action morale enveloppe confusément et symbolise un système métaphysique sur la société, une perspective sur l'univers. Qu'est-ce, par exemple, qu'une conduite égoïste, comme celle d'un souverain qui jugerait son peuple fait pour lui au lieu de se croire fait pour son peuple? Louis XIV donnait la formule exacte de l'égoïsme despotique en disant : « L'état, c'est moi. » Cette formule exprime une relation de dépendance et d'esclavage entre toute une société d'hommes et un seul homme. C'est donc un individu qui se fait le centre d'un tout au lieu de s'en considérer comme simple partie. Le despote agit comme si tout l'état était lui-même. Cette formule : « L'état, c'est moi, » en enveloppe à son tour et en présuppose une autre : « Les hommes n'ayant pour moi qu'une valeur relative à mon intérêt, j'en dois faire mes instrumens; » ce qu'on pourrait exprimer en disant : « L'humanité, à mes yeux, c'est moi. » Et ainsi raisonnent, en effet, tous les égoïstes : chacun renferme un despote prêt à se montrer. On peut aller plus loin encore et dire que l'égoïsme a pour *Credo* pratique la maxime suivante : « L'univers, c'est moi. » L'égoïste, en effet, se considère pratiquement comme le centre du monde. Sans doute il reconnaît que les autres individus ont le droit d'en dire autant et que, par conséquent, le centre est partout, la circonférence nulle part. En d'autres termes, tout étant phénomène et l'existence phénoménale étant l'unique existence, chaque phénomène humain est en dehors de tous les autres comme les points de l'espace. Là où je suis, je suis centre, et les autres n'ont pour moi de valeur que comme moyen de ma propre jouissance. L'égoïste ne se rend pas compte clairement à lui-même du système caché dont ses actions sont les applications visibles; il n'en est pas moins vrai que ses actes postulent une affirmation exclusive de l'universel phénoménisme, de ce système selon lequel, le fond de la réalité étant pour chacun sa jouissance individuelle, tout idéal impersonnel est chimérique. L'égoïste a donc fait, sans le savoir, du symbolisme métaphysique et même du dogmatisme, puisqu'il a tout relié à lui-même comme s'il voulait être pratiquement le principe et la fin, l'alpha et l'oméga de l'univers.

Considérez, au contraire, de quelle hypothèse métaphysique un acte de fraternité est la figuration extérieure. Si vous sauvez ma vie au péril de la vôtre, n'est-ce pas comme si vous disiez : « Vous et moi, par la partie intelligente et aimante de notre être, nous sommes un; à un point de vue supérieur, vous êtes moi-même et moi je suis vous. » C'est cette unité, réelle ou idéale, que vous exprimez par un symbole visible en donnant votre vie pour la mienne comme si la mienne était identique à la vôtre, comme si nos deux existences s'unissaient dans le fond de la réalité ou, selon l'expression de Hegel, dans le « cœur de la nature; » comme si enfin le dernier mot de l'avenir devait être la paix entre tous et non une guerre éternelle, où chacun meurt les armes à la main. Que sont les mouvemens qui traduisent cette pensée, cette volonté d'union finale entre les êtres? Ils sont une adhésion à la philosophie pour laquelle l'idéal est rationnellement supérieur à la réalité présente, et capable de se réaliser lui-même progressivement. Ainsi, égoïste ou aimante, l'action qui intéresse la morale est toujours une métaphysique en raccourci; elle est une conception cosmologique, soit matérialiste, soit idéaliste.

On peut ajouter qu'elle est encore pessimiste ou optimiste, et que par conséquent elle finit par embrasser l'avenir de l'humanité et de l'univers. Voyez M. Spencer lui-même poser le problème dernier de toute métaphysique, de toute philosophie de la nature, celui qui passionne de plus en plus la métaphysique contemporaine; je veux dire le problème du pessimisme et de l'optimisme. « Il y a, dit M. Spencer, une proposition d'extrême importance impliquée dans ce principe général que les actes bons sont les actes utiles à l'évolution de la vie soit chez nous, soit chez les autres : — La vie est-elle digne d'être vécue : *Is life worth living?*.. Prendrons-nous parti pour les optimistes ou pour les pessimistes?.. — De la réponse à cette question dépend entièrement toute décision sur le bien ou le mal dans la conduite. » Ainsi, dès le début de sa morale, M. Spencer se trouve en face du grand problème; il pressent que la valeur de la vie humaine est liée à celle du monde entier, que rien n'est isolé dans l'univers, que, si l'univers est mauvais, la vie sera mauvaise, si l'univers est bon, la vie sera bonne. Il est vrai que M. Spencer s'efforce de rester pour sa part en dehors du problème en cherchant « un postulat sur lequel s'accordent les pessimistes et les optimistes, » et ce postulat, il croit l'avoir trouvé. « Les deux écoles, dit-il, dans leurs divers argumens, supposent évident que la vie est bonne ou mauvaise selon qu'elle apporte ou n'apporte pas un surplus de sentiment agréable : *a surplus of agreeable feeling*. Le pessimiste dit qu'il condamne la vie parce qu'il en résulte plus de peine que de plaisir. L'optimiste la défend parce qu'il croit qu'elle apporte

plus de plaisir que de peine. D'où cette conséquence inévitable : la conduite est bonne ou mauvaise selon que son effet total est agréable ou pénible ;.. le bien est donc universellement l'agréable : *the good is universally the pleasurable.* »

La conséquence n'est point aussi inévitable que le croit M. Spencer. Le problème du monde et de l'homme n'est pas si facile à résoudre. Est-il donc certain que les optimistes comme les pessimistes jugent la valeur de la vie uniquement d'après la quantité de plaisir ou de peine qu'elle procure ? Cela est vrai, sans doute, de l'optimisme anglais et du pessimisme allemand contemporain. M. de Hartmann, par exemple, s'accorde avec les utilitaires pour dire que l'essence de tout bien est le plaisir, et c'est de ce principe même qu'il conclut que la vie est mauvaise. Aussi les pessimistes de cette école sont-ils dans le fond non moins épicuriens que les optimistes de l'école anglaise. Mais il reste à savoir si les uns et les autres sont autorisés à prendre le plaisir pour l'unique mesure du bien, ou, qui plus est, pour le bien même. Peut-être ont-ils raison, mais ni M. Spencer, ni M. de Hartmann n'a montré qu'ils ont raison. Quand Leibniz soutient son optimisme, d'ailleurs si exagéré, ce n'est pas au nom du plaisir, ni surtout de la vie actuelle ; il imagine un progrès illimité non-seulement des espèces, mais encore des individus. A vrai dire, c'est l'opinion qu'on se fait d'abord sur la valeur intrinsèque du plaisir et de la vie qui a pour conséquence finale l'optimisme ou le pessimisme ; c'est la manière dont on conçoit les fondemens psychologiques et métaphysiques de la morale qui entraîne l'absolution ou la condamnation du grand Tout, comme moral ou immoral, comme heureux ou malheureux, comme bon ou mauvais. M. Spencer lui-même, en prétendant ne point prendre parti, prend réellement parti pour l'optimisme, car il admet sans démonstration que la plus grande quantité de plaisir correspond à la plus grande quantité de vie ; ce qui suppose que la nature assure le maintien de la vie par l'aiguillon du plaisir plus que par celui de la douleur, et qu'elle fait ainsi prédominer la jouissance sur la souffrance dans son budget final. Or, cette hypothèse est le fond même de l'optimisme, et c'est un postulat métaphysique. Un disciple de Bouddha prétendra au contraire que la vie est effort et que l'effort est douleur. La volonté, dira-t-il, est comme la corde tendue d'un instrument : elle ne vibre que si un obstacle la froisse, et le son qu'elle rend est la souffrance. Mme Clémence Royer, abordant de front le problème, s'est efforcée de *démontrer* l'optimisme par le calcul mathématique. Après avoir exprimé en formules aventureuses la totalité des élémens du monde, elle trouve, dans son équation finale ($\beta''NTV^2 = \varkappa\,\Omega \times \infty^3$), le bien exprimé à la troisième puissance de l'infini. Le calcul arithmétique de Bentham sur la valeur des plaisirs et des peines serait ainsi

applicable à l'univers dans toute l'étendue de l'espace et de la durée. Inutile de dire que cette algèbre cache encore, sous un appareil scientifique, un simple postulat métaphysique. Ainsi, de toutes parts, la métaphysique presse la morale, y fait entrer ses problèmes et, à défaut d'une solution théorique, en exige une solution pratique.

A ces observations un positivisme plus radical répondra peut-être : Il n'est pas besoin de métaphysique ni même d'algèbre pour démontrer à l'égoïste l'absurdité de son système et à l'homme désintéressé le caractère rationnel de ses actions. Au point de vue de la science, par exemple, il est évident que l'individu n'est pas le centre de la société, ni de l'univers. — Oui; mais, au point de vue de la morale, il s'agit de savoir s'il n'est pas logique à l'individu de faire effort pour devenir ce centre, si l'individu n'est pas tout d'abord son unique centre moral à lui-même, d'où il est naturel qu'il considère tout le reste comme simple rayon par rapport à lui. Le système de l'intérêt personnel est un atomisme moral, qui présuppose une sorte d'atomisme cosmologique, c'est-à-dire un monde régi tout entier par la maxime : Chacun pour soi. Il n'est pas si facile à la science, malgré MM. Sidgwick et Clifford, de démontrer la « rationnalité » du désintéressement, du dévoûment, de la « piété » sociale; tout au contraire, s'il est très rationnel pour la société de demander à l'individu le désintéressement, il n'est pas moins rationnel et logique pour l'individu, comme nous l'avons fait voir, de suivre son intérêt toutes les fois qu'il y a conflit avec l'intérêt social.

Sans doute, la prétention du positivisme radical a toujours été de se tenir à égale distance des divers systèmes métaphysiques, du matérialisme comme de l'idéalisme; mais cette prétention ne peut se soutenir que quand il s'agit de spéculation pure, car, dans ce domaine, on n'est pas obligé de prendre un parti et on peut s'en tenir indéfiniment au doute méthodique de Descartes. Et encore, l'esprit humain est si instinctivement logique, si conséquent avec lui-même au moins chez les hommes habitués aux méthodes scientifiques, qu'il ne peut s'accommoder, même dans la théorie pure, de cet équilibre instable, de cette suspension de jugement, de cette neutralité indifférente que prêchaient les pyrrhoniens, ces positivistes de l'antiquité. Un positiviste aura beau se défendre de prendre parti pour ou contre les objets de la métaphysique, on ne le considérera jamais comme un spiritualiste possible, et on le soupçonnera d'être un matérialiste réel. En tout cas, la suspension de jugement fût-elle admissible en métaphysique pure, elle ne ne l'est plus en *métaphysique appliquée*, c'est-à-dire en morale, puisque l'application de la métaphysique change selon la théorie, puisqu'il n'est pas indifférent de

considérer la vie comme le bien suprême ou comme un éblouissement passager, le plaisir comme la satisfaction complète et suffisante de notre nature ou comme un phénomène sujet à caution et subordonné à des considérations plus hautes. La morale ne saurait se contenter de la surface des choses ; l'enjeu, c'est notre moi tout entier, c'est notre fond même et non pas seulement notre surface. On ne se dévoue pas, dans la vie ou dans la mort, à une forme extérieure. On cherche le réel, et si on ne peut l'atteindre par la science, on essaie de se le figurer et de le construire par l'hypothèse. Voilà le point de coïncidence entre la théorie et la pratique, entre la morale et la métaphysique. La morale proprement dite est une interrogation sur la destinée de l'homme, le sens de l'univers et la valeur de l'existence. Non-seulement elle dit avec Hamlet : « Mourir, dormir, rêver peut-être ? » mais elle ajoute : « Vivre, rêver peut-être ? »

On objectera qu'on peut, malgré tout, se dispenser de prendre parti dans la question, comme on se dispense à la fois d'aller à la mosquée et à la synagogue. On soustrairait ainsi, selon le désir de M. Stephen Leslie, la morale à toute métaphysique, comme on la soustrait à toute religion. — Mais non, cela est impossible, et c'est ici le cas de dire comme Pascal, mais avec plus de raison : « Ne pas parier, c'est encore parier. » Il y a des circonstances où l'alternative qui se pose dans la conscience est la suivante : Faut-il agir comme si mon existence sensible et individuelle était tout, ou comme si elle était seulement une partie de la véritable et universelle existence? — Ce dilemme, aucune doctrine morale et surtout aucune pratique morale n'y peut échapper dans les circonstances graves de la vie : ne pas l'accepter, c'est encore le résoudre. Les systèmes empiristes qui prétendent se constituer pratiquement sans formuler aucune hypothèse sur les objets de la métaphysique, sont déjà par eux-mêmes une décision négative à l'égard de ces objets ; ils sont conséquemment une métaphysique toute matérialiste, fondée (nous l'avons vu) sur les postulats du phénoménisme universel, de la relativité universelle sans rien au-dessus, de l'universelle fatalité des tendances égoïstes. Ainsi, quoi que nous fassions, le sphinx nous pose l'énigme éternelle. La science peut bien devant lui garder le silence ; mais vivre, c'est agir, et agir, c'est nécessairement trahir par des signes sa réponse intérieure : celui qui n'aura pas su exprimer par des symboles plus ou moins imparfaits le sens profond du mystère, sera dévoré, — ou plutôt il se sera dévoré lui-même.

IV.

En somme, nous ne pouvons fonder la morale, avec les positivistes, sur un symbolisme étroitement *scientifique* qui ferait abstraction de

toute hypothèse métaphysique sur l'essence du bien, sur la nature de la volonté, sur le rôle du plaisir et de la volonté dans l'univers, sur l'idéal et sur ses moyens de réalisation. La doctrine évolutionniste des Darwin et des Spencer, comme la morale positiviste française, est vraie à nos yeux, mais incomplète. Il y a sans doute une science des *mœurs* qui ne présuppose aucune opinion sur ce qu'est la *moralité* en elle-même; on peut appeler cette science la « physique des mœurs » (en y comprenant la psychologie et la sociologie); c'est cette histoire naturelle des sentimens qui a été admirablement traitée par les disciples d'Helvétius, de Bentham, de Mill, de Spencer, de Darwin, d'Auguste Comte. Mais cette science positive des mœurs, qui aboutit dans la pratique à un symbolisme purement scientifique, n'est pas toute la morale : celle-ci comprend encore, d'abord l'étude de l'idéal universel que la pensée humaine peut concevoir, puis l'étude des moyens dont la volonté dispose pour réaliser cet idéal. Si les mystiques ont eu tort de le croire déjà réel dans un être transcendant et inconnaissable dont, par une sorte d'inconséquence, ils veulent cependant faire notre modèle, ce n'est pas une raison pour reléguer l'idéal parmi les chimères, pour ne pas chercher jusqu'à quel point il est réalisable dans l'homme et même dans la nature entière. La morale doit être au contraire essentiellement une recherche de l'idéal, et la pratique de la morale ainsi entendue doit être un symbolisme idéaliste, par lequel nous rendons sensibles nos croyances ou nos espérances raisonnées relativement à l'avenir de l'humanité et du monde. Ce qu'on appelle aujourd'hui d'un seul mot la *morale* doit se scinder un jour en deux parties, dont l'une sera vraiment scientifique et même empirique (la théorie des mœurs dans l'individu et dans la société), l'autre hypothétique et métaphysique (la théorie de la moralité en elle-même). La pratique, l'action, embrasse les deux à la fois et ne peut rentrer tout entière dans le domaine de la pure science, car, dans les cas où la moralité proprement dite se trouve engagée, nous avons vu que la plus haute *action* est précisément une *spéculation* sur le grand inconnu : un acte de dévoûment est une hypothèse métaphysique. La science positive peut laisser de côté toute hypothèse de ce genre, et elle est alors purement naturaliste, mais l'agent moral ne le peut pas, et pour être vraiment moral, il est nécessairement idéaliste à quelque degré.

Maintenant une dernière question se présente : cette nécessité des hypothèses métaphysiques dans la morale durera-t-elle toujours? — Ce qu'on peut d'abord admettre, c'est que la tâche de la science morale et surtout de la science sociale est de réduire le plus possible la part de conjectures sur l'univers et de symboles métaphysiques qui limite son domaine propre. La portion scientifique et

positive de la science des mœurs doit être d'une application toujours croissante à mesure que la société mieux organisée exigera moins de « dévoûmens » proprement dits, de « sacrifices, » d'actes « d'abnégation, » de « piété sociale » ou de « charité. » La partie hypothétique de la morale, au contraire, doit être d'une application de moins en moins fréquente dans la vie civile et politique. Supposez un règne du droit et de la justice plus complet parmi les hommes, ce qui n'a rien d'impossible et n'exige qu'une meilleure organisation sociale, comme Stuart Mill et M. Spencer l'ont fait voir après Condorcet et les philosophes français du XVIIe siècle, les grands dilemmes où est forcée d'intervenir la faculté de dévoûment et de sacrifice ne se poseront plus aussi souvent dans la vie sociale : un homme, par exemple, ne sera plus placé dans l'alternative de mourir de faim ou de voler et de tuer, de tomber dans la misère ou de perdre l'honneur, de faire un mensonge, une bassesse, un acte de servilité ou de renoncer à une charge qu'il possédait, à un avancement qu'il espérait. Tout n'est pas utopique dans le tableau que nous fait M. Spencer de la société future, où la justice ne pourra pas plus manquer de régner un jour que l'équilibre ne peut manquer de s'établir entre des corps soumis à la gravitation. Par l'éducation et l'hérédité on pourra de plus en plus adoucir les mœurs, apprivoiser les hommes comme on a apprivoisé les animaux, rendre la fidélité héréditaire dans la race humaine comme elle l'est chez le chien, l'ardeur généreuse héréditaire comme elle l'est chez le cheval. Mme Clémence Royer nous donne pour modèles les fourmis, qui naissent avec le dévoûment à la communauté; peut-être en effet la civilisation sera-t-elle un jour dans notre sang même : l'homme civilisé deviendra de plus en plus altruiste, c'est-à-dire qu'il apportera en naissant, à l'état d'instinct irrésistible, l'amour de l'humanité. L'homme sera alors, selon MM. Spencer, Leslie, Ardigò et Mme Royer, aussi incapable de ne pas compatir aux maux d'autrui et de chercher son bien aux dépens des autres, qu'un homme bien élevé et instruit est de nos jours incapable d'un vol de grand chemin ou d'un attentat grossier et brutal. Condorcet avait déjà dit avant l'école anglaise : « Le degré de vertu auquel l'homme peut atteindre un jour est aussi inconcevable pour nous que celui auquel la force du génie peut être portée. Qui sait s'il n'arrivera pas un temps où nos intérêts et nos passions n'auront sur les jugemens qui dirigent la volonté pas plus d'influence que nous ne les voyons en avoir aujourd'hui sur nos opinions scientifiques? » Ce serait la réalisation du rêve tout socratique de M. Littré : la perception du vrai produisant l'accomplissement du vrai. Pour notre part, nous croyons aussi que la force efficace des idées peut aller croissant et qu'elle peut intellectualiser de plus en plus la passion même. « Alors, continue Condorcet, toute action con-

traire au droit d'autrui sera *physiquement* aussi impossible qu'une barbarie commise de sang-froid l'est aujourd'hui à la plupart des hommes civilisés. » Nous ajouterons encore que la législation et ses sanctions peuvent devenir assez parfaites pour tracer aux individus des voies qui soient les seules sûres ; les lois ressembleront aux rails de nos chemins de fer qui guident les locomotives : la mécanique peut rendre ces rails assez parfaits pour réduire de plus en plus le nombre des déraillemens. En tout cas, lorsqu'une locomotive déraille, ce n'est pas par la volonté du mécanicien, qui est presque sûr d'être la première victime, ni par la volonté des voyageurs, qui risquent leur vie. Un jour viendra de même où il sera aussi absurde de vouloir manœuvrer en dehors des lois que de vouloir conduire une locomotive en dehors des rails.

Enfin, l'opinion publique pourra encore corroborer les lois : l'opinion est un milieu de plus en plus nécessaire à notre respiration morale, et en dehors duquel l'homme civilisé étouffe de plus en plus. Voyez la force actuelle du *qu'en dira-t-on?* Il n'y a aucune immoralité grave à se promener sur les boulevards avec son habit à l'envers ou avec un chapeau du premier empire; je vous défie pourtant de le faire, à moins que ce ne soit en carnaval. Le jour où les défauts de l'esprit et du cœur seront considérés comme plus ridicules, plus laids, plus choquans que les défauts de la tenue ou de la toilette, l'empire de ce grand souverain qu'on nomme *tout le monde* s'exercera au profit de la moralité, au lieu de s'exercer seulement au profit de la mode. Nous faisons donc toutes les concessions possibles aux espérances de l'école anglaise et des positivistes ; nous admettons avec Austin, l'ami de Stuart Mill, la « flexibilité indéfinie de l'espèce humaine. » Dès aujourd'hui, un homme instruit et bien élevé, d'une fortune médiocre, n'a pas besoin d'un dévoûment héroïque pour n'être ni brigand, ni voleur, ni faussaire, ni faux-monnayeur, ni parjure, etc.; ces métiers exigeraient, de sa part, au contraire, le plus pénible des efforts. Ce sont des métiers qui s'en vont. On n'a pas davantage besoin, dans la plupart des circonstances où la vie suit son cours normal, de faire des spéculations théoriques ou pratiques sur la moralité absolue, de se sacrifier à l'idéal, de renoncer à l'existence ou au bonheur pour une idée, de réaliser ainsi dans ses actions le symbolisme métaphysique dont nous avons parlé. Les situations héroïques dont s'inspire un Corneille ne sont pas celles de chaque jour, et les pessimistes allemands veulent en vain nous persuader que tout est « tragique » dans l'existence. Au moins peut-on espérer, comme nous venons de le reconnaître, que la part du tragique ira sans cesse diminuant dans la vie sociale et dans les rapports des hommes entre eux. La science positive des mœurs suffira alors comme pain quotidien pour l'humanité.

Un naturaliste avait placé dans un même bocal, mais séparés par une vitre transparente, des brochets et de petits poissons qu'ils ont l'habitude de manger. Les brochets se heurtèrent pendant quelque temps le nez à la vitre, puis, convaincus de leur impuissance, finirent par ne plus faire mine de se jeter sur les autres poissons. On ôta alors la vitre et la bonne harmonie ne cessa pas de régner. Le problème social, pour l'école naturaliste, est analogue : mettre des obstacles à la brutalité des plus forts, puis, une fois l'habitude prise, supprimer les obstacles devenus inutiles.

Mais, une fois engagés dans cet ordre de réflexions, devons-nous aller jusqu'au bout et admettre que l'histoire naturelle des mœurs arrivera un jour à être *de tous points* suffisante, sans aucun appel à la métaphysique, à ses postulats et à ses symboles? Ce triomphe complet, cette exclusive domination de la science, rêvés par quelques penseurs, arriveront-ils jamais? — Nous ne le croyons pas, malgré les justes concessions que nous venons de faire aux espérances des positivistes et de l'école anglaise. Si la « sociologie » parvient à réaliser son idéal d'une société parfaite, il restera encore dans la vie assez de douleurs, de maladies, de deuils pour exercer le courage, l'amour, le dévoûment à ceux qu'on aime, et surtout pour poser la grande interrogation de l'au-delà, le grand problème de l'inconnu et de l'inconnaissable, ne fût-ce qu'au lit de mort de ceux qui nous sont chers. La personnalité acquérant plus de prix avec la civilisation même, la révolte contre son anéantissement dans la nature n'en deviendra que plus forte et plus douloureuse. La morale anglaise et la morale positive ne s'inquiètent, nous l'avons vu, ni de ce problème, ni des diverses réponses qu'il comporte; cependant, on ne saurait trop le répéter, la conduite sera toujours différente selon la valeur plus ou moins relative et passagère qu'on accordera à la personne humaine, selon le prix plus ou moins incomparable que l'on attribuera à l'individualité. Sans doute aucune doctrine n'est en mesure d'apporter ici des certitudes; mais la pratique sera toujours obligée de préjuger la question. Il y aura toujours des cas (si rares qu'ils deviennent) où il s'agira de quelque sacrifice à faire aux idées, de quelque acte de dévoûment pour nos semblables, et en un mot, selon l'expression du *Phédon*, de quelque beau péril à courir, καλὸς κίνδυνος. M. Spencer lui-même est obligé de reconnaître qu'une sphère de plus en plus étroite, mais toujours subsistante, restera ouverte au dévoûment et au sacrifice; il place dans cette sphère les grands accidens de la vie, « naufrages, inondations, incendies; » mais il se figure que, en présence de ces accidens, une véritable rivalité s'élèvera un jour entre les hommes pour s'élancer au-devant du danger : « Les occasions de satisfaire les instincts altruistes qui aboutissent au sacrifice de soi-même deviendront rares et très

prisées ; par cela même elles seront saisies avec un empressement si étranger à toute hésitation que la résistance des instincts égoïstes sera à peine sentie. » Oui, sans doute, répondrons-nous, un tel résultat sera possible dans l'avenir, *si* le sentiment et l'amour de l'idéal sont assez développés pour triompher des premiers penchans de la nature ; mais ce sentiment et cet amour supposeront toujours des croyances métaphysiques, quelles qu'elles soient, et impliqueront des hypothèses sur la destinée de l'homme ou de l'univers ; ce seront donc encore des symboles métaphysiques. Si on admet comme certain que le dernier secret des choses est le plaisir, que le fond de la nature humaine et universelle est la tendance vers soi, est-il logique de se dévouer? Même sans compter les accidens extraordinaires que M. Spencer mentionne, il y aura encore dans la vie de chaque jour, en dehors de la sphère du droit positif, une part à mille rivalités, à mille jalousies, soit pour l'amour, soit pour l'ambition et les honneurs ; il y aura une part à la colère, à l'orgueil, à l'envie, à l'inimitié. Là encore il faudra faire intervenir les motifs métaphysiques et vraiment moraux, non pas seulement les motifs physiques. M. Spencer, quand il pousse son tableau du futur âge d'or jusqu'à l'idylle, prend trop souvent pour accordé que les hommes se laisseront façonner à « l'altruisme » et même au dévoûment sans résistance, sans réflexion, sans se demander jusqu'à quel point il est rationnel de se sacrifier quand on n'a pour cela que des mobiles purement matériels. « Quelque loin que semble, dit M. Spencer, l'état de perfection humaine que nous concevons, cependant chacun des facteurs qui contribueront à le produire peut déjà, de nos jours, être montré en activité parmi les facteurs qui ont pour résultats les plus hautes natures d'hommes. Ce qui aujourd'hui, dans ces natures, est accidentel et faible, attendons-nous, avec une évolution ultérieure, à le voir devenir habituel et énergique ; ce qui maintenant caractérise les hommes exceptionnellement élevés, attendons-nous à le voir caractériser tous les hommes. Car ce dont est capable la meilleure nature humaine est à la portée de la nature humaine en général. » Ainsi les héros et les sages, hommes extraordinaires du présent, deviendront, selon M. Spencer, les hommes ordinaires de l'avenir. Le principe est contestable au point de vue même de l'histoire naturelle, car qui empêcherait d'admettre aussi que tous les hommes deviendront un jour des hommes de génie, le génie n'étant pas *incompatible* avec le cerveau humain? Admettons cependant ce principe ; il restera toujours à déterminer sous l'influence de quels motifs ou mobiles le héros peut devenir capable d'héroïsme. Ses actions sont-elles alors seulement les symboles de motifs tout physiques et de mobiles réductibles, en dernière analyse, à l'amour de soi et à l'amour du plaisir? Le jour où on affirmera la vanité de tout motif supérieur, de toute fin

idéale et vraiment désintéressée, le héros sera-t-il aussi disposé à l'héroïsme? Enfin, pour que l'idéal des évolutionnistes se réalise, il faut que les individus, dès aujourd'hui, l'acceptent et ne prennent pas à tâche d'en empêcher la réalisation; or comment nous persuader, par des raisons d'ordre *positif*, de coopérer à la venue de cet idéal dont positivement nous ne jouirons point? — Inutile de vous persuader, répond M. Spencer : nous vous contraindrons par une force plus intime encore que la persuasion intellectuelle, en façonnant votre cerveau et en y faisant entrer une « moralité organique, » un instinct social plus impératif encore que l'*impératif catégorique* de Kant. — Cette vue, en partie vraie, a été réfutée dans ce qu'elle a d'utopique : on a montré que la conscience est une force dissolvante pour l'instinct, un agent de décomposition progressive : le cerveau humain ne se laissera plus modeler passivement à l'altruisme si son esprit a la conscience d'être, selon le mot de La Rochefoucauld, la dupe de son cœur.

En résumé, on aura beau tourner et retourner la question, les antinomies de la morale nous ramèneront par toutes les voies en face du problème métaphysique. En premier lieu, la société actuelle étant loin d'avoir opéré la « conciliation de l'égoïsme et de l'altruisme » cherchée par M. Spencer, nous ne pouvons, dans les circonstances importantes de la vie où nous agissons *avec pleine réflexion* et où notre action est transparente pour elle-même, subordonner notre égoïsme à l'altruisme que par des raisons générales et universelles, qui sont au fond des raisons métaphysiques. En second lieu, dans la société à venir (M. Stephen Leslie l'avoue), la conciliation de l'égoïsme et de l'altruisme ne sera jamais parfaite; la physique des mœurs ne pourra donc se passer entièrement de cette métaphysique des mœurs que M. Leslie croit superflue. En troisième lieu, si la conciliation entre l'intérêt et le désintéressement va croissant de fait dans la société, il est possible que l'abîme qui les sépare subsiste dans la conscience individuelle, qu'il s'y déplace simplement sans être supprimé, ou encore qu'il passe presque tout entier dans l'ordre des relations privées, de la famille et de la morale individuelle. En quatrième lieu, M. Spencer admet avec raison que l'altruisme ira se développant par le progrès; or cela revient à dire que notre sens moral deviendra de plus en plus délicat, conséquemment aussi de plus en plus facile à froisser. Dès lors, l'homme se montrera de plus en plus difficile avec lui-même et avec les autres dans l'art de la vertu, comme les artistes deviennent de plus en plus difficiles et raffinés dans leurs différens arts pour le choix des signes et des symboles convenables. Nous apprend-on qu'on a laissé un homme mourir de faim, nous en

sommes plus choqués aujourd'hui que nos ancêtres ne l'étaient quand ils mettaient à mort les naufragés pour avoir leurs dépouilles. Tout est relatif, et si la sensibilité morale va croissant, les choses simplement choquantes d'aujourd'hui deviendront les choses odieuses de l'avenir. M. Spencer ne supposait-il pas tout à l'heure une noble « concurrence des altruismes » à qui aimera le mieux, à qui se dévouera le plus? Le progrès des arrangemens sociaux aura donc pour résultat des exigences progressives de la conscience intérieure. Nous voyons déjà cette antinomie se produire sous nos yeux : plus nous faisons de progrès politiques, par exemple, plus nous protestons contre les abus qui restent encore. M. Spencer a remarqué lui-même que les organisations supérieures sont aussi les plus délicates et les plus sensibles, même au point de vue physique, et que la sensibilité croît avec l'intelligence. « Les idiots, dit-il, supportent avec indifférence les coups, les coupures et les plus extrêmes variations de la température, tandis que les hommes sains d'esprit en souffrent; sur une peau tendre on produira des ampoules par des frictions qui ne feraient pas seulement rougir une peau grossière. » La même loi ne s'applique-t-elle pas à la sensibilité morale, intellectuelle, esthétique? Notre sympathie même va sans cesse embrassant un plus grand nombre d'êtres; elle s'étend non-seulement à l'humanité, mais à la nature entière; par cela même elle est plus facile à blesser, surtout sous sa forme morale. Celui qui aime plus et aime un plus grand nombre d'êtres a sans doute plus de jouissances, mais n'est-il point en même temps sujet à plus de douleurs? Ne sent-il pas avec une vivacité croissante tout ce qui peut choquer ses instincts d'amour, de fraternité, de sympathie universelle?

J'ai voulu tout aimer et je suis malheureux,
Car j'ai de mes tourmens multiplié les causes;
D'innombrables liens, frêles et douloureux,
Dans l'univers entier vont de mon âme aux choses...

Ma vie est suspendue à ces fragiles nœuds,
Et je suis le captif des mille êtres que j'aime;
Au moindre ébranlement qu'un souffle cause en eux
Je sens un peu de moi s'arracher de moi-même.

Nous voilà bien loin de la « quiétude de l'atome; » faut-il donc croire que cette quiétude sera de plus en plus désirable pour l'homme civilisé? Mais alors que devient l'optimisme de M. Spencer et de Mme Clémence Royer?

M. Stephen Leslie a dû lui-même reconnaître que le progrès moral enveloppe en soi une essentielle antinomie. L'idéal moral du

sauvage est moins élevé que celui de l'homme civilisé, mais, en revanche, le sauvage s'écarte moins de son idéal, de son « code. » C'est, dit M. Leslie, que le sauvage est voisin des animaux, chez qui l'obéissance à l'instinct est encore plus régulière. L'idéal moral de l'homme civilisé, au contraire, est placé plus haut que celui du sauvage, mais par cela même il est moins facile à atteindre et moins uniformément atteint; le caractère de l'homme, avec la civilisation, devient plus flexible et plus mobile : il perd la certitude et la rigidité de l'instinct. « Le progrès moral, conclut M. Leslie, enveloppe donc une perpétuelle position de problèmes nouveaux, un sentiment perpétuel et croissant de tout ce qui nous reste à faire. » Ainsi, peut-on ajouter, nous avons beau nous rapprocher sans cesse de la lumière vers laquelle nous marchons, nous sommes toujours suivis de notre ombre, et même, plus nous nous rapprochons, plus l'ombre grandit.

Ce n'est pas tout. De même que les sentimens seront plus délicats avec la civilisation, de même les besoins de toute sorte seront de plus en plus nombreux et impérieux. Dès lors se pose devant nous une nouvelle antinomie : les *besoins* ne croîtront-ils point plus rapidement que les *moyens* de les satisfaire? Mme Clémence Royer admet, comme Darwin et M. Spencer, la loi de Malthus; or il semble que cette loi doive avoir un jour comme conséquence, sinon la lutte pour l'existence, du moins la lutte pour le bien-être et pour le bonheur. Mme Clémence Royer espère cependant que l'avenir résoudra cette antinomie : il faut pour cela, dit-elle, « que l'espèce, ayant atteint son plein développement organique et le plus haut degré de son évolution, arrive à l'équilibre entre ses besoins et la possibilité de les satisfaire, c'est-à-dire au bonheur spécifique. Alors, ses instincts étant exactement corrélatifs à ses conditions de vie, elle peut et doit cesser de varier, jusqu'à ce que les conditions de vie, variant elles-mêmes, lui imposent le devoir de nouveaux changemens et de nouveaux progrès, sans lesquels elle entrerait en décadence. » C'est la conclusion à laquelle, de son côté, était arrivé M. Spencer. Mais, si l'on peut admettre que l'équilibre des besoins et des objets propres à les satisfaire aura lieu dans l'espèce *en général*, comment espérer qu'il aura lieu aussi pour chaque individu? Enfin, l'équilibre eût-il lieu au physique, comment croire qu'il aura lieu au moral? Si l'humanité ressemblait à une immense fourmilière, on pourrait penser que l'équivalence des instincts et du milieu s'établira; mais il y a cette différence entre la fourmi et l'homme, que l'intelligence du second est réfléchie, par cela même progressive et insatiable, comme sa sensibilité. A quelle époque aura donc lieu l'équilibre parfait de l'intelligence humaine avec son milieu propre,

qui n'est rien moins que l'univers? En d'autres termes, quand aurons-nous la science universelle, et non-seulement la science des faits, mais celle des causes? C'est M. Spencer lui-même qui a posé, sans la résoudre, cette suprême antinomie, lorsqu'il a remarqué que notre savoir, à mesure qu'il s'élargit et s'éclaire, voit augmenter ses points de contact avec l'inconnu, avec la sphère de la nuit. Dès lors, n'est-on point séduit par une vue incomplète des choses quand on suppose dans l'avenir une élimination progressive de tous les postulats et symboles métaphysiques au profit de la science positive? Au contraire, plus l'homme sera savant, plus il devra éprouver le besoin métaphysique; plus il se hasardera dans la sphère des hautes hypothèses, sous l'attrait de l'inexpliqué. Le mystère subsistera toujours dans la pensée humaine, et il devra avoir aussi sa part dans la pratique, car la pensée ne peut rester d'un côté et l'action de l'autre : l'homme est un. M. Spencer aurait dû appliquer à la morale ce qu'il a dit de la science et reconnaître que la physique des mœurs, en agrandissant son cercle, augmentera aussi ses points de contact avec la métaphysique des mœurs, qui l'enveloppe de toutes parts.

Pour conclure, la vérité nous semble dans la synthèse des deux opinions que nous avons examinées sur l'avenir de la morale. D'une part, nous admettons que la morale deviendra de plus en plus positive, à un degré que ne soupçonnent même pas aujourd'hui les sociologistes et les physiologistes; mais nous maintenons qu'en même temps elle ouvrira plus d'espace à cette sorte d'art, de poésie rationnelle qu'on nomme la métaphysique. La morale sera à la fois naturaliste et idéaliste. A mesure que l'homme deviendra plus parfait et connaîtra mieux la nature, il sera aussi plus porté à concevoir, à désirer, à représenter symboliquement par ses actions un idéal de perfection supérieur à la réalité. S'il renonce au mysticisme, ce ne sera pas en faveur d'un matérialisme brut, mais en faveur d'un idéalisme raisonné qui s'efforcera de transformer la nature même selon ses vues et ses symboles par la force des idées. Au-dessus de chaque sommet gravi par la science, la spéculation métaphysique en montrera un autre encore plus haut, que le premier cachait aux regards : la morale le prendra pour but à son tour, par cela seul qu'il sera plus élevé et inconnu. L'homme moral est le contraire d'Antée : ce n'est pas en touchant la terre qu'il reprend des forces, c'est en levant les yeux vers l'idéal lointain et en apparence inaccessible.

ALFRED FOUILLÉE.

UN MANIFESTE

DE

POLITIQUE LIBÉRALE

Dieu, Patrie, Liberté, par M. Jules Simon, 1 vol.; Paris, 1883, Calmann Lévy.

« Nous sommes dans le parlement, dit M. Jules Simon au début de son nouveau livre, une trentaine, peut-être un peu plus, qui, très peu soucieux de nous charger des premiers rôles, très partisans de la discipline quand elle est nécessaire, très disposés à recevoir l'impulsion de nos amis politiques plus militans, avons été obligés, par notre raison et notre conscience, et aussi par fidélité à notre passé, de nous séparer d'eux momentanément, à l'occasion de la loi sur l'enseignement supérieur. » Ce petit groupe parlementaire, au nom duquel M. Jules Simon adresse à l'opinion publique un éloquent manifeste, est ce qui reste aujourd'hui d'un grand parti qui, à plusieurs reprises, dans les crises les plus graves de notre histoire contemporaine, a eu une influence décisive sur les destinées de la patrie. Il représente ce parti de libéralisme modéré qui a joué le principal rôle dans la phase la meilleure, mais malheureusement la moins durable, de nos révolutions successives, en 1789, en 1830, en 1848, en 1871. M. Jules Simon est aujourd'hui, après la disparition de M. Thiers et de M. Dufaure, la personnification la plus brillante et la plus complète de ce parti du « centre gauche, » pour lui donner son nom historique (1). Il en a, au degré le plus émi-

(1) On objectera peut-être que M. Jules Simon n'a jamais appartenu aux groupes parlementaires qui ont pris le nom de centre gauche, et qu'il a publié un livre sous le nom de *Politique radicale*. Ce n'est pas l'inscription de son nom dans tel ou tel groupe

nent, l'esprit de conciliation, l'éloignement pour toute passion de sectaire, pour toute exagération dans le langage et toute violence dans les actes, en un mot, ce juste sentiment des nuances et ce respect de tous les intérêts légitimes où se reconnaît une politique honnête et sensée. Il est l'homme des transactions nécessaires, et nul ne sait mieux les faire accepter par cette éloquence insinuante, faite de souplesse et de grâce, qui a le don si rare de trouver les argumens et les accens les plus propres à convaincre des adversaires, plutôt que les mouvemens oratoires destinés à soulever les applaudissemens d'une foule convaincue d'avance. Il n'a point l'infatuation de l'infaillibilité : il sait reconnaître franchement et de bonne grâce ses erreurs passées, par exemple cette injuste défiance pour les armées permanentes, qu'il partageait avec la plupart des libéraux avant les leçons de la défaite; mais il est aussi, quand il le faut, l'homme des fermes convictions, fidèlement et courageusement soutenues contre tous les entraînemens et toutes les défaillances. Le défenseur inébranlable de la liberté d'enseignement en 1879 était, trente ans auparavant, le rapporteur du premier et du seul projet de loi qui donnât à la liberté d'enseignement toutes ses garanties, sans rien sacrifier des droits essentiels de l'état. L'orateur qui a lutté avec tant d'énergie, en 1881, pour le maintien du nom de Dieu dans les lois scolaires, applaudissait, en 1848, à l'introduction du nom de Dieu dans la constitution républicaine (1). Et chez M. Jules Simon, — il n'est pas hors de propos de le rappeler en face de tant de calomnies si facilement accueillies par les esprits légers ou prévenus, — le courage a toujours été égal à la fermeté des convictions. On glorifie à juste titre le trait de ce député qui vint réclamer son incarcération après le coup d'état du 2 décembre, en sa double qualité de représentant du peuple et de professeur de droit. L'ancien membre d'une assemblée dispersée par la force, le professeur de droit qui avait protesté si noblement au nom de la légalité violée, ne se crut pas cependant coupable d'une capitulation de

qui classe un homme politique parmi les modérés ou les extrêmes : c'est son caractère et l'ensemble de ses actes. Quant à l'épithète de *radical*, elle n'était sous l'empire que l'équivalent, imposé par la légalité, de celle de *républicain*.

(1) « Voilà une constitution qui relève de la vérité philosophique et qui l'avoue. On ne nous parlera plus désormais de religion d'état : c'est quelque chose pour la liberté; on ne nous parlera plus d'état athée : c'est immense pour la morale. Cette invocation du nom de Dieu me manquait quand je lisais nos deux chartes, quand je parcourais nos codes. Grâce à Dieu, la voilà! Il me semble entendre une prière prononcée par la voix de tout un peuple. Lorsque, dans un avenir prochain, on fera dans toute l'étendue de la république, épeler à l'enfant du pauvre la constitution de son pays, Dieu, la loi et la patrie entreront en même temps dans son cœur. Voilà la vraie grandeur du XIXe siècle : nos pères avaient conquis la liberté, c'était à nous de la sanctifier. » (*La Liberté de penser*, 15 septembre 1848.)

conscience en remontant dans sa chaire sous le régime du coup d'état. Ce n'est pas moi qui lui en ferai un crime et qui y verrai une diminution de son acte de courage; mais ce n'est pas faire injure à une mémoire universellement et justement respectée que d'admirer un courage plus haut chez cet autre professeur, non de droit, mais de philosophie, qui, le premier jour, invoque dans sa chaire la justice éternelle contre le triomphe de la force et, le lendemain, renonce par un refus de serment à une carrière où des succès toujours grandissans lui promettaient un magnifique avenir. M. Jules Simon ne donnait pas une moins grande preuve de courage lorsque, vingt ans plus tard, à l'heure la plus douloureuse de notre histoire, il intervenait seul, au nom du gouvernement légal et du salut de la patrie, près d'un dictateur tout-puissant, enflammé jusqu'à la fureur, suivant le mot de M. Thiers, par un patriotisme mal entendu, et disposant à la fois d'une armée créée par lui et des masses populaires toutes remplies de son enthousiasme fanatique. Et, à l'heure actuelle, faut-il un moindre courage pour braver, par fidélité aux principes de toute une vie de philosophe et d'homme politique, les accusations de trahison, d'ambition éhontée, de connivence avec d'anciens adversaires, et, pour supporter sans faiblir, non-seulement la perte d'une popularité dignement conquise, mais, ce qui est la plus cruelle blessure, l'abandon d'anciens et chers amis? Si de tels exemples avaient été plus fréquens dans le parti libéral, s'il ne s'était pas constamment affaibli par ses concessions aux partis extrêmes, il n'aurait pas vu les plus déplorables avortemens succéder sans cesse à ses plus éclatans triomphes.

Nous nous proposons de retracer, d'après M. Jules Simon, l'histoire de ces triomphes et de ces avortemens et d'esssayer d'en tirer la leçon. Nous ne nous renfermerons pas toutefois dans le cadre plus restreint de son livre. Sauf dans le dernier chapitre, où il fait le « bilan » des fautes et des périls du temps présent, il s'est surtout attaché aux questions de liberté d'enseignement et de liberté religieuse, qui ont réduit le centre gauche libéral à ce petit groupe de trente ou quarante membres des deux chambres, que l'on flétrit du nom de « dissidens. » Nous embrasserons dans cette étude les principales questions qui, depuis 1789 jusqu'à nos jours, ont tour à tour réuni dans de généreux et féconds efforts et divisé, par l'effet de funestes entraînemens, ceux qui se sont honorés du double titre de modérés et de libéraux.

I.

On a dit, il y a longtemps, et on se plaisait encore à répéter, il y a très peu d'années : « La France est centre gauche. » Si le mot a

pu être vrai, il faut avouer que les événemens n'ont jamais cessé de lui infliger de cruels démentis. Il y avait déjà, sinon de nom, du moins de fait, un centre gauche en 1789 : c'étaient ces esprits tempérés, sagement libéraux, qui avaient épousé franchement et sans arrière-pensée la cause de la révolution, mais qui répugnaient à la suivre dans ses excès. Ils sont les héros de la première heure ; tout se fait par leurs conseils et leur popularité est immense ; mais quelques mois se sont à peine écoulés qu'ils se sentent dépassés dans l'assemblée nationale et dans le pays. Plusieurs se découragent et quelques-uns émigrent ; ceux qui restent et qui ont la force de ne pas trahir leurs convictions n'ont plus aucun rôle, et la foule n'a pour eux que des malédictions. D'autres suivent le torrent, et ils ne s'arrêteront plus. Tel cet évêque Gobel qui, d'abord, s'oppose avec énergie à la constitution civile du clergé, puis se résigne, non-seulement à l'accepter, mais à en bénéficier en se faisant nommer archevêque de Paris, et, après être devenu membre de la convention et en avoir partagé tous les excès, finit par une renonciation publique à sa foi de chrétien et à son titre épiscopal, sans réussir, par tant de lâcheté, à se sauver de l'échafaud. Il faut lire, dans le livre de M. Jules Simon, le récit de cette série d'erreurs et de faiblesses qui, d'une première atteinte à la liberté religieuse, inspirée par des intentions parfaitement avouables, ont conduit en peu d'années aux plus horribles persécutions. L'assemblée constituante, en très grande majorité, professait un respect sincère pour la foi catholique et croyait même lui rester fidèle ; elle ne voulait que soustraire le clergé national aux influences ultramontaines et l'associer à l'œuvre de la révolution sans toucher aux dogmes mêmes de l'église. Les promoteurs de la constitution civile étaient des chrétiens convaincus, presque des théologiens, versés dans toutes les subtilités du droit canon. On sait quel fut le résultat immédiat de cette tentative pour fonder à jamais, comme on disait déjà, « l'unité morale de la France : » la division du clergé et de la France elle-même en deux camps, animés des passions les plus violentes ; l'irritation croissante de la foule contre les prêtres insermentés, désignés à ses colères comme les ennemis implacables des nouvelles institutions ; le clergé constitutionnel, objet de mépris dès l'origine pour beaucoup de ses partisans, voué bientôt aux mêmes haines que le clergé réfractaire ; la proscription sous toutes ses formes, pour cause d'attachement à l'ancien culte et à la foi séculaire du pays ; l'athéisme d'Hébert et de Chaumette, acclamé un instant, avec la complicité de plus d'un transfuge du clergé séculier ou régulier, et enfin l'Être suprême de Robespierre s'imposant à la nation éperdue comme un commencement de réaction. Voilà

où en était venue en 1794, pour une première déviation des principes de liberté, la France libérale de 1789.

On aurait eu peine à trouver un centre gauche dans l'assemblée législative : les anciens constitutionnels en formaient la droite. S'il y a un centre gauche dans la convention, il s'appelle la *plaine*, quand il ne s'appelle pas le *marais*. Sous ces deux dénominations, qui sont restées des termes de mépris, se cachaient cependant les hommes les plus sensés et les plus utiles de la terrible assemblée. Plusieurs n'étaient pas sans courage, et l'un d'eux, Boissy d'Anglas, a eu son jour d'héroïsme. Il faut aussi mettre à part, avec M. Jules Simon, l'évêque Grégoire, qui sut se défendre à la fois de toutes les violences et de toutes les lâchetés et qui, à la convention comme à la constituante, maintint et fit respecter ses convictions religieuses et son caractère de prêtre. Toutefois, les plus sages et les plus courageux parmi les modérés protestent par leur silence et par leur attitude plutôt que par leurs actes contre les excès qui se commettent autour d'eux. Leur influence ne se fait sentir qu'au lendemain de la terreur. Ils ont le premier rôle après le 9 thermidor et ils le conservent dans les deux conseils, sous le directoire. Toutes les œuvres durables de la première république leur appartiennent; mais leur influence est nulle ou effacée dans les crises politiques où se jouent les destinées de la nation. Le pays n'a jamais senti directement leur action et à peine connaissait-il leur nom. C'étaient des législateurs avisés et des administrateurs habiles : ce n'étaient pas des hommes d'état. La plupart applaudirent au 18 brumaire et trouvèrent leur véritable place dans les nouvelles institutions qu'inaugura le coup d'état, sous l'autorité d'un maître. Ceux qui survécurent à l'empire sentirent cependant, sous la monarchie constitutionnelle, se réveiller leurs vieux sentimens libéraux. Unis à quelques royalistes éclairés et à quelques hommes nouveaux, ils formèrent ce centre gauche de la restauration, dont le rôle fut si brillant et si éphémère. Il sut renverser le ministère Villèle et il ne sut pas soutenir le ministère Martignac. Il s'associa à la résistance contre le ministère Polignac, mais il ne sut pas la maintenir dans les voies légales. Il ne sut pas non plus se défendre de cet esprit d'intolérance religieuse qui avait égaré les libéraux de la constituante et qui n'était qu'un retour à certaines traditions de l'ancien régime. Il applaudit à la campagne d'un vieux royaliste, le comte de Montlosier, contre les jésuites et le parti prêtre : campagne justifiée à plus d'un titre par des prétentions excessives, qu'encourageait la faveur de la cour; mais contre l'esprit d'intolérance et de domination dont on accusait avec raison les meneurs du clergé, on ne sut invoquer que des mesures de persécution et d'oppression.

Seuls, Dubois et quelques-uns de ses amis du *Globe* firent entendre le langage de la vraie liberté, c'est-à-dire de la liberté pour tous.

Le centre gauche de la restauration accepta la révolution de juillet sans y avoir eu une part directe et il put un instant espérer de la diriger. Renouvelé dans ses élémens sans rien perdre de son caractère, conduit pour la première fois par de vrais politiques, M. Casimir Perier, M. Thiers, le centre gauche eut assurément, dans ces dix-huit années d'un gouvernement libéral, un rôle considérable et justement populaire. Il prit, soit au pouvoir, soit dans l'opposition, une part éclatante à tous les événemens, à tous les actes, à toutes les discussions parlementaires du règne de Louis-Philippe. Il ne fut cependant jamais, même sous Casimir Perier, le parti dominant. Les chambres et le pays se partagèrent promptement en une droite et une gauche et le centre gauche fut entraîné tour à tour à servir les passions de l'une et de l'autre, sans réussir à les contenir. Dans les dernières années du ministère de M. Guizot, il ne se distinguait presque plus de la gauche. Il ne se refusait à aucun des actes d'une opposition systématique dont les attaques contre les ministres atteignaient directement la couronne elle-même. Si M. Thiers se tenait personnellement en dehors de la campagne des banquets, la plupart de ses lieutenans n'imitaient pas sa réserve, et le pays comprenait si peu les derniers scrupules des partis constitutionnels que les députés du centre gauche et de la gauche dynastique étaient à peine suivis d'un petit nombre de leurs amis politiques quand ils croyaient devoir se retirer d'un banquet d'où les exigences des députés de l'extrême gauche avaient fait écarter le toast au roi.

Après la révolution de février, dans l'effarement d'une catastrophe inattendue, bientôt suivie d'une horrible guerre civile, le centre gauche, la gauche elle-même, se portent en grande partie vers la droite. Toutefois une fraction importante de ces deux partis, renforcée par un certain nombre d'hommes nouveaux, forme bientôt un groupe de républicains conservateurs et libéraux, qui finit par avoir la principale influence dans l'assemblée constituante. La constitution de 1848 témoigne de l'honnêteté de ce groupe, de son ferme libéralisme et de son inexpérience. Toutes ces libertés, que M. Thiers devait appeler plus tard « les libertés nécessaires, » sont consacrées dans leurs principes généraux, sans entrer dans la pratique sous la garantie d'une législation claire et efficace. L'assemblée s'est en vain réservé ou plutôt imposé le devoir de compléter son œuvre par des lois organiques. Elle s'est elle-même condamnée à l'impuissance par la double erreur d'une chambre unique et d'un président de la république élu directement par le suffrage universel. Elle pouvait croire, après sa victoire sur l'insurrection de juin, que

le pays était avec elle, quand elle est brusquement détrompée par l'échec du général Cavaignac et par l'élection du prince Louis-Napoléon. Dès lors le rôle des libéraux modérés cesse pour de longues années. Malgré quelques personnalités éminentes, — M. Dufaure, M. de Tocqueville, les généraux de La Moricière et Cavaignac, — le centre gauche compte à peine dans l'assemblée législative. Il compte encore moins dans les chambres de l'empire, jusqu'au moment où son nom reparaît, après les élections de 1863, pour grouper quelques hommes d'origines diverses, les uns attachés aux régimes déchus, les autres ralliés au gouvernement impérial, mais tous unis dans la revendication des « libertés nécessaires. » L'importance croissante qu'acquit le centre gauche de 1863 à 1870 attestait certainement dans le pays un réveil libéral; mais elle n'attestait ni chez les membres de ce groupe parlementaire, ni chez leurs électeurs, le besoin clairement senti d'une politique commune. On le vit bien quand il fut porté au pouvoir, et quand les ministres sortis de ses rangs se laissèrent entraîner dans la double aventure du plébiscite et de la déclaration de guerre.

Un nouveau centre gauche se forme encore dans l'assemblée nationale de 1871 et, cette fois, il sait se donner, sous un chef illustre et respecté, un programme nettement défini. Ce programme, c'est l'établissement, sur des bases conservatrices et libérales, d'une république parlementaire. Le pays s'y rallia tout de suite dès qu'il lui fut présenté par le grand citoyen que vingt-six départemens avaient élu de confiance, comme celui qui avait été, à la veille de nos malheurs, le plus clairvoyant des hommes d'état, et qui venait de justifier toutes nos espérances en nous sauvant successivement de la guerre étrangère et de la guerre civile. Les élections du 8 février n'avaient été que la manifestation toute négative de l'aversion du pays pour la politique de guerre à outrance et d'agitation révolutionnaire, personnifiée alors dans M. Gambetta. Aucune indication n'en pouvait être tirée pour l'avenir de la France et l'événement prouva bientôt combien s'étaient trompés ceux qui s'étaient hâtés de les saluer ou de les flétrir comme des élections franchement royalistes. Quelques mois plus tard, les élections du 2 juillet affirmaient hautement la volonté du pays de suivre et de soutenir la politique républicaine de M. Thiers. Cette politique avait contre elle, dans l'assemblée nationale, et la gauche et la droite. La gauche voulait une autre république, la droite ne voulait d'aucune république. Il fallut quatre années d'efforts persévérans, il fallut surtout, après la chute de M. Thiers, la preuve irrécusable que tout autre programme était impossible, pour que le programme du centre gauche réunît enfin une majorité, bien petite et bien éphémère, on le sait et on n'a pas cessé de s'en railler, mais accueillie cependant par la grande

majorité du pays avec un sentiment de soulagement et de délivrance.

Le centre gauche pouvait se considérer comme l'arbitre des destinées nouvelles de la France, dans une république dont l'organisation constitutionnelle était son œuvre propre. Non-seulement il avait fondé un gouvernement, mais il avait eu une part considérable à toutes les lois qui devaient assurer le relèvement moral et matériel du pays. Uni à la gauche, sans s'abandonner à ses entraînemens, il avait résisté avec fermeté et souvent avec succès aux entraînemens en sens contraire de la droite monarchique et cléricale. L'assemblée nationale, — M. Jules Simon a raison de lui rendre ce témoignage, — était, dans sa presque unanimité, animée d'un esprit sincèrement libéral. Elle y mêlait, au début, d'assez grandes illusions. C'est seulement après le 24 mai, quand les illusions se furent en partie dissipées, quand les compétitions de partis ou de personnes aigrirent de plus en plus les esprits, qu'une politique de réaction et de compression ou, comme on la qualifiait, une « politique de combat » parut l'emporter, dans une fraction considérable de la droite, sur la politique de liberté. Le centre gauche ne céda ni aux illusions de la première heure ni aux défaillances de la dernière. Il s'associa au vote de la loi de décentralisation départementale, en s'efforçant de corriger ou de tempérer ce qu'elle avait d'excessif. Il vota, en 1871, la loi libérale sur la presse, dont M. le duc de Broglie fut l'éloquent rapporteur, et il résista en 1875 à l'abrogation partielle de cette loi, réclamée par les amis de M. le duc de Broglie. Il s'unit à la droite et à la plus grande partie de la gauche pour garantir, dans la loi sur l'armée, la liberté religieuse des soldats, mais il se refusa au rétablissement d'une aumônerie militaire qui pouvait devenir un instrument de pression cléricale. Il eut la plus grande part dans l'élaboration de la loi sur la liberté de l'enseignement supérieur. M. Dupanloup s'est laissé féliciter par le pape Pie IX et injurier par les radicaux comme le promoteur et le principal auteur de cette loi. La vérité est qu'il ne faisait pas partie de la commission qui l'a préparée, et que la droite y était en minorité. Cette commission était présidée par un des membres les plus éminens du centre gauche, M. Laboulaye, et c'est lui qu'elle choisit pour rapporteur. La discussion publique amena l'introduction, dans le projet de loi, de dispositions contraires, soit aux droits de l'état, soit à la liberté des individus. Le centre gauche lutta contre les unes et les autres, et son échec sur des points capitaux décida plusieurs de ses membres, soit à s'abstenir dans le vote final, soit à voter contre l'ensemble de la loi; mais son adhésion, et il convient d'ajouter celle de la gauche presque tout entière, n'avaient manqué ni au principe de la liberté d'enseignement ni à aucune des dispositions qui l'ont

consacré pour l'enseignement supérieur. « L'immense majorité du parti républicain, dit très bien M. Jules Simon, était, à cette date, libérale. » Elle se défendait énergiquement par l'organe de ses membres les plus avancés, M. Brisson, M. Naquet, M. Paul Bert, de vouloir une liberté, d'enseignement ou d'association, qui ne profitât pas à tout le monde, même aux jésuites. Elle pouvait applaudir de violentes déclamations contre le cléricalisme : elle se refusait résolument à leur donner pour conséquence une dénégation de la liberté.

Le centre gauche avait fini par conquérir, dans l'œuvre constitutionnelle et dans l'œuvre législative de l'assemblée nationale, une influence prépondérante; mais le triomphe même de sa politique ne faisait que marquer une étape dans une évolution dont la direction avait déjà cessé de lui appartenir. Les partis de droite, dès 1872, comptaient avec un malin plaisir ses échecs successifs à toutes les élections partielles. Les élections générales de 1876 et de 1877, les élections partielles qui ont suivi et enfin les élections générales de 1881 lui ont été constamment fatales. Les partis de gauche pure et d'extrême gauche se sont enrichis à ses dépens et, par une force d'attraction qui se manifeste dans tous les mouvemens politiques, ils lui ont enlevé une grande partie de ses anciens adhérens. On se défend d'être centre gauche, comme on se défendait, il y a dix ans, d'être radical. Ceux mêmes qui n'abjurent pas ce nom démodé se laissent peu à peu entraîner hors des limites qu'ils s'étaient fixées, et si quelques-uns restent fidèles au programme de 1871 et de 1875, ils passent pour des défectionnaires, ils ne sont plus que « les dissidens du centre gauche. »

La situation des modérés, dans la période actuelle, est le contrepied de celle qu'ils avaient su garder dans la période précédente. J'ai sous les yeux les procès-verbaux du centre gauche parlementaire pendant toute la durée de l'assemblée nationale. J'y vois sans cesse revenir la question des rapports avec les radicaux. On ne veut laisser aucune prise au soupçon d'une alliance effective. On accepte, non sans répugnance, une entente préalable pour le choix des présidens et des secrétaires des bureaux et pour celui des membres de certaines commissions importantes; mais on y met toujours la condition que les résolutions prises au nom du groupe impliqueront la prédominance des idées les plus modérées. Aussi s'indignait-on de bonne foi et avec raison quand on était accusé de complaisance pour les radicaux. On pouvait montrer les radicaux réduits à leurs seules forces, toutes les fois qu'ils avaient prétendu affirmer leurs idées propres, et ne se rencontrant dans leurs votes avec les modérés que lorsqu'ils voulaient bien se ranger derrière eux. C'est ainsi que le centre gauche avait fondé la république avec le concours

des radicaux, sans rien leur abandonner de son programme. Ils ont bien pris leur revanche depuis qu'il ne s'agit que de la gouverner.

Ce n'est pas que les purs radicaux aient jamais eu la responsabilité directe et personnelle du gouvernement de la république. Les ministères se sont formés en se rapprochant d'eux sans aller jusqu'à eux. On est passé du centre gauche à la gauche et de la gauche à l'union républicaine, qui était à l'assemblée nationale et qui est encore au sénat le groupe radical, mais qui aujourd'hui a devant elle, à la chambre des députés, deux groupes plus avancés : la gauche dite radicale et l'extrême gauche. Lors même qu'on irait jusqu'à cette dernière, telle qu'elle est constituée dans le parlement, on trouverait dans le pays un nombre presque infini de groupes plus avancés encore. C'est ce que M. Jules Simon appelle « l'armée de réserve, » dont les différens corps occupent et défendent, les uns par des manifestations plus ou moins pacifiques, les autres sans reculer devant les plus criminels attentats, toutes les étapes sur la route du « nihilisme. » La multiplicité même des groupes radicaux, dans le parlement et dans le pays, est une de leurs forces. Les uns se font payer par des concessions de plus en plus larges un concours partiel et toujours précaire, et les réclamations bruyantes des autres sont un prétexte à ceux qui se piquent encore de modération pour accepter ces actes de faiblesse comme la poursuite sage et prudente d'une politique de progrès. Les radicaux de toute nuance sont les seuls qui parlent haut, les seuls qui se montrent exigeans, et dont les exigences obtiennent satisfaction. Les modérés, les anciens libéraux du centre gauche et de la gauche parlementaire se résignent pour la plupart, les uns de bonne grâce, les autres après une courte résistance, à des mesures qu'ils auraient hautement condamnées il y a cinq ans. Ils se taisent quand il s'agit d'actes administratifs, pour lesquels leur adhésion n'est pas nécessaire. Ils se font un mérite des tempéramens qu'ils s'efforcent d'introduire dans de mauvaises lois, et ils ne doutent pas de leur courage quand ils s'exposent, par ces tempéramens, aux invectives des radicaux. Ils tiennent à honneur de se distinguer de ces compromettans alliés par leurs déclarations, alors même qu'ils les suivent docilement dans leurs actes. Comme leurs prédécesseurs de la révolution, ils ne s'associent à une persécution religieuse qu'en protestant de leur respect pour la religion, à une violation de la liberté qu'en affirmant leur libéralisme, à un affaiblissement de l'autorité qu'en se défendant de toute complaisance pour le désordre. Leurs efforts ne s'emploient le plus souvent qu'à retarder par d'habiles manœuvres les solutions qui leur répugnent. La politique de modération a d'ailleurs plus à perdre qu'à gagner aux amendemens et aux ajournemens proposés par les soi-disant modérés. Les demi-mesures ne font que provoquer

de nouvelles et plus ardentes exigences. Les questions ajournées s'aggravent avec les délais. Ce sont bientôt des questions « pourries, » comme on l'a dit de celle de l'amnistie, et l'on invoque la sagesse politique pour s'en débarrasser par des solutions radicales. Les exigences du radicalisme s'imposent aux pouvoirs publics; elles s'imposent également à toutes les administrations. Rien de plus précaire que la situation des fonctionnaires de tout ordre, s'ils sont suspects de relations monarchiques ou cléricales; rien de plus fort s'ils se sont assuré un patronage radical. En vain ont-ils encouru des peines disciplinaires pour de graves manquemens à leurs devoirs : des comités radicaux somment un député radical de prendre leur défense; le député somme à son tour le ministre de les respecter, et si le ministre a le courage de ne pas céder, il ne croira pas pouvoir moins faire que de s'excuser de sa sévérité et de promettre une large indulgence.

D'honnêtes esprits affectent de croire que « la conquête radicale » s'arrête aux régions officielles et qu'elle ne s'étend pas à la masse laborieuse et paisible de la nation elle-même. Les faits démentent cette illusion. Chaque élection, soit pour le sénat, soit pour la chambre des députés, soit pour les conseils-généraux ou les conseils municipaux, est presque partout, en même temps qu'une victoire pour la république, un recul des opinions plus ou moins modérées au profit d'opinions plus avancées. Un optimisme complaisant explique ce mouvement en avant par le grand nombre des abstentions. On prouve ainsi le découragement, non le besoin de la résistance. S'il n'y avait eu, en 1870 et 1871, que de faibles efforts pour s'opposer à l'invasion, le fait de l'invasion serait-il moins certain? « Ah! si le Midi se levait! » disaient quelques méridionaux : le Midi ne s'est pas levé et la moitié de la France a été occupée par l'ennemi, et deux provinces ont été détachées du territoire national!

Un événement récent, dont M. Jules Simon s'est abstenu de parler, est la démonstration la plus éloquente du chemin parcouru en quelques années. Un grand orateur, qui était naguère la personnification du radicalisme, vient de disparaître comblé d'honneurs et d'éloges enthousiastes, auxquels les plus modérés se sont associés presque sans réserve, et, dans le même temps, poursuivi jusque sur son lit de mort et dans sa tombe à peine fermée par les outrages des nouveaux radicaux. Reportons-nous à quelques années en arrière. Il n'est pas de nom plus impopulaire, sauf parmi les enragés de la « guerre à outrance. » Les élections du 8 février 1871 se sont faites surtout contre lui. Quand il rentre dans l'assemblée nationale, après les élections du 2 juillet, ce n'est pas le centre gauche, c'est la gauche qui, non-seulement ne l'accepte pas pour chef, mais refuse

de lui ouvrir ses rangs. Il est réduit à fonder, avec le concours de l'extrême gauche, le groupe radical de l'union républicaine (1). M. Gambetta s'était-il, depuis lors, sensiblement rapproché des idées modérées? Il a donné en plus d'une circonstance des preuves de sagesse et de sens politique. Il a eu une part considérable dans le vote de la constitution de 1875. Il s'est fait le champion de l'institution du sénat, non cependant sans chercher à l'amoindrir. Il a fait face, avec plus de courage que beaucoup de modérés, aux violences des fauteurs de désordre. Il n'a toutefois rien désavoué de ses plus funestes erreurs, et il en a jusqu'au dernier jour commis de nouvelles. C'est lui qui a lancé ce cri de guerre qui a été le signal des entreprises contre la liberté et la paix des consciences : « Le cléricalisme, voilà l'ennemi! » C'est lui qui a été le promoteur de l'amnistie plénière pour les condamnés de la commune. C'est lui qui a ouvert la campagne pour la revision de la constitution et qui ensuite a fait d'impuissans efforts pour la limiter. Nous ne rappelons pas ses fautes pour protester contre les hommages qui ont été rendus à sa mémoire. Il les méritait par une éloquence qui a honoré la tribune française et qui s'est mise plus d'une fois au service de nobles et justes causes. Il ne les méritait pas moins par un patriotisme qui a eu sans doute de déplorables écarts, mais qui, avant ces écarts, avait eu l'initiative de ce suprême effort de la défense nationale par lequel la France vaincue, mutilée, séparée de sa capitale, s'est noblement relevée à ses propres yeux comme aux yeux de l'étranger. Nous ne voulons que rapprocher deux faits que sépare à peine un intervalle de six ans. En 1883, des modérés, des conservateurs ont cru de bonne foi, et non sans quelque fondement, voir disparaître avec ce tribun, qui n'avait pas cessé d'être un tribun, le dernier espoir d'une politique de résistance : en 1877, une sorte de coup d'état était tenté, un appel désespéré était fait à toutes les forces conservatrices pour assurer le renversement d'un ministère Jules Simon et pour empêcher le retour d'un ministère Dufaure!

La troisième république, comme tous les gouvernemens antérieurs depuis 1789, a vu échouer misérablement, après un triomphe éphémère, la politique de libéralisme modéré. Y a-t-il donc, en dépit de la maxime que nous rappelions en commençant, incompatibilité absolue entre la France et le centre gauche? ou faut-il ne voir, dans cette série d'avortemens, que ces alternatives de brouilles

(1) M. Jules Simon place la fondation de l'union républicaine en 1876. C'est une erreur. Elle a suivi de très près les élections du 2 juillet 1871. Ce n'est pas le seul point sur lequel ses souvenirs l'aient mal servi. Ainsi il fait entrer dans le ministère présidé par M. Dufaure en 1876, M. Wallon, qui avait fait partie du ministère Buffet en 1875 et avait été remplacé, sous M. Dufaure, par M. Waddington.

et de réconciliations qui troublent sans cesse la paix de certains ménages sans aboutir à une séparation définitive? M. Jules Simon ne s'est pas posé le problème. Il a cru nous avertir suffisamment des dangers qui nous menacent en nous les exposant de la façon la plus saisissante, sans en chercher l'explication philosophique. On nous permettra de tenter cette explication. Il ne s'agit pas seulement d'un curieux problème de psychologie politique : peu de questions ont plus d'intérêt pour l'avenir des institutions libérales dans notre pays. Le centre gauche, malgré ses échecs, a joué un rôle considérable et, ses adversaires en conviennent, un rôle utile dans l'établissement et dans le fonctionnement de ces institutions. Nous dirions même, quant à nous, qu'elles ont été constamment associées à sa grandeur et à sa décadence. Tous ceux qui leur sont attachés et qui ne veulent pas en désespérer ont donc intérêt à rechercher comment les efforts du centre gauche ont été sans cesse contrariés, soit par sa faute ou par celle du pays, soit par l'effet des circonstances et par la force des choses.

II.

Dans une brillante étude sur les partis, publiée à part en 1869 et insérée plus tard dans son traité de *la Politique considérée comme science* (1), M. Bluntschli compare les partis aux âges de la vie. A l'enfance correspondrait le parti radical; à la jeunesse, le parti libéral; à l'âge mûr, le parti conservateur; à la vieillesse, le parti absolutiste et ultramontain. Non pas que tous les radicaux soient des enfans et tous les ultramontains des vieillards; mais tout radical, quel que soit son âge, garde un esprit puéril, et le fauteur imberbe de doctrines ultramontaines a déjà un esprit *vieillot:* seuls, les libéraux et les conservateurs de tout âge ont des âmes viriles, les unes plus hardies, plus accessibles aux généreux entraînemens, comme il convient à la jeunesse, les autres plus réfléchies et plus circonspectes, comme dans la maturité. Si l'on adopte cette théorie, le centre gauche se placerait entre la jeunesse et l'âge mûr. Ce serait l'*âge ingrat* d'une comédie contemporaine: une jeunesse qui finit ou une maturité qui commence, période indécise et qui prête souvent au ridicule, soit qu'on affecte dans son langage, dans ses jugemens, dans ses actes, une gravité qui ne paraît pas encore de saison, soit qu'on ne sache pas se départir d'une vivacité juvénile qui ne trouve plus la même indulgence.

(1) *Politik als Wissenschaft.* C'est la troisième partie de la *Théorie de l'état moderne. Lehre vom modernen Staat.* Cette troisième partie, comme la première, la *Théorie générale de l'état,* a été traduite en français par M. de Riedmatten.

C'est cependant, chez les natures les mieux équilibrées, l'âge le meilleur, le plus propice aux initiatives fécondes. Si on se défie de lui tant qu'il n'a pas fait ses preuves et si on rit de lui quand il ne sait pas être lui-même, il obtient aisément la sympathie et l'estime quand il apporte dans la science, dans l'industrie, dans les affaires publiques, les heureux fruits d'une réflexion déjà mûre et d'une hardiesse de conception qui reste encore intacte. De même, le centre gauche, unissant les qualités de l'esprit conservateur et de l'esprit libéral, semble réaliser l'idéal de la politique. Il a pu exercer, dans plus d'une grande crise, une utile influence et mériter, par d'incontestables services, les témoignages les moins suspects de reconnaissance et de confiance; mais l'accord des deux esprits n'est ni moins difficile ni moins rare que celui de la jeunesse et de l'âge mûr; il n'est pas moins exposé à prendre une apparence équivoque; il est en butte aux mêmes railleries, et il éveille le plus souvent de semblables défiances.

Entre les conservateurs et les libéraux, le rôle d'un parti intermédiaire est généralement ingrat. Non-seulement il a contre lui les partis extrêmes, mais il est suspect aux esprits plus tempérés de la droite et de la gauche pure, qu'il tend à retenir sur la pente du cléricalisme ou du radicalisme. Un membre de la gauche, dans la dernière chambre des députés, comparait son parti à un homme dans une baignoire qui recevrait tour à tour, par les soins de mains étrangères, un afflux d'eau chaude et un afflux d'eau froide. La gauche ne nie pas l'utilité de ces deux afflux, mais elle prétend les diriger elle-même, et elle ne se défie pas moins du centre gauche, qui voudrait refroidir son bain, que de l'extrême gauche, qui se charge de le réchauffer. Ni la gauche ni la droite ne goûtent volontiers la prudence des centres. La gauche surtout, plus remuante, plus impatiente de tout frein, en un mot d'un esprit plus jeune, suivant la théorie de Bluntschli, regimbe aisément contre les conseils de ses alliés du centre gauche. On a sans doute en maintes occasions flatté le centre gauche; on a exalté son patriotisme et sa sagesse; mais il aurait eu tort de se laisser prendre à ces éloges : si on l'en accablait, c'était moins pour se soumettre à sa direction que dans l'espoir de l'entraîner plus loin qu'il ne voulait, et, s'il résistait, les injures succédaient vite aux flatteries.

Aux difficultés qui lui viennent de ses alliés s'ajoutent celles qu'il rencontre dans son propre sein. La modération n'a pas un point fixe où puissent s'arrêter tous ceux qui en reconnaissent la nécessité. Le centre gauche est de tous les partis celui dont les membres se prêtent le moins à une politique commune. Sur toutes les questions délicates où, livré à lui-même, il craindrait de s'engager, il finit, non sans beaucoup d'hésitations, par se partager en trois

groupes : le premier fait violence à ses scrupules pour voter, par discipline, avec la gauche; le second se réfugie dans l'abstention; le troisième se résigne à voter avec la droite. Rien de plus explicable et souvent même de plus respectable que ces divergences; mais elles prennent aisément l'apparence de l'inconséquence, de l'équivoque, voire même de l'intrigue. Si elles ont peine à se faire comprendre dans le milieu parlementaire, où les plus intransigeans n'échappent pas à la nécessité de certains compromis, comment seraient-elles comprises dans le pays lui-même, dans cette masse ignorante et passionnée du suffrage universel, qui n'envisage les questions que d'une façon à la fois superficielle et absolue et qui resterait indifférente aux luttes politiques si les partis ne s'appliquaient à en grossir l'objet au-delà de toute mesure et de toute justice? Non-seulement le peuple comprend mal une politique modérée, mais il va naturellement aux extrêmes. Il épouse plus aisément les passions radicales ou rétrogrades que les sentimens plus rassis ou plus complexes du parti libéral ou du parti conservateur. Il y a chez lui, souvent dans le même temps, de l'enfant et du vieillard. Il tient du premier par son inexpérience et par son impatience de tout obstacle; du second, par la persistance de certains préjugés qui témoignent parfois de la force invincible des traditions au milieu des tentatives les plus révolutionnaires. Le rôle du centre gauche est particulièrement difficile en France, où le double besoin de la logique et de la franchise s'allie à une paresse naturelle, qui se complaît dans la simplicité des jugemens et des théories, et qui craint de l'altérer par un examen trop approfondi de tous les aspects des choses. Nous redoutons par-dessus tout les reproches d'inconséquence et de duplicité; nous interprétons mal les hésitations d'une conscience scrupuleuse et nous accusons volontiers de « ménager la chèvre et le chou » ceux qui n'épousent pas sans réserve toutes les opinions et toutes les passions de leur parti. Ce n'est pas qu'il ne se produise, à certains momens, dans le pays, de brusques mouvemens d'opinions, qui emportent les esprits d'un extrême à l'autre. On s'écrie alors, non pas qu'on s'était trompé, mais qu'on avait été trompé; on transporte dans ses nouvelles opinions la même logique, les mêmes formules absolues, la même paresse à rechercher ce qu'il y a au fond de ces formules et aussi la même défiance à l'égard des idées modérées.

Il ne faut pas toujours taxer d'aveuglement ou d'injustice cette défiance des masses pour les opinions et pour les hommes du centre gauche. La politique demande un esprit de décision qui a souvent manqué à ce parti de la modération et de la prudence, et qui semble même difficilement compatible avec les qualités dont il se fait honneur. Les scrupules les plus honnêtes deviennent blâmables quand

ils sont une excuse à des hésitations hors de saison ou à des demi-mesures qui ne peuvent satisfaire personne. Le centre gauche n'a joué un grand rôle que lorsqu'il a eu à sa tête un de ces hommes d'état dont l'esprit large et résolu va tout de suite aux intérêts les plus généraux et les plus urgens sans se laisser arrêter par des programmes, des engagemens ou des traditions de parti. Tel a été, dans son apparente versatilité, l'homme qui a le mieux personnifié l'idéal du libéralisme conservateur : M. Thiers. Il a toujours su nettement, sans hésitation, sans timidité, soutenir les diverses politiques dont son patriotisme a reconnu la nécessité : politique de résistance après 1830 et après 1848 ; politique libérale dans les dernières années de la monarchie de juillet et pendant tout le second empire ; politique républicaine après 1870. Il n'a marchandé son concours à aucun des partis dont l'alliance lui a paru utile ; il n'a eu souci des récriminations et des injures d'aucun des partis dont il a cru utile de se détacher ; mais il s'est toujours servi des partis sans les servir ; il n'a jamais eu en vue que le péril ou le besoin du moment, clairement et sûrement compris par sa lumineuse intelligence, et, dans l'appréciation de ce besoin et de ce péril, il est toujours resté lui-même, libéral incorrigible alors qu'il semblait épouser toutes les passions réactionnaires, conservateur non moins incorrigible alors qu'il semblait se donner tout entier à la politique révolutionnaire (1). Il a

(1) Ses discours de 1848 à 1851 et de 1871 à 1873, pour qui sait lire et comprendre, sont des merveilles sous ce rapport. Il y règne une ironie à peine voilée, qui montre combien peu il s'était livré, soit à la droite dans la première de ces périodes, soit à la gauche dans la seconde, et cette ironie n'exclut pas une sincérité d'accent qui prouve combien il était pénétré des grands intérêts dont il avait pris résolument et courageusement la défense. La même ironie, unie à la même sincérité, se laisse voir encore dans le manifeste électoral publié après sa mort, particulièrement dans les éloges qu'il décerne à la sagesse du parti républicain : éloges mérités sans doute, mais par les seuls modérés, et où se cachait une leçon pour les radicaux, dont l'opposition constante aurait tout compromis si elle n'avait été compensée par le concours de la droite monarchique. On a prétendu (*Revue politique et littéraire* du 24 février 1883) que M. Thiers, lorsqu'il écrivait ce testament politique, avait accepté un programme radical, dont le premier article aurait été l'amnistie plénière. L'auteur de cette révélation inattendue, M. Joseph Reinach, invité à l'expliquer, a invoqué, dans une lettre au journal *le Parlement*, le témoignage d'un député de l'extrême gauche, à qui M. Thiers aurait promis, s'il revenait au pouvoir, d'user dans la plus large mesure du droit de grâce et de faire rentrer *tous ses amis*. Il faut une assez grande naïveté pour confondre des grâces, si étendues qu'elles soient, avec une loi d'amnistie plénière et pour ne pas saisir l'avertissement, plein à la fois de bonhomie et de malice, contenu dans ces mots : « Nous ferons rentrer vos amis, nous les ferons rentrer tous. » La vraie pensée de M. Thiers sur l'amnistie est exprimée dans son manifeste, où il félicite la chambre dissoute de s'être bornée à réclamer, dans un intérêt d'apaisement, la cessation des poursuites, et « des grâces accordées à propos, » et d'avoir « laissé au pouvoir exécutif lui même le soin de les distribuer, pour qu'il en eût le mérite auprès de ces esprits troublés et que ces grâces ne fussent pas un démenti donné à la justice. »

même réalisé ce prodige d'être le conseiller le plus éclairé des gouvernemens qu'il a combattus. S'il eût été écouté, il aurait sauvé non-seulement la monarchie de 1830, à laquelle il était sincèrement attaché et dont la politique seule était l'objet de ses critiques, mais la république de 1848 et l'empire de 1852, pour lesquels il avait l'aversion la plus profonde. Rien ne prouve mieux que cet illustre exemple ce que peut être l'influence du centre gauche aux mains d'un véritable homme d'état; mais rien ne prouve mieux aussi combien la politique du centre gauche prête le flanc à des jugemens contradictoires, même quand elle s'incarne dans un grand esprit, et combien il lui est difficile de garder la juste mesure quand elle est dirigée ou servie par des esprits de second ordre.

Les modérés ne savent être « ni chair, ni poisson, » dit-on souvent, et ce reproche est encouru, non sans quelque fondement, par les hommes les plus éclairés et les plus droits, par ceux qui sont le mieux en garde contre les écarts en sens contraire de la politique de gauche et de la politique de droite, mais qui, par l'effet même de leur clairvoyance et de leur rectitude, se refusent ou se prêtent avec répugnance à l'obligation de choisir le moindre mal et de le poursuivre virilement sans hésitation et sans vains scrupules.

Les délicats sont malheureux,

a dit le fabuliste : ils peuvent quelquefois devenir malfaisans par l'excès même de leur délicatesse. D'autres ne connaissent pas cet excès de vertu; mais, plus faibles et plus passionnés, ils oublient aisément, dans l'ardeur des luttes politiques, les principes modérés dont ils font profession. Engagés, suivant les circonstances, dans une campagne commune avec la gauche ou avec la droite, ils épousent peu à peu toutes les passions de leurs alliés du moment. Ils feront les banquets de 1847 côte à côte avec les républicains de l'extrême gauche; ils y porteront, socialistes inconsciens, des toasts à l'organisation du travail; ils y attiseront, sans s'en douter, le feu qui menace à la fois et la monarchie, dont ils se croient encore les amis, et la société, dont ils ne soupçonnent pas le péril. Un an plus tard, ils compteront parmi les plus fougueux réactionnaires et plusieurs entreront dans les conseils de l'auteur du coup d'état.

Bien des mobiles peuvent expliquer ces entraînemens et ces défaillances. Chez quelques-uns assurément l'ambition y a une large part. Beaucoup se laissent dominer par la solidarité des luttes soutenues en commun, par la crainte d'encourir le reproche de mollesse, d'indécision ou de duplicité, par le souci toujours malsain de la popularité, qu'il est difficile d'obtenir et plus difficile encore de conserver si l'on ne se départ jamais de la modération dans les idées et

de la circonspection dans les actes. Beaucoup aussi sont rejetés hors des voies modérées par le ressentiment des attaques et des injures que n'a pu leur éviter la sagesse de leur attitude première. Les partis détestent par-dessus tous ceux de leurs adversaires dont ils sont le moins éloignés. A droite comme à gauche, on est prodigue d'outrages et de sarcasmes pour les hommes des centres dès qu'on ne les a pas tout à fait avec soi. On ne leur tient aucun compte des points communs où l'on se rencontre avec eux; on ne leur sait aucun gré de réserver fidèlement ces points communs dans leurs déclarations et dans leurs actes, ou plutôt on y voit un prétexte de plus pour les accuser d'inconsistance ou d'hypocrisie. Il faut des âmes fortement trempées pour se mettre au-dessus de ces injustices. Combien, profondément et sincèrement révoltés de se voir ainsi méconnus, se sont crus autorisés à rompre les derniers liens qui pouvaient subsister entre eux et leurs détracteurs et ont fini par donner raison à ces mêmes attaques dont ils ressentaient d'abord tant d'indignation! J'en connais plus d'un qui s'est laissé entraîner peu à peu dans le camp radical ou dans le camp clérical après avoir hautement et très justement protesté contre l'accusation de radicalisme ou de cléricalisme dont il se voyait poursuivi, ici pour avoir reconnu l'impossibilité d'une restauration monarchique, là pour avoir, au nom de la liberté, défendu les droits de la foi religieuse.

III.

Telles sont les causes générales qui expliquent, et, à certains égards, peuvent excuser le discrédit dont le centre gauche a toujours paru frappé après de passagers triomphes. D'autres causes tiennent à la situation particulière de notre pays.

Tous les pays libres ont, sous des noms divers, leur centre modérateur, comme leurs partis extrêmes. L'Angleterre même, où l'on ne distingue habituellement que deux partis, n'échappe pas à ces subdivisions. Elle a, depuis longtemps, ses radicaux, dont les libéraux n'ont pu refuser l'alliance et auxquels ils accordent aujourd'hui une large part du pouvoir. Elle a eu également de tout temps ses tiers-partis, avec lesquels les whigs et les tories ont dû compter tour à tour. En France, la multiplicité des groupes politiques a été le fait le plus apparent et le plus funeste de notre histoire parlementaire. Cette multiplicité n'est pas seulement l'effet de ce goût pour les factions, que César signalait déjà, il y a dix-neuf cents ans, comme un trait de notre caractère national; elle tient surtout à l'instabilité de nos institutions. La question toujours ouverte de la forme du gouvernement n'a jamais cessé, depuis la révolution, de primer et de compliquer les questions de politique générale sur

lesquelles, dans d'autres pays, les partis se divisent et se classent. Nous attachons plus d'importance aux noms de républicains, de légitimistes, de bonapartistes, d'orléanistes, qu'aux noms de libéraux et de conservateurs, et ceux qui se contentent de prendre ces derniers noms, sans affirmer une foi absolue dans la bonté intrinsèque de telle ou telle forme de gouvernement, passent aisément pour des hommes sans conviction ou sans sincérité. La question de monarchie et de république et, parmi les monarchistes, les compétitions dynastiques, ne jouent cependant, malgré l'intérêt légitime qui s'y attache, qu'un rôle indirect dans la vie politique de la nation et dans les débats de ses représentans. Elles ont toujours été tranchées par des révolutions. Une seule assemblée politique en a été régulièrement saisie et elle ne s'est appliquée qu'à les éluder : c'est l'assemblée nationale de 1871 (1). Elle n'a jamais voulu mettre en délibération le rétablissement de la monarchie, qu'appelaient hautement les vœux d'une grande partie de ses membres, et lorsqu'elle s'est résignée, après de longs atermoiemens, à voter une constitution républicaine, elle a tout fait pour masquer le caractère définitif de cet acte d'abnégation patriotique. Sauf cette unique exception dans notre histoire contemporaine, les débats parlementaires ont toujours porté, non sur la forme, mais sur la politique du gouvernement, sur les principes ou les règles qu'il devait suivre dans les affaires intérieures ou dans les relations internationales, sur la part plus ou moins large qu'il devait faire aux intérêts de l'ordre ou à ceux de la liberté, à l'esprit de conservation ou à l'esprit de progrès. Ce qui est en jeu, dans toutes ces questions, c'est la politique libérale ou la politique conservatrice, telles qu'on les entend partout, avec les diverses nuances qui séparent, de chaque côté, les extrêmes des modérés. L'attachement ou l'antipathie pour le gouvernement établi n'est qu'un élément perturbateur dans la discussion des questions politiques; mais, quoique indirect et souvent dissimulé, le rôle de cet élément perturbateur n'est pas moins considérable (2). Il altère la rectitude du jugement et de la conduite. Il entraîne les partis à des actes systématiques d'approbation ou d'opposition, en désaccord avec leurs tendances naturelles. Les plus zélés serviteurs du despotisme impérial deviennent sous les Bour-

(1) Ni la chambre des députés en 1830, ni l'assemblée constituante en 1848 n'ont mis en discussion la forme du gouvernement; elles n'ont fait qu'acclamer la révolution accomplie.

(2) Dans les pays où la question de la forme du gouvernement est définitivement résolue, il y a aussi, pour d'autres causes, un élément perturbateur dont le rôle est analogue à celui de nos partis anticonstitutionnels. Telle est la question irlandaise dans le Royaume-Uni, la question catholique dans l'empire d'Allemagne, la question slave dans l'Autriche-Hongrie.

bons d'ardens libéraux. Les anciens ultras de la restauration ne sont pas moins prompts à revendiquer toutes les libertés après la chute de la monarchie légitime. Sous Louis-Philippe et sous Napoléon III, tous les partisans des régimes déchus ont, sur presque tous les points, une attitude et un langage d'extrême gauche. Les questions religieuses séparent seules les légitimistes de leurs alliés républicains. Sous les deux républiques, l'opposition monarchique arbore le drapeau conservateur; mais elle ne l'arbore pas à la façon des purs conservateurs, pour qui la défense de l'ordre comprend le respect des institutions; ses procédés ont une apparence révolutionnaire, que les défenseurs des institutions républicaines ne manquent pas de signaler aux citoyens sans parti-pris. Cette opposition conservatrice devient d'ailleurs très aisément une opposition ultra-libérale. Si les royalistes ne pactisent pas ouvertement avec les républicains d'extrême gauche, comme ils le faisaient sans scrupule sous les princes qu'ils qualifiaient d'usurpateurs, ils se rencontrent sans cesse avec eux, non-seulement dans les mêmes attaques contre tous les ministères, mais dans les mêmes efforts en faveur de certaines propositions du plus pur radicalisme (1). Les extrêmes de gauche peuvent impunément s'allier avec les extrêmes de droite. Ils sont trop opposés d'idées et d'espérances pour encourir le soupçon d'une entente durable. Entre les modérés des deux côtés, une simple rencontre dans les votes prend tout de suite l'apparence d'une trahison. Apparence dangereuse, alors même qu'il n'y aurait entre les partis que la divergence des vues politiques sous un même gouvernement; apparence insupportable aux consciences les plus honnêtes, quand elles peuvent être accusées de trahir, non-seulement leur parti, mais le gouvernement même dont elles ont embrassé la cause par conviction et par patriotisme. « Toutes vos opinions sont les miennes, écrivait à M. Jules Simon un ancien ami; mais vous êtes en dissidence avec notre commun parti, je ne veux pas être un dissident; je regarderais une dissidence comme une désertion. »

C'est ainsi que les modérés, par un sentiment d'honneur mal entendu, mais tout-puissant sur certaines âmes, ne craignent pas d'abandonner leurs plus chères opinions et de faire violence à leur bon sens, pour ne pas rompre avec des alliés plus ardens et moins sages, dont le concours leur paraît nécessaire, soit pour faire prévaloir une certaine politique, soit pour fonder ou pour conserver un gouvernement. Les modérés de droite n'échappent pas plus que les modérés de gauche à ces défaillances. Le centre droit comme le

(1) Rien de moins conservateur, par exemple, que les votes des députés de la droite dans les discussions des lois sur la presse ou sur les droits de réunion et d'association.

centre gauche cède « la mort dans l'âme » aux exigences les moins justifiables de ses alliés, ou, si l'on sent quelquefois que la violence est trop forte, on se hâte de réparer le lendemain par une palinodie ou par un redoublement de zèle un acte passager d'indépendance.

Il faut ajouter la transformation de plus en plus sensible des questions politiques en questions sociales. Et nous n'entendons pas par ce mot les haines de classes, la rivalité des pauvres contre les riches, mais, sous l'influence des divisions politiques, la rupture ouverte ou à peine dissimulée des relations de société, les polémiques personnelles, les insinuations perfides, les coups d'épingle, dont les blessures sont souvent les plus cruelles, en un mot un état de guerre entre des hommes de même éducation, vivant dans le même milieu, unis autrefois par des liens d'amitié, de camaraderie, d'habitudes communes, unis encore très souvent par des liens de famille et violemment séparés depuis quelques années, parce que les uns se sont prononcés pour la république et les autres pour la monarchie. Cette perturbation des mœurs privées par nos nouvelles mœurs politiques se fait surtout sentir en province, où l'on vit davantage sous le regard les uns des autres. Elle a eu pour première cause la violence croissante des luttes électorales. Elle est entretenue, dans l'intervalle des élections, par les ressentimens que laissent, dans un grand nombre de familles, ces dénonciations incessantes qui, sous tous les régimes, soit de droite, soit de gauche, ont brisé ou mis en péril la situation de tous les fonctionnaires. Elle a enfin été aggravée par cette guerre au cléricalisme, qui s'est vainement défendue d'être une guerre à la religion et qui a creusé un nouvel abîme entre ceux dont elle a froissé les sentimens les plus intimes et ceux qui s'y sont associés ou qui, par fidélité à leur parti, se sont fait un devoir de la justifier ou de l'excuser. Le 24 mai 1873 et surtout le 16 mai 1877, par les passions qu'ils ont déchaînées, ont été pour beaucoup dans ce déplorable état de choses, que M. Dufaure constatait avec douleur, après la victoire des républicains, et auquel il s'était vainement efforcé d'opposer une politique d'apaisement, également odieuse et importune aux colères des vainqueurs et aux rancunes des vaincus. Pour se soustraire aux funestes effets de ces divisions, les indifférens, les prudens et les peureux se réfugient de plus en plus dans la pratique de l'abstention, qui ne se propage qu'au profit des partis extrêmes. Quant à ceux des anciens modérés dont le patriotisme, l'intelligence politique ou simplement le tempérament plus passionné se refuse à cette pratique, ils deviennent peu à peu, par le ressentiment des haines qu'ils se sont attirées, les prisonniers du parti auquel ils se sont attachés. Ils craindraient, s'ils s'en séparaient sur une question quelconque, de travailler pour des adversaires contre lesquels l'inimitié privée

s'ajoute pour eux aux dissentimens politiques; ils ne veulent pas s'exposer à leurs railleries, ou ce qui est plus amer encore, à leurs félicitations hypocrites.

L'esprit de transaction, naturel aux modérés, vient encore en aide à ces défaillances. L'honneur, tel qu'on le comprend, défend de transiger avec ses adversaires; mais il permet, si l'on n'est pas d'accord avec ses alliés, de leur proposer un moyen terme. Or, quand on ne transige que d'un seul côté, on s'engage, par la force des choses, dans la voie des concessions sans limites; on s'éloigne de plus en plus des positions que l'on s'était promis de défendre; on ne se réserve plus d'autre mérite que de retarder une marche en avant, que l'on ne prétend plus arrêter.

Les transactions ainsi entendues ont reçu le nom « d'opportunisme » et on affecte d'y voir le dernier mot de la sagesse politique. Ce n'est pas autre chose qu'un encouragement aux plus extrêmes exigences et une justification de toutes les faiblesses. On commence par déclarer que toutes les solutions peuvent avoir leur jour, qu'il ne s'agit que de les « sérier, » de leur mesurer le temps et de les soumettre à la loi des circonstances. Les opinions les plus hardies, les plus contraires au bon sens, les plus dangereuses pour la paix publique, sont ainsi averties qu'elles n'ont besoin que de provoquer des manifestations bruyantes, de créer autour d'elles une agitation factice, pour s'imposer un jour ou l'autre à ces politiques sans principes qui, sous la pression d'un intérêt quelconque, n'hésiteront pas à affirmer hautement que le moment est venu où il serait « inopportun » et souverainement impolitique de leur refuser satisfaction. C'est ainsi que l'amnistie plénière, objet d'horreur pour la plus grande partie de la gauche en 1879, s'est fait accepter en 1880, comme une nécessité inéluctable, par la plus grande partie du centre gauche. C'est au nom des mêmes raisons d'opportunité qu'il s'est trouvé, depuis deux ans, une majorité pour supprimer l'inamovibilité de la magistrature, et on peut prévoir le moment où il s'en trouvera une pour accorder à la commune de Paris l'autonomie administrative.

L'opportunisme revêt quelquefois une forme particulière qui a reçu en Espagne le nom de « possibilisme. » On ne veut pas se rendre « impossible » soit comme ministre, si l'on croit en avoir l'étoffe, et Dieu sait combien elle est devenue légère! soit comme ministériel, comme pouvant prétendre à quelque influence dans le gouvernement d'aujourd'hui ou dans le gouvernement de demain. Et ce n'est pas seulement par ambition ou par intérêt personnel que certaines capitulations de conscience aiment à se donner ce motif ou ce prétexte. Tous les intérêts du pays sont en jeu dans les crises ministérielles ou gouvernementales et dans la façon dont

elles se dénouent. Les mêmes gens qui reprochent à un député ou à un électeur d'avoir sacrifié ses convictions personnelles à ses engagemens de parti et à la discipline qu'ils lui imposent, seront souvent les premiers à lui faire un crime de n'avoir pas su se résigner à un tel sacrifice pour prévenir une crise ou pour en empêcher le dénoûment au profit d'un parti extrême. N'est-ce pas, en effet, manquer de sagesse et obéir à d'aveugles scrupules que de préférer la politique inflexible et fanatique des principes absolus et du « tout ou rien » aux concessions et aux compromis que commande souvent l'intérêt public?

IV.

Nous revenons ici aux questions soulevées par le manifeste libéral de M. Jules Simon et nous saisissons ce qu'elles ont de particulièrement délicat pour le bon sens politique et pour la conscience. M. Jules Simon est un esprit trop conciliant et trop modéré, il a trop le sentiment des nuances pour pratiquer et pour recommander une politique « intransigeante. » Il se déclare lui-même « très partisan de la discipline quand elle est nécessaire. » Il se prononce avec force contre l'abstention électorale ou parlementaire, et il y voit presque un crime. Or l'abstention n'est pas toujours l'effet de l'indifférence ou de la lâcheté; elle peut être dictée par des scrupules très respectables. Un esprit honnête et consciencieux se décide difficilement à choisir entre des candidats dont aucun ne se rapproche de ses opinions, ou entre des résolutions contraires dont les inconvéniens lui sont également manifestes. Le devoir bien entendu est de surmonter les plus légitimes répugnances de la conscience elle-même et de prendre résolument un parti, sinon par la considération du mieux, du moins par la crainte du pire. Conservateur, on devra quelquefois voter pour un radical, afin d'écarter un plus radical. Républicain, on servira l'intérêt même de la république en votant pour un monarchiste de préférence à un partisan franc ou déguisé de la commune. Libéral, il est des temps de crise où l'on devra repousser, comme dangereuse, une loi de liberté dont on a toute sa vie réclamé l'adoption. Il y a une casuistique en politique comme en morale, et si elle peut couvrir quelquefois de honteuses capitulations, elle peut aussi commander, avec l'autorité d'un devoir, des sacrifices d'opinion ou, en d'autres termes, des concessions et des transactions.

J'entends souvent répéter : « On se perd par les concessions; il n'y faut jamais consentir. » Il y a toujours un sous-entendu dans ces affirmations absolues. Les concessions que l'on condamne sont celles qui sont faites à nos adversaires, non celles qui nous seraient

faites à nous-mêmes. Le plus intransigeant est le premier à exiger des concessions au profit de ses propres opinions, et si elles lui sont refusées, il accuse hautement une obstination aveugle et coupable. La vraie question, pour l'honnêteté politique, n'est pas celle de la légitimité des transactions, mais celle de leurs limites. Faut-il demander ces limites à ce qu'on appelle « les principes absolus, les principes éternels? » M. Jules Simon m'a enseigné, il y aura bientôt quarante ans, la métaphysique et la morale des principes absolus; mais il ne me désavouera pas si je me refuse à reconnaître de tels principes dans l'ordre purement politique. « Périssent les colonies plutôt qu'un principe! » n'est pas plus le langage du philosophe que celui de l'homme d'état : c'est le cri du fanatisme. Ce qui réglera la conduite de l'homme politique et lui marquera le point où il doit s'arrêter dans la voie des concessions, ce sont des considérations de justice et de sagesse qui dépendent surtout de l'expérience des hommes et des choses, éclairée par un esprit sensé et par une conscience droite.

Est-il si difficile, pour un homme de bonne foi, de résoudre par de telles considérations les principales questions qui, dans ces derniers temps, ont servi d'aliment aux passions des partis?

Il n'y a aucune injustice à refuser absolument ou à n'accorder que dans d'étroites limites la consécration d'un droit qui n'a pas encore trouvé place dans les lois; mais il y a une véritable spoliation à supprimer, même par une loi, l'exercice d'un droit qui a reçu depuis longtemps l'existence légale et a donné naissance, sous le bénéfice des garanties qui le protègent, à des intérêts considérables de l'ordre matériel et de l'ordre moral. C'est une souveraine iniquité, par exemple, de fermer des établissemens qui se sont créés au nom de la liberté légale de l'enseignement et qui sont également respectables par les idées ou par les sentimens qu'ils représentent et par tous les actes de droit civil qui ont concouru à leur fondation et à leur développement.

Il n'est ni injuste ni impolitique d'opposer une digue aux empiétemens du clergé; mais une guerre défensive est seule légitime. Rien ne saurait autoriser une série d'agressions dirigées successivement, d'abord contre les congrégations non autorisées, puis contre les congrégations autorisées elles-mêmes, dans les écoles et dans les hôpitaux, puis contre le recrutement du clergé tout entier par l'obligation du service militaire et par la suppression des bourses ecclésiastiques, puis contre le culte lui-même, dont les emblèmes sont proscrits des écoles, des tribunaux, des cimetières, ou sont ailleurs l'objet d'actes impunis de vandalisme, et enfin contre ces principes mêmes de religion naturelle qui étaient restés jusqu'à

nos jours la base du serment judiciaire et de tout l'enseignement universitaire. Une telle guerre serait imprudente et odieuse dans tous les temps. Elle devient une criminelle folie, quand elle est engagée systématiquement et brutalement, dans un pays profondément divisé, au lendemain de désastres publics qui font de l'apaisement des esprits le premier devoir du patriotisme.

On peut soutenir théoriquement et même chercher à faire passer dans la pratique l'idée de « l'état neutre, » indifférent dans toutes ses institutions, même dans ses institutions d'enseignement, à toute question de doctrine, soit religieuse, soit simplement philosophique, et se faisant un devoir de ne couvrir de sa responsabilité aucun acte, aucune parole, aucun emblème qui puisse rappeler ou soulever de telles questions. Ce qui est déraisonnable, ce n'est pas de concevoir un tel idéal et d'en recommander la réalisation progressive, c'est de prétendre imposer une révolution de ce genre à une société vieillie, sans souci des mœurs, des habitudes, des intérêts qui peuvent être en jeu au dedans et au dehors, sans ménagemens pour les consciences, sous la pression et au seul profit d'une petite minorité d'athées.

On peut enfin, d'une manière générale, choisir entre la politique de résistance et la politique de mouvement, la politique de conservation et la politique de progrès, la politique de liberté et la politique d'autorité, la politique de guerre et la politique de paix; on peut aussi chercher un terme moyen, une sorte de juste milieu entre ces politiques contraires. Chacun de ces partis peut avoir sa raison d'être et sa légitimité; mais ce qui n'est pas permis, c'est de tout confondre, de se montrer dans le même temps faible et violent, réformateur à outrance et impuissant à réaliser aucune réforme; autoritaire à l'excès contre des religieux, la plupart inoffensifs, ou contre de bons citoyens et de braves soldats, qui ont le malheur d'être nés princes, et libéral non moins excessif en face des périls les plus graves et les plus certains; incapable enfin de garder une attitude ferme et digne dans les relations extérieures, de s'abstenir des ingérences aventureuses, et de s'éviter l'humiliation d'une reculade sitôt qu'apparaît une menace de guerre. Il est sage et patriotique de se refuser à tout accommodement avec une telle politique; il est plus sage et plus patriotique encore de ne pas se borner à une opposition négative, de reconnaître avec netteté et de soutenir résolument la ligne de conduite que commandent à la fois les intérêts permanens et l'état présent du pays. La critique est facile : la droite et l'extrême gauche la font tous les jours avec une violence qui n'exclut pas la clairvoyance; mais l'une ne se propose que de renverser la république et elle ne peut rien

mettre à la place; l'autre ne se confie que dans les solutions les plus radicales sous la double forme du jacobinisme ou de l'anarchie. La sagesse politique, aujourd'hui comme hier, est dans le programme conservateur et libéral de M. Thiers et de l'ancien centre gauche; dans le maintien d'une république « habitable, » où tous les droits trouvent protection, où les intérêts de tout genre ne soient pas sans cesse menacés par de prétendues réformes, où toutes les tentatives de désordre soient énergiquement et sûrement réprimées, où enfin la France, sans menacer personne et sans s'humilier devant personne, sache rester fidèle aux traditions nationales qui, dans les revers comme dans la prospérité, ont assuré son influence et son bon renom au dehors.

Tels sont les principes sur lesquels refuse de transiger le petit groupe de « dissidens » dont M. Jules Simon est le chef. Ce ne sont ni des monarchistes ni des cléricaux, quoiqu'ils se rencontrent souvent dans leurs votes avec les partisans des dynasties déchues et les défenseurs de certaines prétentions du clergé, justement odieuses à la société moderne. Ce sont des républicains et des libéraux, pour qui la république et la liberté sont le patrimoine commun de tous les Français, non le privilège d'une secte ou d'un parti. « Nous ne sommes, dit M. Jules Simon, les champions ni des congrégations non autorisées, ni des congrégations autorisées, ni de l'église catholique, ni d'une église quelconque : nous n'avons à cœur que la liberté. »

Les « dissidens » sont sans influence à la chambre des députés, où le nom même du centre gauche a disparu. Ils ont plus d'une fois entraîné les votes du sénat, en réveillant les scrupules de quelques-uns de leurs anciens amis qui gardent avec eux beaucoup de convictions communes. Ils sont heureux, pour le bien et pour l'honneur du pays, de ces succès passagers : mais ils n'ont personnellement à en recueillir qu'un redoublement d'injures. La plus absurde de ces injures est certainement celle d'une ambition sans pudeur, adressée à des hommes qui, par fidélité à leur conscience, ont tout fait pour se rendre impossibles. L'accusation d'intrigue n'est pas moins ridicule. Lors même que leur caractère ne protesterait pas contre cette accusation, leur clairvoyance, que l'on veut bien ne pas mettre en doute, en montrerait suffisamment l'inanité. Ils comprennent trop bien toute l'étendue du mal dont nous souffrons pour croire à la possibilité de le guérir par quelque manœuvre parlementaire. Ils comptent assurément sur un retour de patriotisme et de bon sens dans le parlement et dans le pays; mais ils sont sans illusions sur les chances d'un changement prochain et ils craindraient de le compromettre en voulant le précipiter. Ils acceptent

tous les concours, mais ne cherchent aucune alliance. Séparés de leurs alliés d'hier, ils ne font aucun fond sur leurs alliés d'aujourd'hui, dont ils n'ont à attendre, au lendemain d'un appui éphémère et d'applaudissemens intéressés, que le renouvellement des outrages d'autrefois. Leur plus grande force pour le moment et leur plus sûr espoir pour l'avenir sont dans l'exemple qu'ils donnent d'un libéralisme ferme et sensé, inaccessible à tous les entraînemens et toujours fidèle à lui-même.

Ce ne sont point toutefois de purs idéalistes. S'ils obéissent avant tout à leurs convictions, ils sont loin d'être indifférens aux considérations « d'opportunité » et de « possibilité, » entendues dans le meilleur sens, et ils peuvent mieux que leurs contempteurs y trouver de sérieux argumens pour la justification de leur conduite. Si on leur dit que leur opposition à des ministères relativement modérés peut avoir pour effet l'avènement de ministres radicaux, ils répondront qu'une politique équivoque est la pire des politiques, et que la cause même de la sagesse est plus sûrement compromise par de soi-disant modérés, qui ne se soutiennent qu'à force de concessions aux partis extrêmes, que par de francs radicaux qui peut-être sentiraient le besoin de faire à leur tour des concessions aux partis moins avancés, ou qui, du moins, s'ils ne voulaient rien retrancher de leur programme, finiraient par lasser la patience du pays et par provoquer une réaction salutaire. Et si l'on ajoute que cette réaction pourrait bien emporter la république elle-même, la réponse est encore facile, car le plus grand danger pour la république serait précisément l'absence ou l'impuissance d'une réaction franchement républicaine : rien ne serait plus propre à favoriser une restauration monarchique que la disparition ou le silence d'un groupe, si petit qu'il soit aujourd'hui, de républicains conservateurs et libéraux, autour duquel peuvent du moins se grouper tous ceux qui sentiront le besoin de s'arrêter sur la pente du radicalisme sans se laisser entraîner sur la pente, non moins périlleuse, d'une révolution nouvelle.

En vain opposerait-on aux justes espérances des « dissidens » leur impopularité présente. Ils savent qu'on revient d'une impopularité plus grande encore. Qui a été plus impopulaire que M. Thiers? Il était en 1835 « l'homme des lois de septembre; » en 1850, « l'homme de la rue de Poitiers, » le promoteur de la loi du 31 mai, l'insulteur de la *vile multitude*, et, en 1860, il ameutait à la fois contre lui les partisans de l'empire, alors à l'apogée de sa puissance, et les républicains, qui ne lui pardonnaient pas d'ajouter à leurs anciens griefs la défense obstinée du pouvoir temporel de la papauté. Quel revirement en peu d'années! Qui a été plus populaire

que « l'élu de vingt-six départemens, le libérateur du territoire, le fondateur de la troisième république? »

On revient de l'impopularité; on revient aussi du dédain des adorateurs du succès pour un groupe de quelques « entêtés » qui ne consentent à acheter la popularité et l'influence par aucune transaction avec leur conscience. Je ne rappellerai pas l'opposition des « cinq. » Je ne veux chercher mes exemples que dans l'histoire même du centre gauche. J'ai rappelé quelles ont été, pour les libéraux modérés, à toutes les époques de notre histoire parlementaire, les alternatives de bonne et de mauvaise fortune. Lorsque Clément Laurier quitta brusquement l'extrême gauche pour le centre droit, en 1872, Gambetta, son ancien ami, lui demanda, dit-on, pourquoi il ne s'était pas au moins arrêté au centre gauche. « Fi! aurait-il répondu, le centre gauche, c'est le salon des refusés! » On entrait alors dans les mauvais jours qui précédèrent la chute de M. Thiers. La cause du centre gauche paraissait déjà bien ébranlée: on put la croire irrémédiablement perdue un an plus tard, après le 24 mai. Il avait vu comme aujourd'hui des dissidens se séparer de lui et le gros de ses membres se rapprocher de plus en plus de la gauche, plus remuante, mais non moins impuissante. Et cependant deux années ne s'étaient pas écoulées que le « salon des refusés » assurait l'établissement constitutionnel de la république en ralliant à son programme, intégralement maintenu, une importante fraction du centre droit, la totalité de la gauche et la plus grande partie de l'extrême gauche elle-même. Les républicains sincèrement modérés sont retombés à l'état d'un petit groupe; mais qui voudrait affirmer qu'ils ont dit leur dernier mot? La célèbre maxime, si souvent démentie, a sa part de vérité : La France est centre gauche, sinon par une opinion constamment dominante, du moins par la moyenne de ses opinions. Elle s'écarte sans cesse de cette moyenne par des oscillations qui l'emportent parfois jusqu'aux partis les plus extrêmes; mais, dans les grandes crises, elle sait revenir d'elle-même au point fixe d'un libéralisme raisonnable, par un suprême effort de bon sens. Le beau livre de M. Jules Simon ne paraît propre aujourd'hui qu'à consoler les vrais libéraux et à soutenir leur courage : ce sera peut-être, dans quelques années, le programme d'une politique nouvelle pour la France désabusée des équivoques, des vaines agitations, des fautes de tout genre qui ont si gravement compromis son repos, sa prospérité et son honneur.

ÉMILE BEAUSSIRE.

LE

CHEVAL ARABE

EN FRANCE

LA JUMENTERIE DE POMPADOUR

Au sommet d'un vallon limousin se dressent les ruines du château de La Rivière. Il est de tradition que les preux de ce manoir, après avoir vaillamment combattu aux croisades, ramenèrent des chevaux qui firent souche dans le pays. Sept siècles après ces temps légendaires, le vieux donjon, soutenu par le lierre, retentit encore du hennissement éclatant des cavales arabes, la jumenterie du haras de Pompadour étant installée dans les vastes pâturages qu'il domine de sa silhouette dentelée. Alternativement tentée, puis abandonnée selon les vicissitudes politiques, la production de la race d'Orient est de nouveau reprise à Pompadour, entreprise intéressante à examiner, puisqu'elle vise l'amélioration de nos chevaux d'arme.

I.

L'Asie nourrit des chevaux incomparables par leur élégance, leur souplesse, leur sobriété, leur résistance à la fatigue. La tête est fine, le front large, l'œil brillant, la physionomie noble et vaillante.

Cette forme caractéristique de la tête différencie la race asiatique des races indigènes d'Europe, dont les types primitifs se trouvent dans les fossiles des terrains antérieurs à notre époque géologique.

Les chevaux d'Orient ont émigré sur notre continent à une date très ancienne. La science moderne admet que, dans les temps préhistoriques les plus reculés, des peuples qu'elle désigne sous le nom d'Aryas ont été chassés des hauts plateaux de l'Asie, par des changemens de climat, et qu'ils sont venus se fixer en Europe pour y servir de souche à la population actuelle. La présence de chevaux d'origine évidemment asiatique, existant en certains lieux bien avant l'introduction moderne du sang oriental, serait la confirmation de ces émigrations humaines auxquelles l'utile animal dut être d'un puissant secours. Ainsi, il existe en Bretagne des poneys au front large, très différens d'une plus grande race du même pays, qui résulte d'étalons asiatiques importés ultérieurement. Ces petits chevaux datent, sans nul doute, de la venue des Aryas qui ont apporté le froment, les métaux, les étoffes, l'architecture, à nos premiers pères vivant dans des cavernes, dépourvus d'animaux domestiques, munis de quelques silex aiguisés pour tout outil, se repaissant de chasse comme les fauves. Ces poneys courant les landes, la crinière au vent, voilà les témoins de l'aurore de la civilisation en Europe. Les migrations des Aryas, ces premiers dompteurs de chevaux, ont ensuite répandu le noble animal en Syrie, puis en Arabie, où il a seulement pénétré depuis les temps historiques. C'est dans ce dernier pays que, sous l'influence favorable du climat et des soins de l'homme, le cheval oriental s'est élevé au plus haut degré de supériorité.

Nourri de fourrages peu copieux mais très substantiels, vivant sous un ciel sec et sur un sol calcaire, le cheval arabe a été préservé de l'amollissement qu'engendre l'humidité excessive. La poitrine, ce foyer de la vie dans lequel le sang s'imprègne d'air pour répandre la chaleur dans tout l'organisme, la poitrine atteint chez lui un développement considérable. Dans les tièdes régions du soleil, respirer est une jouissance, alors que, dans les pays du froid, aspirer l'air, c'est souffrir. En rejetant l'épaule du cheval en arrière, cette dilatation du poitrail a donné aux membres les formes les plus convenables pour la souplesse et l'étendue des mouvemens. Tous les leviers du squelette sont ainsi disposés sous les angles produisant les plus puissans déplacemens du corps. Il en résulte la plus grande vitesse avec la moindre usure des muscles. Affranchi de l'alourdissant labeur du collier et consacré aux seuls exercices de la guerre, l'animal a été habitué de longue date à d'énergiques et persistans efforts, pour atteindre l'ennemi ou pour échapper à ses coups.

Si les fécondes vallés de l'Altaï ont été le premier point de départ du cheval oriental, c'est ensuite de la Syrie qu'il nous est venu, alors qu'un nouveau flot humain a débordé de l'Asie sur l'Europe. Appelé désormais cheval arabe, il devient l'agent essentiel des conquêtes musulmanes. Turcs, Maures et Sarrasins ont graduellement disparu des pays qu'ils avaient tant de fois ensanglantés et ravagés; mais leur souvenir est resté par les fins coursiers et les belles cavales qui ont fait souche dans les contrées envahies. En même temps, un généreux élan portait les chrétiens vers Jérusalem. Or il ne fut si pauvre chevalier qui ne tînt à honneur de ramener quelque bel étalon de Palestine. Par ces causes diverses, la race asiatique a peuplé tout le continent, depuis son foyer jusqu'aux confins de l'Europe, se mélangeant aux races indigènes, avec une grande puissance d'absorption, mais perdant en force et en beauté à mesure que le climat devient moins propice, l'alimentation moins substantielle, et moindre aussi la sollicitude de l'homme.

Vers le Nord-Ouest, la race orientale s'est répandue dans l'immense empire de Russie; elle y forme le fond d'une population chevaline évaluée à plus de vingt millions de bêtes. Sur une aussi immense étendue, comportant des conditions si diverses de sol et de climat, depuis le cap Sacré s'avançant dans les mers du pôle, jusqu'à la Géorgie caucasienne s'épanouissant sous le ciel du Midi, la race chevaline affecte des types également différens. C'est le cheval mongol, si utile pour l'exploitation des mines et le transport de leurs produits à travers les fangeux marais de Sibérie; puis le cheval kirghise, partageant dans les plaines du Turkestan la vie nomade de son maître, pasteur et brigand, c'est-à-dire toujours en selle; puis encore le cheval du Don, monture ordinaire du cavalier cosaque.

Élevés à l'état sauvage, exposés à toutes les rigueurs d'un climat alternativement torride et glacial, réduits souvent pour toute nourriture à la simple mousse qu'il faut du sabot déterrer sous la neige, ces chevaux russes ont pour premier entraînement les courses affolées à travers la steppe, sous la poursuite des bêtes fauves, heureux souvent de trouver leur salut dans un grand fleuve qu'ils traversent à la nage (1). On comprend quelle sobriété et quelle endurance ces animaux acquièrent dans un pareil élevage.

Des plaines russes, la race orientale a remonté le Danube; elle s'est établie en Hongrie, où elle a produit une nombreuse et vail-

(1) Presque perdue dans les races chevalines les plus modifiées par la domestication, cette aptitude à la nage devait être évidemment très développée chez les animaux des temps primitifs. N'en reste-t-il point quelque chose dans les légendes de chevaux marins?

lante population chevaline. Enfin elle constitue en Allemagne la souche des meilleurs chevaux d'arme.

C'est aux relations établies avec l'Orient par les invasions musulmanes et les croisades que l'Espagne et le midi de la France doivent leur vieille race de chevaux. Un peu grêles, mais si solides dans les longues marches par les mauvais chemins, si souples sous le cavalier, ils ont rendu d'inappréciables services, jusqu'à notre époque de chemins de fer et d'omnibus. Navarrins, andalous et limousins, modestes mais infatigables montures, vous fûtes les vrais chevaux de selle, alors que l'équitation ne consistait point encore à aller droit devant soi, le dos voûté, les jambes écartées, sur un long pur sang dépourvu de souplesse.

Au musée de Boulaq, créé par un Français, dans ce pays d'Égypte où hier encore notre influence était grande, on voit d'antiques peintures de chevaux des Pharaons. Leur croupe amincie, leur dos court et leur front bombé représentent fidèlement le cheval barbe de nos jours. Nettement distincte de l'asiatique, cette race africaine fournit la population chevaline d'Algérie ; elle a également pénétré chez nous et contribué à la formation de nos anciens chevaux de selle (1).

La race de chevaux des Aryas s'est également répandue vers l'Est. Franchissant le massif de montagnes, abri de son berceau, elle s'est étendue jusqu'aux extrémités de l'Asie. Réduite dans sa taille, mais non dans sa vaillance, elle a produit le cheval tartare si remarquable par la longueur des trajets qu'il peut fournir à l'allure soutenue de l'amble, sans autre nourriture qu'une poignée de paddy. C'est la monture des courriers portant les ordres de Pékin, d'une extrémité à l'autre du Céleste-Empire. Ils sont étranges, ces cavaliers installés sur une sellette de bois, le genou à la hauteur du coude, le dos chargé d'un tube de bambou contenant les dépêches. Homme, cheval, tout est sec, grêle, petit. A peine aperçu, le groupe disparaît au détour de la route, distingué encore quelque temps par l'aigre tintement d'un grelot.

II.

Sur les brumeuses rives de la Baltique, une autre race chevaline s'est constituée aux formes massives. Haut de taille, épais du

(1) Un éminent professeur de zootechnie dont les recherches font le plus grand honneur à la science française, M. Sanson, a reconnu que la race africaine a une vertèbre lombaire de moins que les autres races chevalines, ce qui explique la moindre longueur du dos des chevaux barbes.

ventre, lent d'allures et gros mangeur comme l'habitant du sol, le cheval germanique se couvre d'un rude poil, afin de résister aux intempéries; le pied est plat pour la marche sur les terrains marécageux; la tête est étroite, longue et busquée, tandis que celle du cheval oriental est si remarquable par la largeur du front. On sait qu'à travers la marche des siècles, ce qui s'altère le moins chez les animaux comme chez l'homme, c'est la forme du crâne. Sur cette forme, la science moderne a fondé la classification des races de chaque espèce, en appelant brachycéphales celles dont le front est plus large que long, et dolichocéphales celles pour lesquelles le rapport est inverse. Le cheval oriental et ses variétés européennes sont brachycéphales; le germanique est dolichocéphale.

Ce cheval a suivi les peuples du Nord dans leurs migrations. Il est venu dans l'est de la France, amené par les Burgondes; il s'est surtout implanté sur les rives de la Manche avec les Normands; il avait même pénétré plus avant dans le Midi à la suite des Goths. Mais ne se trouvant pas dans sa condition naturelle loin de l'humide climat de la mer, cette race ne s'est point conservée sur les terres sèches du Midi. Ce fait porte en lui un enseignement qu'on a méconnu de nos jours bien à tort, en cherchant à améliorer la population chevaline des pays au sud de la Loire par la variété de la race germanique, dite de demi-sang.

Cette race s'est même avancée jusqu'en Italie avec les Lombards. Quelques tribus se sont perpétuées dans les maremmes de Toscane. C'est de là que provenaient ces étalons noirs qui, tout de rouge caparaçonnés, s'attelaient aux carrosses de la cour papale. Ils étaient tatoués sur la fesse gauche des marques distinctives de leurs éleveurs, selon un usage déjà pratiqué du temps de Virgile :

Notas et nomina gentis inurunt.

De haute stature, cette race du Nord a fourni les chevaux d'arme les plus recherchés, tant que la cavalerie a surtout agi par le choc. Rarement soumis à de grands déplacemens, les chevaux de troupe n'avaient pas essentiellement besoin de la résistance aux longues marches. Mais le service d'éclaireurs tendant à prédominer dans les fonctions du cavalier moderne, la race germanique du vieux type est devenue moins précieuse pour un tel emploi, car elle exige de fortes rations à courts intervalles. Les escadrons ennemis, dont l'action a été si décisive dans la dernière guerre, étaient montés en grande partie avec des animaux vivifiés par le sang oriental.

La prestance de cette race lui avait également valu la préférence dans les écoles d'équitation du siècle dernier, dont la plus célèbre

fut celle de Versailles. Fièrement posés en selle, fermes sur leurs étriers, les écuyers de ce temps parvenaient, à force de stabilité et de patience, à assouplir ces robustes destriers, à les dresser pour tous les exercices qui ont rendu cette école si fameuse. Mais au prix de quelles secousses pour le cavalier! on n'a plus ces reins-là aujourd'hui.

Attelés aux carrosses de la noblesse, ces grands chevaux du Nord avaient dans leur allure une solennité de bon ton et toute conforme à l'étiquette de la cour de France. Malgré leurs imperfections de forme, si choquantes actuellement, ils ont servi de modèles aux peintres et aux sculpteurs du grand siècle. Van-Dyck les choisit pour les portraits de ses princes et de ses capitaines. Peu préoccupé de la vérité historique, Lebrun les a peints dans ses batailles de Darius et d'Alexandre. Du reste, c'est dans ces peintures que dès aujourd'hui il faut aller chercher les formes primitives de l'ancien cheval normand ou mecklembourgeois. Partout il a subi de profondes transformations par les croisemens, même à son lieu d'origine.

III.

Nous venons de voir que la race asiatique et celle de Germanie se sont portées à la rencontre l'une de l'autre, avec les migrations des peuples des temps préhistoriques, puis avec les invasions successives des conquérans du moyen âge. Douées même d'une plus grande fixité que l'espèce humaine, elles ont laissé d'irrécusables traces sur bien des points où les types des envahisseurs se sont moins bien conservés. Dans ce mouvement expansif, la race asiatique a manifesté une éclatante supériorité sur sa rivale, par sa vitalité, par son aptitude à s'adapter aux changemens de climat et de sol. Très étendue dans les premiers siècles du moyen âge, la race germanique s'est graduellement resserrée dans ses limites naturelles, sur les côtes brumeuses de la Manche et de la Baltique, tandis que la race orientale a toujours marché de l'avant sans rétrograder, sachant s'acclimater au froid sibérien, à la chaleur de l'Espagne, à la sécheresse de notre Midi et même à l'humidité de l'Angleterre. L'explication de cette sorte de puissance colonisatrice, il faut la demander aux qualités morales de la race, à l'énergie d'où vient la résistance aux fatigues et aux privations, chez le cheval aussi bien que chez l'homme.

C'est donc à bon droit que partout, en Europe, on a songé à puiser les élémens d'amélioration de la population chevaline aux sources les plus pures du sang oriental, en Syrie et jusque dans les inabordables oasis de l'Arabie. Voyons ce qu'ont fait les autres nations

dans une voie où, loin de tenir la tête, nous nous sommes malheureusement laissé distancer au grand détriment de notre production.

Commençons par l'adaptation du cheval d'Orient au climat de l'Angleterre et aux fonctions de l'hippodrome. On trouve dans les anciennes chroniques saxonnes la pittoresque description de courses qui avaient lieu à Smithfield dès le XIIe siècle, alors que le reste de l'Europe en était encore au spectacle plus barbare des tournois. Une race de chevaux distingués du commun fut graduellement spécialisée pour ce jeu de grands seigneurs. Le peuple ne tarda pas à s'en éprendre, par cet irrésistible sentiment hiérarchique qui, en Angleterre, porte la plèbe à se modeler sur l'aristocratie (1).

Guidés par un remarquable sens pratique, les éleveurs de cette fine race comprirent quelle amélioration ils pourraient obtenir par l'importation d'étalons turcs, comme on disait alors. Dès le règne de Jacques Ier, ils commencèrent à allier ces étalons aux meilleures jumens de course, puis à leurs produits, en éliminant successivement tous les métis opérant un retour trop prononcé vers l'origine maternelle. C'est ainsi que, par le graduel affaiblissement du type primitif anglais, s'est constituée une variété chevaline dans laquelle une rigoureuse sélection a fait prédominer le sang des *White-turk*, des *Darley-arabian*, des *Godolphin-arabian*, inscrits en tête du livre généalogique des chevaux de course.

Dans cette transformation, la race asiatique a conservé sa tête fine, son front large, ses naseaux dilatés, son œil énergique, en un mot, sa noble physionomie primitive. Mais elle s'est modifiée dans ses lignes devenues plus hautes, plus allongées et moins courbes. Elle a pris l'accroissement de taille qu'atteint partout le cheval arabe sous l'influence d'une puissante alimentation. La croupe a reçu un développement prédominant, par les bonds continuels de la course. Cette construction est vicieuse pour le cheval de service, parce qu'elle rejette tout le poids du cavalier sur les membres antérieurs. Enfin, soumise à une tension en avant dans les efforts suprêmes de vitesse, l'encolure a perdu sa souplesse primitive et pris un allongement démesuré.

Voilà pour les signes extérieurs. Quant aux qualités intrinsèques, la race, modifiée par l'entraînement, a acquis une excessive irritabi-

(1) Ce goût du cheval inné en tout Anglais s'est développé même chez les marins. Un jour, je visitais sur les côtes annamites une jonque faisant du commerce et encore plus de piraterie. Il s'y trouvait un matelot déserteur anglais qui, pour fuir la prison, naviguait depuis longtemps avec les Chinois. Le pauvre *outlaw* avait oublié les usages et presque la langue de son pays. De la patrie que lui restait-il? Une méchante lithographie de cheval de course, pendue dans sa cabine.

lité du système nerveux, qui le rend capable de transmettre les excitations motrices avec une instantanéité sans égale dans les autres races. C'est cette soudaineté des mouvemens qui caractérise le cheval de course anglais et qui constitue sa vertu fondamentale. L'animal qui la possède à un degré plus ou moins grand est dit avoir plus ou moins de sang, d'après un langage hippique évidemment impropre. Tel est le gain, voici la perte. C'est une incontestable diminution de la puissance musculaire originelle. En quelques bonds, le cheval anglais distance à perte de vue son frère d'Orient; mais son ardeur est d'autant moins durable qu'elle est plus surexcitée, tandis que, soutenant son allure durant des heures entières, l'autre accomplit utilement les plus grands voyages.

Quoi qu'il en soit, la race des chevaux de course a pris une vogue extrême, grâce à l'habileté de ses éleveurs passés maîtres dans l'art de vendre autant qu'en celui de produire, grâce aussi à la passion du jeu si fiévreusement excitée sur les hippodromes. Exportée dans le monde entier, cette race a attiré sur l'Angleterre une inépuisable ondée de guinées.

Pendant longtemps, le cheval de course a été regardé comme l'universel et infaillible améliorateur de toutes les races, en tous pays. L'expérience a montré les erreurs de ce dogme du pur sang. Dans les conditions propices de climat et d'alimentation, les croisemens ont donné des résultats satisfaisans, quoique très irréguliers; mais l'alliance avec les races chétives et négligées n'a fourni que des produits inférieurs à ces races elle-mêmes.

Passons en Russie. De tout temps, la Russie a fait de fréquens emprunts à l'Orient pour améliorer sa race chevaline. Dans ce pays où princes et hetmans possèdent jusqu'à quinze et vingt mille chevaux sur des domaines plus grands que nos provinces, il existe de nombreux haras particuliers pour l'élevage de chevaux arabes destinés à améliorer l'espèce commune. Le plus célèbre de ces haras est celui que le comte Orlof établit dans le gouvernement de Voronèje, vers le milieu du siècle dernier. Le comte Orlof se préoccupait de créer une variété de chevaux rapides au trot, qualité surtout utile dans le pays des longs voyages. Son haras fut fondé avec des étalons arabes et des jumens danoises distinguées par leur vitesse. Acheté vers 1845 par le gouvernement russe, il comptait plus de deux mille animaux d'élite.

C'est par un incessant recours aux meilleures races d'Asie, que la Russie s'est constitué d'infatigables chevaux d'arme. Dans un intéressant ouvrage sur les haras russes, M. P. Salvy cite les résultats de courses fréquemment répétées dans la cavalerie cosaque.

Des distances de 20 kilomètres sont ordinairement franchies en moins de quarante minutes, par des pelotons complets de cavaliers équipés à l'ordonnance. Il serait utile de voir de pareilles épreuves réalisées chez nous.

En Allemagne, les souverains ont également institué des haras où la race orientale est élevée soit à l'état pur, soit à l'état de croisement, tant pour fournir leurs royales écuries que pour améliorer les races de leurs états et faciliter le recrutement de leur cavalerie. Citons le haras fondé à Trakehnen par le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, et celui établi aux environs de Stuttgart par les rois de Wurtemberg. Ces divers établissemens hippiques sont remarquables par le mérite de leurs produits et surtout par l'importance de leur effectif. C'est par quatre et cinq cents qu'on y compte le nombre des poulinières, alors que nous croyons avoir fait un effort suprême, en réunissant soixante jumens au haras de Pompadour.

L'élevage des reproducteurs d'élite par l'adaptation du sang oriental, dans les établissemens de l'état, prend en Autriche, comme dans les empires voisins, un développement croissant avec la réduction graduelle des haras des grands seigneurs. Ainsi la jumenterie de Radautz, en Bukowine, possède plus de douze cents animaux. Celles de Hongrie entretiennent près de mille poulinières. Partout l'état s'occupe de l'éducation du cheval de race, forcé qu'il est de prendre une charge dont l'aristocratie se désintéresse de plus en plus. Ses biens se réduisent; elle n'a pas d'armée à entretenir. L'Angleterre seule fait exception pour cette intervention; mais que de choses y diffèrent de ce qui se passe sur le continent!

IV.

Quand il s'agit de perfectionner une race séculairement constituée, dont les qualités physiques et morales sont en quelque sorte la résultante du climat, du sol et du travail imposé, la méthode la plus sûre consiste à améliorer graduellement l'alimentation des animaux, tout en les soumettant à un labeur bien dirigé qui les développe au lieu de les épuiser. Simultanément, on élimine de la reproduction les bêtes entachées des vices originels les plus marqués. C'est le procédé que les gens du métier désignent sous le nom de *sélection*, emprunté aux éleveurs anglais.

La sélection peut paraître lente aux impatiens jugeant qu'il serait plus expéditif d'importer des reproducteurs déjà élevés à un degré supérieur, pour les allier à la race à perfectionner. C'est le

procédé des croisemens. Mais les résultats ainsi obtenus sont d'autant plus irréguliers, incertains et défectueux, que les alliances s'opèrent entre des races plus différentes de formes et de qualités. Si le père est d'un tempérament énergique et la mère de lymphatique nature, l'âme paternelle aura vite usé dans le produit une constitution indigne d'elle. Que les parens soient de types trop distincts; par exemple, que l'un appartienne à la race asiatique si gracieuse dans ses lignes, si parfaite dans ses organes, et l'autre à la race germanique caractérisée par sa poitrine comprimée et ses membres grêles pour la grosseur du coffre, le métis manquera le plus souvent d'harmonie dans les formes, de puissance dans ses actions. La nature a une grande force de stabilité, qui tend à la conservation des races, pour ne céder que lentement à leur complète fusion. C'est de mauvaise grâce qu'elle se prête à la tentative d'améliorer les défauts de l'une par les qualités de l'autre. A la vérité, elle les mélange dans telle combinaison imprévue qui déroute le plus souvent nos prévisions.

Soumises à ces croisemens, les races perdent toute leur ancienne homogénéité; c'est ce qui arrive pour la race anglo-normande, dans laquelle un certain nombre de chevaux élégans et vaillans ne saurait faire oublier la quantité infiniment plus considérable de produits mal bâtis, sans beauté ni solidité. Les résultats sont encore plus mauvais, quand les animaux issus du croisement reçoivent une alimentation ou des soins d'entretien tout à fait insuffisans pour leur exigeante constitution. Quinteux et rétifs, leur énergie s'irrite de l'impuissance à laquelle ils sont réduits par leur trop chétive organisation. C'est la révolte intérieure des nobles natures dégradées par la misère.

Tel a été le résultat obtenu par l'introduction du pur sang anglais dans les races du midi de la France. Elles ont perdu leurs qualités natives, la sobriété, la docilité, la solidité, toutes vertus donnant une grande résistance à la fatigue.

A la suite de bien des mécomptes, il s'est produit en France une réaction très vive contre cet emploi souvent intempestif du pur sang anglais. De là les très sévères critiques adressées à l'administration des haras, qui a toujours été plus ou moins sous la tutelle des éleveurs de chevaux de course, constitués en société hippique. C'est le jockey-club, dans lequel les recherches de la vie élégante sont loin de faire négliger les gains réalisés par la vente à chers deniers des coureurs d'hippodrome, même les plus médiocres.

Après avoir cédé d'une façon irréfléchie à l'engoûment des croisemens, les éleveurs cherchent maintenant à reconstituer leurs vieilles races et à reprendre l'œuvre du progrès par la sélection.

Ils s'organisent en associations pour rétablir quelque ordre dans la généalogie de nos plus précieuses bêtes de trait. C'est ainsi que, par exemple, la race boulonnaise devient l'objet des soins les plus attentifs, afin d'être préservée désormais de tout métissage compromettant. Quant à nos races légères du Centre et du Midi, l'ébranlement produit par les croisemens a été tel que, toute homogénéité ayant disparu, elles ne sauraient fournir les moyens de s'améliorer par elles-mêmes. De toute nécessité, il faut remonter à leurs origines et recourir au cheval oriental, dont elles ne sont qu'une variété.

V.

L'importation des chevaux d'Orient dans le midi de la France avait cessé avec les croisades. Durant les siècles qui suivirent, notre pays méridional fut troublé par la fin des luttes de la féodéalité, puis par les guerres de religion prolongées jusque sous Louis XIII. Périodiquement ravagées par les bandes, les campagnes étaient dans un déplorable état de misère et d'abandon. La chose agricole qui a le plus à souffrir du manque de sécurité, le bétail, en était réduit à la plus pitoyable condition. En revanche, la production chevaline était l'objet des soins de tous ceux possédant châteaux et entretenant gens d'arme. Sous les murs de son manoir, chaque gentilhomme élevait des producteurs d'élite, par tradition de famille et par nécessité de guerre.

Cependant, vers le milieu du XVIIIe siècle, la noblesse du Midi matée par Richelieu, puis absorbée par la cour de Louis XIV, avait en partie abandonné ses domaines et perdu le souci des bons chevaux désormais moins utiles. Leur production commençait à décliner, lorsque le grand-écuyer de Louis XV, le prince de Lambesc, obtint du roi en 1751 la création d'un haras destiné à remplacer les établissemens que les grands seigneurs, absens de leurs terres, ne voulaient ou ne pouvaient plus entretenir. Le château de Pompadour venait d'être donné en fief à la belle marquise. De somptueuses écuries, contrastant avec les huttes celtiques des habitans du pays, avaient été édifiées pour les équipages de la favorite qui fit une courte apparition dans ses agrestes possessions du Limousin. Une jumenterie fut donc installée à Pompadour; le prince de Lambesc y réunit quelques chevaux achetés en Orient, par l'entremise de l'ambassade française de Constantinople.

La direction du haras passa ensuite au marquis de Tourdonnet, gentilhomme d'une des plus anciennes familles du Limousin. Il sut

accroître l'importance de cet établissement, qui était en pleine prospérité lorsqu'il fut supprimé, en 1791, par un décret de l'assemblée nationale.

La jumenterie devait être rétablie l'année même d'Iéna. Le premier empire a consommé beaucoup d'hommes et encore plus de chevaux. Ceux du Midi, sobres et endurcis à la fatigue par la misère du jeune âge, se firent apprécier dans les marches triomphales de nos armées à travers l'Europe. Ce sont eux que l'on compta en plus grand nombre dans les héroïques débris de la retraite de Russie.

La paix rétablie, la remonte de la cavalerie fut un moindre souci, et la jumenterie se trouva de nouveau supprimée en 1825. La préoccupation des armemens sous le gouvernement de juillet devait en provoquer la reconstitution quelques années plus tard. Le directeur du haras, M. de Lespinats, fut chargé de réunir quelques jumens d'Orient, selon la tradition du passé. Il y eut au début à peine une douzaine de poulinières, toutes d'un grand mérite. On y joignit plus tard quelques mères de pur-sang anglais, dans le dessein de créer une race anglo-arabe, à l'exemple de ce qui se pratiquait avec plein succès dans les haras de Russie, de Hongrie et d'Allemagne.

Après avoir atteint les limites mêmes de la vitesse, le cheval de course commençait dès cette époque, à donner des signes certains d'une dégénérescence causée par l'abus même de sa généreuse nature. Certes le noble animal n'était point encore tombé à l'état dégradé du coureur de nos jours efflanqué, taré, épuisé sous la cravache et le fouet, triste victime de révoltantes brutalités, sorte de dé lancé sur la roulette de l'hippodrome et trop souvent pipé. Mais ce n'était déjà plus le puissant athlète d'autrefois, admis seulement dans l'arène à l'apogée de la vigueur, plein d'une énergie habilement contenue (1). Toujours est-il que la prévoyance la plus élémentaire prescrivait dès ce temps la régénération de la race par le retour au sang oriental.

Le haras de Pompadour fut ensuite dirigé avec beaucoup d'entente par M. Eugène Gayot, éminent homme de cheval dont les énergiques protestations ont heureusement arrêté des tendances funestes à notre élevage.

La prospérité de la jumenterie allait en croissant; elle contribuait chaque année d'une façon très brillante à remonter les haras en étalons anglo-arabes pour la région convenable au pur-sang anglais

(1) Au point où elles en sont, les épreuves au galop contribuent au perfectionnement de l'espèce chevaline, autant que les courses de chabots, organisées par les sportmen sur la plage de Trouville, sont œuvre de pisciculture améliorante.

et en étalons arabes pour la contrée du Midi. En outre, l'établissement vendait périodiquement l'excédent de ses pouliches que les éleveurs recherchaient avec empressement, pour en faire des poulinières d'élite. C'est ainsi que la production de l'état fournissait de précieux élémens à l'élevage privé.

Mais l'œuvre devait être anéantie au moment où elle commençait à s'affirmer par les services rendus. L'effectif, qui dépassait une soixantaine de poulinières, subit en 1852 une réduction considérable, prélude de la suppression complète qui eut lieu quelques années plus tard. Pour la troisième fois Pompadour voyait disperser au feu des enchères une réunion sans pareille d'animaux d'élite qui allèrent en grande partie enrichir les haras de Russie, d'Allemagne.

Cette regrettable mesure causa la désolation des éleveurs du Centre et du Midi. Elle fut une intempestive application de vues systématiques sur la suppression des haras, qui firent un certain tapage à cette époque. Certes, il convient que l'action de l'état soit le plus réservée possible dans les choses de l'industrie; toutefois il est des entreprises, telles que la création d'une race de chevaux d'élite, qui exigent de grandes ressources d'argent et de vastes domaines. Ces conditions, la puissante aristocratie anglaise peut les réaliser; mais elles ne sauraient se trouver aisément et avec suite dans notre démocratique société. Du reste, la création d'une race améliorante de l'espèce commune concerne notre puissance militaire à un trop haut degré pour que l'état n'ait pas à s'en préoccuper directement, à l'exemple de ce qui se passe chez toutes les puissances continentales sans exception. Au fond, en supprimant la jumenterie de Pompadour, on se préocupait peut-être moins d'assurer le triomphe de principes économiques que de faciliter la vente lucrative des fruits secs du turf.

Dans tous les cas, cette perturbation allait paralyser la reconstitution de la production chevaline, dans le Centre et dans le Midi. Rehaussés en valeur et en vigueur par l'introduction du sang oriental, les chevaux de cette région avaient déjà fait un progrès marqué vers le type du trait léger, transformation indispensable pour rendre désormais l'élevage rémunérateur. Peu coûteux à nourrir, peu exigeans de soins, ils avaient pour clientèle assurée la classe si nombreuse des petits bourgeois de ville et de campagne. Ils convenaient également par leur énergie au métier plus pénible des relais de poste; ils y résistaient plus longtemps que les lymphatiques chevaux du Nord, si rapidement usés par les chauds climats. On n'a point oublié la vaillance de ces attelages transportant si rapidement les voyageurs sur les routes aboutissant aux Pyrénées. Quel

spectacle animé que celui de la grande place de Pau, à l'heure du départ des courriers, des diligences, des berlines pour les diverses villes d'eaux! Amenés chacun par un palefrenier et prestement attelés, ces petits chevaux, hennissans, piaffans, enlevaient les lourds véhicules par bonds, au milieu des cris, des jurons de tous ces Basques loquaces comme des Napolitains.

En tant que service à la guerre, les chevaux du Midi renouvelèrent leurs preuves de résistance et de solidité durant l'expédition de Crimée, où les animaux provenant de croisemens anglais montrèrent une fois de plus combien leur nature indisciplinée, excitable à l'excès, exigeante de nourriture et de soins, les rend peu aptes aux fatigues d'une campagne d'hiver.

A la suite de la suppression de la jumenterie de Pompadour, les étalons de pur sang ou de demi-sang ont été introduits à profusion dans le Midi. Une race hybride s'est substituée à l'ancienne race homogène. Çà et là quelques produits ont acquis plus de brillant que les chevaux d'autrefois, mais le commun des bêtes a pris des formes disparates, conséquence inévitable des croisemens. Les antiques qualités de solidité et de rusticité se sont perdues. Tandis qu'autrefois le Midi se suffisait à lui-même, actuellement il est obligé de recourir à une importation considérable de chevaux vulgaires de forme et gris de couleur. Désignés sous le nom de bretons, ils proviennent un peu de partout, mais surtout des marais s'étendant sur le littoral, entre l'embouchure de la Gironde et celle de la Loire. Cette importation est la preuve la plus manifeste de l'appauvrissement de l'ancienne race du pays.

C'est pour réagir très justement contre cet épuisement funeste à la remonte de notre armée, funeste à l'agriculture méridionale, qu'en 1874 l'assemblée nationale a décrété la reconstitution de la jumenterie de Pompadour, en donnant aux haras une plus large organisation.

Du reste, la production du cheval arabe chez nous-mêmes est d'autant plus opportune que le recrutement des bons chevaux devient de plus en plus difficile en Orient. Les animaux de choix se font rares en Syrie et en Arabie. Essentiellement arme de guerre, le cheval tend à disparaître dans les tribus nomades, devenant chaque jour sinon plus pacifiques, du moins plus misérables. Les grandes familles de chefs qui gardaient l'entretien des races les plus renommées comme une glorieuse mais coûteuse tradition, s'éteignent ou s'appauvrissent.

La jumenterie nouvelle fonctionne depuis sept ans, peu rassurée sur son avenir par une instabilité passée, sans cesse menacée par tout ce monde des écuries d'entraînement, toujours très agissant

et remuant, jamais satisfait de la part pourtant grande qui lui est faite dans la remonte des haras en chevaux de sang.

Les traditions du passé ont été reprises avec l'application des progrès réalisés par la science moderne dans l'élevage du bétail. Le domaine de Pompadour se prête admirablement à l'élevage par l'étendue et la bonne disposition de ses prairies. Les hautes futaies qui les entourent abritent les animaux contre les grands vents; elles les préservent de l'excès du froid et du chaud. Sur leur terrain ondulé et parfois même escarpé, les poulains deviennent plus agiles que dans les plats pâturages. En revanche, c'est un sol granitique dont les herbes aromatiques, mais peu nourrissantes, donnent aux chevaux du nerf et de la légèreté, sans développer en eux une puissance de muscles indispensable à leurs usages actuels. Il y avait donc à reprendre l'amélioration du sol par les chaulages déjà tentée, vers 1840, pour l'ancienne jumenterie. Depuis cette époque, un chimiste contemporain, M. de Mollon, a mis en lumière l'action bienfaisante des phosphates de chaux sur la végétation. Utile à tous les sols, cette substance précieuse convient surtout aux terrains granitiques, auxquels elle apporte des élémens qui lui font pour ainsi dire défaut. La production chevaline dans le Midi et particulièrement à Pompadour, trouve donc maintenant dans le phosphate de chaux le moyen d'améliorer le fourrage et, par suite, de donner au squelette des animaux un développement qu'il ne pouvait atteindre autrefois.

C'est grâce à cet amendement des fourrages, que les poulains arabes et anglo-arabes prennent, dès la première année, une très grande taille et une puissance des muscles à laquelle on ne semblerait pas devoir s'attendre, d'après les formes légères de leurs parens. Mais un tel résultat, évidemment avantageux, n'est pas sans porter atteinte à l'élégance originelle du cheval asiatique. Il n'en est pas autrement dans les haras d'Allemagne et de Russie, où s'opère l'élevage de l'arabe et de l'anglo-arabe. Une telle transformation ne saurait être préjudiciable, si les animaux conservent l'énergie et la rusticité qui sont et resteront toujours la vertu du cheval de service et surtout du cheval d'arme.

Au haras de Pompadour, les poulains sont donc élevés à la dure, tenus au pré toute la journée, et abrités la nuit dans des écuries ouvertes aux quatre vents. La constitution de ces animaux serait encore plus solidement trempée s'il était possible de les faire coucher en plein air, même au cœur de l'hiver. Mais la crainte des loups s'oppose à cette désirable mesure.

A l'âge de trente mois, les poulains sont soumis à un entraînement graduel, sur l'hippodrome tracé dans la vaste prairie s'étendant sous

les murs du château. Cet entraînement débute par des promenades au pas progressivement prolongées, durant lesquelles les fonctions des poumons et du cœur, qui sont sœurs, se régularisent et s'apprêtent à de plus grands efforts. Puis ces promenades au pas sont variées par des temps de galop, dont la rapidité se mesure sur la facilité de respiration des animaux. Enfin ces exercices subissent une accélération qui doit être ménagée avec un grand tact, afin de ne pas dépasser et même de ne pas atteindre la limite de résistance des organes de l'animal.

C'est charmant de voir ce peloton d'une trentaine de poulains bondissant sur la piste, montés par de jeunes palefreniers dont la veste rouge se détache vivement sur la verdure des châtaigniers. Parfois l'écart d'un cheval précipite à bas son cavalier. L'enfant limousin se relève, court, rejoint sa monture et saute en selle, léger comme un Numide.

Au retour à l'écurie, les animaux sont soumis à de vigoureuses frictions, sorte de massage qui délasse le corps, en aidant les muscles à se débarrasser des substances résultant de leur usure par le travail. C'est, en effet, la présence de ces résidus dans les tissus qui cause la fatigue.

Sous l'influence de cette gymnastique graduée et d'une alimentation substantielle, le jeune cheval perd l'empâtement du poulain nourri de grasse herbe; ses lignes s'allongent, le poitrail prend un merveilleux développement en profondeur et en largeur.

Après une année d'entraînement, les pouliches sont envoyées à la jumenterie pour y servir à la reproduction, et les poulains, tant arabes qu'anglo-arabes, sont répartis entre les divers dépôts d'étalons. Les produits les plus brillans sont ceux qui résultent des jumens anglaises et des chevaux de Syrie. Dotées par leur mère d'une grande ampleur de formes, ils reçoivent de leur père un sang excessivement sain qui vivifie le tempérament trop souvent scrofuleux dans la descendance des bêtes de course. La régénération des victimes de l'hippodrome par l'infusion du sang arabe est du reste tentée en Angleterre même. Quelques éleveurs y ont repris les procédés qui ont si bien réussi à leurs devanciers du siècle dernier. Il ne faut pas être grand prophète pour prédire le prochain avènement des anglo-arabes sur le turf.

Inférieurs en distinction, les produits purs arabes de Pompadour paraissent supérieurs aux croisemens anglais par la solidité de leur construction et par la bonté de leur caractère, qualité transmissible et très appréciable dans le producteur de chevaux de service. Très vigoureusement musclés, ces arabes conviennent le mieux aux poulinières bretonnes si répandues au sud de la Loire, et qui, sous

des formes un peu frustes, portent de visibles traces d'une lointaine provenance orientale. Leurs propriétaires emploient bien à tort les étalons anglo-normands, séduits qu'ils sont par la corpulence de ces gros chevaux déshérités de toutes les qualités nécessaires aux produits du Midi.

La jumenterie peut ainsi chaque année fournir une vingtaine d'étalons d'élite bien précieux pour assurer, en minime partie, la remonte des haras devenant de plus en plus coûteuse et difficile. On doit regretter seulement qu'une fois dans ces haras, ces animaux soient livrés à une énervante oisiveté, au lieu d'être soumis à un travail indispensable pour entretenir leur vigueur et leur douceur. Ainsi ils deviendraient plus aptes à transmettre ces qualités à leur descendance. Ce qui est le plus à blâmer dans l'organisation des haras en France, c'est l'inaction funeste dans laquelle les étalons sont tenus durant leur séjour aux dépôts.

Certes, la jumenterie de Pompadour est loin d'égaler, pour le nombre des chevaux, les établissemens semblables d'Allemagne, de Hongrie et de Russie; mais elle ne leur cède en rien pour la perfection des produits, qui font le plus grand honneur au directeur, M. de La Grange, secondé par le chef des cultures, M. Mathis.

L'élevage est dirigé avec une entente parfaite du résultat à atteindre, qui est de délivrer le Midi de l'étalon anglo-normand, fléau de sa production chevaline, de le doter de reproducteurs doués de toute l'énergie du pur sang anglais sans en avoir les tares, doués de toute l'endurance du cheval arabe sans en avoir les défauts de taille et de force. Tels qu'ils sont créés à Pompadour par le choix des parens, la succulence de la nourriture et la bonne mesure de l'entraînement, ces étalons réunissent toutes les qualités voulues pour la production de poulains assez hauts en taille et forts en muscles pour devenir soit d'excellens chevaux de cavalerie légère, soit de rapides et élégans chevaux de luxe, à la condition d'une transformation nécessaire dans les pratiques des éleveurs de la contrée.

VI.

Le Midi est la terre promise de la petite propriété. Fécondé par le soleil, apte à toutes les cultures, le sol s'y prête au morcellement bien mieux que les froides terres à blé du Nord. Cet heureux avènement du cultivateur à la possession de son champ allait en s'accélérant, grâce à l'esprit d'épargne, vertu innée chez le paysan français, lorsque le mouvement a été soudainement enrayé par une

première calamité, le mal du ver à soie, puis par un désastre plus grand encore, la maladie de la vigne. Les travaux de l'illustre M. Pasteur ont permis de conjurer le premier fléau. Le second élargit graduellement l'étendue de ses ruines, favorisé par notre coupable inertie à dériver nos fleuves pour répandre abondamment sur leurs coteaux l'eau nécessaire à la destruction de l'insecte ravageur.

La restauration de l'industrie chevaline dans le Midi pourrait, dans une certaine mesure, adoucir tant de pertes. Toutefois cette industrie semble au premier abord peu compatible avec les changemens survenus dans la culture. Les exploitations morcelées lui sont peu favorables. Quant à celles qui ont conservé leur ancienne étendue, elles ne peuvent plus, comme jadis, consacrer aux cavales et à leurs poulains les vastes pâturages dans lesquels ils vivaient libres en tout temps, brossés par la brise, baignés par la pluie. Actuellement mieux cultivées, ces prairies sont préservées de toute dépaissance, durant l'hiver et le printemps, afin d'être irriguées et fauchées. Les exigences de la culture améliorée retiennnent tous les animaux de la ferme à l'étable durant la plus grande partie de l'année. Peu funeste au gros bétail, cette réclusion est excessivement préjudiciable aux jeunes chevaux, pour lesquels un incessant exercice est la condition même de la santé et de la vigueur. La stabulation est, en effet, la plus grave cause de déformation et d'étiolement des chevaux élevés actuellement dans le Centre et le Midi.

Mais il est un remède au mal. Le morcellement et la meilleure tenue des prés sont trop utiles pour qu'il ne soit pas possible de concilier l'entretien du cheval avec ces progrès, dans une même harmonie du bien. La division du sol appelle la division de l'industrie agricole dans tous ses détails, y compris la production chevaline. Les exploitations morcelées peuvent ne pas être exclues des bénéfices de cette production, à la condition de se spécialiser soit pour l'entretien des poulinières, soit pour l'élevage des jeunes chevaux, faute de l'espace suffisant pour réunir, comme par le passé, ces deux actes agricoles.

Dans le cas où les exploitations se restreignent à l'entretien des mères, les poulains sont vendus dès le sevrage. Partant avant l'hiver, ils n'ont point à souffrir de la stabulation imposée par la préservation des prés arrosés. Leur place naturelle est alors dans les vastes pâturages des rives des fleuves et des bords de l'océan, qui sont partout abandonnés au libre parcours du bétail, durant toute l'année. Cependant, vivifiés par le grand air, développés par la liberté, ces deux biens suprêmes de l'enfance, les poulains grandissent et deviennent capables des premiers efforts au travail. C'est pour eux le moment de revenir dans une ferme, pour y être utilisés

à un labeur proportionné à leurs forces et s'augmentant avec elles. Les sols siliceux et d'une culture peu pénible abondent dans les plaines du Midi. Nul pays ne saurait se prêter plus admirablement à cet entraînement par le travail, qui est la condition essentielle d'un élevage salutaire quant au développement du corps, économique quant à la dépense. Toutefois la chose implique certains changemens dans le matériel agricole, particulièrement la substitution des chars à quatre roues aux charrettes actuelles, qui conviennent peu pour les animaux en dressage.

Ce passage des jeunes chevaux par divers sols et par diverses mains durant leur croissance, est devenu la règle générale dans les pays les plus renommés pour la production chevaline, dans la Normandie, la Bretagne et le Perche. Le Midi n'est pas encore très avancé dans ce mode d'élevage, par lequel l'animal se transporte successivement sur les lieux les plus favorables à son entretien. Mais un tel courant commercial ne peut tarder à s'y développer, grâce aux facilités procurées par l'extension des chemins de fer.

Quoi qu'il en soit, l'avenir n'est nulle part à l'accroissement des chevaux en nombre. Le Midi ne saurait échapper à cette loi commune. Partout ce nombre diminue par la division du sol, par l'accroissement des autres animaux de la ferme, dont l'entretien court de moindres risques. En Russie même, la décroissance de la population chevaline commence avec la répartition de la terre entre les serfs émancipés.

Mais s'il nuit à la quantité, le progrès agricole favorise la qualité. Or nous aurions bien assez de chevaux dans le Midi, si tous étaient assez forts et assez grands pour faire un bon service comme bêtes de trait léger. Il y aurait alors bien assez de choix pour assurer les remontes annuelles de la cavalerie et pour constituer une réserve suffisante en cas de mobilisation. On ne peut, en effet, produire spécialement en vue de l'armée; mais elle ne saurait mieux monter sa cavalerie qu'en choisissant parmi les chevaux de race assez robustes pour être utilisés au trait.

L'évolution de la propriété, les progrès de la culture, imposent donc des pratiques nouvelles à la production chevaline, en lui suscitant des obstacles. Mais les difficultés les plus grandes viennent de l'homme même. Peu patient, facilement irritable, le méridional, sans aller jusqu'à la brutalité, n'a pas toujours le calme et la douceur nécessaires à l'égard des animaux. Il manque trop souvent de mesure dans l'effort de travail à imposer pour le dressage. Toute bête se ressent du manque de bons traitemens; plus intelligent et plus nerveux, le cheval en souffre plus que tout autre serviteur de la ferme. Ce goût inné pour le noble animal, cet ensemble

de soins éclairés, affectueux même, qui constituent l'homme de cheval, tout cela est rare dans le Midi. Que nous sommes loin de ces mœurs patientes et douces du paysan hanovrien, pour qui son attelage de quatre chevaux résume toutes les espérances, toutes les craintes, toutes les joies et tous les gains! Aussi avec quelle sollicitude il le nourrit, avec quelle propreté il l'entretient, avec quelle douceur attentive il le commande au travail, proportionnant toujours l'effort à la force de chaque animal!

Ce goût du cheval existe en Normandie, en Bretagne et dans le Perche, mais il manque à peu près ailleurs. Fâcheuse au point de vue de l'industrie chevaline, la chose est encore plus regrettable pour le recrutement de notre armée. N'est bon cavalier que celui qui aime son cheval et s'en fait un vrai compagnon.

L'instruction agricole pourrait développer ce goût dans les populations rurales, mais leurs mœurs ne changent guère que sous le stimulant du gain. Que la production chevaline sorte de la langueur dans laquelle elle se traîne au sud de la Loire, en dépit des primes distribuées par l'administration des haras, qu'elle devienne rémunératrice, et tout se modifiera. Pour qu'il en soit ainsi, le point de départ doit se trouver dans un contingent suffisant d'étalons de race orientale, modifiés en taille et en force par leur élevage en France. Ce qui s'impose ensuite, c'est l'alimentation plus substantielle du poulain; c'est par-dessus toutes choses un travail modéré dès l'âge de trois ans, condition essentielle pour obtenir un vrai cheval d'arme ou un bon cheval de trait léger, au lieu du méchant bidet résultant de l'élevage sur place à l'étable.

Soit en produisant directement des étalons arabes ou anglo-arabes, soit en facilitant cette production par l'industrie privée, grâce à la vente d'une partie de ses pouliches de pur sang, la jumenterie de Pompadour rend d'inappréciables services à l'industrie chevaline dans le Midi. Cet utile établissement de l'état trouvera-t-il désormais une stabilité qui jusqu'ici lui a manqué complètement? Il faut le souhaiter plus que l'espérer. Rappelons-nous seulement qu'alors que l'élevage du cheval d'arme subit chez nous toutes les vicissitudes, il est une puissance qui depuis Iéna poursuit avec une inflexible persévérance l'amélioration de sa cavalerie par la race orientale.

F. VIDALIN.

POÉSIE

LE SONGE DU GRAND VENEUR.

I.

Je passais à travers la forêt des Ardennes
Quelques siècles après le vieux roi Pharamond,
Mais c'était bien avant les quatre fils Aymon. —
Les biches et les cerfs, et les daims et les daines

Descendaient en famille au bord des clairs étangs. —
Entre les joncs fleuris les hardes venaient boire
En laissant sur les eaux de grands cercles de moire,
Où tremblaient élargis les aunes miroitans.

Tous ces fauves charmans, à la robe lustrée,
S'abreuvaient... quand le bruit lointain d'un oliphant
Fit tressaillir le cerf, et la biche, et son faon,..
Et la harde sous bois rentra tout effarée.

Une femme apparut (venant on ne sait d'où)
Sur le bord de l'étang, jeune et belle inconnue,
Portant la robe courte avec la jambe nue
De la cheville au moins jusqu'en haut du genou.

Mince écharpe de laine à l'épaule agrafée
(Robe d'un bleu d'azur, écharpe bleu turquin);
Le pied vif et cambré moulant son brodequin;
Une fierté de reine, une grâce de fée;

Et dans les cheveux blonds parfois apparaissant
Un fin bijou d'or pâle, un petit diadème
(De son pouvoir sans doute allégorique emblème),
Comme un lever de lune à son premier croissant.

II.

Souriante à l'aspect tranquille des eaux fraîches,
Elle était belle à voir, la coureuse des bois,
Laissant tomber son arc et jetant son carquois,
Qui dans l'herbe au hasard éparpilla ses flèches.

Pas un souffle dans l'air. — Par un soir estival,
Les feuilles se taisaient dans la chaleur torride.
Sous les bois, l'étang clair dormait calme et sans ride,
Et la fraise embaumait les profondeurs du val.

La femme voulut prendre un bain, après sa course,
Dans cette eau vierge et bleue où pas un être humain
N'avait trempé l'orteil, ignorant le chemin,
Et dont les fauves seuls avaient flairé la source.

Vite elle déchaussa son petit pied charmant
(Tout en elle était pur, tout en elle était chaste).
Interrogeant des yeux la haute forêt vaste,
La blonde abandonna son dernier vêtement

Et sur un fond vert sombre apparut toute blanche...
Quand elle descendit au bord du grand miroir,
Profondément limpide, elle aurait pu s'y voir,
D'une main retenue à quelque basse branche,

Mais, pas même un instant, la femme n'y songea.
De sa rare beauté fièrement dédaigneuse,
Devant elle tout droit cheminant, la baigneuse,
Quand son pied toucha l'eau, d'un brusque élan plongea.

Filant comme une vive à rapide nageoire,
Elle reprit haleine au milieu de l'étang,
Où s'étalaient aux yeux, comme un jardin flottant,
Des nymphæas ouverts, larges roses d'ivoire.

Comme elle, sur les eaux, respirant la fraîcheur,
En la voyant passer, de grands cygnes sauvages
Qui lentement suivaient la courbe des rivages,
Parfois s'approchaient d'elle, émus de sa blancheur.

Quand elle s'échappa de son bain, ruisselante,
Les cheveux dénoués, au déclin du soleil,
L'astre l'enveloppa d'un chaud rayon vermeil,
Et sur la chair de nacre essuya l'eau perlante.

Heureuse de son bain, la blonde rattacha
Sa robe et son écharpe, et vite rhabillée,
En voyant à son arc une corde mouillée,
D'un geste impatient et brusque l'arracha.

Quand l'arc fut bien tendu par une corde sèche,
Une biche passait en travers du chemin.
La femme en souriant, pour se faire la main,
Lança comme au hasard une première flèche,

Qui, décrivant sa courbe assez haute en sifflant,
Arrêta court la biche, une bête superbe,
Abattue en laissant un flot rouge dans l'herbe,
Et râlant sous la flèche attachée à son flanc.

III.

Mais voici, débuchant d'un massif de vieux hêtres,
Lancée à corps perdu, hurlant à pleine voix,
Une meute éveillant tous les échos des bois,
Que suit un fier chasseur, chaussé de hautes guêtres,

Portant la barbe en fourche, et la moustache en croc,
Chevelu comme un roi des races primitives,
Dans toute sa rudesse et sa fierté natives,
Et sonnant de sa trompe, une corne d'auroch.

Surprise à son aspect, non pas effarouchée,
Arrêtant d'un regard tous ses chiens murmurans,
La belle chasseresse ayant dit : « Je la prends, »
Mit un pied souverain sur la bête couchée.

— Tu devrais le savoir, cette biche est à moi ;
C'est ma flèche qui l'a mortellement blessée.
— Peut-être, mais d'abord mes chiens l'avaient forcée,
Quand tu vins me les rompre... et je l'aurais sans toi.

Alors, comme d'instinct, d'un geste involontaire,
Le farouche veneur lui serra le poignet
(Si peu qu'il y toucha, la peau blanche en saignait),
Car c'était un chasseur d'un âpre caractère.

Elle, regardant l'homme en face, répondit,
Très calme : « Bien à tort ici j'étais venue,
Puisque tu ne m'as point dès l'abord reconnue,
Diane... N'es-tu pas saint Hubert? — Tu l'as dit. —

— Certes je m'attendais à plus de courtoisie
De ta part... je pensais qu'on était moins brutal
Quand on vit à la cour de Pépin d'Héristal...
— Pardon, je vous croyais, dans vos forêts d'Asie,

Morte depuis longtemps... et, je ne sais pourquoi,
J'avais cru voir en vous une reine burgonde...
Jamais ciel n'éclaira plus merveilleuse blonde.
Je tombe à vos genoux divins... Pardonnez-moi.

Daignez clairement lire au fond de ma pensée.
Je veux dire à la vie un éternel adieu...
Humblement saint Hubert lui tendit son épieu,
Tournant la pointe au cœur : « Frappez, reine offensée! »

Elle hésita d'abord... A voir ces beaux yeux francs
Arrêtés sur les siens, ses sourcils se froncèrent...
Puis le courroux tomba... ses regards se baissèrent
Devant le fier chasseur de la tribu des Francs.

Saint Hubert était fils du grand duc d'Aquitaine...
A l'heure solennelle où le jour disparaît,
Diane et lui rentraient tous deux dans la forêt,
Gravement, lui très humble, elle un peu moins hautaine.

Et les suivant de loin, mais sans bruit, ce soir-là,
En se parlant tout bas, les deux meutes mêlées
Perdirent leur chemin par de sombres allées,
Car le dernier croissant de lune se voila.

ANDRÉ LEMOYNE.

REVUE DRAMATIQUE

Comédie-Française : *les Effrontés* (reprise).

S'il n'était trop ambitieux de rappeler un article dont l'auteur est passé déjà au rang des anonymes fameux, je donnerais volontiers pour titre à cette chronique : *les Effrontés en 1883*. Au moins est-ce une pièce justificative que le critique de théâtre apporte au publiciste. Sans jouer à l'homme d'état, nous sommes obligé de constater quels différens effets, par suite des vicissitudes de la chose publique, un ouvrage produit à vingt-deux ans d'intervalle. On se rappelle que celui-ci, représenté pour la première fois en 1861, renfermait, avec une comédie de mœurs, un commentaire politique de cette comédie : la comédie, que retenait autour de lui le financier Vernouillet, dénonçait un mal de la société; le commentaire, que se distribuaient comme une parabase le marquis d'Auberive et le pamphlétaire Giboyer, indiquait la cause du mal et son remède futur. Le succès de la pièce n'avait pas été sans scandale; le public s'était divisé sur deux questions : à savoir, si le mal signalé par l'auteur existait réellement, et si le remède proposé n'était pas chimérique. Vingt-deux ans se sont écoulés, et l'accord s'est fait : au prix de quelles illusions, de quelles espérances, on le devine. Personne, hélas! ne doute plus que l'auteur n'ait touché du doigt un point malade; la crise qu'il désignait a depuis redoublé de violence; et quant à l'heureuse solution qu'il se flattait d'entrevoir, personne, pas même lui, n'ose plus y compter. Telle coupure qu'il a faite témoigne qu'il est désabusé là-dessus; les spectateurs le sont aussi bien que lui. Et comme la comédie de mœurs, à qui le temps a donné raison, ne peut que gagner, même en tant qu'œuvre d'art, à être allégée de cette partie du commentaire politique à laquelle les événemens ont donné tort; comme, d'ailleurs, la fable dramatique qui soutient cette comédie demeure humaine et touchante; comme le dialogue de tout l'ouvrage demeure vif et bien

français, et que d'un bout à l'autre y court cet esprit qui dans telle scène est une force et dans telle autre une grâce, — il arrive que le public tout entier acclame cette pièce avec une joie qu'avive secrètement la surprise de se trouver d'accord; ou si tous ne se souviennent pas des dissentimens d'autrefois et, par conséquent, ne peuvent s'apercevoir qu'ils sont apaisés, au moins est-il vrai de dire que tous admirent librement, avec une parfaite sécurité d'esprit, une œuvre aussi jeune qu'il y a vingt ans et peut-être plus jeune, car elle paraît douée désormais de cette jeunesse perpétuelle des choses nées heureusement pour durer.

On sait qui sont « les Effrontés : » les financiers malhonnêtes qui paient d'audace pour forcer l'entrée du monde. La théorie de leurs manœuvres se révèle dans ces conseils ironiques du marquis d'Auberive à Vernouillet : « L'effronterie, voyez-vous, il n'y a que cela dans une société qui repose tout entière sur deux conventions tacites : *primo*, accepter les gens pour ce qu'ils paraissent; *secundo*, ne pas voir à travers les vitres tant qu'elles ne sont pas cassées... L'œil provocant! la voix haute! N'attendez pas les gens, ils ne viendraient pas à vous; n'allez pas au-devant d'eux, ils vous tourneront le dos; marchez sur eux en leur tendant une main menaçante, et ils la prendront... » L'effronterie, c'est donc l'impudence mise au service de l'argent. L'argent n'est-il pas roi? Tout à l'heure, le marquis d'Auberive disait au bourgeois Charrier : « Vous êtes dans les meilleurs termes avec M. Barbançon, qui est une lourde bête... — C'est un honnête homme. — Le salueriez-vous s'il était pauvre? — S'il était pauvre, je ne le connaîtrais pas. — C'est donc uniquement sa fortune que vous connaissez et son argent que vous saluez? Eh bien! croyez-vous qu'il y ait bien loin de saluer l'argent d'un imbécile à saluer l'argent d'un fripon?.. Quant à moi, j'adore l'argent partout où je le rencontre; les souillures humaines n'atteignent pas sa divinité; il est parce qu'il est. » Donc, l'argent est Dieu, et l'impudence le sert; pour mieux établir son règne, quelles voies prendra-t-elle? Vernouillet, ranimé par le marquis, a là-dessus des lumières soudaines. Dans une société gouvernée par l'opinion, et où l'opinion, que ne juge et ne raffermit aucune règle supérieure, se laisse facilement intimider, sinon corrompre, aucun instrument ne sera meilleur que la presse pour la besogne que l'impudence veut faire au profit de l'argent. D'ailleurs, par la presse, en même temps que le respect des fidèles, la divinité elle-même prendra de l'accroissement. Vernouillet, cet homme positif, est saisi de lyrisme à la vue de l'avenir qui se déroule devant lui : « Je tiens dans ma main les deux pouvoirs qui se disputaient l'empire, la finance et la presse! Je les décuple l'une par l'autre, je leur ouvre une ère nouvelle, je fais tout simplement une révolution!.. » Et peu après, le marquis d'Auberive, en dilettante du pessimisme, le félicite sur ses débuts : « Vous êtes un

grand homme, ami Vernouillet, et la presse entre vos mains va devenir une bien belle institution ! »

Ce fut un grand bruit, en 1861, quand résonnèrent ces maximes, quand sifflèrent ces traits de satire. L'auteur avait voulu, et maint détail le rappelait, que la scène se passât vers 1845. Était-ce pour dérouter les censeurs ou dépister les gens qui chercheraient les originaux de ses peintures? Était-ce parce qu'il prétendait avoir montré seulement les principes d'un mal qui depuis s'était aggravé, et ajoutait-il tout bas : « Si la scène se passait en 1861, ce serait déjà bien autre chose! » Toujours est-il qu'il obtint ce résultat d'être accusé de calomnie envers la société de 1845, envers ses financiers, envers ses publicistes. Et ceux-là furent modérés qui ne l'accusèrent pas d'avoir calomnié, à l'abri d'une antidate dont personne n'était dupe, la société, la finance et la presse de 1861. Ceux-ci furent francs qui dirent tout net: « Nous refusons de nous reconnaître, nous et nos voisins, dans ces portraits, aussi bien que d'y reconnaître nos aînés et les aînés de nos voisins. » Les premiers déclaraient que, si l'argent avait pris chez nous une importance nouvelle et funeste, ce n'était pas vers 1845. Les autres, plus nombreux, étant moins désintéressés, ajoutaient: « Et ce n'est pas non plus de nos jours, en 1861, ni jamais. Ce marquis est plaisant de nous apprendre que l'argent est parce qu'il est! Le bonhomme Charrier lui répond fort bien qu'il a toujours été. Nous ne sommes ni meilleurs ni pires que nos pères: qu'on ne vienne donc pas nous crier anathème pour la nouveauté de quelques vices qui sont éternels. »

En 1883, M. Augier peut se moquer de ces chicanes; il peut se montrer bon prince et dire : « Quand je fis *les Effrontés*, il y a vingt ans, on niait que j'eusse représenté la société de vingt ans avant ou celle de l'époque. Soit! j'avais représenté celle de vingt ans après! » Et, en effet, celle de vingt ans après, celle d'aujourd'hui, n'osera pas protester. Heureuse d'en être quitte à ce compte! Elle sait bien qu'en la reconnaissant ici on la flatterait. Si vraiment le moraliste, en 1861, avait poussé sa comédie au-delà des vices du jour, cette comédie est restée en-deçà de ceux d'aujourd'hui. A quel moment précis la société s'est-elle trouvée à l'unisson de cette satire? On peut disputer là-dessus; on peut choisir telle ou telle date plus ou moins rapprochée du commencement ou de la fin de ces vingt-deux dernières années; le progrès en ces matières se déclare souvent par de tels éclats qu'il sera difficile, même après avoir choisi, d'être assuré qu'on ait raison. Mais le certain est que *les Effrontés* marquent une étape que nous avons dépassée : à quelle heure, on ne saurait le dire, et la question n'offre qu'un intérêt médiocre; aussi bien, en l'état, le plus simple serait-il d'admettre que l'auteur a peint en 1861 ce qu'il voyait. Mais, pour de certains yeux, qui servent certains esprits, voir c'est prévoir: ils ne voient que ce qui aura des suites. M. Augier, en 1861, après

avoir observé le corps social, a posé le doigt sur une tache, en disant : « Voici un ulcère ! » En vain a-t-on protesté que c'était un défaut de l'épiderme et qu'on l'avait toujours vu là : sous la tache l'ulcére s'est creusé; il est béant aujourd'hui, comme un cratère pestilentiel.

Sans doute, l'argent a toujours été, et ce n'est pas d'hier qu'il a commencé de corrompre l'opinion. « Cet homme est laid, de petite taille, et a peu d'esprit. L'on me dit à l'oreille : Il a cinquante mille livres de rente; cela le concerne tout seul, et il ne m'en sera jamais ni pis ni mieux. Si je commence à le regarder avec d'autres yeux, et si je ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise ! » Qui parle ainsi ? La Bruyère, et l'on juge assez au tour de sa phrase, que cette sottise qu'il évite, d'autres y tombent. *Turcaret* ne date pas de 1845, mais de 1709. En 1710, un des *Agioteurs* de Dancourt, Trapolin, comme on lui dit que tel de ses confrères est moins excusable que lui : « Excusable ! s'écrie-t-il, monsieur, tout le monde l'est ! La fortune porte son excuse avec elle. Par quelque route qu'on la fasse, quand on l'a faite, on n'a jamais tort (1). » Ne croit-on pas entendre le Jean Giraud de M. Dumas fils : « L'argent est l'argent, quelles que soient les mains où il se trouve. C'est la seule puissance que l'on ne discute jamais, » — ou justement le marquis d'Auberive : « J'adore l'argent partout où je le rencontre : il est parce qu'il est. » Dans l'intervalle, je ne vois pas qu'il ait cessé d'être. Faut-il rappeler les banquiers de M. Scribe, les Dorbeval, habillés à la mode de 1827, et leurs confrères ? Est-ce Robert Macaire ou Mercadet qui nous donne à croire qu'en 1834, en 1838, l'argent avait disparu du monde ? Pourtant, à mesure qu'on avance, il joue un personnage plus important. A le voir entrer en lutte avec d'autres puissances, et des plus grandes qui soient, on devine qu'il ne se tient plus à sa place. *L'Honneur et l'Argent*, ce titre qui date de 1853, pourrait servir de sous-titre à bon nombre des pièces postérieures, et notamment à la plupart des comédies de M. Augier.

En effet, tandis que son émule, M. Dumas fils, s'attachait aux drames de la chair, M. Augier s'attachait aux drames de l'argent. Tandis que l'un suivait la clinique, l'autre allait à la Bourse. L'un a bien pu écrire, pour montrer que son choix était volontaire, *la Question d'argent;* l'autre a pris une précaution pareille en écrivant *le Mariage d'Olympe, les Lionnes pauvres, Paul Forestier, Madame Caverlet.* Encore, au moins dans les deux premières de ces pièces, l'argent garde-t-il son rôle; il l'avait déjà dans *l'Aventurière;* il le conserve dans le dernier ouvrage de l'auteur, *les Fourchambault.* Dans *la Pierre de touche*, dans *le Gendre de M. Poirier*, dans *la Jeunesse*, dans *un Beau Mariage*, dans *le Fils*

(1) Voir, sur les hommes d'argent au XVIIIe siècle, la jolie thèse de M. Jules Lemaître : *la Comédie après Molière et le Théâtre de Dancourt;* Hachette.

de Giboyer, dans *Lions et Renards* et jusque dans *Jean de Thommeray*, il se mêle d'une façon efficace à l'action. Mais où son personnage est capital, c'est dans *Ceinture dorée*, *les Effrontés*, *Maître Guérin*, *la Contagion*. Assurément d'autres ont pris garde à cette fortune récente de l'argent. Ni l'auteur des *Faux Bonshommes*, ni l'auteur de *la Famille Benoîton* et de *Maison neuve* ne l'a méconnue ; après *l'Honneur et l'Argent*, Ponsard a donné *la Bourse*. Mais, un des premiers, M. Augier, avait discerné la mine à exploiter : *la Pierre de touche* est de 1853, comme *l'Honneur et l'Argent;* et si l'on néglige cette comédie, qu'un air de fantaisie peut faire récuser, au moins faut-il noter que *Ceinture dorée*, la première pièce en prose où le problème s'agite, devenu ainsi plus proche de nous, *Ceinture dorée* paraît en 1855, un an avant *la Bourse*, deux ans avant *la Question d'argent*, trois avant *les Pièges dorés*. Cette dernière pièce n'eut guère moins de vogue que les autres; l'auteur, M. de Beauplan, me saura gré de la rappeler : je la cite pour montrer comment, à cette époque, les coups de pioche se pressaient sur cette même mine. Chacun se mêlait de donner le sien. M. Augier avait frappé le premier; après six ans il le redoubla. Ce dernier coup fut un coup de maître, et ce fut *les Effrontés*.

Apparemment ce n'était pas sans raison que tant de travailleurs creusaient à la même place, et l'un sur les talons de l'autre : il fallait, pour que tout le monde parlât d'argent, que l'argent eût pris une importance nouvelle; mais comment? Ainsi que plusieurs l'avaient déjà dit, l'argent est toujours l'argent, et dans tous les temps comme dans toutes les bourses; s'il avait acquis plus de valeur, c'est que d'autres puissances s'étaient dépréciées : lesquelles et par quels accidens? Cette valeur acquise, l'argent devait la manifester par des moyens nouveaux; mais par lesquels? c'est encore de quoi il était curieux de s'informer. Ainsi, d'une part, il fallait reconnaître l'affaiblissement des pouvoirs vaincus ; et, d'autre part, les manifestations de la force nouvelle du vainqueur. Si, d'ailleurs, de son premier coup, dans *Ceinture dorée*, M. Augier avait découvert le filon, c'est qu'il avait pris soin, dans *le Gendre de M. Poirier*, de choisir excellemment son terrain. Il n'eut garde de le quitter.

Ce n'est pas en effet dans le monde proprement aristocratique, lequel s'est à peu près retiré de l'action, ni dans le monde modeste des salariés de tous ordres, des juges, des professeurs, des ingénieurs ou des soldats; ce n'est pas non plus dans le monde des gens de lettres et des artistes, ni des petits commerçans ou des petits industriels, que réside et que vit la majesté de l'argent. C'est dans ce monde sans frontières qui se nomme lui-même le monde et que les autres acceptent pour tel, sans épithète qu'on puisse lui contester ou lui envier; c'est dans ce monde où, s'il ne suffit pas d'être riche, il est nécessaire de le paraître; c'est dans ce monde où les parvenus et ceux qui parviennent se frottent à

ceux qui se maintiennent, où les gentilshommes et les bourgeois, à de certains jours, à de certaines heures, en de certains lieux de loisir, de dépense, de plaisir ou d'ennui, font également figure de gentlemen; c'est dans ce monde où M. Poirier avait pu rencontrer le marquis de Presles : c'est dans ce monde-là que le marquis d'Auberive devait connaître Charrier et introduire Vernouillet. C'est dans ce monde-là, comme dans un sol où divers élémens se combinent et fermentent, que le rameau d'or poussait ses plus belles feuilles et portait ses plus beaux fruits; aussi bien est-ce dans ce monde et par les mêmes raisons que M. Augier avait mis et devait mettre toutes ses grandes comédies modernes, sauf *les Lionnes pauvres*, qu'il a placées à dessein dans un monde plus humble, — il s'est expliqué là-dessus, — et *Maître Guérin*, qui, pour une part au moins, est une étude de la vie de province. Mais à nulle autre de ses créations un tel milieu ne convenait aussi proprement qu'aux *Effrontés;* dans nul autre de ses ouvrages il n'a étudié d'une manière aussi spéciale ce pouvoir nouveau de l'argent : avec quelle clairvoyance et quelle prévoyance il l'a fait, nous le savons aujourd'hui.

Qui doute à présent que la méthode d'effronterie professée par le marquis d'Auberive ne soit la bonne pour pénétrer dans un tel monde? On l'a vue triompher par assez d'exemples. Il fallait cependant qu'un observateur en découvrît la formule; M. Augier a eu cette gloire. D'autres voyaient peut-être les intrus dans la place : il a trouvé le premier comment ils avaient fait brèche. Il a trouvé aussi comment les défenses de la place étaient ruinées d'avance; il l'a dit en bon langage, et c'est la matière du commentaire politique dont le marquis d'Auberive et Giboyer accompagnent cette comédie de mœurs, ou du moins c'est une partie de ce commentaire. « Ce qui m'amuse dans votre admirable révolution, dit le marquis d'Auberive à Charrier, c'est qu'elle ne s'est pas aperçue qu'en abattant la noblesse, elle abattait la seule chose qui pût primer la richesse. Vous avez remplacé *aristocratie* par *ploutocratie...* » Giboyer ne le nie pas, il va même plus loin : « Deux et deux font quatre : le règne de l'arithmétique est arrivé, comme il arrivera dans tous les pays où il n'y a rien au-dessus du capital... » Et comme Vernouillet lui oppose l'éternelle brutalité de ce fait : « L'argent a une puissance intrinsèque; il est roi par la force des choses, » il se récrie, le philosophe, et réplique non sans noblesse : « Voilà justement pourquoi il faut le combattre : la civilisation, c'est la victoire de l'homme sur la force des choses... En sorte que l'ancien régime était plus près de la civilisation que l'autre, parce qu'il avait au moins une chimère à mettre au-dessus de la richesse. » Légitimiste et socialiste s'accordent à condamner le régime présent, et par des motifs pareils; l'un et l'autre déclarent la société malade et désignent la même cause du mal. Quoi de surprenant? L'un et l'autre

empruntent cette opinion à l'auteur; l'un et l'autre sans doute assistaient trois ans auparavant, le 28 janvier 1858, à cette séance de l'Académie française où le récipendaire s'écriait: « Que voyons-nous autour de nous depuis trente ans? Une société toute neuve, sans passé, sans traditions, sans croyances et même sans préjugés; un pays d'égalité où la richesse est devenue le but de toutes les ambitions depuis qu'elle est devenue la seule inégalité possible: » ce n'est donc pas une opinion de théâtre ni un jugement improvisé que M. Augier nous communique par l'entremise du marquis d'Auberive et de Giboyer. « Depuis trente ans.., » disait l'auteur en 1858. En effet, ce n'est pas tout de suite après la révolution française qu'on put en apercevoir ce résultat: la prépondérance de l'argent. Sous l'empire, à peine si quelques fournisseurs des armées avaient pu s'occuper de faire fortune; il fallut que toute la restauration s'écoulât pour permettre à l'épargne de se reformer avant qu'on vît sur le sol nivelé toute la grandeur de la puissance nouvelle. Sous la monarchie de juillet, l'argent commença de croître en influence et en prestige; la révolution du 24 février l'effraya sans l'abattre; le second empire lui donna une sécurité que ne troublaient plus les agitations de la liberté politique, ni le souci des intérêts moraux du pays. En même temps, la vie devenait plus chère et l'appétit du luxe plus aigu; le jeu seulement pouvait suffire à ces besoins nouveaux. Dans le silence du pays, Paris ne fut plus qu'une Bourse desservie par des chemins de fer. C'est alors qu'on vit éclater coup sur coup tant de comédies dont l'argent était le héros. Dans celle-ci l'auteur ne se contente pas de nous le montrer en action; il nous révèle en même temps les origines de son pouvoir : nous ne voyons pas, après vingt-deux ans, que la vertu de ces origines soit épuisée ni que ce pouvoir ait décru.

S'il montre par quelle méthode les financiers malhonnêtes s'introduisent dans la société et comment cette société leur était d'avance ouverte, M. Augier montre aussi comment ils s'y comportent: il ne les quitte pas une fois installés dans la place; il dénonce le régime qu'ils y vont établir. On sait à présent si ce régime a prospéré. L'union de la finance et de la presse, ou plutôt l'asservissement de celle-ci à celle-là, était une nouveauté quand parut cette pièce, une nouveauté qui faisait scandale et qu'on s'efforçait d'attribuer à des causes passagères. « Il n'est plus permis aux journaux de représenter des idées: il est naturel qu'ils représentent des intérêts; que la liberté renaisse, et les marchands seront chassés du temple. » Ainsi pensait-on vers 1861. Depuis, la liberté a reparu, mais le temple appartenait aux marchands, et personne aujourd'hui ne s'étonne qu'ils en demeurent propriétaires. « Ils achètent un journal comme nous achetions un régiment! » s'écriait avec amertume le marquis d'Auberive. Eh! oui, sans doute, ils achètent un journal; s'ils le paient, c'est leur

chose, et qui donc s'avise de s'indigner contre ce marché? Un journal est un outil de finance, et le commerce des outils est libre. Mais si l'on regarde de quelle sorte l'outil est manié, c'est alors qu'on admirera combien la vue de M. Augier fut nette et perçante. Qu'est-ce que Vernouillet auprès de nos faiseurs d'émissions? Il demande 65,500 francs pour compléter son million; des chiffres si faibles nous mettraient en défiance. Qu'il élève son capital de 1 million à 30 et de 30 à 120, à la bonne heure! Son coffre-fort nous fait l'effet du petit coffre-fort de Fanfan Benoîton. Aussi bien ses manœuvres, si nous en connaissions le détail, nous paraîtraient enfantillages; depuis vingt-deux ans, depuis douze ans, depuis deux ans, on nous a fait voir d'autres tours. Qui se douterait qu'à moins d'un quart de siècle en arrière, ce portrait du financier a passé pour calomnieux? Il s'est justifié depuis. Et la figure de Giboyer! Quelle clameur s'est élevée, en 1861, contre cette caricature! Où trouverait-on ce pamphlétaire pour écrire contre ses idées? Où trouverait-on cet ouvrier de scandale pour décrier une femme dans sa chronique et déshonorer une famille? Sans doute, on l'a trouvé; car cette peinture, l'autre soir, n'a paru surprendre personne. Giboyer avait un assortiment d'anecdotes « pour molester une grande dame; » il n'en avait publié qu'une : combien d'entrepreneurs de chantage en ont donné la suite!

Ainsi, parmi les voies nouvelles dont l'auteur des *Effrontés*, en 1861, avait démasqué l'entrée,— que nous regardions le grand chemin où se tiennent les voleurs ou bien les sentiers de traverse que suivent leurs complices, nous voyons que partout le vice a fait des progrès. Ces voies alors découvertes, et dont beaucoup niaient l'existence, sont reconnues et même classées : on ne songe guère à les boucher. Le public ne peut les ignorer : elles sont entretenues à ses frais! « Vous connaissez Vernouillet? » demande Sergine à la marquise d'Auberive, et la marquise lui répond : « J'ai payé pour le connaître. » Le public, depuis vingt-deux ans, a fait comme la marquise : il a payé pour connaître Vernouillet, pour connaître Giboyer, et combien d'autres! C'est bien le moins qu'à présent il soit unanime à les reconnaître. Il s'était divisé sur cette question : le mal est-il imaginaire ou réel? Il n'a plus qu'une voix là-dessus. Reste à savoir s'il est encore divisé sur le remède. Il ne l'est plus, mais par une raison contraire : tous s'accordent à penser que, si le mal est réel, le remède est chimérique, et l'auteur lui-même, qui ne dit plus mot là-dessus, en convient avec tous.

De quel remède s'agit-il? Giboyer l'indiquait, et c'était le sujet de la seconde partie du commentaire. « Achevez la révolution de 89! s'écriait le socialiste. On a fait table rase des abus; il reste à reconstruire une société en créant une aristocratie en dehors de l'argent.— Sur quoi la fonderez-vous dans ce pays démocratique? — Sur le principe même de la démocratie, sur le mérite personnel. » C'est « le règne de l'intel-

ligence » que Giboyer annonçait. Comment s'accomplirait-il ? Le précurseur n'en savait rien au juste, pourtant il s'en doutait. Ce « grand chemin de l'éducation » où son père, un portier ambitieux, l'avait « engouffré, » il pouvait bien le traiter d'impasse et demander par boutade qu'on « murât ce cul-de-sac si l'on ne voulait pas le percer par l'autre bout ; » mais il comptait qu'on le percerait. Trois ans plus tard, dans *Maître Guérin*, l'inventeur d'une méthode pour apprendre à lire devait déclarer que « la diffusion des lumières est aussi essentielle au régime de l'égalité qu'elle a été fatale au régime du privilège, et que la conséquence immédiate du suffrage universel, c'est l'éducation universelle. » Giboyer n'eût pas désavoué ce langage; il eût ajouté que, si la proposition de M. Desroncerets est vraie, la réciproque l'est davantage; que la conséquence de l'éducation universelle, c'est la toute-puissance du suffrage universel, et que par l'organisation de ce suffrage éclairé, par le jeu des institutions d'une nation tout entière instruite, et par ce moyen seulement, une aristocratie d'intelligence pourrait s'établir. Pour l'application de ces principes et le détail de ces réformes, il eût renvoyé peut-être à une brochure inédite qui devait paraître en 1864, la même année que *Maître Guérin*. On y verrait un système d'élections à plusieurs degrés qui « ouvrirait un débouché considérable aux ambitions légitimes. » Par ce système, « tous n'arriveraient pas au sommet, mais tous pourraient espérer d'y arriver, et du moins chacun serait assuré de s'élever selon son mérite sans rencontrer d'autre obstacle que le mérite de ses concurrens. » Voilà bien le cul-de-sac percé, comme le demandait Giboyer; voilà cette aristocratie fondée sur le mérite personnel.

Le titre de la brochure et le nom du publiciste ? *La Question électorale*, par Émile Augier. On voit que les espérances de Giboyer, en tant que désintéressées et généreuses, étaient celles de l'auteur. On s'en doutait déjà en 1861. Ce n'était pas pour rien que M. Augier, avant d'introduire le marquis d'Auberive sur la scène comme le représentant des « anciens partis, » nous avait prévenus contre « ce petit vieux paradoxal, pointu et pointilleux, cet ennemi personnel de l'égalité, ce détracteur narquois de notre révolution. » Non qu'ensuite il n'eût pris soin de relever son caractère dans notre estime : par un artifice d'impartialité qui vaut que nous le signalions, il avait voulu que la personne du marquis fût digne de respect et ses idées positives, sinon les négatives, dignes de haine ou de raillerie, comme il avait voulu que la personne de Giboyer fût méprisable et ses idées presque saintes. Cependant les défenseurs des « anciens partis » à cette époque avaient quelque droit de se donner pour plus amis de la liberté que le gouvernement qui autorisait la représentation d'une telle pièce, et l'autorisation, à leurs yeux, était presque un patronage. Ils refusèrent d'accepter pour les leurs les idées étroites, les regrets attardés et le

pessimisme en quelques points ridicule du marquis d'Auberive. D'autre part, ils tinrent pour suspectes de hâblerie les espérances de Giboyer; son remède leur semblait une panacée d'utopiste, sinon de charlatan. L'ouvrage, d'ailleurs, fut défendu aussi vivement qu'attaqué; tel applaudit aux promesses de Giboyer, qui n'eût pas le moins perdu à leur accomplissement. Le remède, encore une fois, était-il chimérique ou réel, au moins d'une réalité probable et d'une efficacité prochaine? On était divisé là-dessus encore plus que sur le mal; car sur le mal, au moins, le marquis d'Auberive et Giboyer s'entendaient.

Sur le chimérique du remède, au moins pour de longues années, comme sur la réalité de jour en jour plus manifeste du mal, les événemens ont mis tout le monde ou presque tout le monde d'accord. « Que n'y vas-tu toi-même, en Amérique, pour te guérir une bonne fois de tes chimères? » disait le fils de Giboyer à son père, en 1864, quand son père voulait qu'il passât l'océan pour achever ses études sur la démocratie. Nous y sommes allés en Amérique, ou plutôt l'Amérique est venue chez nous, et nous sommes guéris, trop guéris peut-être des chimères de Giboyer. On a, depuis quelque douze ans, ouvert bien des écoles, si l'on en a fermé quelques-unes; si l'on n'a pas organisé le suffrage universel aussi ingénieusement que le voulait M. Augier, du moins on l'a mis en liberté; pour grossière que soit sa puissance, elle est absolue : il ne semble pas pourtant que le règne du mérite personnel approche. « Prenez garde, messieurs, disait en 1866 un personnage de *la Contagion*, Tenancier, qui s'adressait, en même temps qu'à son fils, à tous les petits-fils des hommes de 89, — prenez garde! nous vivons dans un temps où la stérilité est une abdication. Au-dessous de vous, dans l'ombre et sans bruit, se prépare un nouveau tiers-état qui vous remplacera, comme nos grands-pères ont remplacé la caste dont vous reprenez les erremens, et ce sera justice! » Est-ce parce que pendant vingt ans, de 1851 à 1870, les « petits-fils des hommes de 89, » avaient « abdiqué » par force au moins le meilleur de leurs droits politiques; est-ce parce qu'ils n'ont pu faire leur éducation d'hommes d'état et se sont trouvés trop faibles, après la chute de l'empire, pour retenir le gouvernement de la nation? Toujours est-il, qu'en effet, ce « nouveau tiers-état » annoncé par notre auteur a commencé de poindre; un orateur a dit son nom, avec autant d'irrévérence que de bonheur : c'est l'ordre des « sous-vétérinaires. » Est-ce donc là, ô Giboyer, ton « aristocratie de l'intelligence? »

Tous, depuis douze ans, à l'exception des hallucinés, nous avons vu disparaître à l'horizon l'eldorado de nos rêves politiques. Doit-il reparaître un jour? Ce jour n'est pas prochain. M. Augier lui-même, qui a de bons yeux, nous le savons, n'aperçoit plus cette terre promise. Il en convient facilement, et comment ferait-il difficulté d'en convenir? Même dans cette brochure que j'ai citée, *la Question électorale*, il le

déclarait expressément : « Je n'ai ni la prétention ni le désir d'être un homme politique; » il est « un homme de bonne foi. » Mais la bonne foi, en ces matières et par ce temps-ci, ne risque-t-elle pas d'être contraire à toute foi? Déjà, en 1874, dans un discours académique, il ne parlait que sur un ton désabusé des « hommes de parti. » Lui-même se donnait pour « un des rares Français qui n'aiment pas la politique, » ni « les entrepreneurs de politique. » — « C'est sans doute, disait-il, une infirmité de mon esprit; mais plus j'avance dans la vie, plus je suis tenté de ranger cette science au premier rang des sciences inexactes, entre l'alchimie et l'astrologie judiciaire. »

M. Augier n'est pas un sectaire, mais un auteur dramatique et un Français; comme tel, sensible aux mouvemens généraux de l'opinion et docile aux leçons les plus récentes des événemens. Après une profession de foi ou plutôt de scepticisme comme celle que je viens de citer, — et combien elle serait plus légitime encore aujourd'hui qu'il y a neuf ans! — il ne pouvait lui en coûter de voiler les statues de ses anciennes espérances, sinon de les abattre; il les soupçonnait de n'être guère, au moins pour un temps, que des effigies de fantômes. Il a donc résolu de s'accorder d'avance avec l'unanimité des spectateurs. Il avait reconnu comme eux que si le mal signalé par le marquis d'Auberive et constaté par Giboyer avait empiré, le remède prôné par celui-ci était d'application chimérique : il a retranché l'ordonnance. Il a coupé franchement six pages de sa pièce, les six pages où Giboyer déroulait le programme de ses illusions. Et comme en pareil cas, ce n'est pas tout de couper avec franchise, mais qu'il faut recoudre avec esprit, il l'a fait, n'ayez crainte! Selon la version nouvelle, après que le marquis d'Auberive et Giboyer se sont consultés et mis d'accord sur la maladie, quand le marquis interroge le socialiste sur les moyens de guérison : « Oh! répond Giboyer en secouant la tête, ne parlons pas de cela! c'était bon il y a vingt ans! » Entendez, de grâce, en 1861, quoique la comédie représentée à cette date soit toujours réputée se passer vingt ans plus tôt; nous n'en sommes pas à chicaner sur ce genre de fiction, et le plus maussade confessera que l'auteur, après nos mécomptes publics, ne pouvait se tirer avec plus de belle humeur du péché d'utopie.

Ainsi arrive-t-il que personne aujourd'hui ne soit plus gêné pour admirer cette comédie de mœurs, ni par une opinion plus indulgente que celle de l'auteur au malade qu'il étudie, ni par une opinion différente sur le traitement qui conviendrait. D'ailleurs, si le type de Giboyer, grandi depuis vingt ans et devenu légendaire presque à l'égal d'un Figaro, est diminué par ces changemens, ce n'est peut-être pas un mal pour cette peinture dont il faisait éclater le cadre et pour ce drame dont il embarrassait la marche. Était-il bon que le pamphlet se gonflât aux dépens de la comédie? Non sans doute; il risquait de la

discréditer. D'autre part, la fable même de l'ouvrage est assez intéressante pour qu'on craigne de regretter la parabase qui menaçait de l'entraver. Si l'on songe que cette fable, en somme, n'est que l'occasion d'une étude de mœurs, et que cette étude est la plus juste, la plus pénétrante qu'on ait faite sur la scène du vice particulier de notre époque; si l'on prend garde que cette étude est écrite du style le plus sain, le plus libre et le plus national dont aucun auteur dramatique ait écrit depuis les classiques, on accordera que le succès de cette reprise est un bon résultat de l'expérience que les Français ont faite d'eux-mêmes depuis l'apparition de cette comédie. C'est peut-être le seul.

On me pardonnera de ne pas comparer longuement l'interprétation nouvelle des *Effrontés* à l'ancienne. M. Got a repris le rôle de Giboyer, M. Delaunay celui d'Henri. Je crois volontiers qu'en 1861 l'un n'avait pas plus de vigueur, d'autorité, de décision et de verve, ni l'autre plus de jeunesse, plus de grâce, plus d'aisance et de chaleur. M. Febvre joue Vernouillet; il lui prête la carrure, l'aplomb d'un de nos coquins de ces temps nouveaux : c'est un épouseur plus redoutable que ne devait paraître M. Régnier. M. Thiron fait le marquis d'Auberive; il est, à son ordinaire, agréable et malin; il n'a pas la sécheresse, la raideur, l'air de race qu'il y faudrait; Samson, à ce qu'on assure, était mieux doué pour ce personnage. Je crois volontiers que Provost représentait excellemment Charrier; je doute cependant qu'il fût amusant avec plus de naturel et pathétique avec plus de bonhomie que M. Barré dans le cinquième acte. M. Laroche, dans le rôle de Sergine, fait-il regretter Leroux? Par bonheur, on ne témoigne pas que M. Leroux y fût parfait. Il serait puéril plutôt que méchant de comparer Mlle Tholer, qui fait la marquise, à Mme Plessy, qui créa ce rôle. Mlle Tholer est jolie, intelligente et laborieuse; elle acquiert plus de talent qu'elle n'a de génie; qu'elle prenne garde d'en acquérir trop : la pire manière pour une voix mélodieuse de sembler monotone est de devenir nuancée comme le chant d'un oiseau savant. On avait applaudi Marie Royer dans le joli rôle de Clémence; Mlle Durand m'y paraît aimable et distinguée. Mlle Édile Riquier a repris le rôle qu'elle avait créé dans le bal du quatrième acte : cela prouve que la valse a deux temps... Que tel jeu de mots de l'auteur sur le nom de Mme d'Isigny, — c'est justement le personnage de Mlle Riquier, — serve d'excuse au critique!

LOUIS GANDERAX.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 mars.

On aura beau se créer des illusions toujours nouvelles, se réfugier dans un vain optimisme, essayer de se tranquilliser en dénaturant le caractère et la signification des incidens importuns qui se succèdent, on ne changera pas la réalité des choses. S'il y a un fait certain, évident aujourd'hui, c'est que tout devient difficile et obscur dans les affaires de la France, c'est qu'il y a de toutes parts une lassitude indéfinissable, une défiance croissante, le sentiment vague d'un état critique qui, sans être encore précisément très aigu, peut à tout instant le devenir; on finit par s'attendre à tout sans savoir ce qui peut sortir d'une situation où une politique de passion, d'infatuation et d'aveuglement a accumulé toutes les incohérences.

M. le président du conseil, qui s'est chargé d'un lourd fardeau en prenant les affaires, et qui jusqu'ici semble plus habile à discerner le mal qu'à trouver le vrai remède, M. le président du conseil disait l'autre jour, dans un banquet du cercle national, qu'on ne ferait rien avec le mouvement perpétuel, que le pays était affamé de repos et de stabilité, qu'il fallait fonder un gouvernement dans la république; il essayait aussi, avec bien des ménagemens, de prémunir les républicains ses amis contre l'agitation « révolutionnaire malsaine qui touche aux bases mêmes de la constitution, » contre les manifestations, les réunions qui entretiennent le trouble dans les esprits et peuvent un jour ou l'autre conduire aux agitations dans la rue. — Eh bien! c'est là justement la question telle qu'elle apparaît aujourd'hui. Avec le mouvement perpétuel on ne fait rien, on ne réussit qu'à discréditer un régime. Les discussions vaines, l'instabilité des lois et des ministères, les violences de parti ne produisent que la défiance découragée dans le pays et la stagnation dans les affaires. Les agitations factices de parlement conduisent aux agitations trop réelles de la rue. On en est là, on y est arrivé, et pour le moment tout se résume dans ces deux faits où se peint la

situation du jour : une campagne de revision constitutionnelle qui vient de recommencer dans la chambre des députés, qui promet du bon temps à la province comme à Paris, et ces premières manifestations populaires qui viennent de se produire, qui se renouvelleront, à n'en pas douter, qui peuvent devenir bien autrement sérieuses. Nous voici provisoirement placés entre deux feux, avec bien peu de chances d'échapper aux incidens, aux inévitables suites d'une incertitude systématiquement prolongée. M. le président du conseil, qui vantait l'autre jour le mérite et l'utilité de la belle humeur dans la vie publique, a pour son avènement une occasion toute trouvée de montrer qu'il est homme à ne pas se contenter de paroles dans un banquet, à opposer effectivement une politique de bonne humeur et surtout d'autorité prévoyante aux déclamateurs, aux agitateurs, à tous ceux qui se figurent qu'on mène un pays avec des bouleversemens périodiques et des manifestations turbulentes. On lui a ménagé du travail par tout ce qui a été fait jusqu'ici, et tout ce qui se prépare encore pour la paix et l'affermissement de la république !

Oui, en vérité, ce qu'on a imaginé de mieux, il y a quelques jours, pour occuper ou distraire la chambre des députés, c'est de réveiller cette question de revision constitutionnelle qui semblait provisoirement sommeiller. Comme on jouissait depuis trop longtemps de la paix, comme on n'avait guère perdu que six semaines à s'exciter, à batailler confusément, misérablement, pour cette triste affaire des princes, on a éprouvé le besoin de se procurer tout aussitôt un autre plaisir, de montrer qu'on ne tenait pas plus à l'intégrité de la constitution qu'à l'inviolabilité de la loi de 1834. On a fait revivre pour la circonstance cette proposition de revision qui a été discutée l'autre jour, toute affaire cessante. Et d'où vient-elle, cette idée d'une réforme des lois constitutionnelles? Peut-on du moins invoquer en sa faveur quelque nécessité évidente? peut-on dire qu'elle est née d'un mouvement sensible d'opinion, d'un vœu manifeste et pressant du pays? Assurément le pays, dont on parle toujours, n'a témoigné aucun désir, aucune ardeur pour cette réforme, qui, en définitive, peut être la préface d'un grand inconnu. Il a laissé passer le plus souvent, sans y attacher d'importance, tous ces programmes électoraux qui ont été recueillis avec une solennité assez ridicule comme des papiers précieux, où l'on va chercher aujourd'hui la preuve que la revision a été demandée, tout au moins acceptée d'avance par l'opinion. Le pays est resté, non pas, si l'on veut, absolument indifférent, mais à coup sûr assez froid, en se disant apparemment que, s'il souffre, si ses affaires sont médiocrement conduites, ce n'est pas la faute de la constitution, c'est la faute des politiques qui ne savent pas même se servir du pouvoir qu'ils ont. En réalité, les réformateurs impatiens, beaucoup plus impatiens que le pays, ce sont ceux qui rêvent de mettre à la place de la république

constitutionnelle, telle qu'elle existe encore aujourd'hui, la république des dictatures révolutionnaires, de la convention, de l'assemblée unique, et le secret de toutes ces tentatives, c'est d'arriver à supprimer ou à subordonner le sénat. C'est M. Madier de Montjau qui l'a dit avec sa véhémence de vieux tribun : « Sus au sénat ! »

Prenez garde, disent les habiles, les tacticiens, la question est ainsi engagée que, si la revision se fait aujourd'hui, on n'ira pas jusqu'à cette extrémité. Le sénat pourra être respecté dans son existence ; on le ménagera, il ne sera que réformé. Si la revision rencontre des résistances, si elle est ajournée à dix-huit mois, peut-être au-delà, si pendant ce temps la lutte s'anime, le sénat risquera d'être emporté dans la tourmente sans qu'on puisse le sauver. — Fort bien ! cela veut dire que, si le sénat est sage, s'il se prête à tout ce qu'on voudra, même à la revision dont on fait une menace contre lui, il sera récompensé, il sera peut-être épargné ; s'il prétend avoir une opinion libre, rester dans son rôle de pouvoir indépendant, résister au besoin, il sera puni, il sera supprimé. C'est vraiment se faire une idée étrange des choses. Est-ce que le sénat est une institution dont il est permis de disposer et de se jouer comme d'une création de fantaisie ? S'il existe, s'il a une raison d'être, c'est apparemment dans l'intérêt de la république. S'il est utile aujourd'hui, il sera tout aussi utile dans dix-huit mois, à l'époque où on le menace d'une opinion vengeresse, et en le frappant c'est la république elle-même qu'on atteindrait, qu'on priverait d'un de ses ressorts essentiels. Et quand le sénat aura disparu, et sans doute aussi avec le sénat la présidence de la république, et avec la présidence de la république bien d'autres garanties, que restera-t-il ? Il restera M. Madier de Monjau, M. Jules Roche, M. Laisant ! C'est beaucoup indubitablement ; ce n'est peut-être pas assez pour rassurer le pays, pour garantir la république elle-même, que la politique révolutionnaire, si elle triomphait tout à fait, conduirait probablement par le plus court chemin à une réforme beaucoup plus radicale, beaucoup plus décisive que toutes celles qu'on propose.

La campagne revisionniste, il est vrai, n'est pas allée si loin pour le moment. Elle a été interrompue par l'accord du gouvernement et d'une assez forte majorité parlementaire. Elle se trouve légalement ajournée ; mais si l'on croit en être quitte, c'est une erreur singulière. Les entrepreneurs de revision, provisoirement évincés par un vote, ne se tiennent pas pour battus. Ils ne cachent pas l'intention de se remettre à l'œuvre, d'échauffer par tous les moyens l'opinion contre cette malheureuse constitution qui leur a pourtant donné la république. Ils ont déjà commencé à Paris même, dans une réunion toute récente, où ils ont passablement menacé et pulvérisé, non-seulement le sénat, mais ceux de leurs collègues de la chambre des députés qui n'ont pas admis la revision immédiate. Ils se distribuent les rôles et

préparent leurs discours; ils se proposent d'aller donner des représentations en province! De sorte qu'à la place de cette paix intérieure qu'on espérait peut-être, dont M. le président du conseil a parlé, on a en perspective, pendant un an ou deux, une agitation incessante, indéfinie, se promenant à travers la France pour conquérir les populations à l'idée d'une assemblée constituante chargée de nous donner une république nouvelle, — la vraie république, cette fois! La perspective est assurément séduisante, et s'il y avait quelques doutes, M. Clemenceau, qui est certes un habile orateur, est prêt à les dissiper. M. Clémenceau est là pour nous tranquilliser en nous assurant que le repos, après tout, n'existe pas et n'est qu'une invention monarchique, que « l'agitation, pour un peuple libre, c'est l'action réglée, » que « la loi de tous les organismes, c'est l'action... » M. Clémenceau abonde en explications et en aphorismes pour nous prouver qu'il n'y a rien de plus naturel et de plus hygiénique que de s'agiter et d'agiter les autres, de se donner la fièvre, de chercher perpétuellement querelle à toutes les lois et à toutes les institutions. Voilà une consultation précieuse! Malheureusement c'est un système qui a été déjà essayé depuis plusieurs années, et, à ce jeu redoutable, qu'a-t-on gagné? On a fini par tout ébranler, par répandre le trouble et la défiance dans les esprits comme dans les affaires. On s'est fait une triste et dangereuse habitude de cette fièvre des discussions stériles, de ces agitations incessantes auxquelles répondent aujourd'hui ces autres agitations populaires qui viennent de reparaître sur la place publique, qui naissent en partie d'une situation économique et industrielle devenue assez grave.

Que cette situation pénible existe en effet, qu'il y ait des souffrances, des misères dont on a pu se faire un prétexte pour ces manifestations récentes à l'esplanade des Invalides ou de l'Hôtel de Ville, c'est bien certain. Il n'est pas douteux qu'il y a aujourd'hui à Paris des industries singulièrement éprouvées, que des classes entières d'ouvriers sont inoccupées, que des chômages inévitables ajoutés à des grèves successives ont dû épuiser ou diminuer les ressources d'une partie de la population laborieuse. Oui, sans doute, la crise existe; elle a été attestée depuis quelque temps par une série de faits, par cette démarche que les négocians de la rue du Sentier tentaient il y a quelques semaines auprès de M. le président de la république, aussi bien que par les plaintes et les pétitions des chambres syndicales d'ouvriers. Elle s'est graduellement aggravée par bien des causes diverses, industrielles et politiques, accidentelles ou permanentes. La vérité est que l'industrie française subit aujourd'hui une redoutable épreuve qui dépasse en gravité toutes celles qu'elle a pu subir dans d'autres temps. Les ouvriers se plaignent, et ceux qui souffrent ont certes toujours le droit d'être écoutés. Ils ne s'aperçoivent pas seulement que, par les

idées qu'ils se font sur les conditions du travail et sur leurs relations avec les patrons, par leurs grèves réitérées, par les règlemens qu'ils se donnent et qu'ils imposent, ils créent de véritables impossibilités et ils préparent, ils compliquent eux-mêmes une crise dont ils sont les premiers à ressentir les douloureux contre-coups. On ne va pas bien loin avec ces théories courantes qui consistent à faire la vie dure au patron, à travailler moins et à gagner davantage. Au milieu de tout cela, le travail diminue ou devient trop onéreux; la concurrence étrangère en profite pour s'introduire sur nos marchés, et la diminution s'accuse encore plus. Tout le monde en subit les conséquences; les ouvriers souffrent dans leurs moyens d'existence, les patrons sont frappés dans leurs intérêts, le pays est atteint dans sa fortune, dans sa puissance industrielle et commerçante. Chose étrange! la France, qui, jusqu'ici, dans certaines industries, avait une primauté reconnue trouve, maintenant plus que des émules, de dangereux rivaux chez les étrangers, en Italie, en Allemagne, même en Autriche. Elle n'a pas seulement à soutenir une lutte très sérieuse chez les autres, elle est menacée, tenue en échec chez elle, sur ses propres marchés. Elle a les désavantages qui tiennent à une altération croissante des conditions de travail et de salaire, à des conflits incessans, à des idées fausses qui paralysent l'activité saine et régulière. D'un autre côté, il est certain que le système qui règne depuis quelques années a sa part et une grande part dans les difficultés d'aujourd'hui. Le gouvernement, — et par là on peut entendre le parlement comme les ministères, — le gouvernement a certes contribué à tout compliquer. Par son imprévoyante administration, par ses prodigalités, par ses entreprises démesurées, il a déterminé ou précipité de brusques et dangereux déplacemens, de véritables perturbations économiques; par sa politique tourmentée et irritante il a créé cet état d'incertitude, de malaise, de défiance dont se ressentent les affaires, où tout devient difficile sinon impossible.

La crise existe donc par toute sorte de raisons qui ne sont pas d'hier, qui ne font que s'accentuer; mais ce qui est bien clair, c'est que, s'il y a des souffrances, si la situation industrielle et commerciale est devenue grave, le remède n'est sûrement pas dans les promenades sur les places publiques, dans les manifestations tumultueuses, dans cette agitation ouvrière rivalisant avec l'agitation des politiques imprévoyans, dans cette rentrée en scène de la force aveugle des multitudes. C'est tout simplement une complication nouvelle, malheureusement assez logique dans les conditions qu'on s'est créées, et d'autant plus caractéristique que ces manifestations de la rue se produisent pour la première fois depuis nombre d'années. — « Puissions-nous ne pas le voir! » disait l'autre jour M. le président du conseil en parlant de ces descentes dans la rue. Ce qu'il aurait voulu ne pas voir, il l'a déjà vu et il le reverra encore. Cette journée du 9 mars, qui a été signalée par

les processions populaires de l'esplanade des Invalides et même par quelques pillages, cette journée n'est visiblement, en effet, qu'un commencement; elle s'est renouvelée depuis autour de l'Hôtel de Ville, elle menace de se renouveler encore le 18 mars, pour l'anniversaire de l'insurrection de la commune. Et voilà, en dehors des causes industrielles qui disparaissent dans le tourbillon, le résultat d'une politique qui, après s'être flattée pendant des années d'avoir rallié sous son drapeau ces « masses profondes » dont on a si souvent parlé, se trouve tout à coup en face des forces qu'elle a déchaînées, d'un péril qu'elle a créé!

Le fait est, que pour l'instant, le gouvernement se trouve entre cette agitation de la population ouvrière qui reprend l'habitude des manifestations bruyantes de la rue, et cette agitation revisionniste inaugurée, encouragée par des politiques fort impatiens, à ce qu'il paraît, de crises nouvelles. Comment se tirera-t-il de toutes ces difficultés et fera-t-il face à des dangers qui ne le menacent pas seul, qui sont aussi une menace pour la paix publique, pour le pays tout entier? C'est là toute la question aujourd'hui. Le ministère, il est vrai, a fait jusqu'ici bonne contenance; il n'a pas craint de mettre sa police en mouvement, de se servir de la force, de disperser les manifestations, et il semble assez disposé à ne pas se laisser surprendre par l'imprévu d'une journée nouvelle. M. le président du conseil, nous ne le méconnaissons pas, a de la résolution, de l'énergie, la « ténacité vosgienne, » comme il le disait récemment, et il n'est pas homme à rendre les armes devant la sédition, lui qui tenait le dernier à l'Hôtel de Ville le soir du 18 mars 1871 et qui proposait de tenir à toute extrémité. M. Jules Ferry a évidemment quelques-unes des qualités de l'homme fait pour le pouvoir. Malheureusement il semble ne pas se douter de ce qu'il y a de faux dans une situation où il se sépare par tactique des modérés qui pourraient être pour lui l'appui le plus efficace, et où il se condamne lui-même à chercher des alliés aux confins du radicalisme. Il l'a dit l'autre jour, il veut fonder un gouvernement, à ce qu'il assure, et il va se placer à l'extrémité de la gauche! Il en résulte qu'il s'oblige à un système permanent de connivences, de concessions, qu'il déguise sous une certaine hauteur de langage, qui ne sont pas moins réelles et qui ne lui assurent même pas la confiance de ses dangereux alliés. Avec cela on peut vivre quelque temps peut-être; on peut aussi disparaître brusquement dans quelque échauffourée parlementaire, après un certain nombre de discours et de démonstrations d'autorité qui n'auront suffi ni à fonder un gouvernement, ni à créer la stabilité dans la république ni à ramener la confiance dans les esprits.

Après tout, si les affaires de la France ne sont pas dans une phase des plus favorables, les affaires de l'Europe ne sont pas non plus bien brillantes. Elles ne se compliquent pas seulement de toutes ces ques-

tions de politique générale, de ces conflits de diplomatie, de ces rivalités d'ambitions et d'influences qui se réveillent sans cesse, qui se reproduisent un peu partout, à l'orient et à l'occident, à la conférence de Londres, à Constantinople ou au Caire ; elles souffrent pour le moment d'un mal assez universel, de ce mal de l'anarchie, du socialisme ou du nihilisme d'autant plus grave qu'il touche à la racine de la société européenne et qu'il est à peu près insaisissable. C'est le phylloxera social ! Tous les pays semblent en être plus ou moins atteints et ont affaire à cet ennemi intérieur. La Russie, qui a eu, depuis quelques années, le singulier privilège d'être le foyer le plus actif des propagandes révolutionnaires, la Russie n'a qu'une paix apparente, et on en est à se demander si, en dépit de toutes les précautions de police, le prochain couronnement du tsar ne sera pas troublé par quelque diabolique invention nihiliste. L'Autriche poursuit ses anarchistes livrés en ce moment aux tribunaux de Vienne pour vol et haute trahison. L'Allemagne a son socialisme révolutionnaire, que M. de Bismarck cherche à combattre par son socialisme d'état, — sans négliger les condamnations judiciaires et les rigueurs de l'état de siège. L'Angleterre, la puissante Angleterre elle-même, a dans ses prospérités extérieures sa maladie agraire, sa plaie irlandaise qu'elle s'efforce de guérir par tous les moyens, par les réformes ou par les répressions, et qu'elle ne guérit pas, — dont de récens procès lui ont dévoilé la profondeur. La petite Belgique, si souvent éprouvée par les grèves, vient d'avoir ces jours derniers, elle aussi, son explosion de dynamite, qui était, il est vrai, une importation de France et qui a commencé par coûter la vie à un des expérimentateurs de ce nouveau procédé de civilisation. Voici maintenant l'Espagne envahie par l'épidémie socialiste qui a reparu depuis quelques jours avec une intensité nouvelle au-delà des Pyrénées, au fond de l'Andalousie. Demain, ce sera le tour de l'Italie, qui n'est pas plus à l'abri que les autres nations, qui ne s'est signalée encore que par des essais, par des explosions partielles devant le palais de l'ambassadeur d'Autriche ou devant le Quirinal. Ce n'est rien encore au-delà des Alpes ; le danger ne commencera que le jour où l'agitation aura pénétré dans les régions où la misère, la constitution sociale et agricole peuvent donner prise à toutes les propagandes.

Le mal est partout et tient à un travail révolutionnaire qui ne connaît pas de frontières, qui tend à enlacer toutes les contrées de l'Europe dans un même réseau d'anarchie. Il a sans doute des causes générales, un caractère international, si l'on veut, et naturellement aussi il a des nuances particulières selon les pays où il se manifeste. Il se produit certainement aujourd'hui sous une forme d'une étrange et saisissante originalité dans ce mouvement qui vient d'éclater ou plutôt de se dévoiler au midi de l'Espagne, qui, sans être allé encore jusqu'à l'insurrection déclarée, est assez grave pour exciter une émotion

universelle au-delà des Pyrénées. Depuis quelques jours, en effet, il n'est question à Madrid que de l'état de l'Andalousie, des sociétés secrètes qui se sont développées dans ces régions, de la vaste et redoutable affiliation qui s'est formée sous le nom bizarre de la « Main noire, » des méfaits et des crimes par lesquels s'est déjà manifestée une conspiration occulte longuement préparée. Toutes les autorités publiques, — gouverneurs, juges, garde civile, — sont en campagne et multiplient les arrestations sans savoir si on a mis la main sur les vrais coupables. Le gouvernement s'est hâté de prendre des mesures militaires pour seconder l'action répressive des autorités locales et pour contenir au besoin la sédition si elle éclatait. Le parlement s'est occupé de ces affaires de l'Andalousie, non sans témoigner une assez vive anxiété. Au fond, qu'est-ce que ce mouvement qui, selon toute apparence, a des ramifications dans d'autres parties de la péninsule, mais qui semble s'être concentré, pour le moment, dans les provinces andalouses? C'est un mouvement qui se rattache sans doute par son organisation, par ses mots d'ordre, au travail des propagandes européennes, à l'internationale, et qui en même temps tient à bien des causes locales, à des habitudes traditionnelles, aux conditions morales et industrielles de ces contrées. En d'autres termes, ce qui se passe aujourd'hui à l'extrémité méridionale de l'Espagne est l'explosion d'une anarchie séculaire qui emprunte une force nouvelle à la discipline des sectes modernes.

L'Andalousie, il ne faut pas s'y tromper, est depuis longtemps un terrain tout préparé pour les propagandes révolutionnaires et socialistes. Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il s'est produit par intervalles dans cette partie de l'Espagne ce qu'on pourrait appeler un socialisme pratique. Toutes les fois qu'il y a eu des révolutions, des insurrections militaires ou politiques, — et elles ont été nombreuses depuis un demi-siècle, — il y a eu des déprédations, des irruptions de paysans dans les propriétés, des ravages et même des partages de terres qui duraient autant que la révolution et finissaient avec elle. Au temps de la reine Isabelle, le général Narvaez a eu dans une circonstance à réprimer un de ces mouvemens agraires dans son pays même, autour de Loja. C'est un phénomène particulier à ces contrées où la constitution agricole s'est peu modifiée depuis des siècles, où il n'y a qu'un petit nombre de grands propriétaires vivant loin de leurs terres et un vaste prolétariat rural employé à l'exploitation, gouverné par des intermédiaires, régisseurs ou fermiers. Un des grands possesseurs du sol, qui est député de Cordoue, le duc d'Almodovar, disait récemment devant le congrès : « Les faits qui viennent de se passer n'ont pas surgi tout à coup; il n'est pas absolument vrai qu'ils soient dus uniquement à des doctrines venues du dehors. La propriété en Andalousie est concentrée en un petit nombre de mains, et son exploitation est confiée à un petit nombre de personnes, de sorte que, dans la plus grande

partie de l'Andalousie, il n'existe que deux classes sociales, la haute et la basse, l'une, qui vit de ses rentes ou de ses fermages, l'autre, de son modique salaire. Ces provinces manquent de classes moyennes. Le prolétariat rural révèle une absence de sens moral résultant des conditions du pays, des vieilles habitudes locales. » Ce prolétariat dispersé dans d'immenses étendues, dans les pâturages sans fin de l'Andalousie et de l'Estramadure, vit en effet presque à l'état sauvage; il en a les ignorances et les passions. Ajoutez à ces conditions rurales l'état particulier d'un pays où le brigandage est une tradition et a ses légendes, où bandits et contrebandiers, au nombre de plusieurs milliers, trouvent partout des complices et s'assurent l'impunité soit par la terreur qu'ils inspirent, soit par l'appui qu'ils prêtent en temps d'élections aux autorités locales et aux candidats. Le résultat est cette situation troublée et incohérente que les révolutions successives n'ont pas créée entièrement sans doute, qu'elles ont exploitée et aggravée. Les révolutions n'ont pas fait cette anarchie, qui date de loin : elles l'ont disciplinée et alimentée. Elles ont préparé la fortune de ce socialisme nouveau qui a pénétré en Andalousie, qui est un mélange de brigandage traditionnel, de passions agraires et d'idées empruntées à la démagogie moderne. Là-dessus sont survenues quelques années de disette qui ont accru les souffrances dans les campagnes, et la misère a complété l'œuvre de démoralisation en livrant ces populations ardentes aux organisateurs de sociétés secrètes. Le fait est que cette association dite de la « Main noire » a pris en peu de temps une extension et une puissance extraordinaires qui se sont révélées de façon à inquiéter singulièrement l'opinion espagnole.

D'où vient ce nom mystérieux de la « Main noire ? » On ne le sait trop, pas plus qu'on ne distingue encore avec précision jusqu'à quel point et dans quelle mesure cette agitation andalouse se rattache à d'autres mouvemens socialistes dans la péninsule ou à l'étranger. Ce qui est certain, c'est que cette association de la « Main noire » qui a envahi l'Andalousie a tous les caractère des affiliations du socialisme contemporain et qu'elle est par elle-même un instrument puissant d'anarchie. Elle a son organisation, ses statuts, ses mots d'ordre, ses symboles. Bien entendu, selon le nouveau droit nihiliste qu'elle a transporté en Andalousie, elle a pour objet de défendre les pauvres et les opprimés contre ceux qui les exploitent, de travailler à la révolution sociale, de faire une distribution nouvelle des terres, — et elle commence par mettre les riches, les propriétaires hors la loi! Elle proclame que, pour les combattre comme ils le méritent, tous les moyens sont bons, « sans excepter le fer, le feu et même la calomnie. » L'initiation, à ce qu'il paraît, est entourée de mystère, et tout affilié qui trahit le secret de l'organisation révolutionnaire est passible de la peine de mort. La société a naturellement son budget, ses cotisations; elle a

aussi son « tribunal populaire » chargé de prononcer des sentences, de châtier « les crimes de la bourgeoisie, » de décider les représailles à exercer contre les propriétés aussi bien que contre les personnes. En un mot, c'est une organisation aussi complète que celle du nihilisme russe, et la « Main noire » espagnole ne s'en tient pas à la théorie, elle a passé à l'exécution. Dans ces contrées de Jerez, d'Arcos de la Frontera, d'Ubrique, où elle a ses principaux foyers, d'où elle étend son action dans les provinces environnantes, elle s'est déjà manifestée par des actes terribles. Elle a poussé ses séides au meurtre, elle a ordonné des assassinats et des pillages qui ont été exécutés. C'est alors qu'elle a été saisie par la justice, qui la surveillait depuis quelque temps, et même en ce moment, où elle est énergiquement poursuivie de toutes parts, où quelques-uns de ses chefs ont été arrêtés, où l'on a fait déjà des centaines de prisonniers, elle semble se débattre encore. Elle emploie tous les moyens pour intimider les juges, les autorités locales, les alcades. Elle menaçait récemment par des lettres anonymes d'empoisonner les eaux d'une ville. C'est une guerre étrange engagée en pleine civilisation, et on conçoit aisément l'état de terreur dans lequel vit la population paisible de ces provinces menacée dans ses biens comme dans son existence. Si cet état devait se prolonger, ainsi qu'on le disait dernièrement à Madrid, on en reviendrait bientôt au moyen âge, aux temps où il ne restait plus aux habitans des campagnes qu'à s'enfermer dans leurs châteaux ou dans leurs maisons comme dans des forteresses pour se défendre à main armée contre toutes les agressions.

C'est là évidemment une situation violente à laquelle le gouvernement de Madrid, pour son intérêt comme pour son honneur, doit se hâter de mettre fin en rétablissant le plus tôt possible, le plus complètement possible, la sécurité sociale en Andalousie. Peut-être s'est-il laissé un peu surprendre et a-t-il mis une certaine lenteur à réprimer une agitation dont les premiers symptômes lui avaient été signalés il y a quelques mois déjà. Aujourd'hui tout le monde lui demande des mesures énergiques pour rendre la paix, la confiance à une des plus belles provinces de la péninsule, et il est bien clair qu'il ne peut hésiter dans l'œuvre de répression qu'il a commencée, que ses représentans en Andalousie poursuivent courageusement. La difficulté la plus grave n'est peut-être pas là d'ailleurs. La répression matérielle peut être prompte, suffisante pour le moment; la question de l'état général de l'Andalousie et même des autres provinces espagnoles envahies ou menacées par le socialisme ne subsiste pas moins. A part l'intérêt d'ordre public à sauvegarder avant tout, il y a certainement pour les chambres et pour le gouvernement de Madrid une sorte de nécessité de prévoyance, une obligation de s'occuper d'une situation qui peut se prêter à de tels phénomènes d'anarchie, de chercher à moraliser ce

prolétariat rural par l'éducation, d'alléger la misère des campagnes par l'abaissement des droits qui empêchent l'entrée des grains et des farines. Tout se tient, et le meilleur moyen de combattre les propagandes socialistes en Andalousie comme dans d'autres provinces, c'est de compléter les répressions nécessaires du moment par des réformes bien entendues, coordonnées, sans lesquelles ces troubles peuvent reparaître sans cesse, s'étendre et devenir un vrai péril pour l'Espagne.

La Hollande est, heureusement pour elle, une des contrées européennes les moins exposées à ces crises qui touchent au plus profond d'un état social; mais elle a des crises ministérielles qui se succèdent, qui, en se renouvelant, finissent par affaiblir tous les pouvoirs. Le cabinet van Lynden, qui existait il y a peu de jours encore, avait déjà passé une première fois, il y a près d'un an, par une de ces crises intimes, et il ne s'était reconstitué qu'avec beaucoup de peine, en sacrifiant quelques-uns de ses membres. Il a vécu depuis au milieu des difficultés, dans des conditions des plus laborieuses, et il vient maintenant d'être définitivement renversé. Un nouvel interrègne ministériel s'est ouvert pour la Hollande, et il est douteux qu'il se dénoue cette fois, comme l'an dernier, par une simple reconstitution de l'ancien cabinet sous la présidence continuée de M. van Lynden.

Cette nouvelle crise ministérielle, qui est certainement un embarras pour la Hollande, elle a eu une sorte de prologue dans un conflit engagé entre le ministre des colonies, M. de Brauw, et la seconde chambre au sujet du renouvellement d'une concession faite à la société des mines d'étain de Blitong. Cette concession, le ministre des colonies l'avait faite ou prolongée de sa propre autorité de concert avec le gouverneur-général des Indes, M. Jacob : il croyait évidemment user d'un droit ministériel. Le chambre, de son côté, a contesté ce droit. Le ministre a résisté jusqu'au bout en essayant de se couvrir du consentement royal, et la conséquence a été un vote formel de désapprobation devant lequel M. de Brauw s'est aussitôt retiré; mais ce n'était là que le prélude de la chute complète et définitive du cabinet qui a été préparée par des causes diverses et décidée par deux échecs successifs devant le parlement. Le président du conseil, M. van Lynden, justement préoccupé de l'état difficile des finances néerlandaises, qui sont en déficit depuis plusieurs années, a demandé à la chambre la ratification d'un emprunt de 60 millions destiné à éteindre la dette flottante et à assurer le service du budget. La chambre n'a pu naturellement refuser un emprunt devenu nécessaire et déjà contracté; elle a pourtant modifié le projet et changé le taux de l'emprunt proposé par le cabinet. L'échec était après tout médiocre, si c'était un échec; il eût été sans résultat s'il n'eût coïncidé avec une autre mésaventure ministérielle plus grave ou plus significative. Le gouvernement du roi Guillaume a proposé depuis quelques mois une réforme

électorale qui touche à la répartition des districts électoraux et à l'abaissement du cens. Le cabinet a demandé, il y a quelques jours, la discussion immédiate de la partie de la loi qui modifie le cens, en réservant ce qui concerne la répartition des districts. La chambre n'a pas voulu scinder la loi de réforme électorale et s'est nettement refusée à la mise à l'ordre du jour partielle réclamée par le gouvernement. Le ministère van Lynden s'est immédiatement retiré. Il est tombé sous le poids de ces deux votes et aussi par suite d'une situation générale où tout lui devenait difficile, où il rencontrait de plus en plus l'hostilité des diverses fractions libérales du parlement, qui, bien que fort divisées, se sont entendues au dernier moment contre le cabinet.

Comment va être remplacé maintenant le ministère van Lynden? La question est d'autant plus compliquée et épineuse qu'il n'y a réellement pas dans le parlement de La Haye une majorité suffisante pour former une combinaison, pour soutenir le gouvernement nouveau. Si c'est un cabinet politique qui se forme, il a sûrement peu de chances de se créer une position suffisante. Si c'est un simple cabinet d'affaires qui est appelé au pouvoir, il sera nécessairement sans autorité et n'aura sans doute qu'une existence précaire. Rien de décisif ne sera fait vraisemblablement avant les élections prochaines du mois de juin, qui permettront peut-être de constituer un ministère sérieux, moins livré à l'imprévu des fluctuations parlementaires, capable de reprendre avec quelque autorité la direction des affaires de la paisible Hollande.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

On sait qu'en février un groupe puissant de spéculateurs, assuré de l'appui du Crédit foncier, avait entrepris une campagne contre le parti de la baisse, et qu'après avoir relevé hardiment les cours au milieu

d'une crise politique des plus intenses, ce groupe avait pu, pendant la seconde quinzaine du mois, grâce à un très heureux concours de circonstances, achever sa victoire sur le découvert.

Au moment, en effet, où il s'agissait d'établir par la réponse des primes et la fixation des cours de compensation la position respective des acheteurs et des vendeurs, les événemens prenaient un tour de plus en plus favorable aux premiers, tant au point de vue politique qu'au point de vue financier. Le ministère Ferry s'établissait, la question des princes était fermée; le taux de l'argent baissait à Londres et à Paris. La liquidation des 1er et 2 mars enfin démontrait une fois de plus, par l'extrême modicité du taux des reports, l'abondance croissante des ressources disponibles.

La liquidation s'est donc effectuée, sur les rentes et sur un certain nombre de valeurs, à des cours inespérés il y a peu de temps encore. Des spéculateurs à la baisse ont dû renoncer à poursuivre la lutte. L'un d'eux a laissé, en partant, une très grosse position à liquider. Cette circonstance a été fort habilement exploitée par les haussiers, qui d'ailleurs, recevaient des places étrangères les avis les plus propres à les encourager à une accentuation du mouvement de reprise. Aussi, pendant toute la première semaine de mars, le marché de Paris a-t-il présenté le spectacle d'un très vif entrain et d'une hausse continue. Les dispositions étaient si favorables que les bruits de conversion et d'emprunt ont surgi, toutes les conditions qu'exige la réalisation de ces grandes opérations se trouvant dès maintenant réunies. Les projets de conversion ont été aussi nombreux que variés et n'ont pas seulement servi d'aliment aux conversations, car on a vu pendant plusieurs jours les cours des 3 pour 100 et du 5 pour 100 s'élever ou s'abaisser successivement, selon que telle ou telle combinaison paraissait offrir de plus grandes chances d'être adoptée.

Quant à l'emprunt, la situation du budget dit assez qu'il ne saurait être évité, et il est clair que la hausse si rapide des fonds publics devait inviter le ministre des finances à préparer un appel à l'épargne. Les besoins du Trésor sont évidens. Le gouvernement n'a plus à son compte courant à la Banque de France que 127 millions, et le montant des avances de cet établissement à l'état s'est élevé à 140 millions. En réalité donc, l'état doit 12 millions à la Banque; d'autre part, la Caisse des dépôts et consignations, qui sans doute se trouve bien à court de fonds, vient de porter de 1 à 2 pour 100 l'intérêt des dépôts et de ramener de quinze jours à cinq jours le délai de remboursement. Enfin, dans l'exposé des motifs du projet de budget pour 1884, qu'il vient de présenter à la chambre, M. Tirard dit bien que le Trésor pourra encore, jusqu'à la fin de 1883, se tirer d'affaire par divers expédiens au moyen de tout ce qui lui reste de disponible, mais

il ajoute que, pour 1884, il n'aura d'autre ressource que l'emprunt. Or il ne serait pas d'une bonne politique financière d'attendre, pour emprunter, le moment précis où le Trésor se trouverait démuni de toute ressource. Il faut donc considérer comme une impérieuse nécessité l'émission, dans le cours de 1883, d'un emprunt, probablement en rente 3 pour 100 amortissable, pour une somme qui ne saurait être inférieure de beaucoup à 1 milliard. De la conversion, le ministre des finances n'a pas dit naturellement un mot dans son projet de budget pour 1884, lequel d'ailleurs ne comprend que les recettes et les dépenses ordinaires, tout ce qui se rattache à l'exécution des grands travaux publics, c'est-à-dire, en fait, tout le budget extraordinaire étant forcément subordonné au résultat des négociations engagées entre l'état et les grandes compagnies.

La Bourse, en veine d'optimisme, a monté sur la conversion et sur l'emprunt comme sur l'abaissement du taux de l'argent, ou, pour mieux dire, pendant huit jours la spéculation à la hausse a continué à traquer le découvert sur un certain nombre de valeurs sans se préoccuper des bruits qui pouvaient circuler, sans même prendre garde à l'abstention persistante du public et au peu de part que prenaient les capitaux de l'épargne à l'amélioration violente des cours.

C'est, en effet, le trait caractéristique du mouvement actuel qu'il est exclusivement l'œuvre de la spéculation et n'a porté que sur un nombre très limité de valeurs.

Le 3 pour 100 avait été compensé à 81.50; quelques jours plus tard on l'a porté à 82.50; de même, l'amortissable s'est élevé de 82.25 au-dessus de 83 francs, et le 5 pour 100 de 115.65 au-dessus de 116 fr.

Après les rentes les valeurs les plus favorisées ont été la Banque de France, le Crédit foncier, la Banque de Paris, le Suez. La Banque de France s'est avancée de 5,290 à 5,450, et le Crédit foncier de 1,320 à 1,390; les acheteurs de ces deux valeurs ayant la conviction que l'état fera appel au concours de ces deux établissemens pour la réalisation de toute grande opération financière qu'il pourrait concevoir. Le Suez a été enlevé brusquement de 2,295 à 2,470. La première décade de mars a donné des recettes excellentes, en excédent de 600,000 francs environ sur le produit de la décade correspondante de 1882, ce qui réduit à moins de 1 million le déficit que présente le rendement depuis le 1er janvier. L'élévation du chiffre des recettes est ici un fort utile adjuvant pour le succès de la lutte engagée contre les vendeurs de primes à découvert au 15 et à la fin du mois.

A la suite de ces valeurs, la spéculation avait entraîné les actions des chemins français, les fonds étrangers, Turc, Italien, Unifiée, rente espagnole, et les titres de quelques sociétés de crédit ou industrielles.

Tout ce mouvement a été brusquement arrêté jeudi dernier par un

double fait : 1° on annonçait de Londres un resserrement subit du prix de l'argent, une sorte de crise monétaire à New-York, et des sorties d'or de la Banque d'Angleterre assez fortes pour motiver peut-être un relèvement immédiat du taux de l'escompte; 2° les journaux annonçaient pour le lendemain un grand meeting des ouvriers sans travail, c'est-à-dire un essai d'organisation de l'émeute par le parti socialiste anarchiste révolutionnaire.

Les craintes provoquées au sujet de la situation monétaire n'ont pas tardé à se dissiper. On a pris à la Banque d'Angleterre, pour compte de maisons de banque américaines, de 12 à 15 millions d'or; mais le change ne s'est pas abaissé au point où l'exportation de l'or d'Europe aux États-Unis peut devenir une opération fructueuse, et on n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il ne s'agissait que d'un incident isolé.

Le meeting a eu lieu vendredi. Les promoteurs de l'émeute ont échoué dans leur tentative, mais on ne peut nier qu'il ne se soit produit quelques désordres dans la rue : le pillage de plusieurs boutiques de boulangerie est un fait posisif qui ne pouvait manquer de causer une impression profonde dans les départemens. La journée de dimanche s'est passée sans troubles graves. On ne peut s'étonner cependant que, lundi matin, les ordres de vente aient afflué de la province et déterminé un mouvement général de recul.

Le 3 pour 100 a été ramené au-dessous de 82, le 3 pour 100 à 82.25, le 5 pour 100 à 115.40. l'Italien à 89.20, la Banque de France à 5,400, le Crédit foncier à 1,335, le Suez à 2,420, le Turc à 12.15. Les actions des chemins français ont fléchi même au-dessous des cours de compensation du 2 mars; les titres de presque tous les établissemens de crédit ont été l'objet d'offres suivies. La Banque des Pays autrichiens et la Banque des Pays hongrois, le Mobilier espagnol et le Mobilier français, la Société générale, le Crédit lyonnais, la Banque franco-égyptienne, les Chemins autrichiens, le Nord de l'Espagne et le Saragosse ont perdu sur les cours de la liquidation de 10 à 20 francs.

Cette réaction générale ne paraît cependant pas devoir se prolonger. Les cours actuels seront sans doute maintenus à peu près sans changement toute la semaine. Si la journée du 18 mars se passe bien, si l'attitude du gouvernement donne à réfléchir aux émeutiers et les détermine à renoncer à toute célébration bruyante de l'anniversaire de la commune, il y a lieu d'espérer que les haussiers rentreront en scène pendant la seconde partie du mois.

Le directeur-gérant : C. Buloz.